



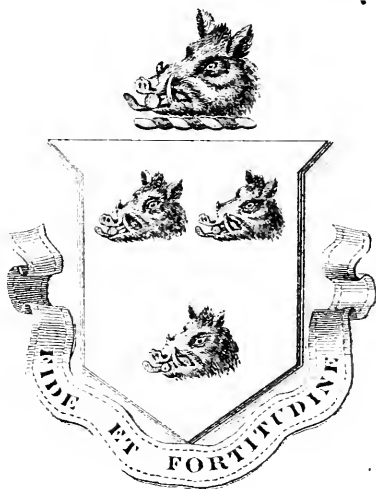
Accessions

155,757

Shelf No.

G.355t.1

*Barton Library.*

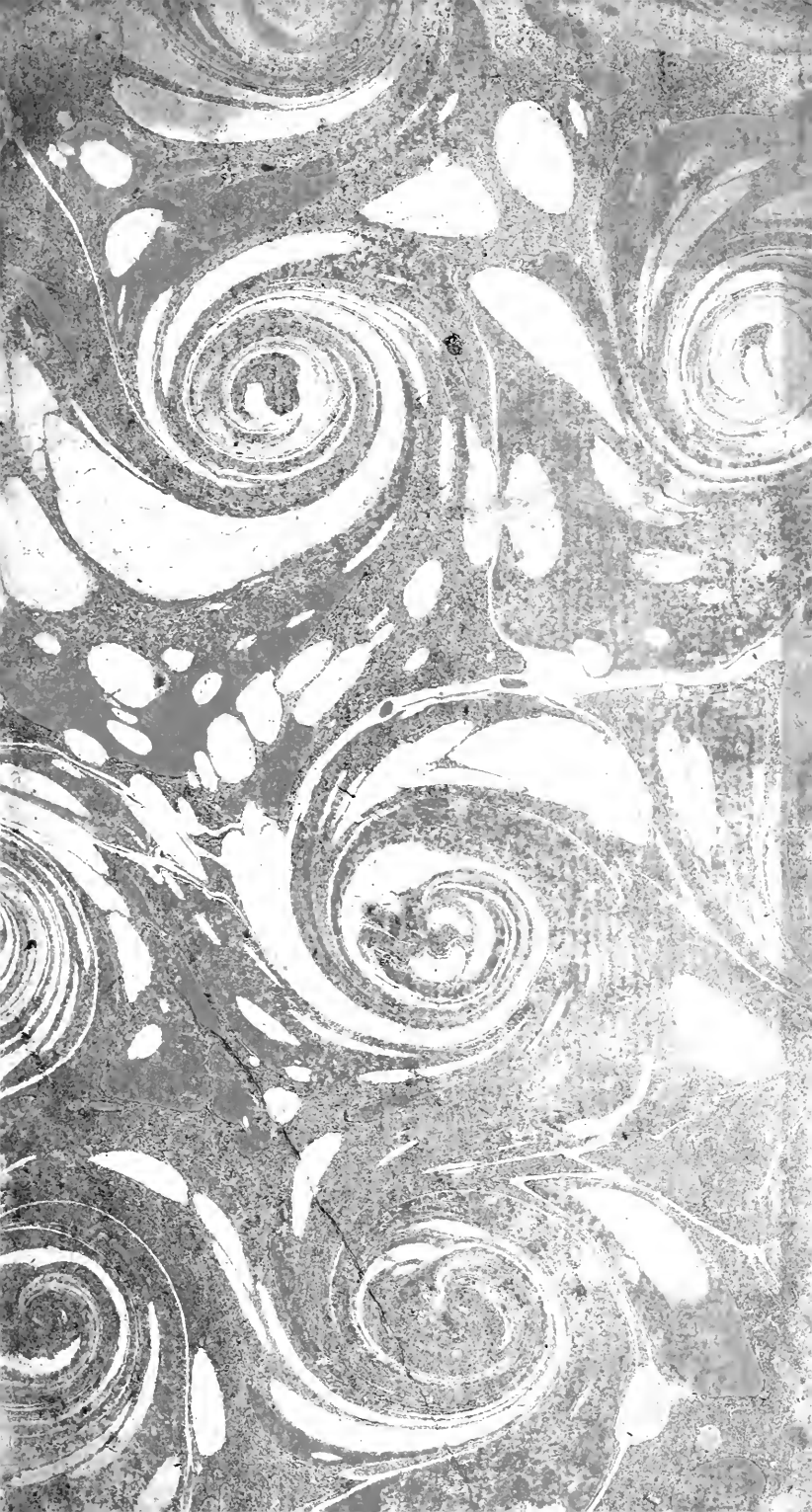


*Thomas Pennant Barton.*

**Boston Public Library.**

*Received, May, 1873.*

*Not to be taken from the Library.*









Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

CONTINUATION  
DES  
MILLE ET UNE NUITS.

---

*TOME TROISIÈME.*

---

---

*C E V O L U M E C O N T I E N T*

La suite des MILLE ET UNE NUITS, Contes Arabes,  
traduits par don CHAVIS & M. CAZOTTE.

---

T O M E T R O I S I E M E.

De cette suite, & le 40me. du Cabinet des Fées.

CONTINUATION  
DES  
MILLE ET UNE NUITS,  
CONTES ARABES;

*Traduits littéralement en François par Dom  
Denis CHAVIS, Arabe de nation, Prêtre  
de la Congrégation de St. Bazile, & rédigés  
par M. CAZOTTE, Membre de l'Académie  
de Dijon, &c.*

---

TOME TROISIÈME.

---



A GENÈVE,  
Chez BARDE, MANGET & Compagnie,  
Imprimeurs - Libraires.  
*Et se trouve à PARIS,*  
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

---

M. DCC. LXXXIX.

G 3556

240

May 1876

---

---

# LA SUITE

D E S

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

---

---

SCHEHERAZADE ayant fini l'histoire du Schebandad de Surate attendoit les ordres du sultan Schahriar. « Quoi ! dit-il , votre histoire est finie ? — Invincible sultan ! répondit-elle , je voudrois varier vos plaisirs par un nouveau récit plus intéressant , & d'un genre fort différent de celui-ci , mais celui-ci est fort long , le jour est prêt à paroître , & j'ai besoin de repos ; ainsi , si mon seigneur & maître me le permet , je lui réserverai pour ce soir l'histoire de Bohet zad & de ses dix visirs. C'est juste , dit le sultan , aussi bien j'ai la tête un peu embarrassée , & je ne serois pas fâché de me reposer aussi ». Sur un signe de sa main , les bougies furent éteintes , l'assemblée se sépara , & le sérail fut plongé dans le silence.

## 6 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

Le soir étant venu, & tout étant disposé pour écouter le récit de la belle sultane, elle s'adressa ainsi à Schahriar : « Je préviens votre grandeur, lui dit-elle, qu'elle n'entendra dans cette histoire aucun de ces faits extraordinaires qui m'ont paru du goût de votre majesté ; mais.... Comment ! dit le sultan, point d'oiseaux ? plus de magie ? — Non, sire, la moralité de cette histoire est tirée de la prédestination de l'homme, & je prouverai à votre majesté, que rien sur la terre ne peut changer les décrets de notre destinée. — S'il est ainsi, dit le sultan, il est écrit que je dois écouter votre histoire ; vous pouvez la commencer.

Après une inclination de tête, Scheherazade parla en ces termes :

---

## HISTOIRE

*De Bohetzad, & de ses dix visirs.*

LE royaume de Dineroux embrassoit la Syrie entière, & les isles des Indes, situées à l'entrée du golfe Persique. Anciennement cet état puissant étoit soumis à la domination du roi Bohetzad, qui résidoit dans la ville d'Iffessara.



Rien n'égalait la puissance de ce monarque ; ses troupes étoient innombrables , ses trésors inépuisables , & la population de ses états étoit égale à leur fertilité ; son royaume entier , partagé en dix grands départemens , étoit confié à l'administration de dix visirs , dont son divan étoit composé. Ce prince se délassoit souvent à la chasse des soins du gouvernement.

Un jour qu'il se livroit à cet exercice avec sa passion ordinaire , il se laissa tellement entraîner à la poursuite d'un cerf , qu'il avoit lancé dans les bois , qu'il s'éloigna de sa suite au point qu'au sortir de la forêt , il n'aperçut plus aucun de ses gens ; il avoit perdu de vue sa proie , & tandis qu'il cherchoit à s'orienter , il aperçut de loin une troupe assez considérable ; il s'en approche , & à mesure qu'il avance , il parvient à distinguer un gros de quarante chevaliers ( 1 ) , environnant une litière brillante , dont les rayons du soleil rele-

---

( 1 ) *Chevaliers*. La chevalerie très-ancienne dans les Indes , y subsiste encore aujourd'hui. Les personnages dévoués à cet état , viennent armés de pied en cap , offrir leurs services aux différens souverains. Voy. les mémoires sur Hyder-Ali-kan.

voient encore l'éclat. Cette voiture étoit de cristal de roche ; les moulures & les charnières étoient d'or ciselé ; l'impériale en forme de couronne étoit de bois d'aloës , chantournée de lames d'argent. Cette litière (1) avoit la forme d'un petit temple à l'antique ; mais si resplendissant , que la vue en étoit éblouie. Un prodige de cette nature , au milieu d'un désert , étonnoit autant le monarque qu'il excitoit sa curiosité. Il aborde l'escorte , la salue , & adressant la parole au chevalier qui tenoit les rênes des mulets : « mes amis , leur dit-il , faites-moi la grâce de me dire ce que c'est que cet équipage , & le nom de la personne à qui il appartient. »

Malgré le ton civil & honnête du monarque , comme son habit de chasse n'annonçoit point la dignité de celui qui le portoit : « Que vous importe , lui répondit - on ? » Une réponse aussi sèche ne rebuta point Bohetzad ; il insista encore plus honnêtement & même avec prière , pour en obtenir une plus satisfaisante. Alors le chef appa-

---

( 1 ) Ces sortes de voitures se nomment en arabe , tarterouannes.

rent de cette troupe lui présentant la pointe de sa lance, lui dit : « Passe ton chemin, téméraire ! ou si ta curiosité devient plus importune, apprends qu'il va t'en coûter la vie. »

L'insolence de ce procédé indigna le roi : il s'approcha du chevalier qui le menaçoit ainsi, avec cet air d'assurance & ce ton imposant dont il a contracté l'habitude dans l'exercice du pouvoir absolu. « Esclave de mon trône, lui dit-il, méconnois-tu Bohetzad ? & n'eussai-je été qu'un homme ordinaire, quand je t'ai parlé d'un ton modeste & amical, devois-tu me menacer de la mort ? »

Au seul nom de Bohetzad, les chevaliers ont mis pied à terre, & se prosternent. « Sire, dit un des plus anciens, pardonnez une réponse qu'on ne croyoit point adresser au plus grand monarque de la terre ; mais votre majesté en habit de chasse & sans suite pouvoit bien n'être pas reconnue.

« Levez-vous, dit le roi, & satisfaites ma curiosité. Quelle est la personne qui est dans cette litière ? où la conduisez-vous ?

« Sire, répondit le chevalier, c'est la fille de votre grand visir Asphand. Elle est

10 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
destinée pour épouse au prince de Babylone,  
auprès duquel nous la conduisons. »

Pendant ce temps-là , la fille du visir , inquiète du sujet qui retardoit sa marche , présente sa tête à la portière pour s'en informer ; Bohetzad l'aperçoit. Quelque précaution qu'elle eût prise pour n'être pas vue , son excessive beauté étonne les regards du souverain ; son cœur est aussitôt blessé d'un trait vainqueur : sa passion, parvenue à son comble , aspire dès le moment même de sa naissance à se satisfaire ; & Bohetzad , déterminé à s'en assurer l'objet , use de sa toute-puissance , en parlant ainsi au conducteur de la litière. « Je vous ordonne de prendre la route d'Assessara , & de conduire à mon palais la fille de mon premier visir. »

Le commandant de la troupe crut devoir répondre à sa majesté : « Sire , lui dit-il , votre visir est votre esclave comme nous , & si nous remettons sa fille dans son palais , elle n'y demeurera pas moins soumise à vos volontés. — Mon visir a disposé de sa fille sans mon agrément , & je ne lui dois pas les égards que vous me proposez d'avoir pour lui. — Sire , répliqua le chevalier ,

vosre grand visir Asphand a toujours joui de la plus haute considération, & de l'honneur de la confiance de vosre majesté. Une violence exercée contre lui peut influencer sur sa réputation, & lui faire perdre dans l'opinion publique le crédit dont il est de vosre intérêt qu'il jouisse. — Son crédit ne dépend que de moi, & je l'augmente beaucoup en lui faisant l'honneur d'épouser sa fille. »

Le plus vieux, & en même temps le plus instruit des chevaliers, osa encore prendre la parole : « Sire, dit-il, la précipitation est dangereuse ; elle entraîne souvent le repentir. Vos esclaves prient vosre majesté d'y réfléchir mûrement. — Les rois veulent être obéis. Mes réflexions sont faites, téméraire vieillard, reprit le prince avec humeur, quel ménagement aurois-je à observer avec mon esclave ? Obéissez. » Alors ne pouvant plus contenir son impatience, il saisit lui-même la bride des mulets, & dirige leurs pas vers l'endroit de la forêt où il présumoit que ses gens devoient être rassemblés pour le ralliement indiqué. Il se trouve bientôt auprès de la tente qu'ils avoient établie, & il ordonne

112 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
à tout son équipage d'accompagner jusqu'à  
son palais la princesse qui est dans la litière.  
Le cortège y arrive : le roi ordonne au chef  
de ses eunuques de faire venir le cadi ; ce  
juge se présente , & dresse sur le champ  
le contrat de mariage de Bohetzad avec la  
princesse Baherjoa , fille du visir Asphand.

Tandis que le roi s'occupe des cérémonies de son mariage , les quarante chevaliers sont retournés au palais du grand visir , forcés d'abandonner la litière & la princesse , qu'ils devoient conduire à Babylone ; le ministre est troublé d'un si prompt retour : partis la veille d'Isseffara , comment pouvoient-ils être revenus si vite de Babylone ? Il craignoit des accidens extraordinaires. Un des chevaliers vient lui faire le récit de cette aventure ; il exagère la violence & le ton despotique de Bohetzad , & remplit le cœur du ministre de craintes & de ressentimens , quoiqu'il lui ait assuré que le monarque a dû épouser sa fille dans la nuit même.

« S'opposer à mes arrangemens de famille ! m'enlever ma fille ! l'épouser malgré moi ! reconnoître ainsi mes services ! disoit ce ministre irrité. »

Alors , le cœur rempli du désir de la vengeance , il mande aussitôt des exprès pour rassembler chez lui ses amis , les princes & les grands de sa famille : ils arrivent. Il leur fait le tableau de l'attentat commis par le roi contre sa fille , contre le prince de Babylone , & contre lui-même. L'affront & le ressentiment passent dans tous les cœurs ; Asphand s'apperçoit , par l'effet du récit qu'il vient de faire , qu'il lui sera facile de les associer à ses projets de vengeance.

« Princes & seigneurs , leur dit-il ; le roi occupé de ses plaisirs n'est point délicat sur les moyens de les satisfaire ; & pour récompense de mes travaux , il ne craint pas de m'exposer aux affronts d'une insulte irréparable : je ne suis plus qu'un vil esclave à ses yeux. Pense-t-il que ma fille doive partager ses goûts volages , & assouvir ses désirs effrénés ? Vous ne ferez pas vous-mêmes à l'abri de ce déshonneur ; vos femmes & vos filles ne seront point épargnées. Ce torrent d'iniquité va se déborder sur vous - même , si nous ne cherchons à en arrêter le cours.

Les parens & les amis du visir entrent

14 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
dans ses intérêts ; on délibère sur les moyens :  
un d'entr'eux , consommé dans la politique ,  
expose ainsi son avis.

« Visir , écrivez au roi ; témoignez - lui  
combien vous êtes sensible à l'honneur im-  
prévu qu'il vous a fait , & auquel vous n'eus-  
siez jamais osé prétendre. A cette lettre ,  
vous en joindrez une autre pour votre fille ,  
où vous lui paroîtrez enchanté de son bon-  
heur : implorez le ciel avec elle pour qu'il  
comble de félicités le monarque si cher à son  
peuple. Vous ferez accompagner ces dépê-  
ches de presens magnifiques ; & Bohetzad ,  
aveuglé par sa passion, se persuadera tout ce  
qui peut la flatter. Vous profiterez de cette  
sécurité pour vous éloigner de lui à la pre-  
mière occasion , sous le prétexte du bien de  
ses affaires ; & vous étant mis à l'abri d'un  
coup de main de sa part , vous ferez passer  
à tous les princes , les gouverneurs , & les  
gens chargés du département des finances ,  
des détails allarmans sur la situation du  
royaume ; vous ferez pressentir les dangers  
de l'état entre les mains d'un jeune souve-  
rain , abandonné à ses passions , & incapa-  
ble de récompenser des services, qu'il ne  
reconnoît que par des violences & des af-



fronts , en ne suivant d'autre règle que le désordre d'une volonté aussi absolue que dépravée. »

Le grand - visir & le reste de l'assemblée adoptèrent ce plan ; tous convinrent qu'ils profiteroient des occasions qu'ils pourroient avoir pour disposer les esprits sans se compromettre , & qu'ils demeureroient à Issessara dès qu'Asphand s'en seroit éloigné , afin de le tenir sur les avis , & de diriger sa conduite. Ces résolutions arrêtées , l'assemblée se sépara promptement pour ne pas donner prise aux soupçons , & Asphand écrivit au roi en ces termes :

« Puissant roi , monarque des deux mers , votre esclave déjà élevé par vous à la place de grand-visir , décoré du titre de prince , ne s'attendoit pas à l'honneur distingué de devenir votre allié. Infiniment comblé de cette nouvelle faveur , je fais au ciel les vœux les plus ardens pour qu'il accumule sans-cesse de nouvelles grâces sur la tête de votre majesté ; qu'il en prolonge les jours , & lui accorde toutes les prospérités d'un règne qui ne puisse jamais être troublé jusques dans votre postérité la plus reculée. Mon devoir jusqu'à présent a été de faire

16 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
régner , par mon travail , la paix intérieure  
& extérieure dans vos états , en y faisant  
administrer sagement la justice , en repous-  
sant & écartant l'ennemi de vos frontières.  
Je remplissois , sire , la charge de votre pre-  
mier visir : aujourd'hui les fonctions m'en  
deviennent plus sacrées , l'honneur de votre  
alliance m'en rend les succès comme per-  
sonnels ; & ma fille & moi n'en serons que  
des esclaves plus fidèlement attachés à  
votre personne & à vos intérêts. »

La lettre pour Baherjoa contenoit des  
félicitations sur son bonheur , & étoit aussi  
adroitement tournée que celle adressée à  
son époux. Asphand fait remettre ces let-  
tres par le premier officier de sa maison ,  
en les accompagnant d'un présent magni-  
fique. Le jeune fils du visir se joint à l'en-  
voyé , ils se rendent ensemble au palais  
du roi , & se prosternent devant lui.

Bohetzad , enivré du bonheur dont il  
jouissoit , est sans défiance sur les fausses  
protestations du visir : il fait revêtir son  
fils de la plus riche pelisse , & fait don-  
ner mille pièces d'or à l'officier chargé du  
message. A peine sont-ils sortis , que le  
plus ancien des visirs se présente au roi

pour lui faire sa cour ; le souverain l'accueille avec cette bonté qui lui étoit ordinaire ; il le fait asseoir , & lui fait part du bonheur dont il se flatte de jouir dans la possession de son aimable épouse ; & malgré qu'il soit la suite d'un petit acte de violence , il n' imagine pas qu'aucun nuage puisse le troubler. « L'attachement , dit-il , qu'Asphand me montre , me rassure sur l'espèce de ressentiment que je pouvois lui supposer : voilà ses lettres : lisez - les , vous verrez combien il est satisfait de cette alliance ; & d'ailleurs , la magnificence de ses présens enchérit encore sur l'énergie de ses expressions. »

Le vieux ministre , après avoir lu ces lettres , demeure pensif & les yeux baissés. « N'êtes - vous pas content de ce que vous venez de lire ? dit le roi. — Quand le dangereux reptile veut s'introduire quelque part , répond le ministre , il ne cherche point à effrayer par ses odieux sifflemens ; il se glisse adroitement sous les replis de son corps souple & délié ; son écaille est luisante & lisse ; son regard est doux & caressant : il se garde bien de montrer au - dehors le dard perfide &

18 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
venimeux. Les lettres d'Asphand sont étudiées : vous l'avez offensé , n'en doutez pas ; & la feinte douceur de ses expressions cache un projet de vengeance , dont votre majesté devroit appréhender & prévenir les effets. »

Bohetzad , uniquement occupé de ses amours , supposant des motifs de jalousie au ministre qui lui parloit ainsi , n'ajouta pas foi à des avis dictés par l'attachement , le zèle & la prudence , & s'aveugla sur la conduite d'Asphand. Celui-ci , suivant son projet , & sous le prétexte d'appaîser des murmures dans quelques contrées du royaume , s'éloigne quelques mois après de la capitale avec toute sa suite. Dès qu'il se voit hors du pouvoir , il fait part aux gouverneurs des provinces de l'affront qu'il a reçu ; il les excite à la révolte , en leur faisant craindre à tous un traitement pareil au sien : & pour les y déterminer , il calomnie sur tous les points la personne & le gouvernement de Bohetzad.

A la réception des couriers du grand-vifir , les grands du royaume , indignés contre un prince dont l'administration est peinte sous des couleurs si odieuses , se

concertent d'une province à l'autre, & assurent Asphand qu'ils se mettront en campagne avec les troupes qui sont sous leur commandement, au premier signal de sa part. Le visir avertit en même temps les princes qui sont restés dans Isseffara, de se tenir prêts pour le jour où il doit venir consommer sa vengeance, & délivrer l'état d'un tiran plongé dans la mollesse.

Le complot s'exécute sans que Bohetzad en ait le moindre soupçon ; la ville d'Isseffara est investie de toutes parts par des armées que commande Asphand. A cette nouvelle, le roi s'arme en diligence ; il ordonne aux troupes qui sont autour de lui de le suivre, mais elles ont été gagnées, & sont dévouées à son ennemi : il ne voit plus son salut que dans la fuite. Il selle lui-même le plus beau de ses courriers ; & prenant en croupe Baherjoa, il tente de gagner les déserts, & se fait un passage au milieu des mutins qu'il écrase sur ses pas. Ce jeune héros, dont l'amour semble augmenter le courage, traverse comme un torrent la foule de ceux qui veulent embarrasser sa route ; sa lance redoutable n'épargne aucun des rebelles : & son cheval, aussi

vigoureux que léger, l'a bientôt transporté hors de la vue de ses ennemis.

Il est au milieu du désert. La nuit le forçant d'accorder du repos à son épouse, qu'une course aussi violente avoit fatiguée, il s'arrête aux pieds d'une montagne affreuse : cette reine épuisée de lassitude se trouvoit aux termes de sa grossesse, les douleurs de l'enfantement s'annoncent rapidement ; & peu de temps après, le prince reçoit dans ses bras un gage précieux de leur amour : c'étoit un jeune enfant aussi beau que sa mère.

Ces tendres époux le comblent de caresses ; ils oublient bientôt, dans leurs doux épanchemens, les fatigues, les inquiétudes, & l'horreur de leur situation : on l'enveloppe dans une partie des habillemens de la reine, & ils s'endorment tranquillement dans cette solitude dans les bras l'un de l'autre. Le jour renaissant les invite cependant à poursuivre leur voyage. La tendre mère allaite son nourrisson ; mais ne vivant que de fruits sauvages, son sein cesse de fournir un aliment convenable. L'enfant dépérit, Baherjoa elle-même est en danger ; alors Bohetzad se voit dans la cruelle néces-

sité de sacrifier la nature au devoir. Il aperçoit une source limpide , sur les bords de laquelle est un gazon que des saules voisins garantissent de l'ardeur du soleil ; c'est-là que ces parens malheureux abandonnent à la providence l'objet de leur tendresse , après l'avoir arrosé de leurs larmes : « Grand Dieu ! dit la mère affligée ; vous qui veillâtes jadis sur le jeune Ismaël , prenez soin de cette innocente créature ! Envoyez l'ange conservateur auprès de lui ; nous n'espérons plus d'autre secours que le vôtre » .... Les sanglots l'empêchent d'achever ; ils s'arrachent l'un & l'autre à cet affreux sacrifice , & livrent ce dépôt sacré entre les mains de son créateur.

Le bruit qu'ils avoient fait en arrivant avoit écarté de ces bords une biche qui se désaltéroit avec ces fans à cette source bien-faisante ; dès qu'ils se sont éloignés elle y revient , & s'approche de la languissante créature , qui sembloit perdre pour toujours le peu de force qui lui restoit. Un instinct impérieux porte cet animal à donner à cet enfant une nourriture qui n'étoit réservée qu'à ses petits ; elle paît tranquillement autour de son nourrisson , elle ne quitte plus

22 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
ce séjour. Il semble que les monstres des  
forêts lui aient abandonné la jouissance de  
ce canton fortuné , & si nécessaire à leurs  
besoins , au milieu des sables brûlans &  
des déserts arides qui les environnent :  
cependant des hommes viennent troubler  
ce repos.

C'étoit une bande de voleurs que la soif  
attiroit dans ces lieux : ils voient un enfant  
richement emmaillotté , & plus admirable  
encore par la beauté de ses traits. Le chef  
des bandits s'en approche , le prend , &  
l'envoie tout de suite à sa femme pour lui  
donner les soins nécessaires , & l'élever  
comme s'il étoit le fruit de leur union. En  
le voyant , elle fut touchée des charmes de  
sa figure , partage les vues bienfaisantes de  
son mari , & procure sur le champ à leur  
fils adoptif la meilleure nourrice de la horde.  
Un peu plus rassurés maintenant sur le fruit  
des amours de Bohetzad , suivons les traces  
de ces illustres voyageurs.

Le cœur rempli d'amertume du sacri-  
fice qu'ils avoient été forcés de faire , le  
roi & la reine avoient continué tristement  
leur route jusqu'à la capitale du royaume



de Perse , qui en étoit le terme : Kassera y régnoit.

Ce puissant monarque reçoit le prince fugitif & sa charmante épouse avec les égards dûs par une tête couronnée à un grand souverain son allié , contre lequel des sujets rebelles se sont révoltés sous les étandarts d'un coupable usurpateur. Il donne à Bohetzad un appartement de son palais , égal en magnificence à celui qu'il occupe lui-même ; & à Baherjoa un semblable à celui de la sultane favorite. Telle étoit la richesse & la somptuosité du palais où se trouvoient alors le roi de Dineroux & son épouse , qu'outre les appartemens magnifiques dans lesquels ils étoient logés , on en comptoit vingt-quatre autres occupés par autant de femmes du sultan , dont chacune étoit servie par cinquante esclaves de leur sexe de la première jeunesse & de la plus grande beauté.

Il sembloit qu'on eût épuisé les trésors de l'Orient pour embellir ces superbes demeures ; des jardins remplis des fleurs les plus rares & les plus brillantes ; des eaux dont le cours , distribué avec art ,

24     SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
présentoit un coup - d'œil magnifique ; des  
arbres qui , par la beauté de leurs fruits  
& l'épaisseur de leurs feuillages , offroient  
en même temps l'image de l'abondance  
& le charme du repos. Des oiseaux dont  
la variété des plumes & du ramage en-  
chantoient ces heureuses contrées : tout  
concouroit à annoncer les richesses du  
grand monarque de la Perse , dont le pou-  
voir immense se démontroit encore par  
une armée de deux cent mille hommes ,  
qui formoit sa garde particulière. On voit  
qu'un prince aussi puissant , aussi magnifi-  
que ne dut rien ménager pour traiter  
convenablement à sa propre grandeur les  
hôtes illustres qu'il avoit reçus dans son  
palais.

En même temps qu'il ordonnoit qu'on  
rassemblât sur les frontières une armée  
formidable avec les machines de guerre  
& les munitions nécessaires , il s'étudia  
à dissiper la mélancolie des deux époux  
par les fêtes les plus brillantes & les mieux  
variées : mais la générosité & la grandeur  
d'ame n'étoient pas les seuls motifs de ses  
soins , un sentiment moins noble & plus  
impérieux s'étoit emparé de son cœur ; il  
étoit

étoit devenu l'esclave de Baherjoa , dont la beauté effaçoit toutes celles de son ferrail : sa passion pour elle se déguisoit alors sous le voile de l'amitié ; mais à la profusion étalée dans toutes les occasions , à la délicatesse & à la prévenance de ses soins , il eût été facile de reconnoître l'amour. La triste Baherjoa , uniquement occupée de la perte de son fils & du malheur de son époux , étoit bien loin d'attribuer tant de prévenances à ce motif : son ame , douloureusement affectée , ne pouvoit goûter aucun des plaisirs qui lui étoient offerts ; & son cœur , véritablement touché , étoit inaccessible à tout autre sentiment qu'à celui dont il étoit préoccupé. Son fils abandonné dans un désert aux soins de la providence ; son époux réduit par son père à mandier les secours d'un souverain étranger , étoient les seules réflexions qui l'agitoient.

Cependant l'armée que doit commander Bohetzad est assemblée ; il prend congé de Kassera pour se mettre à la tête de ce redoutable corps , & pénétre bientôt dans la Syrie. Asphand , l'usurpateur , instruit du danger qui le menace , en fait part à ses

26     SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
complices , les rassemble aussitôt , & vient  
au-devant de son ennemi à la tête de deux  
cent mille hommes.

Les armées sont en présence. Un visir  
du roi de Perse expérimenté commande le  
centre de l'armée de Bohetzad ; lui, à la  
tête de quelques chevaliers d'élite, donne  
ses ordres partout ; il engage tout-à-coup  
le combat par sa droite , en fondant sur  
l'aîle opposée des ennemis avec tant d'ar-  
deur , qu'elle est forcée de se replier sur le  
centre , & y jette la confusion & le dé-  
fordre. Le roi de Dimeroux ne perd pas  
un instant , il fait avancer alors son corps  
d'armée vers celui de l'ennemi comme s'il  
eût voulu l'attaquer ; mais avare du sang  
de ses sujets , dont il veut épargner le  
massacre , il ménage ce mouvement , &  
ordonne à son aîle gauche d'attaquer la  
droite de l'ennemi : celle-ci plie , & se re-  
tire en désordre , & les trois quarts de  
l'armée d'Asphand demeure enveloppée. Cet  
usurpateur cherche en vain de rallier au  
combat des troupes déconcertées par une  
attaque aussi vigoureuse que prudente ; la  
crainte , & surtout le remords , les ont dé-  
sarmées. On leur offre le pardon ; elles

l'acceptent : & pour en paroître moins indignes, elles livrent de concert les chefs de la rebellion. Asphand, sa famille, & ses principaux complices sont massacrés sur le champ de bataille.

Cette victoire décida de nouveau du sort du royaume de Dineroux, qui rentra sous les lois de son légitime souverain : ce monarque se rend dans sa capitale, rétablit l'ordre dans tout son empire, & s'occupe des moyens de témoigner sa reconnoissance au souverain qui lui a fourni d'aussi puissans secours.

Le plus intelligent de ses visirs doit partir pour la Perse, à la tête de douze mille hommes ; il fera conduire à sa suite vingt éléphans, chargés de présens magnifiques : mais il est chargé en même temps d'une commission plus délicate. Il doit passer par le désert où le fils de Baherjoa fut abandonné, & chercher l'endroit près de la source qui lui servit de berceau ; interroger tous les êtres vivans qu'il pourroit rencontrer sur cette route ; s'informer du sort de ce dépôt précieux, & l'ayant trouvé, le rapporter dans les bras de sa tendre mère, qu'il devra ramener à Isseffara. Mais

28 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
des obstacles vont s'opposer à ces démarches : le prudent envoyé fera parcourir vainement le désert ; il ne réussira pas mieux à trouver cet enfant qu'à ramener sa mère.

Kassera , éperdument amoureux de cette princesse , n'imaginoit pas qu'il pût jamais s'en séparer. A l'arrivée de l'ambassadeur chargé des présens du roi de Dineroux , & des ordres pour le retour de la reine , le monarque éprouve quelques combats dans son cœur ; mais l'amour en triomphe. Cette passion tyrannique lui fait exagérer ses bienfaits ; la cession d'une femme n'en fau-  
roit être qu'une foible récompense. Il renonce , en un mot , au titre glorieux de protecteur généreux , pour mériter celui de lâche ravisseur de l'épouse de son allié.

Cependant il a paru recevoir avec reconnaissance la dépêche de Bohetzad , & les présens qui l'accompagnoient. On l'instruit en même temps que les troupes auxiliaires qu'il avoit données à ce prince sont rentrées en Perse ; les officiers qui les commandent élèvent jusqu'aux nues le courage , les talens & la magnificence de Bohetzad : ils reviennent de ses états , enchantés de sa

personne , comblés de ses bienfaits , étonnés de la puissance dont ils l'ont vu environné , & des ressources du pays qui lui est soumis. Ces rapports unanimes livrent d'étranges combats dans l'ame passionnée de Kassera ; il n'est point dans l'habitude de se vaincre , il a cédé jusqu'à ce jour à ses moindres penchans : il s'agit à présent de renoncer à une passion violente , ou au titre de bienfaiteur d'un souverain égal à lui en dignité & en puissance ; au risque d'attirer sur la Perse le fléau d'une cruelle guerre , & de se voir en horreur à l'Asie. « Rougis , Kassera ! se dit-il à lui-même , des vœux criminels que tu as formés. Rends grâces à la fortune de la faveur que tu en reçois , lorsqu'elle vient t'ouvrir les yeux sur une démarche insensée. Que le roi de Dineroux ignore à jamais , qu'oubliant tout ce que tu devois à toi-même & à lui , tu osas convoiter un bien qui lui étoit si cher : souviens-toi que tu as eu besoin de rencontrer des obstacles qui te rappelaient à ton devoir. Oh ! puissance absolue ! que tu es à redouter pour celui qui ne fait pas se commander à lui-même ! En me laissant entraîner par mes desirs , j'allois devenir cri-

30 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
minel , & me montrer indigne de régner !  
mais je saurai réprimer mes passions , &  
renverser mes projets. »

Le roi de Perse ayant pris sa résolution ,  
mande sur le champ son grand trésorier ;  
il ordonne qu'on fasse préparer pour le  
retour de Baherjoa dans les états de son  
époux , une litière d'une magnificence à  
laquelle on n'eût rien vu d'égal ; elle de-  
voit être revêtue de pierres précieuses. Une  
ambassade considérable devoit la suivre ,  
& porter des présens magnifiques. C'est  
ainsi que Baherjoa reprit le chemin de la  
Syrie , après avoir été comblée de toutes  
les assurances de respect & d'attachement  
par le souverain qui s'étoit déterminé à se  
séparer d'elle. Bohetzad vint au-devant de  
son épouse avant qu'elle fit son entrée à  
Issellara : on ne sauroit peindre le charme  
& les transports de cette entrevue ; mais  
les tendres inquiétudes de cette mère , sur  
le sort de son fils , troublèrent bientôt les  
douceurs dont ces époux s'enivroient. Ba-  
herjoa demande à tout prix des nouvelles  
de son fils , & Bohetzad ordonne qu'on  
fasse des perquisitions plus exactes. Il y  
avoit bien apparence que ce tendre fruit de



leurs amours n'avoit pas été dévoré par des bêtes féroces, on eût trouvé dès les premières recherches quelques débris des vêtemens dans lesquels il avoit été enveloppé. Mille cavaliers sont dépêchés pour retourner au désert, & se répandre dans tous les alentours de la source : mais leurs recherches sont vaines. Bohetzad en dissimule l'inutilité à son épouse inconsolable, en cherchant à calmer ses peines & son chagrin. « Rien n'est encore désespéré, lui dit-il, la faveur du ciel, qui ne nous a pas abandonné au milieu des dangers que nous avons courus, qui nous a rendu le trône sur lequel nous sommes assis, aura conservé cette créature si chère à notre cœur : elle se réserve à nous la montrer quand nous l'aurons méritée par notre soumission à ses volontés ; cette privation est douloureuse, mais nous sommes encore d'un âge à attendre des consolations. Séchez vos pleurs, ma chère Baherjoa, ils font le tourment de ma vie ! » La reine parut plus tranquille, mais la plaie faite à son cœur ne pouvoit pas sitôt se fermer.

Cependant, ce tendre objet de leurs inquiétudes, arraché des bras de la mort

par le chef des voleurs, élevé par son épouse avec tous les soins de la plus tendre mère, croissoit en force comme en beauté. On occupoit ses premiers loifirs par la lecture & l'étude; bientôt il put se livrer à des exercices qui fortifièrent son corps. Il dévançoit tous les enfans de la horde par un talent prématuré, par une adresse, une force, une intrépidité surprenante à son âge; par une application à l'étude, dont il recueilloit les plus heureux fruits; & par l'exactitude des devoirs qu'exigeoit une société peu faite pour lui, mais dont le hasard l'avoit rendu membre. Bientôt le chef des brigands le voyant aussi adroit à manier les armes qu'à monter à cheval, l'associe à ses entreprises contre les voyageurs que leurs affaires conduisoient dans ces contrées infestées par ses déprédations: & le jeune Aladin (c'est ainsi qu'on l'avoit nommé) se montre aussi habile que courageux.

Un jour la troupe attaqua une caravane revenant des Indes, & qui étoit chargée des effets les plus précieux, qu'une escorte formidable garantissoit de tout danger. L'avidité du butin ne permit pas aux bri-

gands de juger du péril qu'ils alloient courir ; ils attaquèrent ce convoi avec une audace extraordinaire , mais ils furent bientôt repoussés ; les deux tiers de la troupe resta sur le champ de bataille , & le reste prit la fuite. Aladin , jeune encore & sans expérience , entraîné par sa valeur , fut bientôt enveloppé & fait prisonnier.

Dans le cas où un voleur étoit pris les armes à la main , on devoit lui trancher la tête. L'air prévenant , les grâces & la beauté du jeune prince intéressèrent toute la caravane en sa faveur , & le déroberent au sort commun. On n'en croyoit pas même la naïveté de ses réponses , quand , interrogé sur sa naissance & sa profession , il s'avoua le fils du chef des voleurs. On ne pouvoit imaginer comment cet enfant réunissoit tant d'avantages naturels à un air aussi distingué. Il fut conduit avec la caravane , qui arriva bientôt à Iffessara , où son père Bohetzad tenoit sa cour.

L'arrivée de la caravane fournissant une occasion de distraction à la reine , encore affligée de la perte d'un fils qu'elle ne pouvoit éloigner de sa mémoire , le souverain envoya le chef des eunuques pour choisir

34 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
les étoffes & les effets précieux qui pour-  
roient être les plus agréables à Baherjoa.  
Les marchands s'empresèrent de les étaler  
à ses yeux ; mais la figure d'Aladin , qui se  
trouvoit là comme esclave , lui sembla d'une  
beauté si ravissante , qu'elle fixa plus par-  
ticulièrement son attention : il voulut le  
conduire au palais , dans l'espérance que ses  
services pourroient agréer au monarque ;  
ainsi , après avoir fait les emplettes conve-  
nables , ils retournèrent ensemble au palais ,  
où le roi parut satisfait de ses achats.

« Sire , dit l'eunuque , votre majesté pa-  
roit contente de mon marché ; mais le plus  
bel effet qui fût dans le Kane ( 1 ) est un  
jeune homme d'une beauté si achevée , que  
je le crois la parfaite image de celui dont  
il est dit dans l'alcoran : que les onze étoiles  
se prosternoient devant lui comme devant  
le soleil & la lune. » Le roi curieux de le  
voir , ordonne qu'on le fasse venir avec son  
maître , & bientôt ils sont tous deux pré-  
sentés au roi.

La vue du jeune étranger ne démentit

---

(1) *Le Kane* est un endroit assigné aux marchands  
étrangers pour y établir leurs boutiques , & mettre en  
vente leurs marchandises.

point l'opinion avantageuse qu'en avoit donnée le chef des eunuques : le monarque ne peut croire que ce bel esclave doive son origine aux hommes de la classe vulgaire dont la caravane est composée. Il en interroge le chef, auquel il fait part de ses doutes à cet égard.

« Sire , lui répond le marchand , ce jeune homme n'appartient en effet à aucun de nous ; & nous ne connoissons ni sa famille , ni son origine. Nous avons été assaillis dans le désert par une bande de voleurs ; nous nous sommes défendus avec courage , une partie est restée sur le champ de bataille , le reste a pris la fuite , & a laissé dans nos mains celui qui devient à présent l'objet de votre curiosité. L'usage le condamnoit à la mort , nous n'avons pu nous résoudre à la lui donner ; nous l'avons interrogé sur son état & sur sa famille , il nous a répondu qu'il étoit le fils du chef de ces brigands ; nous n'en savons pas davantage , & ne pouvons rien dire de plus positif à votre majesté. — Qu'on le laisse ici , dit le roi ; je veux qu'il entre à mon service. — Votre majesté , reprit le chef , peut disposer de ce qui appartient aux es-

36 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
claves de son trône. » Au même instant Aladin tombe aux pieds du monarque, met le front à terre, & baise sa robe. Le roi donna ordre au chef des eunuques de l'admettre au rang des esclaves qui approchoient le plus souvent de sa personne.

La nature parloit dans le cœur du monarque en faveur de son nouveau page, il ne le voyoit pas sans éprouver des émotions dont il ne pouvoit se rendre compte, il vouloit sans cesse l'avoir auprès de lui; & ce qui ne paroissoit d'abord qu'une inclination naissante, devint bientôt un attachement des plus vifs. Un intérêt sensible lui faisoit envisager avec plaisir les progrès de l'esprit du jeune Aladin, ainsi que ceux du corps. Il admiroit son application; sa prudence, sa réserve, sa fidélité; & comptoit déjà ses rares qualités comme le fruit de ses soins.

Après une longue expérience de ses talens & de son activité, il en vint jusqu'à lui confier la surintendance de ses finances, & déponilla ses visirs d'une administration qui les lui avoit rendu suspects. Il finit enfin par soumettre à la sagacité du jeune Aladin la décision des affaires les plus importantes.

La confiance du souverain ne fut point trompée ; plus il se reposoit sur les lumières de son favori, plus ses revenus augmentoient ainsi que le bonheur de son peuple & la prospérité du royaume ; sa confiance n'eut bientôt plus de bornes. Aladin devint aussi cher à son père que s'il eût été reconnu pour tel, & l'autorité des visirs disparut devant celle de ce jeune administrateur.

Jaloux d'un pouvoir qu'ils perdoient, les dix visirs se rassemblèrent secrètement pour concerter entr'eux les moyens de satisfaire leur ambition & leur avarice ; il falloit, à quelque prix que ce fût, hâter la perte d'un rival odieux, & malheureusement il parut en fournir lui-même une occasion favorable.

On avoit donné un grand festin dans le palais. Aladin étoit naturellement sobre, mais ne cherchant qu'à partager les plaisirs des convives, il se livra aux boissons spiritueuses avec d'autant plus de sécurité, qu'il n'en avoit pas l'habitude & n'en connoissoit pas les effets. A la fin du repas, il veut se retirer dans son appartement, ses pieds chancellent, les vapeurs ont obscurci ses yeux, il perd bientôt l'usage de ses sens ; le premier appartement qui se présente sur

son chemin semble préparé pour lui ; il est de la plus grande richesse ; plusieurs bougies placées sur des lustres l'éclairent : mais Aladin n'a rien vu, il ne cherche que le repos ; il trouve un sofa, il s'y jette, & s'endort.

Il n'y avoit point là d'esclaves pour l'avertir de son erreur ; ils ont été jouer de la fête, & ne reviennent dans l'appartement, qu'ils avoient laissé ouvert & abandonné, que pour remplir les castolettes de parfums, & préparer, selon la coutume des Orientaux, une collation de différens forbets & de confitures sèches. Des rideaux cachotent le sofa sur lequel Aladin s'étoit couché.

Tous ces préparatifs achevés, le roi & la reine viennent se rendre dans leur appartement. Bohetzad s'approche du sofa, entr'ouvre les rideaux, & voit son surintendant couché & endormi : une fureur jalouse s'empare aussitôt de ses sens : « Quelle affreuse conduite est la vôtre ! dit-il à Baherjoa ; cet esclave n'a pu s'introduire dans votre appartement, & se placer ainsi sans votre aveu ? — Sire, reprit la reine étonnée, mais sans confusion ; je jure, au nom du grand prophète, que je n'eus jamais la moindre relation avec ce jeune homme ; je le vois pour



la première fois , & je n'ai contribué en rien à sa témérité. »

Au bruit qui se fit autour du sofa , Aladin se réveille , surpris & confus de la situation où il se trouve ; il se lève précipitamment. « Traître ! lui dit le roi hors de lui-même ; ingrat ! Est-ce ainsi que tu reconnois mes bontés ? Tu oses pénétrer dans l'appartement de mes femmes , scélérat ! Tu ne tarderas pas à recevoir le châtiment de tant d'audace. » Après ces mots , Bohet-zad , enflammé de colère , ordonne au chef de ses eunuques d'enfermer la reine & le surintendant dans des prisons séparées. Ce monarque , dans l'agitation des passions les plus violentes & les plus opposées , voit la nuit s'écouler sans qu'il puisse fermer l'œil. Au point du jour , il fait appeler le premier de ses visirs , qui , depuis long-temps , n'avoit pas été admis en sa présence. Il lui fait le récit de l'affront qu'il suppose avoir reçu , & duquel il croit la reine complice.

A ce récit , le visir cache une joie secrète : l'envie , la haine , le ressentiment vont triompher. Ce n'est point une foible victime qui se présente ; c'est un rival tout-puissant qu'il faut écraser. Le vieux courtisan recueille

ses sens ; il cherche à aigrir davantage son souverain en le déterminant à une vengeance éclatante , & d'un air contrit prend ainsi la parole.

« Sire , vos fidèles sujets furent consternés lorsqu'ils virent accorder votre confiance au fils avoué pour tel d'un chef de brigands ; la bonté de votre majesté fut trop grande , lorsqu'elle admit auprès de sa personne sacrée le rejeton d'une tige aussi criminelle. Vous ne pouviez en attendre que des trahisons & des forfaits. Il est encore heureux que l'emportement de sa passion l'ait tellement aveuglé , qu'il ait porté l'insolence de ses desirs jusqu'au plus haut point de témérité. Mais me préserve le ciel de soupçonner la reine de les avoir encouragés ! Sa conduite sans reproches , sa sagesse , ses vertus , la mettent à l'abri du plus léger doute à cet égard. Permettez-moi , sire , d'avoir un entretien avec elle , & j'ose promettre à votre majesté des éclaircissmens qui diminueront les chagrins dont cette fâcheuse aventure est pour vous l'occasion. »

Le roi consentit à sa demande , & le vieux vizir se rendit à la prison de Baherjoan : il trouva cette princesse dans les pleurs.

« Non, visir, lui dit-elle, dès la première question qu'il lui fit, je n'ai pas encouragé ce jeune homme à me faire cette insulte : j'ai ouï parler de lui, mais je ne le connus jamais. S'il s'est mis dans le cas de se faire appercevoir de moi, je ne laissai jamais tomber sur lui mes regards; pas même dans le moment fatal où nous l'avons surpris chez moi. »

A cette déclaration, qui portoit avec elle le caractère de l'innocence la plus pure, le visir connut aisément que la reine ne participoit nullement à l'affront dont le roi avoit à se plaindre, & se crut autorisé d'en assurer le monarque. Mais cela pouvoit affoiblir le crime de l'ennemi qu'il vouloit perdre; & le courtisan vouloit montrer sa faute sous un point de vue qui lui donnât l'apparence d'un crime irrémissible. « Madame, dit-il à Baherjoa; c'est sans doute un excès de folie qui a porté ce jeune téméraire à la démarche qu'il a faite; mais on aura de la peine à se le persuader : il faut envisager Aladin comme perdu par l'excès & la publicité de son imprudence. Il y a toute apparence que le roi, sur mon rapport, vous fera paroître devant lui; il vous fera plu-

42 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
sieurs questions auxquelles , si vous me le permettez , vous ferez les réponses que mon respectueux attachement pour votre majesté me suggèrent dans ce moment : elles pourront rendre au roi le calme & le repos. Vous supposerez que le jeune homme vous aura fait proposer par une esclave inconnue de le recevoir dans votre appartement , avec promesse de reconnoître cette faveur par un présent de cent diamans , d'une valeur inappréciable ; vous aurez rejeté la proposition avec mépris , & l'esclave aura disparu. Par un second message , il vous aura fait dire que si vous persistez dans vos refus , déterminé à mourir par l'excès de sa passion , il est résolu à vous envelopper dans son danger , en trouvant les moyens de s'introduire chez vous , & de vous faire paroître aussi coupable que lui. » La reine ne suspectant point les motifs de ce conseil , témoigna sa reconnoissance au visir , & il se retira pour rendre compte à Bohetzad de son entrevue.

« Sire , lui dit-il , en rapportant toute la conversation qu'il venoit d'avoir avec la reine , & en supposant ses réponses analogues à celles qu'il avoit suggérées : vous

voyez quelle vipère votre majesté avoit nourrie dans son sein ! Mais la tige de l'Aconit ne porta jamais des graines salutaires ! le fils d'un brigand pourroit-il être un homme irréprochable ? »

A ce rapport du visir, les yeux du monarque étincellent de rage ; il ordonne à l'instant, & sans attendre les aveux de la reine, que le jeune homme, chargé de chaînes, soit amené devant lui.

« Scélérat, lui dit-il dès qu'il le vit, rappelle-toi l'excès de mes bontés & celui de ton ingratitude ! Que leur souvenir & tes remords soient les avant-coureurs du supplice qui t'attend ! Ta tête va tomber sur l'échafaud. »

La colère & les menaces du roi n'ont pu faire changer de contenance à l'innocent & malheureux Aladin ; aucun trouble n'altère la beauté de ses traits : il conserve cet air doux, modeste & assuré, qui lui avoit concilié jusqu'alors la bienveillance du monarque. Il va parler, & la candeur ingénue va sortir de sa bouche.

« Sire, l'évidence d'un crime paroît m'accabler ; mais la faute que j'ai commise fut involontaire. Si une indiscretion de ma part

44 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
m'a mis dans le cas d'être privé pendant quelques instans de l'usage de ma raison, au point qu'elle n'ait pu me conduire, & qu'elle m'ait fait tomber dans la plus grossière équivoque ; le reste fut l'ouvrage de la fatalité du sort. Mon cœur vaincu par vos bienfaits , entièrement dévoué à votre majesté , n'éprouva jusqu'ici de satisfaction que dans le bonheur de vous servir. Mais hélas ! que servent les meilleures intentions, & tous les efforts du zèle , si une loi supérieure , dominant sur nos destinées , peut donner le change à la pureté des motifs qui nous dirigent ! si une seule de nos actions , nécessitée par le désordre momentané de nos organes , peut nous exposer à paroître coupables d'un crime quand tous nos penchans sont vertueux ! Précipité du faîte du bonheur dans les horreurs de la disgrâce , je dois me soumettre au décret qui me frappe , comme fit ce marchand , dont l'histoire mémorable est connue dans le palais même de votre majesté. »

De quel marchand veux-tu parler ? dit le roi. Qu'a de commun son histoire & ton crime ? Je te permets de la réciter.

*Histoire de Kaskas , ou de l'Obstiné.*

SIRE , il y avoit à Bagdad un marchand très-riche , digne par ses mœurs & son intelligence de la confiance du public : il se nommoit Kaskas. La fortune jusqu'alors avoit tellement secondé ses travaux , qu'il avoit à se glorifier de toutes ses entreprises ; mais le sort tout-à-coup se déclara contre lui : il ne faisoit plus d'envois , & ne recevoit plus de retours , sans qu'il ne fût forcé à des sacrifices considérables. Il se détermina enfin à échanger la nature de son commerce. Il vendit ses fonds , & employa la moitié de leur produit à acheter du grain , dans l'espoir que cette denrée augmenteroit de prix pendant l'hiver. Les circonstances dérangèrent sa spéculation , les grains diminuèrent de valeur. Pour éviter cette perte , il ferma ses magasins , en attendant une conjoncture plus favorable.

Sur ces entrefaites , un de ses amis l'étant venu voir , voulut le déterminer à renoncer au nouveau genre de commerce qu'il avoit entrepris ; mais il ne déféra point à ce conseil , & s'obstina à garder son grain une troisième année. Il survint bientôt des ora-

46 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
ges si violens que les rues & les maisons de Bagdad souffrirent des inondations. Quand les eaux se furent écoulées , Kaskas voulut voir si son bled n'avoit pas souffert , mais il le trouva tout germé & tombant en pourriture. Il lui en coûta cinq cent pièces pour éviter l'amende , en faisant jeter dans le fleuve ce qu'il avoit accumulé à grands frais dans ses magasins.

Son ami revint à lui : « Vous avez négligé , lui dit-il , le conseil que je vous avois donné. Défiez-vous de la fortune , elle semble conjurée contre vous ; ne faites plus aucune entreprise sans l'avis d'un habile astrologue. » Il n'en manquoit pas à Bagdad , & Kaskas , instruit par ses mauvais succès , crut devoir déférer au conseil de son ami. Le devin tira son horoscope , & lui assura que son étoile étoit si maligne , qu'il ne pourroit jamais éviter la perte des fonds qu'il hasarderoit dans le commerce. Kaskas révolté d'une prophétie entièrement contraire à son goût , essaya de faire mentir l'astrologie. Il employa l'argent qui lui restoit au chargement d'un vaisseau , & s'y embarqua avec toutes ses ressources.

Après quatre jours d'une paisible navi-



gation, il s'éleva une tempête affreuse, qui brisa les mats & les voiles, emporta le gouvernail, & finit par submerger le vaisseau & son équipage. Kaskas, après avoir vu périr le reste de sa fortune, échappa seul du naufrage sur un débris du vaisseau, qui le porta vers une plage sablonneuse, où il put aborder enfin après bien des fatigues & des peines.

Nud & fatigué, il prit terre aux environs d'un village situé au bord de la mer. Il se hâta de s'y rendre pour implorer du secours, & remercier le ciel de l'avoir préservé de la mort que ses malheureux compagnons n'avoient pas évitée.

A l'entrée de cette petite peuplade, il rencontre un vieillard dont les traits & le vêtement inspiroient le respect & la confiance. Cet homme, touché de la situation de Kaskas, le couvrit de son manteau, le conduisit à sa maison ; où, après lui avoir donné les secours que ses forces épuisées nécessitoient, il le fit habiller convenablement.

Il étoit naturel que Kaskas satisfît la curiosité de son hôte par le récit de ses aventures : il s'en acquitta avec cet air de

48 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
candeur qui ne laissoit aucun doute sur leur  
réalité. Comme ce vieillard venoit de per-  
dre son intendant , il jugea Kaskas digne  
de le remplacer , & lui offrit cette nouvelle  
condition avec un appointement de deux  
pièces d'or par jour. L'état étoit laborieux,  
il falloit faire ensemençer une quantité de  
terrain considérable , diriger les ouvrages  
& les ouvriers , ramasser des récoltes im-  
menses , veiller sur les troupeaux , & ren-  
dre sur tout des comptes clairs & fidelles  
au bout de l'année. Le pauvre Kaskas ren-  
dit grâces à la providence de lui avoir ainsi  
fourni les moyens de subsister de son tra-  
vail , lorsqu'il ne lui restoit au monde aucune  
autre ressource , & il entra aussitôt dans les  
fonctions de sa nouvelle place.

Il les remplit avec assiduité , avec zèle  
& intelligence , jusqu'au moment où il de-  
voit mettre en magasin les différentes ré-  
coltes. Comme son maître jusqu'alors ne lui  
avoit rien donné sur ses gages , il douta de  
sa bonne foi à remplir ses engagements , &  
pour s'assurer du salaire qu'il lui avoit pro-  
mis , il mit à part autant de grains qu'il en  
falloit pour répondre de cette somme , &  
fit enfermer tout le reste , dont il donna  
compte

compte à son maître. Celui-ci , plein de confiance sur son administrateur , reçut ce compte ; lui paya la totalité des gages qu'il lui devoit , en l'assurant de la même exactitude chaque année : Kaskas fut bien honteux des précautions qu'il avoit prises , & des soupçons auxquels il s'étoit abandonné.

Il retourne aussitôt au petit magasin qu'il avoit fait , pour réparer son injustice s'il en étoit temps encore. Mais quelle fut sa surprise ! lorsqu'il n'y trouva plus la provision qu'il s'y étoit réservée. Il crut entrevoir dans ce larcin une punition du ciel , & il se décida à faire un aveu de la faute dont il s'étoit rendu coupable : le cœur rempli d'amertume , il revient à son maître.

« Vous paroissez dans le chagrin ? lui dit le vieillard. Quel en pourroit être le sujet ? » Alors Kaskas se flattant d'obtenir par sa sincérité le pardon de sa faute , en confessa humblement le motif & toutes les circonstances , jusqu'à l'enlèvement du grain qu'il avoit mis en réserve , dont il lui avoit été impossible de découvrir les voleurs.

Le vieillard reconnoissant l'effet marqué de la mauvaise étoile de son intendant , crut qu'il seroit imprudent de le garder da-

avantage ; il se détermina à lui donner sur le champ son congé. « Nous ne nous convenons pas, lui dit-il ; séparons-nous ; mais comme il n'est pas juste que je supporte la perte de ce que vous avez mal-à-propos mis en sequestre, rendez-moi l'or que je vous ai donné, & cherchez dans la vente du grain que vous avez mis de côté, la récompense de vos peines : je vous l'abandonne. » L'infortuné Kaskas reconnut la justice de cet ordre, il y déféra sans murmurer, & sortit de chez son bienfaiteur un peu moins nud qu'il n'y étoit entré, mais sans une seule pièce de monnaie, & plongé dans une profonde tristesse.

Ce triste jouet du sort suivoit sans réflexion le rivage de la mer, lorsqu'il aperçut une tente dont il s'approcha. Il y trouva quatre personnes qui, démêlant sur sa physionomie, prévenante d'ailleurs, l'empreinte d'un violent chagrin, s'empresèrent de lui en demander le sujet ; il satisfit leur curiosité, en faisant le récit de ses malheurs. A mesure qu'il parloit, il s'attiroit une attention plus marquée de la part de celui des quatre personnages

qui paroïssoit avoir une forte d'autorité sur les autres : bientôt celui-ci le reconnut pour un de ses correspondans de Bagdad, avec lequel il avoit fait jadis des affaires de conséquence & lucratives. Le commerçant fut ému de compassion ; il s'occupoit alors d'une entreprise pour la pêche des perles, il étoit le chef des trois plongeurs qui étoient avec lui. « Jetez-vous à la mer, leur dit-il, & la première pêche de perles que vous ferez, sera pour ce voyageur infortuné. »

Les trois plongeurs, touchés comme leur maître des disgraces de Kaskas, se jettent à la mer, & ramassent, dans les coquilles qu'ils rapportent, dix perles d'une valeur inestimable par leur grosseur & leur beauté. Le commerçant fut enchanté de la petite fortune qu'il pouvoit procurer à son ancien correspondant. « Prenez ces perles, lui dit-il, vous en vendrez deux lorsque vous ferez dans la capitale, & leur produit suffira à quelque entreprise que vous vouliez faire : soignez précieusement les huit autres pour vous en servir au besoin, & les vendre sur des places où vous en puissiez tirer un parti avantageux. »

Kaskas , après avoir rendu grâces à son bienfaiteur , s'en sépara , & prit la route qu'il lui avoit indiquée pour se rendre à la capitale. Il étoit en marche depuis trois jours , lorsqu'il apperçut de loin des gens à cheval ; dans la crainte que ce ne fussent des voleurs , il prit le parti de coudre huit de ses perles entre les deux toiles de sa veste , & mit les deux autres dans sa bouche : c'étoit celles-ci qu'il se proposoit de mettre en vente. Sa conjecture sur les personnes qu'il avoit vues n'étoit pas fautive ; c'étoient effectivement des voleurs : ils l'abordent , l'entourent , le dépouillent , & l'abandonnent ainsi sur le chemin , n'ayant qu'un simple caleçon.

L'infortuné voyageur reconnoît à ce nouveau trait de la fortune l'effet du malheur dont il est poursuivi. Cependant il s'applaît d'avoir pu sauver des mains des brigands les deux plus belles perles , suffisantes pour le rétablissement de ses affaires , & pour l'aider dans des entreprises lucratives. La capitale n'étoit pas éloignée , il y arrive & confie au Dellal (1) , les deux perles qui lui

---

(1) *Le Dellal* est un crieur public.

restent , pour en faire la vente. Le Dellal annonce ces bijoux à haute voix au marché , & invite les curieux à miser à l'enchère. Malheureusement , depuis quelques jours , on avoit fait un vol de perles à un des plus riches joailliers de la ville : il crut reconnoître une partie des siennes dans celles qu'on exposoit en vente , & il demande qu'on fasse venir le propriétaire prétendu de ces bijoux : en le voyant aussi mal vêtu il se persuade qu'il a trouvé le voleur. » Voilà deux perles , lui dit-il , vous deviez en avoir dix : qu'avez-vous fait des huit autres ? » Kaskas , croyant que ce joaillier a été informé du présent que lui a fait le pêcheur , répond ingénument : « J'en avois dix , il est vrai. Mais des voleurs que j'ai rencontrés en chemin m'ont enlevé les huit autres dans la doublure de ma veste où je les avois cachées. »

À cet aveu , qui parut au joaillier une conviction , il prend Kaskas par la main , & le conduit devant le juge de police , en l'accusant de lui avoir volé ses perles. Ce juge , entraîné par les apparences , & sur la dénonciation du riche citadin , con-

54 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
damne le pauvre Kaskas à la bastonnade ,  
& à garder la prison autant de temps  
qu'il plairoit à son accusateur de l'y rete-  
nir. Ce malheureux , jouet du sort & de  
l'injustice des hommes , subit son châti-  
ment , & fut contraint de gémir pendant  
un an dans la rigueur d'une dure déten-  
tion , lorsqu'enfin le hasard conduisit sous  
les mêmes verroux un homme de sa con-  
noissance : c'étoit un des trois plongeurs  
du golfe Persique , dont les travaux sem-  
bloient lui avoir été si avantageux.

Le plongeur , étonné de le voir dans  
cette situation , lui en demande la cause :  
Kaskas lui raconte tout ce qui lui est  
arrivé depuis leur séparation. Ce nouveau  
confident adresse sur le champ un placet  
au roi , en implorant la grâce d'être  
admis en sa présence pour lui confier un  
secrèt de la plus grande importance. Le roi  
fait amener le plongeur devant lui ; celui-ci  
se prosterne , & le monarque l'ayant fait  
relever , lui ordonne de découvrir le secrèt  
qu'il doit révéler.

« Grand roi , dit le plongeur , la gran-  
deur d'ame de votre majesté , son amour  
pour la justice sont connus de tous ses



sujets : j'ose réclamer aujourd'hui ces sublimes vertus en faveur d'un malheureux étranger innocent, qui a souffert un châtimement injuste pour une faute qu'il n'a pas commise, & qui est encore détenu dans le même cachot où j'ai été renfermé pour une faute légère : vous aimez, sire, à punir les méchans ; mais c'est par un esprit d'équité, & pour maintenir le bon ordre. Votre majesté voudroit que le loup & l'agneau marchassent ensemble en toute confiance ; votre esclave se fait un devoir de coopérer à vos vues bienfaisantes, en vous mettant dans le cas de réparer une injustice commise contre un homme persécuté par sa mauvaise étoile, & digne de votre compassion. » Après cela, il entra dans le détail de l'aventure de Kaskas sur la côte des perles ; il démontra comment la circonstance avoit pu faire tomber le joaillier dans l'erreur, & le juge dans l'ignorance : il ajouta enfin. « Si votre majesté doute encore de la vérité de mon récit, elle peut faire interroger le chef de la pêche & les plongeurs mes camarades. »

Le plongeur, désintéressé dans une affaire qui ne concernoit qu'un homme mal-

56 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
heureux & sans ressource, parloit avec cette assurance & cette franchise que donne la vérité. Il vint à bout de persuader le monarque de l'innocence de l'infortuné Kaskas; il ordonna aussitôt au chef de ses eunuques de le faire sortir de sa prison, de le conduire au bain, & de l'amener devant lui, après l'avoir fait vêtir déceimment.

L'eunuque obéit. On ramène Kaskas aux pieds du souverain; il confirme le rapport du plongeur, il fait le récit des vains efforts qu'il a faits pour désabuser le joaillier, & détruire la prévention du juge: il inspira enfin tant d'intérêt au roi par le détail de toutes ses aventures, qu'il en obtint sur le même instant un logement au palais, & une place de confiance auprès de sa personne avec de gros appointemens.

Quant au joaillier, après avoir été contraint de rendre les perles, il fut condamné à recevoir deux cent coups de bastonnade: le juge en reçut le double, & fut destitué de sa charge. Kaskas, comblé de bienfaits, se crut réconcilié pour jamais avec le sort: il se fut bon gré de s'être roidi contre sa mauvaise fortune, & arrangeoit déjà les plans de celle qu'il comp-

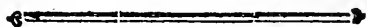
toit faire dans le nouvel emploi qu'il occupoit , quand sa curiosité lui tendit un nouveau piège.

Il découvre un jour , dans l'appartement qu'on lui avoit destiné , une porte murée par un léger mastig , que le temps faisoit tomber en poussière au moindre effort ; il n'en met aucun à forcer cette communication , la porte s'ouvre ; il entre sans réfléchir dans un riche appartement qui lui étoit absolument inconnu , & se trouve sans le savoir dans l'intérieur du palais.

A peine a-t-il fait quelques pas , qu'il est apperçu par le chef des eunuques , qui en fait incontinent son rapport au roi. Le monarque arrive aussitôt ; les débris du mastig encore sur le terrain semblent prouver que la porte a été forcée ; le stupide étonnement de Kaskas achève de démontrer qu'il s'est rendu coupable. « Malheureux ! lui dit le roi , est-ce ainsi que tu reconnois mes bontés & tes obligations ? Ma justice te sauva quand je te crus innocent ; coupable aujourd'hui , elle te condamne à perdre la vue. L'imprudent , sans même avoir osé chercher à se justifier , est livré tout de suite au bourreau , en

58 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
demandant pour toute faveur , qu'on lui mît  
dans la main les yeux qui devoient lui être  
arrachés.

Il les y portoit en parcourant à tâtons les  
rues de la capitale. « Voyez ! disoit-il , ô  
vous qui m'écoutez , ce qu'a gagné le mal-  
heureux Kaskas en se roidissant mal à pro-  
pos contre les arrêts du destin , & en mé-  
prisant les conseils de ses amis : voilà le sort  
de l'obstiné. »



Aladin ayant ainsi fini l'histoire du mar-  
chand , adressa directement la parole à  
Bohetzad.

« Sire , vous avez vu l'effet de l'influence  
du sort sur l'homme dont je viens de conter  
les aventures. Tant que son étoile lui fut  
favorable , il réussit à tout : lorsqu'elle vint  
à changer , il employa de vains efforts pour  
en corriger la malignité. Les instans passa-  
gers de bonheur , qui sembloient arrêter  
le cours de ses infortunes , le plongeient  
bientôt dans des malheurs plus grands que  
ceux auxquels il venoit d'échapper. Des  
circonstances imprévues , des démarches  
innocentes le faisoient paroître ingrat &

criminel, lorsque tout le rassuroit sur la pureté de sa conduite. Mon sort, hélas ! n'a que trop de rapport avec le sien : la fortune m'a souri lorsque je jouissois des bontés de votre majesté ; mais ses ressorts cachés creusent en même temps l'abîme dans lequel je me vois précipité.

Le jeune homme avoit raconté si naturellement, & avec tant de grâces, les aventures du malheureux négociant de Bagdad ; il en avoit fait une application si heureuse, que Bohetzad, toujours prévenu en faveur d'un coupable qu'il avoit tant aimé, ébranlé par l'exemple qu'il venoit de lui citer d'une trop grande célérité dans les jugemens, fit encore suspendre jusqu'au lendemain l'exécution qu'il avoit ordonnée, sous le prétexte que l'heure étoit trop avancée pour la faire le même jour. « Retourne à ta prison, lui dit-il, je te permets encore de respirer jusqu'à demain ; je remets à ce terme le juste châtiment qui t'est dû. »

Cependant le premier visir attendoit avec impatience la nouvelle de l'exécution d'Aladin ; il apprend qu'elle a été différée. Il assemble ses collègues, & parla ainsi au second visir.

« Le favori a trouvé le moyen de suspendre l'ordre de sa sentence ; j'avois fait mon devoir en déterminant le roi à un acte de justice. C'est à vous maintenant à faire le vôtre , en lui représentant le tort qu'il se fait en oubliant les devoirs du trône , & en se refusant si long-temps à la punition d'un crime avéré. Je vous ai communiqué le stratagème dont je me suis servi , en faisant présumer que j'étois porteur des propres paroles de la reine : vous concevez qu'il est essentiel pour cette princesse qu'on lui prête toujours le même langage ; sa plainte lève toute espèce de doute , & l'affranchit elle-même du soupçon de connivence avec le coupable : faites vos remontrances à sa majesté , & donnez-leur toute la force qu'exige & son intérêt personnel , & le nôtre. »

Le lendemain matin , dès que Bohetzad fut accessible , Baharon ( c'étoit le nom du second visir ) se fait introduire auprès du roi.

« Sire , lui dit ce ministre , j'ai appris du fond de mon cabinet , & au milieu des grandes occupations qui me sont confiées , que votre majesté étoit dans l'affliction :

vos malheurs , s'il est permis que vous en ayez , deviennent communs à tous vos sujets. Pardonnez au zèle qui m'anime , si je viens chercher à en pénétrer les motifs , & offrir à votre majesté tous les services qui pourroient dépendre de mon expérience & de mon dévouement , pour en arrêter les progrès. » Le roi crut que Baharon pouvoit ignorer en effet un événement qui s'étoit passé dans l'intérieur du palais , & lui fit le récit du crime dont Aladin s'étoit rendu coupable.

Le visir sembloit frémir en écoutant ce rapport : « Sire , dit-il au roi dès qu'il eût achevé de parler , si le fils d'un chef de brigands , élevé & nourri dans le crime , pouvoit être susceptible de sentimens vertueux , ce phénomène démentiroit l'expérience , & elle-même se trouveroit trompée. J'ose ici rappeler à votre majesté un apologue de nos ancêtres que la tradition nous a conservé.

« On mit jadis un jeune loup à l'école , pour tâcher de corriger par l'instruction son penchant naturel à la voracité. Son maître , pour lui apprendre à lire , transcrivit en gros caractères les premières

62 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
lettres de l'alphabet , en essayant de lui  
donner l'intelligence de ces signes ; mais  
au lieu de lire *ABC* , comme il étoit  
écrit , le féroce animal lut couramment  
*Agneau , Brebis , Chevreau*. L'instinct le  
dominoit , & la nature en lui étoit incor-  
rigible. Le fils d'un voleur est dans le  
même cas : le vice est inné avec son être ;  
c'est une masse infectée dès le principe ,  
& qu'il est impossible de purifier. Mais ce  
qui m'étonne le plus , Sire , c'est qu'un  
criminel de cette nature ait survécu d'un  
seul instant à l'attentat qu'il a formé , &  
dans lequel on l'a surpris. »

Les remontrances du second vizir ayant  
aigri davantage l'esprit du monarque , il or-  
donne que le prisonnier chargé de fers  
soit amené devant lui : on obéit.

Aladin se présente. Le roi faisant vio-  
lence aux sentimens qui l'agitoient en sa  
faveur , lui adresse durement la parole :  
« traître ! lui dit-il , rien ne peut plus  
déformais retarder ton supplice ; & l'uni-  
vers sera instruit de ton crime & de ma  
vengeance ! » Il donne en même temps au  
bourreau le signal homicide. . . . . « Sire !  
interrompt Aladin , dont la contenance



ferme & modeste ne démentoit point le courage & l'innocence , ma tête est entre les mains de votre majesté ; mais je la conjure encore de n'en pas précipiter la chute ! Celui qui ne considère que le présent sans sonder l'avenir , s'expose à des repentirs aussi amers que ceux qu'éprouva le marchand dont on m'a dit l'histoire. Mais au contraire, celui qui lit dans l'avenir , a droit de s'applaudir un jour de sa prudence , comme il arriva au fils de ce même marchand.

Bohetzad se sentit piqué , malgré lui , d'une nouvelle curiosité , & désiroit d'apprendre l'histoire qu'Aladin vouloit lui faire : « Je veux bien , dit le monarque , consentir à entendre les aventures de ce marchand ; mais c'est de ma part un dernier effort de complaisance.

« O Majesté bienfaisante ! reprit Aladin , ordonnez que l'homme qui tient le sabre levé sur moi , s'éloigne. Je crois voir l'ange de la mort. » Le bourreau s'étant retiré , sur l'ordre du roi , Aladin remplit , en ces termes , l'engagement qu'il avoit contracté.

*Histoire d'Illage-Mahomet & de ses fils,  
ou l'Imprudent.*

IL y avoit , fire , dans la ville de Naka en Tartarie , un commerçant qu'on nommoit Illage-Mahomet , qui voulant étendre son commerce jusqu'aux confins les plus reculés de la terre , fit construire un vaisseau en état de soutenir la plus longue navigation , & de porter un chargement considérable. Ce bâtiment étant prêt à faire voile , il le remplit de marchandises , & voyant les vents favorables , il prit congé de son épouse , embrassa ses trois enfans , s'embarqua , & cingla vers les Indes.

Une navigation heureuse l'ayant conduit en peu de temps au port de la capitale des Indes , il se logea & fit placer ses marchandises dans le Kane : tranquille sur le sort de ses effets , il se répandit ensuite dans les différens quartiers , accompagné de quatre esclaves , & se lia bientôt avec les marchands les plus renommés de la place. Comme sa suite avoit ordre de faire connoître l'état de ses marchandises , & d'en distribuer des échantillons , la foule

des acheteurs ne tarda pas à se rendre à ses magasins.

Le roi des Indes étoit dans l'usage de sortir souvent de son palais, pour parcourir la ville & s'informer de ce qui s'y passoit, sous un déguisement qui empêchoit de le faire reconnoître : le hasard ayant dirigé ses pas aux environs du kane, il fut curieux de savoir quel intérêt y attiroit tant de monde. Il voit ce négociant étranger, qu'une physionomie heureuse & prévenante, qu'un abord gracieux, annonçoit d'une manière avantageuse. Il l'entend répondre avec complaisance & avec clarté aux questions qu'on peut lui faire, & lui voit traiter les affaires avec une franchise qui gagnoit la confiance de tous : il désireroit de s'entretenir avec lui ; mais la crainte d'être découvert lui fit renoncer pour le moment à son dessein ; il retourne à son palais le plus vite qu'il peut, reprend les habits convenables à sa dignité, envoie chercher cet honnête marchand : celui-ci se rend aussitôt aux volontés du monarque ; il est admis en sa présence ; le roi lui témoigne le désir qu'il auroit de le connoître.

« Sire ! répond le commerçant , je suis né & établi à Naka près du Caucaſe : le commerce eſt mon état : la faveur & la liberté que votre majeſté lui accorde , ont dirigé mes ſpéculations vers vos états , & le ciel a favorisé ma navigation. »

Le roi , ſatisfait de la réponse ſimple & noble de cet étranger , voulut ſonder plus particulièrement le genre de ſes connoiſſances , en montrant tour-à-tour de la curioſité ſur certains objets , & de l'embarras ſur d'autres ; mais il ne fut pas moins content de toutes les réponſes qu'il reçut. Convaincu par tout ce qu'il venoit d'entendre , que ſes talens s'éendoient beaucoup au-delà de ceux qui étoient néceſſaires pour ſon trafic , il ſe détermine à l'attacher à ſon ſervice en l'élevant au poſte le plus éminent. Le but du ſouverain n'étoit pas de tenter l'étranger par l'appas des honneurs ; mais ſachant que le mérite diſtingué peut devenir inutile dans une place inférieure , & n'eſt ſouvent que l'objet de l'envie , il lui offrit la place de grand-viſir , afin qu'elle lui procurât les moyens de déployer avec un

plus grand avantage ses connoissances & sa capacité.

Illage reçut cette faveur avec les témoignages du respect & de la reconnoissance : « Je me tiendrois trop honoré, sire ! d'être au nombre des esclaves qui environnent votre trône : la dignité du poste glorieux où votre majesté m'appelle, surpasse beaucoup mon mérite & mes prétentions ; mais la haute idée que j'ai conçue de votre majesté m'inspire, avec un zèle sans bornes pour son service, la confiance de m'y dévouer entièrement. »

Le monarque, toujours plus content de son nouveau ministre, le fait revêtir d'une robe magnifique, lui assigne pour logement un palais dans le voisinage du sien, & le fait installer dans sa nouvelle dignité. Ce prince n'eût pas lieu de se repentir du choix, en apparence précipité, qu'il avoit fait : le nouveau visir, assis au divan à la droite de son maître, n'étoit jamais embarrassé dans la discussion des affaires, même les plus délicates ; il en démêloit avec sagacité tous les rapports ; la justice & l'équité étoient le résumé de ses décisions, en sorte que le peuple & le

68 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
monarque jouissoient , sous l'administration  
de ce ministre éclairé , des douceurs d'un  
sage gouvernement.

Deux années s'écoulèrent dans le tra-  
vail & les plus grandes occupations ; mais  
enfin la nature reprit ses droits ; le visir,  
séparé depuis si long-temps d'une famille  
qu'il chérissoit tendrement , désira de la  
voir : la première demande qu'il en fit  
allarma le souverain ; mais il avoit l'ame  
sensible , il ne put résister long-temps à  
la voix de la nature , & permit à son  
ministre d'entreprendre un voyage dont il  
lui limitoit le terme , sous la condition  
qu'en ramenant avec lui toute sa famille ,  
il ne put , en le servant , être exposé à  
aucuns regrets. Sur cette permission , le  
visir s'embarqua pour Naka , sur un vais-  
seau de guerre dont il avoit le comman-  
dement.

Depuis le départ du négociant tartare ,  
sa famille ignorant son sort avoit été livrée  
à de cruelles inquiétudes : heureusement  
un marchand du pays , revenant des  
Indes , vint leur en donner des nou-  
velles , & rendit le calme à cette fa-  
mille , qui fut au comble de la joie ,

en apprenant l'élévation & les succès de celui sur le compte duquel ils s'étoient alarmés. La femme d'Illage se résout au moment même à rejoindre son mari, moins pour partager sa gloire que son amour : elle met ordre à ses affaires, & après avoir pris toutes les mesures nécessaires, elle s'embarque aussitôt avec le même marchand qui lui avoit donné des nouvelles si consolantes.

Après quelques jours de navigation, le vaisseau qui les portoit laissa tomber l'ancre près d'une isle où l'on devoit débarquer & échanger des marchandises : les vents contraires avoient contraint Illage d'aborder au même endroit ; il avoit pris un logement assez près du port, & fatigué des mauvais temps qu'il avoit essuyés, il s'étoit jeté sur un lit pour y prendre du repos. Son épouse, qui habitoit dans un quartier plus éloigné, apprit bientôt qu'il étoit arrivé un vaisseau venant des Indes, & qui étoit parti de la capitale : elle envoie ses enfans pour demander des nouvelles du grand-vifir, il étoit impossible qu'on ne leur en donnât pas.

Les jeunes gens sortent de l'hôtellerie

70 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
où étoit leur mère , courant l'un après  
l'autre jusqu'à - ce qu'ils fussent parvenus  
sous les fenêtres de l'appartement où repo-  
soit le visir : elles dominoient une émi-  
nence où l'on avoit rassemblé plusieurs  
ballots de marchandises pour les tenir au  
sec. Cette jeunesse imprudente vient folâ-  
trer sur ces ballots , c'est à qui des deux  
pourra réussir à renverser son frère ; ces  
joyeux enfans , disputant d'adresse & de  
malice , annonçoient leur victoire & leur  
défaite par des cris si perçans , que le visir  
en est réveillé.

La patience lui échappe : il vient se  
mettre à la fenêtre pour faire cesser le  
bruit , & en se penchant au dehors , trois  
diamans que lui avoit donnés le roi s'échap-  
pent de ses doigts. L'agitation de la mer  
avoit mis en mouvement la bile du minis-  
tre ; l'habitude de commander rend l'homme  
impatient à souffrir ; l'isle sur laquelle il  
se trouvoit étoit encore du ressort de son  
gouvernement , il ordonne qu'on arrête  
ces enfans importuns , & descendit lui-  
même pour chercher ses diamans ; mais  
au milieu de tant d'embarras cette recher-  
che fut infructueuse. Emporté par degrés



jusqu'au dépit & à la fureur, il accusa non-seulement les jeunes gens d'être la cause de la perte de ses bijoux, mais d'en être les voleurs; leur innocence ne put les défendre du préjugé, il leur fit appliquer la bastonnade, les fit lier chacun sur une planche, & jeter à la mer: ces innocentes victimes, en attendant une mort cruelle, devinrent le jouet des vagues & des flots.

Cependant la nuit approchoit, l'épouse d'Illage ne voyoit pas revenir ses enfans; inquiète, éplorée, elle sort de chez elle pour les chercher: les voisins ne pouvoient lui en donner des nouvelles; elle court de rue en rue sans rencontrer personne qui pût satisfaire sa juste impatience. Cette tendre mère arrive enfin jusqu'au port; là, sur la description qu'elle donne des trois personnes qui font l'objet de sa recherche & celui de son trouble, un matelot lui répond: «Madame, les jeunes gens que vous demandez sont les mêmes qu'un homme puissant, arrivé des Indes depuis peu, vient de faire punir par ses esclaves pour un vol qu'il leur a imputé. On leur a donné la bastonnade, on les

a liés sur une planche , & jetés à la mer par son ordre. » A ces mots , la malheureuse mère remplit l'air de ses cris & de ses gémissemens ; elle déchire ses vêtemens ; elle s'arrache les cheveux. « O mes fils , disoit - elle , où est le visir , votre père , pour qu'il me venge de l'homme qui vous assassine ? » Son désespoir vint frapper les oreilles de son mari , qui n'étoit pas éloigné ; cette voix ne lui semble pas inconnue , il apprend que c'est celle de la mère inconsolable dont il a condamné les enfans à la mort. Le cri de la nature rétentit dans son cœur , il ne doute plus que les enfans qu'il a punis ne soient les siens ; il se précipite vers l'infortunée dont il vient de faire le malheur , & la reconnoît aussitôt. « Ah ! barbare que je suis , lui dit - il , je viens d'être le meurtrier de nos enfans ! Fatale puissance dont je suis revêtu ! tu m'as aveuglé , tu ne m'as pas laissé le temps d'être juste ! Je suis le bourreau de mes enfans ! » En disant ces mots , tous les signes du désespoir le plus violent étoient caractérisés sur son visage , & se manifestoient au - dehors par des emportemens de toute espèce : la femme succomboit

succomboit à ses pieds sous le poids de sa douleur. « Ne me pardonne jamais , ajouta-t-il ; je suis un monstre , & d'autant plus coupable , que je me trouve placé dans ce moment au-dessus des lois : il faut que je sois sans-cesse déchiré de mes remords , & accablé de tes reproches. Je me suis cru offensé , j'ai précipité ma vengeance sans me donner le temps d'y réfléchir ; j'ai vu le crime où il n'y en avoit pas , & j'ai frappé sur l'innocence sans prévoir que le coup rejailliroit sur moi. »

« Vous voyez , sire , ajouta Aladin , combien ce visir eut à se repentir d'avoir cru des jeunes gens criminels sur une apparence illusoire , & d'avoir pressé un châtiment rigoureux avant de juger sur qui il devoit tomber. Il avoit oublié que les considérations de l'avenir doivent toujours régler le présent. »

Ce malheureux ministre prenant en aversion & sa gloire & son opulence , dédaigna la recherche des diamans , abandonna le vaisseau & son chargement , & soutenant les pas chancelans d'une mère éplorée , ils côtoyèrent tous les deux les bords de la mer , lui redemandant tristement les

74     SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
trésors que le visir avoit cruellement livrés  
à l'inconstance de ses flots.

« Votre majesté , continua Aladin , me pardonnera si je lui fais perdre de vue pour quelques momens ce couple inconsolable ; mais je dois fixer son attention sur leurs malheureux enfans. »

Les vagues , aux caprices desquelles ils furent abandonnés , étoient tellement agitées , que , quoique jetés souvent l'un contre l'autre , ils furent cependant bientôt séparés. L'un d'eux , après avoir lutté pendant deux jours contre les flots , après avoir échappé au danger d'être brisé sur les rochers contre lesquels il étoit sans-cesse poussé , se trouve à sec tout-à-coup sur le rivage d'un royaume voisin. Les liens qui le tenoient assujettis sur la planche ont été linés par le sable ; & malgré la fatigue & la faim , il lui reste encore assez de force pour s'en dégager & prendre terre. Il y trouve un officier , qui venoit rafraîchir son cheval dans les eaux d'une source voisine ; cet homme , touché du spectacle de ce malheureux enfant , lui donne une partie de ses habits , le prend en croupe , & le conduit chez lui. Là ,

des nourritures succulentes & du repos achevèrent de rétablir le jeune naufragé ; après l'avoir fait habiller déceimment , son bienfaiteur le présente au roi , déjà prévenu de cet événement.

L'heureuse physionomie du jeune homme fit de l'impression sur le monarque , ses réponses achevèrent bientôt de donner de lui l'opinion la plus avantageuse : il devint commensal du palais , il y fut distingué des autres officiers , sa conduite acheva de lui gagner l'estime & la confiance de son souverain. Ce prince , à qui le ciel n'avoit point accordé d'enfans , crut ne pouvoir rendre un plus grand service à ses peuples qu'en adoptant celui que la fortune avoit jeté dans ses bras : son choix fut applaudi par toute la cour , & confirmé par le divan. Le peuple fut heureux , & les talens de ce jeune prince le firent bientôt placer au nombre des plus vaillans rois de l'Asie. L'âge & les infirmités ne permettoient plus au souverain de supporter le fardeau de la couronne , il abdiqua le sceptre en faveur de ce fils adoptif ; il le maria ; & terminant ainsi sa glorieuse carrière , il résigna

76 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
paisiblement sa vie entre les mains de son  
créateur.

Le jeune souverain, pleurant la perte de son bienfaiteur, s'abandonna aux plus justes regrets ; il voulut satisfaire aux devoirs de la reconnoissance & de la piété ; & pour honorer les cendres de son prédécesseur par des prières & des cérémonies solennelles, il fit convoquer son divan : on se rendit dans les mosquées ; l'Amame, le Nabib, les derviches, & tous ceux qui les desservoient, rendirent à sa mémoire les hommages qui lui étoient dus. Il fit répandre d'abondantes aumônes parmi les pauvres, & dans tous les hôpitaux du royaume. Ces devoirs religieux annoncèrent de bonne heure la sagesse de son règne, & ne furent point démentis par la suite. Il fut toujours un roi juste, laborieux, & gouverna son peuple avec la tendresse d'un père.

C'est ainsi que le sort avoit arraché un des enfans du visir à la fureur des flots pour l'élever au faite des grandeurs. Mais ce père infortuné gémissoit toujours sur la perte de ses deux fils, lorsque, dans une des isles où il avoit fixé sa résidence, il entendit le dellal annoncer à haute voix qu'il y

avoit un jeune esclave à vendre , & qu'on invitoit les curieux à venir l'examiner ; Illage s'arrête , considère le jeune homme , & , entraîné par un intérêt dont il ne peut distinguer le motif, il se décide à l'acheter.

La figure de cet inconnu a pour lui des attraits auxquels il ne peut résister , son âge répond à celui que pourroit avoir un de ses enfans , & si les qualités de l'ame s'annoncent par la beauté de ses traits , il espère qu'il pourra lui tenir lieu d'un de ceux qu'il a perdus : il retourne chez lui avec sa nouvelle acquisition.

Sa femme , qui les apperçoit de loin , reconnoît le jeune homme , & vient se précipiter dans ses bras ; elle succombe à cette surprise imprévue : & sa joie , en lui ravissant l'usage de ses sens , lui permet encore de laisser échapper le nom de son fils. Les soins de son mari , ceux du jeune homme , qui l'arrose de ses larmes , la rappellent à la vie : le père , touché du spectacle qu'il a sous les yeux , reconnoît le cri de la nature ; & remerciant le ciel de la faveur inattendue qu'il en reçoit , mêle ses pleurs & ses caresses à ce tableau touchant , & partage les douceurs d'une recon-

78 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
noissance inespérée. Cependant, une nouvelle inquiétude l'agite, la présence de son fils lui rappelle son frère : Qu'est-il devenu ?

« Hélas ! répondit le jeune homme, les vagues eurent bientôt séparé les planches qui nous portoient, & il m'est impossible de vous rien dire sur sa destinée. » Cette réponse redoubla l'affliction des époux ; mais l'espérance d'une autre faveur, semblable à celle dont ils venoient d'être comblés, sembla les consoler ; & dans cette heureuse attente, leur tendresse se réunit sur le fruit précieux que le ciel leur avoit enfin rendu.

Plusieurs années s'écoulèrent : Achib, fils d'Illage, se fortifioit de plus en plus ; il acquéroit des connoissances, & se trouvoit en état de suivre le commerce, dans lequel son père l'avoit instruit. Celui-ci le voyant à même d'entreprendre un voyage utile, achète un vaisseau, le fait charger de marchandises, & le destine pour la capitale des isles dans lesquelles ils étoient établis, en lui en confiant la direction.

Achib étant arrivé dans la capitale, prend un magasin dans le Kane, y dépose



ses marchandises, & y passe quelques jours, occupé à placer avantageusement ses effets.

La fête du ramazan étoit venue, le jeune Achib, musulman fidelle, ayant sucé avec le lait la doctrine de l'alcoran, dont il avoit fait sa principale occupation, possédoit encore à un tel point de perfection l'art du chant, qu'il étoit en état de remplir dignement les fonctions d'Amame (1). Il se revêtit de son faragi (2), & se rendit à la principale mosquée; le roi y assistoit avec toute sa cour & les grands de l'état, à la prière du midi.

Le jeune homme se place à côté du souverain, & lorsque l'Athib (3) monte dans la tribune, & commence à entonner le *falhea* (4), Achib répondit par trois fois : *Alla - akpart.*

L'assemblée & le roi lui-même furent étonnés que ce jeune étranger eût pris la

(1) *Amame* est un prêtre qui fait la lecture & l'explication de l'alcoran.

(2) *Faragi*. Robe de cérémonie.

(3) *Athib*. Lecteur qui entonne la prière de plein-chant.

(4) *Falhea*. Profession de foi des Musulmans.

80 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
place qu'il occupoit auprès de sa majesté ;  
mais l'agrément de sa voix mélodieuse &  
touchante occasionna une surprise si agréa-  
ble , qu'on oublia bientôt la hardiesse qu'il  
avoit prise : on convenoit n'avoir jamais  
rien entendu de si beau & de si parfait.  
L'athib en fut jaloux, il ne supposoit pas  
qu'il y eût dans le monde une voix supé-  
rieure à la sienne, le désespoir qu'il éprou-  
voit lui en fit perdre l'usage ; il la sentoît  
mourir sur le bord de ses lèvres. Achib  
ne lui donna pas le temps de la rechercher :  
il continua la prière avec une force & une  
facilité que les efforts de l'athib n'auroient  
pu surmonter, quand il auroit eu le cou-  
rage d'en faire.

Quand le roi eût fini sa prière, & qu'il  
sortit de la mosquée , il ordonna à ses  
officiers d'attendre le nouveau chantre , de  
lui tenir un cheval prêt , & de le conduire  
au palais , où sa majesté désiroit de le voir :  
Achib reçut avec respect cette invitation,  
& se rendit aux ordres du souverain.

Le monarque l'accueille avec bonté , en  
faisant le plus grand éloge de ses talens ,  
& se sentit prévenu bientôt en faveur de  
cet étranger , par une sympathie dont il ne

favoit pas découvrir les motifs ; elle sembloit en avoir de plus intéressans.

Achib n'avoit que dix-sept ans ; il étoit doué des grâces extérieures du corps : ainsi tout sembloit se réunir en faveur du penchant que montrait le roi pour cet étranger. Aussi, soit à ce titre, soit pour exercer un acte de bienfaisance, il le fit loger dans son palais, & lui donna une préférence marquée sur les pages & sur ceux qui composoient sa maison.

Les officiers se réunirent bientôt pour conjurer la perte de leur rival. Cependant le vertueux Achib, après un séjour assez long à la cour, désiroit de revoir ses parens, & de leur rendre compte des marchandises qui lui avoient été confiées : dans la crainte qu'il n'obtiendrait pas du monarque la permission d'aller les rejoindre, il leur écrivit en leur faisant part de la faveur dont il jouissoit. Ce motif, & l'empressement qu'il témoignoit à les revoir, devoient déterminer la famille à se rendre bien vite auprès de lui.

Illage & sa femme portèrent sur leur cœur la lettre qu'ils venoient de recevoir ; & flattés l'un & l'autre d'avoir un fils qui

82. SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
avoit pu si jeune se concilier les bonnes  
grâces d'un roi , ils se décidèrent sur le  
champ à accélérer leur départ , en préve-  
nant leur fils de cette résolution. Aussitôt  
qu'Achib en reçoit la nouvelle , il achète  
une maison , la meuble convenablement ,  
& y embrasse bientôt les autours de ses  
jours , auxquels le roi envoya des présens ,  
dont la magnificence indiquoit qu'ils étoient  
destinés pour la famille de son favori.

La belle saison ayant invité le roi de se  
rendre dans une de ses maisons de campa-  
gne , il s'y transporta , & y fit donner des  
fêtes pour l'amusement de sa cour. Un soir ,  
se livrant contre son ordinaire aux plaisirs  
de la table , il but d'une liqueur étrangère ,  
dont il ne connoissoit pas la force : peu de  
temps après , il fut saisi d'un étourdissement  
qui le força de se jeter sur un sofa , où il  
fut bientôt endormi ; les plaisirs avoient  
écarté de lui tous les gens de son service.  
Le seul Achib , suivant par affection toutes  
les démarches de son maître & de son  
bienfaiteur , entre dans l'appartement , &  
le trouve endormi.

Se plaçant alors en-dedans de la porte ,  
il tire son sabre , & s'y met en sentinelle :

un des pages étant revenu , fut surpris de le trouver dans cette posture , & lui en demanda le motif. « Je veille , dit Achib , à la sûreté de mon roi : mon attachement & mon devoir me retiennent ici. » Le page courut raconter à ses camarades ce qu'il venoit de voir ; ils jugèrent qu'ils pourroient aisément profiter de cet événement pour le perdre , & vont en corps trouver le monarque : le témoin dépose qu'il a trouvé Achib dans la chambre de sa majesté , le sabre nud à la main , tandis qu'elle dormoit ; il prête des intentions coupables à ce fidelle surveillant , & suppose que quelque frayeur soudaine aura seule détourné le coup qu'il méditoit de porter. « Si votre majesté , sire , ajouta - t - il , doutoit de la fidélité de mon rapport , elle n'a qu'à feindre de s'abandonner aujourd'hui sans précaution au sommeil , & nous ne doutons pas que le téméraire , consommant son abominable projet , ne vienne renouveler sa tentative. » Ebranlé par cette accusation , le roi ne voulut pas cependant s'en rapporter entièrement à la dénonciation de ses pages , il crut devoir éclaircir ses doutes par lui - même.

Cependant les pages ont été trouver le jeune favori : « Le roi , lui dirent-ils , est très-fatisfait du zèle que vous avez montré pour la sûreté de sa personne : Achib , a-t-il dit , est pour moi comme un bouclier ; je puis m'endormir sans crainte sous sa garde. »

La nuit étant venue , après un repas pendant lequel le roi affecta beaucoup de gaieté & d'insouciance , il se retira tout-à-coup , & se jeta sur un sofa , en apparence dans le même état d'abandon où il avoit été la veille. Achib , qui ne le perdoit pas de vue , le supposant endormi , entre dans l'appartement pour s'y placer en sentinelle , le sabre nud & levé.

Dès que le prince vit briller la lame du cimeterre , un sentiment de frayeur le saisit , un cri lui échappe , & fait accourir auprès de lui tous les officiers de sa garde ; Achib est arrêté par son ordre , il est chargé de fers , & conduit en prison.

Le lendemain matin , après la première prière , le roi fait assembler son divan , monte sur son trône , & fait paroître devant lui celui que des rapports calomnieux & infidèles , & une apparence trompeuse ,

ont fait présumer si coupable : « Ingrat ! lui dit-il , est-ce en me donnant la mort que vous vouliez me prouver votre reconnaissance & me payer de mes bienfaits ? Je ne tarderai pas à tirer une vengeance éclatante de votre odieuse lâcheté. » A ces reproches , Achib n'ayant opposé que le silence , fut renvoyé en prison.

A peine fut-il sorti , que deux des courtisans les plus acharnés à sa perte s'approchèrent du roi : « Sire ! lui dirent-ils , on est surpris de voir retarder l'exécution du criminel : nul attentat n'est comparable à celui qu'il vouloit commettre , & vous devez donner le plus prompt exemple d'une justice qui importe à votre sûreté personnelle , & à la tranquillité de votre peuple.

« Ne mettons point de précipitation , répondit le roi , dans un jugement de cette nature ; le coupable est dans les fers , il ne peut échapper ; & quant à ce qui est dû à la vengeance publique , il sera toujours temps de la satisfaire. Il est aisé d'ôter la vie à un homme , & il est impossible de la lui rendre : elle est un bienfait du ciel que nous devons respecter , & nous ne devons pas en priver nos semblables

86 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
sans les plus mûres délibérations : le mal  
une fois fait est irréparable ! Je suis  
maintenant le maître de réfléchir à ce que  
je dois faire , & je ne veux pas que l'avenir  
ait à me reprocher le mauvais usage du  
présent. » Après cela , le roi ayant congé-  
dié son divan , donna ordre qu'on préparât  
ses équipages de chasse , & alla se livrer  
pendant quelques jours à cet amusement.

A son retour , il fut de nouveau assailli  
par les ennemis d'Achib. Plus , selon eux ,  
le supplice de ce criminel étoit retardé ,  
plus le peuple étoit mécontent. La clé-  
mence & la modération cessoient d'être des  
vertus , lorsqu'elles épargnoient de pareils  
attentats. Ces nouvelles observations em-  
barraßoient le souverain , qui n'avoit plus  
rien à y opposer , dès que le délai qu'il  
avoit accordé ne lui avoit point apporté de  
lumières. Il se détermine au châtiment  
rigoureux que la justice paroît exiger de  
lui , & ordonne qu'on lui amène le coup-  
able , accompagné des officiers de justice  
& du bourreau.

Achib est aux pieds du trône , le ban-  
deau sur les yeux ; l'exécuteur , le glaive  
en main , attend & demande les ordres du



roi : au même instant un bruit confus se fait entendre , un étranger perce la foule , & se précipite aux pieds du roi ; c'étoit le malheureux Illage !

« Miséricorde ! sire , miséricorde ! s'écriait-il : faites grâce au seul enfant que le ciel m'ait rendu ? Mon fils n'a pu vouloir attenter à vos jours , il n'a pu méditer cet affreux homicide ; votre vie lui est plus chère que la sienne ! J'ai ses lettres ; c'est elles qui me font voler auprès de votre majesté , pour admirer de plus près des vertus dont je suis idolâtre. Mais , ô monarque ! dont la renommée publie les glorieuses qualités jusque dans les extrémités les plus reculées de la terre ; justifiez l'admiration publique par un nouveau trait de sagesse , en surmontant les efforts du ressentiment dont vous êtes animé sur de trompeuses apparences ! Considérez avec effroi les suites funestes d'un jugement trop précipité ! Voyez en moi un exemple terrible de cette conséquence , lorsqu'entraîné par nos passions , nous nous livrons sans réflexion à nos imprudentes vivacités. Le ciel m'avoit donné des enfans , sire ! éloigné d'eux depuis leur plus tendre enfance , le

jour étoit venu où nous devions nous rejoindre ; ne les connoissant pas , & aveuglé par un mouvement de colère , j'abusai de la puissance dont j'étois revêtu , je les fis lier sur des planches & jeter à la mer. Celui que votre glaive menace , échappa seul du naufrage ; serois-je aujourd'hui le témoin de sa mort ? Voilà le prix de ma coupable imprudence : mon cœur est rempli d'amertume , & mes yeux ne cesseront de répandre des pleurs , que quand la mort les aura fermés. »

Pendant ce discours , le roi étoit immobile d'étonnement : il vient d'entendre son histoire. L'homme qui vient de parler est son père , celui qu'il suppose criminel est son frère.

Heureux d'avoir contracté dans l'exercice du pouvoir , l'habitude de se modérer & de se contraindre , il fait ménager par degrés les dangers d'une reconnoissance trop subite , & la nature cédant enfin sans effort à son empressement , il embrasse tendrement l'auteur de ses jours : il a fait délivrer son frère des fers honteux que l'envie lui avoit attachés , il se fait connoître à lui , & après s'être mutuellement

consolés : « Voyez , dit-il à son divan , à quel affreux malheur je m'exposois , si j'eusse cru légèrement des délations calomnieuses , & si sur vos rapports artificieux j'eusse précipité le châtiment que vous sollicitiez si vivement ; allez & rougissez ! Est-il un seul d'entre vous qui ait pris le parti de l'innocence ? Après ce peu de mots , le roi se retira dans ses appartemens avec son père & son frère , il les admit au partage de toutes les jouissances de sa cour , & envoya chercher sa mère par vingt esclaves vêtus avec magnificence : ainsi cette famille heureusement réunie , reconnoissante envers le Tout-puissant , fidelle à la loi écrite par son grand prophète , vécut dans les douceurs de la plus tendre union , jusqu'au moment où l'arrêt de leur destinée les appela de cette vie dans une autre meilleure.

---

Aladin finit ainsi l'histoire d'Illage-Mahomet ou de l'imprudent , en y ajoutant cependant quelques réflexions capables de faire impression sur l'esprit du souverain

90 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
dont il avoit eu le bonheur de fixer l'attention.

« Sire ! dit-il , si le fils , devenu roi , s'étoit conduit aussi légèrement que le père quand il étoit ministre , l'innocence étoit sacrifiée à la jalousie , à l'ambition , & toute une famille auroit été pour la vie dévouée au malheur & aux remords : c'est ainsi qu'on gagne toujours à temporiser. Les apparences sont également contre moi , l'envie en profite pour me faire paroître criminel ; mais j'ai pour moi le ciel & votre sagesse. »

Quand le jeune homme eut fini de parler , Bohetzad se tourna vers ses ministres : « Je ne prétends pas , leur dit-il , que le crime demeure impuni ; mais la vérité , nous vient-elle de la bouche même de notre ennemi , doit nous être précieuse ; ce coupable a très-bien observé qu'on ne court point de risque à se donner le temps de réfléchir ; qu'on le fasse reconduire en prison. »

Les visirs frémissaient de rage , les dé-lais pouvoient faire percer la vérité des nuages dont ils l'avoient couverte. Comme ils cherchoient de concert à cacher les manœuvres qu'ils tramoyaient sourdement , le

troisième d'entr'eux se présenta de bonne heure à l'audience du lendemain. Le roi s'informa si l'intervalle qui s'étoit écoulé, n'avoit donné lieu à aucun éclaircissement nouveau.

« Sire, répondit ce ministre, la police que nous exerçons sous les ordres de votre majesté maintient la paix dans votre capitale, & tout y feroit fort tranquille, si le trône & votre lit avoient été vengés de l'affront de ce fils de brigand, dont votre majesté diffère encore le châtiment : le peuple en murmure, & je croirois manquer à mon devoir si je cachois à vos yeux son inquiétude, dont les suites peuvent être dangereuses : on n'est pas toujours à temps de prévenir les révoltes, & celle qui se prépare pourroit être bien funeste. »

Entraîné par ces observations, le roi ordonna que le coupable fût amené devant lui : « Malheureux ! lui dit-il, tu ne pourras jamais me citer au tribunal d'en-haut pour avoir précipité ton châtiment. Quelques foibles & détournées qu'aient été tes défenses, je les ai toutes écoutées, j'en ai pesé la valeur ; mais il y a un terme à la réserve & à la circonspection ; mon

92 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
peuple murmure , sa patience & la mienné  
sont à bout : le ciel & la terre attendent  
justice de moi , & tu touches enfin à ton  
dernier moment.

« Sire , répondit le modeste Aladin , le  
peuple attend un exemple de votre justice ?  
Le peuple est impatient , c'est son défaut ;  
mais la patience doit être assise sur le trône ,  
au milieu des vertus qui en font la base &  
la sûreté. Cette vertu nécessaire à tous , &  
qui nous invite à la résignation que nous  
devons avoir pour les décrets éternels ,  
éleva le patient Abosaber du fond d'un  
puits jusques sur le trône.

« Quel est cet Abosaber ? demande le  
roi : Abrège-moi cette histoire. »

### *Histoire d'Abosaber le Patient.*

« SIRE , dit Aladin , Abosaber , surnomé  
le patient , étoit un homme riche &  
généreux , habitant d'un village qu'il ren-  
doit heureux par ses charités ; il étoit hos-  
pitalier , & bienfaisant envers les pauvres  
& envers tous ceux qui s'adressoient à lui.  
Ses greniers étoient remplis , ses charrues  
travailloient sans cesse , ses troupeaux cou-  
vroient les campagnes , il entretenoit l'a-

bondance dans le pays. Il avoit une femme & deux enfans ; le bonheur de ce ménage n'étoit troublé que par les dévastations d'un lion monstrueux , qui ravageoit les étables & les bergeries des paisibles cultivateurs de ces heureuses contrées , à proportion de ses besoins & de ceux de ses petits.

La femme d'Abosaber vouloit que son mari , à la tête de ses gens , entreprît de donner la chasse à cet animal , dont les dégâts les touchoient plus particulièrement à cause de leurs richesses : « Ma femme , lui dit Abosaber , ayons de la patience ! avec elle on vient à bout de tout : le lion auquel vous en voulez fuir son instinct féroce ; nous ne sommes pas les seuls à souffrir , il répand sa voracité chez nos voisins , il en fera tôt ou tard la victime sans que nous nous en mêlions ; abandonnons au ciel le soin de notre vengeance : il ne laisse jamais le crime impuni. »

Le roi du pays entendit parler des ravages causés par ce lion , & il ordonna une chasse générale : on s'arme aussitôt , on le cherche , il est bientôt environné de toutes parts. Une grêle de flèches sont décochées sur lui , il devient furieux ; son poil se

94. SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
hérisse, ses yeux s'enflamment, il se bat  
les flancs de sa terrible queue, & poussant  
des rugissemens affreux, il se précipite  
avec fureur sur celui d'entre les chasseurs  
qui se trouve le plus près de lui; c'étoit un  
jeune homme de dix-neuf ans, monté sur  
un cheval vigoureux.

Aux cris du lion, le courfier est saisi de  
terreur, les forces lui manquent à la fois;  
il tombe & meurt comme s'il eût été frappé  
de la foudre (1). L'intrépide cavalier est  
bientôt en pied, & en invoquant le nom  
du grand prophète, il enfonce son cime-  
terre dans l'énorme gueule qui s'ouvroit  
pour le dévorer. Ce trait de courage & de  
fermeté lui mérita, avec les applaudisse-  
mens de son souverain, la place de com-  
mandant général de toutes les troupes.

Abosaber apprenant la défaite du lion,  
dit à sa femme: « Voyez, si le châtement  
n'atteint pas toujours le méchant! Voyez  
combien la patience nous a été utile! Si

---

(1) L'original arabe dit, que le cheval mourut en  
rendant le sang avec les urines: nos lecteurs ne nous  
passeroient pas cette image vraie & hardie. Elle n'en  
est pas moins l'effet naturel du rugissement des bêtes  
féroces sur les animaux privés.



j'eusse suivi vos conseils , & que je me fusse exposé à attaquer un animal contre lequel il a fallu déployer tant de forces , j'y aurois perdu la vie avec tous mes gens. »

Le lion dangereux n'infestoit pas seul la paisible retraite d'Abosaber. Les habitans de son village ne jouissoient pas tous d'une égale réputation. Un d'entr'eux fit un vol considérable dans la capitale , & s'évada , après avoir assassiné le maître de la maison qu'il avoit dépouillée. Le roi , instruit de ce double forfait , envoya chercher les parens & les esclaves de celui qui avoit été sacrifié si indignement : on ne put lui donner d'autre indice que des soupçons sur les habitans du village où demeuroit Abosaber , qui passaient pour de très-mauvais sujets , & qui fréquentoient beaucoup la maison où s'étoit commis le meurtre & le larcin dont on cherchoit à découvrir les auteurs.

Sur cette simple dénonciation , & sans recourir à d'autres preuves , le monarque irrité charge un officier à la tête d'un détachement de ravager le village , & d'en ramener les habitans chargés de fers.

Les gens préposés aux exécutions rigou-

96 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
reuses renchérissement souvent sur les ordres  
qu'ils ont reçus. Des troupes assez mal dis-  
ciplinées étendirent leurs ravages sur toutes  
les campagnes des environs : on n'épargna  
que la demeure d'Abosaber , & six per-  
sonnes de sa maison ; mais on saccagea ses  
récoltes & ses moissons avec celles de tous  
les habitans.

La femme d'Abosaber pleuroit sur ce  
désastre : « On nous ruine ! dit-elle à son  
mari ; vous voyez qu'on enlève nos trou-  
peaux avec ceux des autres coupables ,  
malgré qu'on ait donné des ordres pour  
épargner ce qui nous appartient ; voyez  
avec quelle injustice on nous traite : parlez  
aux officiers du roi. — J'ai parlé, dit Abo-  
saber ; mais on n'a pas le temps de m'en-  
tendre : prenons patience , le mal retom-  
bera sur ceux qui le font : malheur à celui  
qui donne en même temps des ordres rigou-  
reux & pressans ! Malheur à celui qui agit  
sans réflexion ! Je crains que les maux que  
le roi nous envoie ne retombent bientôt  
sur lui. »

Un ennemi d'Abosaber avoit entendu ces  
propos , & fut les rapporter au roi : « C'est  
ainsi lui dit-il , que parle celui que la  
bonté

bonté de votre majesté avoit épargné ! » Aussitôt le monarque ordonna qu'Abosaber, sa femme & ses deux enfans fussent chassés du village, & bannis de ses états.

La femme du sage & résigné musulman faisoit éclater ses murmures, elle se livroit aux reproches, & portoit à l'excès son ressentiment : « Prenez patience, ma femme, lui disoit-il, cette vertu est le baume souverain contre l'adversité, elle donne des conseils salutaires, elle amène devant elle l'espoir & la consolation ; marchons au désert puisque l'on nous persécute ici. » Le bon Abosaber lève ses regards en haut, & bénit le Tout-puissant, en suivant sa route avec sa famille ; mais à peine sont-ils entrés dans le désert, qu'ils sont assaillis par une bande de voleurs : on les dépouille, on enlève leurs enfans, & ils sont abandonnés aux soins de la Providence, privés de toute ressource & de secours humain.

A ce nouveau coup du sort, la femme ayant perdu ce qu'elle chérissoit le plus, laissa un libre cours à ses douleurs, & poussant des cris plaintifs : « Homme indolent ! dit-elle à son mari, renoncez à votre infouciance. Courons après ces voleurs ;

98 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
s'il leur reste encore quelque sentiment  
d'humanité , ils nous rendront nos enfans.

« Prenons patience ! répondit Abosaber ;  
c'est le seul remède aux maux qui paroif-  
sent n'en pas avoir. Ces voleurs sont bien  
montés ; nuds & fatigués comme nous le  
sommes , il n'y a pas apparence que nous  
puissions les rejoindre ; & lors même que  
nous pourrions y réussir , peut-être que ces  
hommes féroces , importunés de nos lamen-  
tations , nous donneroient la mort. » L'é-  
pouse se calma , parce que l'épuisement  
de ses forces ne lui permettoit pas de se  
plaindre davantage ; & tous deux arrivè-  
rent au bord d'une rivière d'où l'on décou-  
vroit un village.

« Asseyez-vous ici , dit Abosaber à sa  
femme , je vais chercher un logement , &  
quelques hardes pour nous couvrir. » A  
ces mots il s'éloigna , en prenant le che-  
min de la peuplade dont ils n'étoient pas  
éloignés.

Abosaber étoit à peine hors de la vue de  
sa femme , qu'un cavalier , passant près  
d'elle , s'arrêta d'étonnement , en voyant  
une femme assez belle , dépouillée & aban-  
donnée ainsi dans une route détournée : cet

objet piquant sa curiosité, éveilla ses désirs ; il lui fit plusieurs questions que cette singulière aventure sembloit autoriser ; elle y répondit avec assez de naïveté. Ces réponses augmentèrent l'espoir du jeune homme : « Madame, lui dit-il, vous semblez faite pour jouir d'un sort plus heureux, & si vous voulez vous livrer à celui que je vous prépare, suivez-moi, & je vous offre avec mon cœur & ma main, une situation digne d'envie. — J'ai un époux, lui répondit la Dame, quelque malheureux qu'il soit, je lui suis attachée pour la vie. — Je n'ai pas le temps, continua le cavalier, de vous convaincre que votre refus est une extravagance, dans la position où vous êtes : je vous aime ; montez sur mon cheval sans répliquer, ou je vais terminer d'un coup de cimeterre vos malheurs & votre vie. »

La femme d'Abosaber, forcée d'obéir à son ravisseur, écrivit avant de partir sur le sable ces paroles : « Abosaber, votre patience vous coûte la perte de vos biens, de vos enfans, & de votre femme qu'on vous enlève : fasse le ciel qu'elle ne vous soit pas encore plus funeste ! »

Pendant qu'elle traçoit ces mots, le ca-

100 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS, ,  
valier remettoit la bride à son cheval ;  
quand tout fut prêt , il s'empare de sa proie  
& dispaçoit.

Abosaber de retour , cherche , appelle  
en vain son épouse , il la demande à la  
nature entière qui reste muette ; il laisse  
tomber ses regards sur le sable , qui lui  
apprend son infortune : il ne put résister  
aux premiers accens de la douleur , il s'ar-  
racha les cheveux , déchira sa poitrine , se  
meurtrit de coups ; mais le calme succédant  
bientôt à tant d'agitations : « Prends pa-  
tience , Abosaber ! se dit-il à lui même ,  
tu aimes ta femme , & tu en es aimé. Dieu  
a permis sans doute qu'elle tombât dans la  
position où elle se trouve , pour la dérober  
à des maux plus affreux ; te convient-il de  
sonder les secrets de la Providence ? C'est  
à toi de te soumettre , en cessant de fatiguer  
& d'offenser le ciel par tes cris & tes  
murmures. » Ces réflexions ayant achevé  
de le calmer , & abandonnant le projet de  
retourner au village d'où il venoit , il prit  
le chemin d'une ville , dont les minarets  
avoient de loin frappé ses regards.

Comme il en approchoit , il apperçoit  
une multitude d'ouvriers occupés à la conf-

truction d'un palais pour le roi. Le conducteur de cette entreprise le prend par le bras, & l'oblige de travailler avec ses manœuvres sous peine d'être mis en prison. Abosaber est forcé de prendre patience en s'aidant de son mieux, n'ayant pour tout salaire qu'un peu de pain & de l'eau.

Il étoit depuis un mois dans cette pénible & infructueuse position, lorsqu'un ouvrier, s'étant laissé tomber d'une échelle, se cassa la jambe : ce pauvre malheureux pouffoit des cris épouvantables, interrompus par des plaintes & des imprécations : Abosaber s'approche de lui : « Compagnon, lui dit-il, vous aigrissez vos maux loin de les soulager ; prenez patience ! l'effet de cette vertu est toujours salutaire, elle fait supporter l'infortune, & sa puissance est telle, qu'elle peut conduire un homme sur le trône, eut-il même été précipité dans le fond d'un puits. »

Le monarque du pays étoit dans ce moment-là à une des croisées de son palais, où les cris du malheureux ouvrier l'avoient attiré : il avoit entendu le discours d'Abosaber, & en fut irrité : « Qu'on fasse arrêter cet homme, dit-il à un de ses officiers, &

102 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
qu'on l'amène devant moi. » L'officier obéit : Abosaber est en présence du tyran , dont , sans le savoir , il vient de révolter l'orgueil.

« Insolent ! lui dit ce roi barbare , la patience pourroit donc conduire un homme du fond d'un puits sur le trône ? Tu vas faire l'essai de ton impertinente maxime. » Il ordonne en même temps qu'on le descende dans un puits sec & profond , qui se trouvoit dans l'intérieur du palais. Là , il le visitoit régulièrement tous les jours , en lui apportant lui-même deux morceaux de pain : « Abosaber ! lui disoit-il , il me paroît que vous êtes toujours au fond du puits ; quand votre patience vous fera-t-elle monter sur le trône ? »

Plus le monarque insensé insultoit à son prisonnier , plus celui-ci se résignoit. « Prenons patience , se disoit-il en lui-même ; ne repoussons point le mépris par le reproche , aucune espèce de vengeance ne nous est permise ; laissons le crime combler la mesure , le ciel nous voit , & Dieu nous juge : prenons patience. »

Le roi avoit un frère qu'il avoit toujours



caché à tous les regards dans un endroit secret de son palais ; mais la défiance & l'inquiétude lui faisant craindre qu'on ne l'enlevât un jour pour le placer sur le trône, il l'avoit descendu depuis peu, & secrètement, dans le puits dont nous venons de parler. Cette malheureuse victime de la politique eût bientôt succombé à tant de maux ; il mourut, mais on ignoroit cet événement, tandis que le reste du secret avoit déjà transpiré.

Tous les grands du royaume & la nation entière, révoltés d'une cruauté capricieuse qui les exposoit tous au même danger, se soulevèrent de concert contre le tyran, & l'assassinèrent ; l'aventure d'Abosaber étoit effacée de tous les esprits depuis fort longtemps : un des officiers du palais rapporta que le roi alloit chaque jour porter du pain & parler à un homme qui étoit dans le puits. Cette idée fit songer à ce frère si cruellement traité par le tyran ; on court au puits, on y descend, on y trouve le patient Abosaber qui est pris pour l'héritier présomptif de la couronne ; sans lui donner le temps de parler & de se faire connoître, on lui fait prendre un bain, il est bientôt

104 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
revêtu de la pourpre royale, & on le place  
sur le trône.

Le nouveau roi, toujours fidelle à ses principes, laisse agir le ciel en sa faveur, & prend patience. Son extérieur, sa réserve, son sang-froid disposent les esprits à bien augurer de son règne, & la sagesse de sa conduite justifie ces heureuses présomptions. Non content de peser avec une patience infatigable les décisions de ses jugemens, il assistoit autant qu'il le pouvoit à toutes les affaires de l'état. « Vifirs, cadis, gens de justice, leur disoit-il, avant de précipiter votre jugement, donnez-vous patience, & examinez. » On admiroit sa prudence, & on se laissoit diriger par elle. Telle étoit la disposition des cœurs à son égard, quand une suite d'événemens vint y apporter de l'altération.

Un monarque voisin du royaume d'Abofaber, chassé de ses états par un ennemi puissant, vaincu, & accompagné d'une suite peu nombreuse, vint se réfugier auprès de lui, & implorer à genoux l'hospitalité, les secours & les bienfaits d'Abofaber, célèbre par ses vertus, & surtout par sa patience.

Abosaber congédie son divan pour s'entretenir avec le prince fugitif. Dès qu'ils furent seuls il lui dit : « Reconnoissez Abosaber, jadis votre sujet, injustement dépouillé par vous de tous ses biens, & banni de vos états. Voyez la différence que le ciel a mis entre les traitemens qui nous étoient dus. Je sortis de mon village réduit par vous à la dernière misère ; je me résignai cependant à mon sort, je pris patience, & la Providence m'a conduit sur le trône, tandis que votre conduite fougueuse, cruelle & précipitée vous en a fait descendre. Il me semble, en vous voyant ainsi livré à ma discrétion, que je suis chargé d'accomplir sur vous les décrets du ciel pour l'instruction des méchans. »

Après cette réprimande, & sans attendre une réponse, Abosaber ordonne à ses officiers de dépouiller le roi fugitif & toute sa suite, & de les chasser hors de la ville ; les ordres furent exécutés sur le champ, mais ils occasionnèrent quelques murmures. Un roi malheureux & suppliant pouvoit-il être traité avec autant de rigueur ? Elle sembloit contraire aux lois de l'équité, de l'humanité & de la politique.

A quelque temps de-là , Abosaber ayant été instruit qu'une bande de voleurs infestoit une partie de ses états , envoya des troupes à leur poursuite ; ils furent surpris , enveloppés & conduits devant lui. Le roi les reconnut pour ceux qui avoient enlevés ses enfans ; il interroge le chef sans témoins : « Dans telle circonstance , lui dit-il , & dans un tel désert , vous trouvâtes un homme , une femme & deux enfans ; vous dépouillâtes le père & la mère , & emportâtes leurs enfans. Qu'en avez-vous fait ? que sont-ils devenus ? »

« Sire , répondit le chef des voleurs , ces jeunes gens sont parmi nous , & nous allons les rendre à votre majesté pour qu'elle en dispose. Nous sommes prêts d'ailleurs de remettre entre vos mains tout ce que nous avons ramassé dans le métier que nous faisons : accordez - nous la vie & le pardon , recevez-nous au nombre de vos sujets , nous voulons revenir de nos égaremens , & votre majesté n'aura point de soldats à son service qui lui soient plus attachés. » Le roi se fit rendre les jeunes gens , s'empara des richesses des voleurs , & leur fit couper la tête à tous sur le

champ , fans avoir égard à leur repentir & à leurs supplications.

Les fujets d'Abofaber en voyant cette prompte expédition , & fe rappelant le traitement fait au monarque fugitif , ne reconnoiffent bientôt plus le leur : « Quelle précipitation ! difoient-ils ; eft-ce ici ce roi compâtiſſant qui , lorsque le cadi vouloit infliger quelque châtiment , lui répétoit fans ceſſe : *Attendez , examinez , ne précipitez rien ; donnez-vous patience !* Leur ſurpriſe étoit extrême ; mais un nouvel événement vint l'augmenter encore.

Un cavalier vint porter des plaintes contre ſon épouſe : Abofaber , avant de l'entendre , lui dit : « Faites venir votre femme ; ſ'il eſt juſte que j'écoute vos raifons , il ne l'eſt pas moins que j'entende les ſiennes. » Le cavalier ſortit & revint avec ſon épouſe peu d'inſtans après. A peine le roi l'a-t-il regardée , qu'il ordonne qu'on la conduiſe dans l'intérieur du palais , & qu'on tranche la tête au cavalier qui eſt venu former des plaintes contr'elle. L'ordre s'exécute. Les viſirs , les officiers , & tout le divan , murmurent aſſez haut pour qu'Abofaber puiſſe l'entendre. « On ne vit jamais un pareil

108 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
trait de violence , se disoient-ils entr'eux ;  
c'est une barbarie sans exemple. Le roi  
qu'on avoit égorgé n'avoit jamais rien fait  
d'aussi révoltant , & ce frère sorti du puits ,  
annonçant d'abord la sagesse & la pru-  
dence , se porte froidement à des excès qui  
tiennent du délire. » Abosaber écoute &  
prend patience , lorsqu'enfin un geste de  
sa main imposant le silence , il prit ainsi  
la parole.

« Vifirs , cadis , gens de justice , & vous  
tous vassaux de la couronne qui m'écoutez.  
Je vous ai toujours engagés à ne point pré-  
cipiter vos jugemens ; vous me devez les  
mêmes égards , & je vous prie de m'en-  
tendre. »

Parvenu à un point de bonheur , dont je  
n'osois pas même faire l'objet de mes vœux ,  
tant les circonstances qui devoient le rendre  
complet étoient difficiles à réunir. Indiffé-  
rent pour la couronne que je porte , & à  
laquelle je n'avois aucun droit par ma nais-  
sance , il ne me reste plus qu'à conquérir  
votre estime , en justifiant à vos yeux les  
motifs qui ont dirigé ma conduite , & me  
faisant connoître de vous.

Je ne suis point le frère du roi que

vous jugeâtes indigne du sceptre ; je suis un homme d'une naissance ordinaire : persécuté , ruiné , chassé de son pays , je me suis réfugié dans ce royaume , après m'être vu ravir dans la route mes deux enfans & ma femme. Je fléchissois religieusement la tête sous les coups dont le sort m'avoit accablé , quand , à l'entrée de cette ville , on s'empara de moi par force pour me faire travailler à la construction du palais. Intimement convaincu que la patience est la vertu la plus nécessaire à l'homme , j'exhortois un de mes compagnons de travail à souffrir avec résignation le malheur affreux qui venoit de lui arriver en se cassant la jambe. *La patience* , lui disois - je , *est une si grande vertu qu'elle pourroit élever sur le trône l'homme qu'on auroit précipité dans le fond d'un puits.*

Le roi , mon prédécesseur , m'entendit ; cette maxime le révolta , & il me fit descendre au même instant dans le puits dont vous m'avez tiré pour me placer sur le trône.

Quand un monarque voisin , chassé de ses états par un usurpateur , vint implorer mes secours , je reconnus en lui mon propre souverain , qui m'avoit injustement banni

110 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
& dépouillé de toutes mes propriétés ; je n'avois pas été le seul objet de ses cruautés capricieuses , tous ses sujets en avoient gémi sous mes yeux.

Les voleurs que j'ai fait punir m'avoient enlevé mes enfans , & réduit à la dernière misère.

Enfin , le cavalier auquel j'ai fait trancher la tête , est celui qui m'avoit ravi mon épouse par violence.

Je n'ai point eu en vue de me venger par ces jugemens de mes offenses particulières. Roi de ces états par votre choix , instrument de Dieu sur la terre , je n'ai pas cru qu'il me fût permis de m'abandonner à une clémence arbitraire qui pouvoit affoiblir votre puissance ; j'ai dû accomplir les décrets de la Providence sur des coupables évidemment convaincus de l'être , & retrancher de la société des mortels trop dangereux pour elle.

Un roi tyran , qui ne respecte plus les lois , qui n'obéit qu'à ses passions & à ses caprices est un fléau pour ses peuples : s'il n'est pas permis d'attenter à sa vie , il l'est encore moins de lui accorder des secours qui l'autoriseroient à exercer continuelle-



ment ses vengeances , à se livrer à l'injustice & à l'atrocité de son caractère : il est même prudent de lui en ôter les moyens.

Des brigands qui ne sont occupés qu'à attaquer les caravanes , qu'à piller les voyageurs , qui n'ont d'autres habitudes que le désordre , ne peuvent jamais devenir des citoyens utiles & estimables ; ils méritent encore moins d'être admis à l'honneur de la défense de la patrie. En les bannissant on ne fait que les rendre à leur premier état ; on en augmente le nombre , & on perpétue les malheurs de la terre.

Le ravisseur d'une femme est un monstre dans la société ; il faut l'en délivrer : celui qui se permet ce crime , peut se permettre tous les autres.

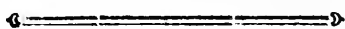
Tels sont les motifs de ma conduite ; la rigueur me coûte plus qu'à personne ; mais je serois indigne de la confiance de mon peuple , & je manquerois aux devoirs du trône , si je ne l'avois pas déployée dans cette circonstance.

Si j'ai surpassé les bornes de l'autorité , je suis prêt à la résigner dans vos mains ; réuni à mon épouse & à mes enfans , & comblé

112 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
ainsi des plus précieuses faveurs du Tout-  
puissant , il ne me restera qu'à désirer pour  
vous des jours heureux , sous un gouverne-  
ment plus sage que le mien. »

Abosaber ayant fini sa justification , l'ad-  
miration & le respect continrent toute  
l'assemblée dans le silence. Mais bientôt  
un cri suivi de mille autres retentit dans  
le divan : « Vive Abosaber ! vive notre  
roi ! vive le monarque patient ! qu'il vive à  
jamais ! & puisse son règne durer éter-  
nellement !

Le roi étant rentré dans son appartement  
fit venir sa femme & ses enfans , & après  
avoir satisfait aux douces impulsions de la  
nature : « Voyez , dit-il à son épouse , les  
fruits de la patience , & les suites de la  
précipitation ; revenez enfin de vos pré-  
jugés , gravez ces grandes vérités dans l'es-  
prit de nos enfans : le bien & le mal s'opè-  
rent sous les yeux de la Providence , & sa  
divine sagesse dispense infailliblement la  
récompense ou le châtiment. L'homme  
patient , qui se soumet à son sort , est tôt  
ou tard couronné de gloire. »



Après avoir terminé son histoire , Ala-

din se renferma dans les bornes d'un respectueux silence : Bohetzad sembloit rêver. « Comment les maximes de la sagesse , disoit-il , pouvoient-elles sortir de la bouche d'un homme dont le cœur devoit être corrompu & l'ame criminelle. Jeune homme ! ajouta - t - il , en s'adressant au prétendu coupable , je veux bien remettre encore à demain votre supplice ; on va vous reconduire en prison : les avis que vous m'avez donnés ne demeureront pas sans fruit. Un voleur de profession doit être retranché de la classe des citoyens , de celle des défenseurs de l'état & de toute la terre ; mais comme en même temps vous m'avez mis en garde contre la précipitation des jugemens , je consens à vous laisser vivre encore pendant le reste du jour & de la nuit qui doit le suivre. » Après ces mots , le roi congédia l'assemblée.

Les visirs s'étoient concertés pour la marche qu'ils devoient suivre , afin d'assurer la perte du favori. Voyant le supplice tant de fois différé , il étoit question d'allarmer le roi sur les dangereux effets de sa clémence , sur sa facilité à se laisser

entraîner par des discours , préparés dans le dessein de suspendre un acte de justice absolument nécessaire ; il falloit écarter chez le peuple tout soupçon de foiblesse de la part du gouvernement , & lui faire voir que l'équité en étoit la base. Le détail adroit de ces raisonnemens fut confié aux soins du quatrième vizir , & ce ministre vint s'en acquitter le lendemain matin auprès de Bohetzad.

Le poison de la flatterie se mêle avec art à des remontrances qu'un zèle désintéressé semble dicter , & font une vive impression sur le roi. Il ordonne que le surintendant soit amené devant lui comme les précédentes fois , avec tout l'appareil du supplice. « Malheureux ! lui dit-il , j'ai assez balancé à te punir de ton forfait. Que ta mort , s'il se peut , m'en fasse perdre le souvenir ! »

Sire , reprit Aladin , avec respect & fermeté , j'accepte avec soumission l'arrêt de mon trépas. Il est dicté par les circonstances , & ne le fût-il pas , je sens que le malheur d'être tombé dans votre disgrâce seroit pire pour moi. Une fois le sacrifice consommé , je ne pourrois jamais

m'en repentir : mais un jour viendra que votre majesté , regrettant son injuste précipitation , se repentira de n'avoir pas assez consulté les règles de la prudence , ainsi qu'il arriva à Bhazad , fils du roi Cyrus , fondateur de l'empire de Syrie. »

*Histoire de Bhazad l'impatient.*

BHAZAD étoit un prince accompli dans toutes les qualités extérieures : sa beauté , célébrée par les poètes , étoit passée en proverbe chez toutes les nations ; il faisoit l'agrément des sociétés , qui ne s'occupoient presque que de lui. Un jour , sans qu'on l'eût apperçu , on s'y entretenoit de sa beauté ; après qu'on en eût fait l'éloge , un des témoins de la conversation , qui jusques-là avoit gardé le silence , ajouta : « Le prince Bhazad est sans doute un des plus beaux hommes de la terre ; mais je connois une femme qui réunit dans ce genre beaucoup plus d'avantages sur les personnes de son sexe qu'il n'en a sur le sien. »

Ce discours piqua davantage la curiosité de Bhazad que son orgueil ; & s'adressant en secret à celui qui parloit ainsi :

« Pourroit - on savoir de vous , lui dit-il , le nom de la beauté dont vous venez de faire l'éloge ? Prince , lui répondit cet homme , elle est la fille d'un des plus grands vassaux du trône de Syrie , & si elle enchante les regards par ses charmes extérieurs , les qualités de son cœur & de son esprit ajoutent encore à ses perfections. » Ce peu de paroles firent une vive impression sur le cœur de Bhazad ; il n'est plus occupé que de l'objet dont il a entendu l'éloge , & il cherche à en faire la conquête ; le feu dont il est consumé altère bientôt sa santé , le rend rêveur , solitaire , & le roi son père , surpris de ce changement , en demande & en apprend les motifs.

Bhazad , après avoir fait à Cyrus l'aveu de sa passion , essuya de lui quelques reproches sur la réserve qu'il avoit gardée. « Pourquoi m'avez - vous caché l'état de votre cœur ? lui dit - il ; ignorez-vous que j'ai tout pouvoir sur le prince dont vous désirez d'épouser la fille ? doutez - vous qu'il ne s'honore de notre alliance ? » Là-dessus Cyrus envoya chercher le père de la jeune beauté , la demande pour son

filz , & on convint tout de suite de la dot , qui doit être de trois cent mille pièces d'or : mais le beau-père futur exige que la célébration du mariage soit retardée de neuf mois.

Neuf mois sans la voir , se dit à lui-même l'impatient Bhazad ; neuf mois sans la posséder ! je ne le supporterai pas. Il forme aussitôt le projet de s'en approcher ; il monte le meilleur courrier de ses écuries , se munit de quelques provisions nécessaires , ainsi que d'un arc , d'une lance & d'un cimenterre , & part incontinent. Il n'étoit pas bien éloigné de la capitale de la Syrie , lorsqu'il se vit assailli par une bande de voleurs ; sa contenance ferme & son air martial leur en imposèrent , & loin de chercher à s'en défaire après l'avoir volé , comme ils avoient coutume de faire , ils lui proposèrent un arrangement d'une autre espèce ; & lui promirent la vie , à condition qu'il s'affocioit avec eux. En renonçant à la vie , Bhazad n'eut pas joui de son amour ; cependant le métier de voleur répugne à son caractère , il crut devoir faire connoître aux brigands son état , ses pro-

jets , & ce fatal retard de neuf mois que son impatience ne lui avoit pas permis de supporter. Sur cet aveu , le chef des voleurs lui répondit : « Nous abrègerons ce délai ; nous connoissons le château dans lequel demeure l'objet de votre amour , & les forces qui le défendent. Marchez à notre tête , nous l'attaquerons , & ne trouverons aucun obstacle qui nous résiste : nous ne vous demandons pour cet important service que le partage de la dot , votre protection pour l'avenir , & un délai de quelques jours pour nous préparer à cette entreprise. »

Bhazad dans son impatience se croit déjà au terme de son bonheur ; tous les moyens lui semblent justes dès qu'ils peuvent servir sa passion , & il ne met aucune délicatesse dans leur choix ; aussi ne délibère-t-il plus , & il continue sa route à la tête des voleurs.

Ils rencontrèrent bientôt une nombreuse caravane , les brigands entraînés par leur penchant naturel l'attaquèrent en désordre ; mais ils furent repoussés avec perte de plusieurs hommes , & bon nombre de prisonniers , parmi lesquels Bhazad se



trouva enveloppé ; il fut conduit à la capitale du pays où se rendoit la caravane ; celui qui en avoit le commandement , après avoir fait le rapport de son aventure , présenta Bhazad au roi : « Voilà , sire , un jeune homme qui nous semble devoir être distingué des autres , nous prions sa majesté d'en disposer à son gré. »

Le maintien du captif attira l'attention particulière du monarque : « Qui êtes-vous , jeune homme ? lui demanda le prince ; vous ne paroissez pas né pour la criminelle profession que vous exercez , comment êtes-vous tombé dans les mains de la caravane ? »

Dans la crainte de déshonorer son véritable nom , Bhazad ne voulut point se faire connoître : « Sire , répondit-il , mon extérieur ne doit point en imposer à votre majesté , je ne suis , & ne fus jamais qu'un voleur de profession. »

« Votre réponse , dit le roi , est votre arrêt de mort. » Cependant , se disoit-il à lui-même , je ne dois rien précipiter , il faut avoir égard à sa jeunesse , aux qualités extérieures qui semblent le distinguer des gens de sa profession ; si ce jeune

homme n'est en effet qu'un voleur , il mérite le châtement ; mais s'il étoit un infortuné jouet du fort , qui demandât la mort pour échapper aux amertumes de la vie , on deviendrait complice de son crime , en ne prévenant pas l'instant de sa destruction : ainsi se parloit le prudent souverain , & il fit renfermer Bhazad dans une étroite prison , en attendant de plus grands éclaircissements sur son état.

Cependant Cyrus ayant fait des recherches inutiles dans ses états pour retrouver son fils , adressa des lettres circulaires à tous les souverains de l'Asie. Il en parvint une à celui dans les états duquel Bhazad étoit détenu ; au signalement qu'elle en donnoit , il ne douta pas que le jeune aventurier qu'il gardoit en prison ne fût le fils bien-aimé du puissant monarque de Syrie. Que de raisons de s'applaudir de n'avoir point précipité son jugement !

Il envoya aussitôt chercher le prisonnier , & exige de lui qu'il se nomme : « Je m'appelle Bhazad , répondit le jeune homme. — Vous êtes donc le fils du roi Cyrus ; mais quels motifs vous ont déterminés à cacher votre naissance ? Si je n'avois été tardif dans l'exécution

l'exécution du châtimement, il vous en eut coûté la vie, & à moi le remords de vous avoir fait traiter comme un vil assassin. — Sire, répondit Bhazad, après lui avoir découvert le secret de son évasion, me trouvant arrêté parmi des voleurs, dont involontairement j'ai partagé les crimes, je préférerois la mort à la honte, & ne voulois pas déshonorer un nom illustre.

« Mon fils, répondit le sage monarque, il y a eu beaucoup d'imprudence dans votre conduite; vous étiez amoureux, & assuré de jouir sous peu de mois de l'objet de votre passion. Voyez où vous a conduit une impatience téméraire. Au lieu d'attendre patiemment que vous pussiez devenir le gendre d'un des nobles vassaux de votre père, après avoir abandonné sans permission la cour de Syrie, & vous être exposé sans précaution à être massacré par les voleurs dont ces déserts sont infestés, vous vous réunissez à ces brigands pour enlever à main armée celle qu'on vouloit vous donner pour épouse; voyez dans quelle foule de crimes vous vous entraîniez; réprimez cette fougue, & calmez votre impatience. Je vais vous procurer les moyens de vous

122 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
réunir bientôt à la princesse dont vous dési-  
rez d'obtenir la main ; mais tout devant  
être fait d'une manière convenable à son  
état & à votre rang , nous ne précipiterons  
rien. »

Après cela , le roi ayant fait habiller Bha-  
zad avec magnificence , il le logea dans son  
palais , & l'admit à sa table. Il écrivit à Cy-  
rus , qu'il se tranquillisât sur le sort de son  
fils , dont on préparoit les équipages , pour  
qu'il pût paroître avec éclat à la cour du  
prince dont il devoit bientôt épouser la  
fille.

L'impatient Bhazad voyoit avec peine ces  
préparatifs ; les soins qu'on y donnoit retar-  
doient son bonheur : enfin , l'ordre est donné  
pour le départ , il peut se mettre en route ,  
une petite armée lui sert d'escorte , elle ne  
fait point de halte dont la durée ne paroisse  
un siècle à ce prince amoureux.

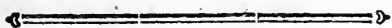
Des couriers dépêchés vers le père de la  
princesse , l'ont prévenu de l'arrivée de son  
gendre : il vient avec sa fille , couverte d'un  
voile , le recevoir à l'entrée de son châ-  
teau , & lui destine un appartement magni-  
fique à côté de celui de sa future épouse :  
tous les arrangemens ont été réglés d'a-

vance par les deux pères ; dans trois jours le terme des neuf mois est écoulé , & on achève tous les apprêts convenables pour cette union tant désirée.

Bhazad n'est séparé de l'objet de ses vœux que par l'épaisseur d'un foible mur : dans trois jours il pourra le voir & en jouir ; mais ce mur est pour lui le mont Arafat ; ces trois jours lui semblent l'éternité. Comme il s'informe sans cesse de ce qu'elle fait , il apprend qu'elle est à sa toilette , servie par ses femmes esclaves ; elle n'a plus de voile ; c'est-là qu'il pourroit la surprendre & la contempler à son gré : il visite aussitôt tous les détours de son appartement , pour trouver quelques moyens de satisfaire son impatience & sa curiosité. Il découvre pour son malheur une petite fenêtre grillée , il y applique ses regards ; mais un eunuque placé en sentinelle à ce poste , appercevant le curieux , lui plonge sans le connoître la pointe de son cimeterre , qui lui perce en même temps les deux yeux , & lui arrache un cri aigu , qui rassemble bientôt autour de lui tous les gens attachés à son service.

On environne le blessé , on s'informe du motif qui peut l'avoir réduit dans l'état malheureux où il se trouve : son infortune l'a éclairé sur son défaut : « C'est mon impatience , répond - il avec douleur ; j'ai trop oublié les sages conseils du roi mon bienfaiteur , j'aurois vu & possédé dans trois jours celle qui devoit combler ma félicité , je n'ai pas pu attendre patiemment ce petit délai : mes yeux ont voulu jouir d'avance du plaisir de la voir , ils en sont punis par la privation de la lumière. »

C'est ainsi , ajouta Aladin , que Bha-zad l'impatient , au moment d'être heureux , perdit pour jamais cet espoir , & fut condamné à la plus cruelle des privations. Il auroit dû se rappeler à quels dangers ses premières imprudences l'avoient exposé ; avec quelle maturité de conseils , avec quelle sage lenteur , s'étoit conduit à son égard le monarque auquel il avoit été redevable de la fortune & de la vie , & déférer entièrement à ses avis ; mais ce n'est point en agissant sans réflexion , qu'on acquiert de l'expérience , & le sage seul peut profiter de celle d'autrui. »



LE jeune surintendant ayant fini de parler, Bohetzad, plongé dans ses réflexions, congédia le divan, & fit reconduire le prévenu dans les prisons.

Le lendemain étoit le jour du travail du cinquième visir, il se rendit au palais, déterminé de hâter enfin le dénouement de la scène sanglante tant de fois suspendue : « Sire, dit-il au roi, avant de parler de toute autre affaire à votre majesté, il est de mon devoir de vous représenter les éminens dangers que vous allez courir, dans le délai du châtement que vous deviez infliger à ce fils de chef de brigands ; la loi qui le condamne est positive : tout sujet qui porte ses regards sur une femme encourt la peine de mort, & je ne puis penser sans frémir qu'il ait osé lever les yeux sur la reine elle-même ; le respect du trône n'en a point imposé au téméraire séducteur ! Quelle loi ne sera pas désormais violée, si la transgression de celle dont je réclame la force pouvoit demeurer impunie ? Le peuple justement allarmé sur les conséquences, attend de votre majesté

126 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
l'exemple d'une sévérité mémorable. La  
voix du peuple est celle de Dieu. Ce sage  
précepte , connu de tout temps , acquiert ,  
dans ce moment surtout , la force d'un com-  
mandement. »

Bohetzad sent ranimer en lui le ressen-  
timent de l'affront qu'il croit avoir reçu ,  
& se reproche d'avoir trop balancé d'en  
tirer vengeance ; il ordonne que le cou-  
pable soit amené devant lui avec l'appareil  
du supplice : « Je t'ai trop écouté , lui dit-  
il , dès qu'il se présenta ; tes paroles sont  
des artifices & des mensonges ; ton crime  
est avéré , tu vas perdre la tête.

« Je n'ai point commis de crime , répon-  
dit Aladin , & mon innocence me garantit  
la protection du ciel. C'est aux coupables à  
trembler ; quant à moi je suis tranquille :  
il leur est impossible d'échapper à la puni-  
tion , & de quelque succès que leur malice  
puisse actuellement les flatter , je leur prédis  
qu'ils éprouveront tôt ou tard le sort du roi  
Dabdin , & de son visir.

« Voilà encore de nouveaux personna-  
ges sur la scène , reprit Bohetzad. Quelles  
leçons pourront - ils nous donner à ton  
sujet ? »



*Histoire de Ravie la résignée.*

SIRE, ajouta Aladin, Dabdin, monarque puissant, avoit deux visirs, dont l'un s'appeloit Zorachan, & l'autre Caradan. Zorachan avoit une fille d'une beauté ravissante à qui il avoit donné le nom de Ravie : ses vertus égaloient ses autres perfections, & reposoient sur une base solide ; elle étoit bonne musulmane, adonnée particulièrement à l'étude du divin alcoran, religieuse & assidue aux prières. Le roi Dabdin étant devenu amoureux d'elle sur sa seule réputation, il la demanda en mariage à Zorachan son père. Ce ministre demanda le permission d'en parler à sa fille ; le roi la lui accorda, à condition que la chose se terminât promptement.

Le visir ayant fait part à sa fille des intentions du monarque : « Mon père, répondit Ravie, je n'ai aucun penchant pour le mariage. De deux alliances inégales qui se présenteroient pour moi, je préférerois toujours celle qui paroîtroit me rabaisser, sûre au moins d'avoir un mari qui n'épouserait pas d'autre femme que moi. Au lieu qu'étant femme du roi, je ne ferois que parta-

ger sa couche, & me verrois réduite à la condition d'esclave de mon mari : je ne me sens pas la force de supporter cette humiliation & des rivaux. »

Dabdin sourit à cette réponse, que lui rapporta Zorachan, elle étoit conforme aux sentimens naturels d'une femme à qui l'on peut supposer de la délicatesse & un esprit réfléchi ; la découverte de ces qualités ne pouvoit pas affoiblir la passion du monarque : « Allez dire à votre fille que je l'aime, dit-il au visir, que mon amour & mes feux dissiperont ses allarmes ; mais que je la veux avoir pour femme. »

Zorachan vint auprès de Ravie, pour lui intimer l'ordre du monarque : « Mon père, répondit-elle dans l'affliction & l'épouvante, je préfère la mort au sacrifice que vous exigez ; j'aime mieux partager dans les déserts la pâture des animaux féroces, que de fléchir sous cette tyrannie : J'y vais chercher un asile, le grand prophète y veillera sur mes jours. »

Zorachan, considérant la fermeté de sa fille & les ordres du roi, ne fait quel parti prendre : cependant, entraîné par sa tendresse paternelle, il se détermine à fuir

avec Ravie dans un pays étranger , emportant avec lui ses effets les plus précieux. Ils montent les meilleurs chevaux des écuries , & , suivis de quelques esclaves , ils prennent ensemble le chemin du désert.

Aussitôt que Dabdin fut instruit de leur évasion , il se met en campagne avec une nombreuse escorte : quelques officiers montés sur de lestes courriers le précédoient à la découverte ; en vain le visir & sa fille avoient pressé leur marche , ils sont atteints & arrêtés : Dabdin arrive , & d'un coup de dabour (1), il écrase la tête de Zorachan , enlève Ravie , la ramène au palais , & la force d'accepter une main sangui-  
naire.

La triste Ravie se résignant à son sort , cacha dans son cœur les chagrins qui la dévoroient , en se voyant l'épouse du meurtrier de son père. Son attachement à ses devoirs , sa religion , sa piété , furent ses consolations , & malgré une mélancolie habituelle , la douceur de son caractère ,

---

(1) *Dabour*. Espèce de sceptre oriental : massue d'or à tête cannelée dont il sort des pointes ; c'est une arme que portent avec eux les princes de l'orient.

130 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
jointe aux charmes de sa figure , lui concilièrent de plus en plus l'amour de son barbare époux , qui ne pouvoit vivre qu'auprès d'elle. Cependant il fallut s'en séparer.

L'ennemi se montroit sur les frontières , & menaçoit d'une invasion : Dabdin rempli d'une ardeur guerrière se met à la tête de son armée , & vient affronter les dangers ; mais avant de partir , il déposa les rênes du gouvernement dans les mains de son visir Caradan , en qui il avoit toute sa confiance : « Prends soin , lui dit - il en même temps , de mon épouse Ravie ; elle est , tu le fais , ce que j'ai de plus cher au monde : préviens ses desirs , & tâche de les satisfaire : ta tête me répondra des plus légères plaintes qu'elle pourroit faire. Je te charge de commander en mon absence , & je sou mets tout à ton autorité.

Caradan fut très-flatté de la confiance dont il venoit d'être honoré , & surtout à l'égard de Ravie : mais il fut curieux de connoître par ses yeux ce prodige de beauté dont le roi paroissoit si jaloux. Tout étant sous ses ordres pendant son absence , il eût bientôt trouvé l'occasion de se satisfaire ;

mais dès qu'il eût vu l'épouse de son maître , il en devint si éperduement amoureux , qu'il en perdit le repos & bientôt la raison. « Certes , se disoit-il , cette reine doit être née avec le firmament ? Ses beautés sont divines ; elle est plus éblouissante que les étoiles du ciel , il faut en jouir à tout prix : c'est une femme , & susceptible comme une autre d'une passion ; essayons de la toucher. » Ce dessein formé , il lui écrivit en ces termes.

« Madame , l'amour que j'ai conçu pour vous me réduit dans un état affreux : consentez , je vous en prie , à m'accorder un moment d'entretien. Si votre compassion s'y refuse , c'est fait de la vie du malheureux Caradan. » La reine , confondue de l'insolence de cette lettre , la renvoya sur le champ avec cette réponse.

« Visir , le roi a mis en vous toute sa confiance , & votre cœur doit être un dépôt sacré de fidélité & d'obéissance : envoyez de pareils écrits à votre épouse ; remplissez à son égard les devoirs d'un fidèle mari , & persuadez-vous qu'une nouvelle imprudence de votre part exposeroit infailliblement votre tête. »

Cette réponse fit rentrer Caradan en lui-même ; la sage conduite de la reine , loin de le rassurer , l' alarma vivement : « Elle est dévote , dit - il , un motif de religion lui fera dévoiler au roi mon imprudence ; ma tête est en danger. Elle m'a renvoyé ma lettre , il faut me défaire de celui qui l'a portée , & puisqu'elle n'a point de titre contre moi , il faut la perdre pour me sauver. »

Pendant qu'il prenoit cette résolution , la reine , par une suite d'égards & de bonté , envoyoit s'informer exactement de la santé du visir ; on lui répondoit qu'il étoit obligé de garder le lit. Cette princesse n'imaginait pas que cette indisposition fut l'effet de l'agitation du crime que ce ministre méditoit.

Dabdin , ayant vaincu ses ennemis , revenoit triomphant à sa cour ; Caradan se présente des premiers pour le féliciter de ses succès , & lui rend compte en même temps de sa gestion d'une manière satisfaisante ; mais l'artificieux Caradan se tait sur un seul point , qu'il se fait presser de dévoiler : il croiroit manquer à la confiance dont il a été honoré si , malgré son

respect pour la reine , il ne se voyoit forcé , disoit-il , de porter des plaintes sur sa conduite. Sous le voile d'une fausse dévotion , elle a manqué à ses devoirs & à la religion , en souillant la couche où une préférence flatteuse l'avoit uniquement admise.

— « Avez-vous des témoins ? dit Dabdin en tremblant. »

Je ne voulois pas ajouter foi , répondit le ministre , au rapport qui m'en avoit été fait ; mais malheureusement je l'ai vérifié de mes yeux. Peu de jours après le départ de votre majesté , je fus averti secrètement par une des femmes de la reine , qui m'introduisit par une porte dérobée dans l'intérieur du palais , & me plaça près de la fenêtre du cabinet de Ravie ; je l'observai attentivement derrière la jaloufie , & fus le témoin de son infidélité en vous préférant le vil Aboilkar , esclave de Zorachan son père.

A ce récit , la fureur du roi s'étoit accrue de la violente contrainte qu'il s'étoit faite à lui-même. « Vifir , dit-il à Caradan , je veux qu'on ignore , s'il se peut , les circonstances de cette infâme trahison ; qu'Aboilkar soit plongé dans un cachot : faites venir ici le chef de mes eunuques. »

Le visir remplit les ordres du souverain, & amène l'eunuque. « Esclave, lui dit le roi, obéis à mes volontés, qu'on m'apporte à l'instant la tête de la reine ? » A cet ordre inattendu, l'eunuque, dont la condition entièrement passive ne permet pas la réplique, inspiré sur l'instant par un mouvement dont il n'est pas le maître, dit au roi. « Sire, il ne me convient pas de pénétrer les motifs d'un ordre aussi rigoureux ; je dois en supposer la justice ; mais Ravie est votre épouse favorite, elle est reine ; ce genre de mort souilleroit votre gloire, son sang réjailliroit sur vous, & vous ferez naître des soupçons déshonorans pour vous. Que votre majesté la renvoie plutôt dans les déserts, je me charge de l'y conduire ; elle n'y pourra vivre sans miracle, & le ciel n'en fait point en faveur des coupables. »

Le roi se laissa persuader par ces raisons, & intima au chef de ses eunuques cette résolution. Cet officier fit monter la reine sur un chameau qu'il conduisoit lui-même, & prit la route du désert, sans oublier cependant de se pourvoir de quelques provisions de bouche.



Cet eunuque, bon musulman, connoissoit l'attachement de la reine pour les devoirs de la religion, son exactitude aux prières; il ne pouvoit se persuader qu'elle fut coupable de la moindre faute; & convaincu de son innocence, il la traitoit avec tout le respect & les ménagemens qu'inspiroient ses vertus.

Après quelques jours de marche, il trouve une petite plaine aux pieds d'un rocher, d'où découloit un ruisseau qui avoit déposé de l'eau dans une cavité. Considérant cet endroit comme le moins mauvais de tous ceux qu'il auroit pu découvrir, pour abandonner à la providence celle que des ordres absolus le forçoient de livrer à tant de dangers; il la fait descendre du chameau, lui prépare un petit domicile dans le creux du rocher, où il dépose le peu de provisions dont il s'étoit precautionné; & les yeux baignés de larmes, il prend congé de cette infortunée. — « Arrêtez, lui dit alors Ravie, qui avoit observé le silence depuis son départ; m'abandonnerez-vous sans me dire les raisons qui me conduisent dans ces sauvages lieux, dans ce repaire des monstres de la terre? » L'eunuque lui rend compte

des ordres qu'il a reçus , ne lui cachant point que les premiers avoient été bien plus rigoureux , & qu'il avoit été assez heureux pour les faire révoquer. — « Etes-vous instruit , lui dit-elle , du sujet de ma disgrâce ? » Il répondit qu'il l'ignoroit.

La reine le remercia de ses attentions , de ses égards , & du soin qu'il avoit pris de ses jours. « Je les emploierai , ajouta-t-elle , à prier pour vous. Sans doute la calomnie en a imposé sur mon compte ; si jamais le voile qui couvre les yeux du roi vient à tomber , dites-lui bien , sage mortel , qu'il mette la tête dans la cendre pour avoir assassiné mon père ? S'il ne défarme la justice divine , dites - lui bien qu'elle l'accablera tôt ou tard. En me reléguant dans ce séjour affreux , il n'a fait qu'arracher une victime des bras d'un parricide. Je le plains , lui & tous ceux qui l'ont entraîné dans ce dessein barbare , & dans celui qu'il vouloit exercer d'abord sur moi. Mais , dans mon malheur , je peux encore lui avoir de l'obligation ; je le remercie du moins de m'avoir mis en état de contempler à loisir les merveilles d'un Dieu , qu'on a tant de peine à voir dans le palais des

fois. » A ces mots , ayant cessé de parler , l'esclave partit , douloureusement attendri sur le sort de sa reine.

Ravie est seule au milieu d'un désert , si toutefois il est une véritable solitude pour une âme comme la sienne , que la patience & la résignation accompagnent , qui s'entretient sans cesse avec son Dieu par la prière & le recueillement. Cette pieuse beauté habitoit tour-à-tour les différentes cavités du rocher ; mêlant au peu de nourriture qu'on lui avoit laissée , quelques racines & des fruits sauvages , & paroissant ne manquer de rien au milieu de toutes les privations. Si quelque bête féroce se présente , elle l'évite aisément en se réfugiant tranquillement dans le fond des souterrains , dont elle a rendu le passage étroit & difficile , & l'entrée impraticable aux monstres des forêts. Ainsi , tandis qu'ils mugissent au-dehors de leur impuissance à se saisir de leur proie , l'infortunée bénit le ciel qui donne à l'homme dans l'adversité , le courage , la force & l'industrie.

Un jour qu'à l'entrée d'une de ses cavernes , tournée vers le midi , elle offroit ses hommages & ses adorations au créateur ,

138 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
elle fut apperçue de loin par le conducteur  
des chameaux du roi Kassera, qui cherchoit  
dans cette partie du désert quelques-uns de  
ces animaux qui s'y trouvoient égarés.

Cet homme , étonné de voir une beauté  
si rare dans une situation si singulière , eut  
la curiosité de lui demander qui elle étoit ,  
& qui l'avoit conduite dans cette solitude.  
« Musulman , lui dit-elle , vous voyez ici  
l'esclave de Dieu & du saint prophète ; ils  
ont voulu que je fusse reléguée dans un  
désert , j'accomplis leur volonté , & je les  
servirai toute ma vie. » Le conducteur des  
chameaux sentit bientôt son cœur enflammé  
d'amour pour cette pieuse beauté , & lui  
offrit avec sa main le partage de sa petite  
fortune , & tous les secours qui pourront  
dépendre de lui.

« Homme généreux , répondit Ravie , je  
veux servir Dieu , & non les hommes. Je  
serai cependant bien aise de devoir quelque  
chose à votre bienfaisance ; les rochers qui  
m'environnent m'assurent des retraites sûres  
& commodes , mais j'y suis exposée à man-  
quer d'eau dans peu de jours , le ruisseau  
sera bientôt à sec. Conduisez-moi dans un

lieu où je puisse trouver les mêmes ressources pour mon habitation , & où en même temps une source vive & intarissable fournisse à mes ablutions journalières & serve à me désaltérer. — Je connois un endroit favorable à vos désirs , reprit le conducteur ; mais il est bien éloigné d'ici , & à moins que vous ne montiez mon chameau , vous ne pourrez résister à la fatigue. » Ravie accepte sa proposition , ils s'acheminent tous deux au nouveau gîte , où ils arrivèrent après plusieurs heures de marche.

Le conducteur fait mettre son chameau à genoux , Ravie descend ; il lui fait voir une belle source , près de laquelle il se trouve des cavités souterraines dans le roc , bien plus commodes que celles qu'elle avoit abandonnées ; & après lui avoir remis toutes les provisions qu'il portoit , il lui parla ainsi :

« Madame , je suis le conducteur des chameaux du roi Kassera , le plus puissant monarque de l'Orient. Il aime ses chameaux avec une telle passion , qu'il ne souffre pas que personne que lui leur donne à manger. J'ai eu le malheur d'en laisser égarer trois de ceux auxquels il est le plus attaché , &

140 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
je n'ose retourner auprès de lui sans les avoir retrouvés, dans la crainte d'être puni de mort. Vous, madame, dont les ferventes prières doivent être exaucées d'en haut ; priez-le ciel, je vous en supplie, qu'il me fasse retrouver ce que j'ai perdu.

« Homme de bien, répliqua la solitaire, vous venez à mon égard de remplir une œuvre de charité, vous en ferez récompensé. Cherchez vos chameaux, & vous les trouverez sûrement. »

Le conducteur, plein de confiance, s'éloigna de cet endroit pour chercher ses chameaux ; il ne fut point trompé dans son attente, à peu de distance de-là ils se présentèrent devant lui, &, plein de joie, il reprit avec eux le chemin de la ville, en pensant au bonheur qu'il avoit eu de rencontrer la belle inconnue.

Kassera vint comme à l'ordinaire visiter ses chameaux ; leur conducteur lui fit part de son aventure, si heureusement terminée par le moyen de la jeune dévote. Le monarque, curieux de vérifier par lui-même un fait aussi extraordinaire, monte à cheval bien accompagné, & se fait guider par le

conducteur à l'endroit du désert que celui-ci lui avoit indiqué.

C'étoit l'heure du midi : Ravie , près de la source , & sur les gazons qui en tapissoient les bords , faisoit sa prière , les yeux & les mains élevés vers le ciel , ses cheveux flottant sur ses épaules ; l'éclat de son teint , la beauté de ses traits la faisoient briller comme le lys au milieu des jardins. Elle étoit si absorbée dans sa méditation , que le roi eut le temps de s'approcher d'elle sans en être remarqué , & de la considérer à son aise. Il la jugea bien au-dessus des éloges qu'en avoit fait le grossier conducteur , & lui adressant respectueusement la parole : « Ma belle dame , lui dit-il , y auroit-il de l'indiscrétion à vous prier de me dire qui vous êtes , & ce que vous faites ici ? — Vous voyez une dévote solitaire , la servante de Dieu ; & je suis en ces lieux pour le servir. — Vous ne voulez point vous faire connoître , ajouta le monarque ; quant à moi , j'aurai moins de réserve avec vous : mais après ce trait de confiance de ma part , j'espère que vous consentirez à la proposition que je vais vous faire ? Je suis Kaffera , roi des rois de l'Orient ; &

142 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
en vous offrant mon cœur & ma main, je  
crois vous rendre un hommage digne de  
vous & de moi.

« Sire , répondit Ravie , je ne pense pas  
que le plus puissant roi de la terre voulut  
s'abaisser jusqu'à prendre pour épouse une  
femme errante dans le désert , où tout rend  
témoignage de son indigence & de sa basse  
origine. J'ai trop de respect pour les gran-  
deurs humaines , pour porter mes regards  
sur le trône. — Ne me refusez point ,  
Madame , vous êtes à l'abri de toute vio-  
lence de ma part ; mais je ne le suis pas  
des vives impressions que vos vertus & votre  
beauté font sur mon cœur. Vous dédaignez  
mes grandeurs , & dès ce moment j'en fais  
moi - même le sacrifice volontaire , pour  
passer ma vie avec vous dans ce désert , &  
y servir l'éternel & son divin prophète. »

Kassera parloit avec sincérité ; les pre-  
miers ordres qu'il donne en font les garans :  
il fait dresser deux tentes , l'une pour lui ,  
& l'autre pour Ravie , & les remplit des  
provisions qu'il avoit apportées.

Ravie sentit le prix des sacrifices de  
Kassera , ainsi que la délicatesse de ses  
ménagemens : elle réfléchit à la perte que



feroient ses sujets s'il renonçoit à les gouverner , à la désolation de sa famille , & chercha de détourner le monarque de ce dessein funeste , en parlant ainsi à l'esclave qui étoit chargé de la nourrir : « Sa majesté m'honore trop , lui dit-elle , cependant je ne puis accepter ses offres , mon ambition est satisfaite en servant l'éternel ; mais Kassera se doit à ses devoirs , il est sur la terre le représentant de celui que j'adore , le dispensateur de sa justice & de sa clémence , il faut qu'il se fasse aimer & craindre par des sujets dont le bonheur dépend de la sagesse de son gouvernement. Ce monarque d'ailleurs a des épouses & une famille , qui lui imposent des devoirs bien plus sacrés encore , & il ne lui est pas permis , sans violer les lois de la nature & de l'équité , de s'enterrer avec moi dans cette solitude. Vous , qui paroissez avoir sa confiance , portez-lui mes regrets , & représentez-lui les obstacles que la religion me force de lui faire. »

L'esclave s'acquitta auprès du roi de la commission dont il étoit chargé , & rapporta en réponse ; que ce prince se sentant coupable de bien des fautes , cherchoit

144 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
d'en obtenir le pardon, en embrassant la  
vie pénitente.

Ravie fut embarrassée sur le parti qu'elle  
devoit prendre, en apprenant les dernières  
intentions de Kassera : enfin, après de  
saines réflexions, elle crut devoir se sa-  
crifier à la gloire d'une nation dont la perte  
étoit assurée, si elle étoit privée d'un chef  
aussi sage que respectable. Elle fit deman-  
der au roi un entretien dans la tente qui  
étoit destinée pour elle ; il s'y rendit :  
« J'attends vos ordres avec soumission, lui  
dit Kassera.

« Sire, répondit la belle inconnue, ce  
n'est point par méfiance que j'ai fait un  
mystère de mon nom à votre majesté ; mais  
parce que j'avois sincèrement désiré d'ache-  
ver mes jours dans cette solitude : la réso-  
lution que vous avez prise déconcerte mes  
projets. Un monarque aussi grand, aussi  
renommé, un roi chéri de ses sujets, un  
père tendre & compatissant, ne peut sans  
crime se dérober à son devoir & à ses obli-  
gations, & j'aurois à me reprocher la perte  
de vos états par mon obstination ; je dois  
rendre un monarque à son peuple ; ainsi,  
pour prix des offres sincères & avantageuses  
dont

dont vous avez daigné m'honorer, j'accepte votre main, dès que cette union doit assurer le bonheur de vos sujets; mais il est temps de me faire connoître.» Alors elle fit un récit fidelle de ses infortunes, & du détail de sa vie depuis sa première fuite avec Zorachan son père, jusqu'à l'injuste prévention qui l'avoit sacrifiée dans ce désert sauvage: «Je m'inquiétois peu, ajouta-t-elle, dans ma solitude, de la réputation que je laissois après moi; mais devenue à présent l'épouse d'un grand roi, il est important pour sa gloire de justifier son choix, il est important pour tous deux, que mon innocence éclate devant les hommes. Le roi Dabdin est vassal & tributaire de votre couronne; ordonnez-lui de se rendre dans votre cour avec Caradan son visir & le chef de ses eunuques. Je ne dois pas m'asseoir sur votre trône avant d'avoir été pleinement justifiée des odieuses imputations qui m'ont attiré tant de malheurs.»

Kassera sentit la justice de sa demande, & approuva sa délicatesse. Il ordonna qu'on fit venir de sa capitale la litière la plus magnifique, & ils retournèrent bientôt au palais. On lui destina un appartement riche

146 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
& commode , & plus vaste qu'aucun de  
ceux qu'occupoient les autres favorites ; une  
foule d'officiers & d'esclaves des deux sexes  
étoient empressés à la servir.

Incontinent après son retour , Kassera  
dépêcha un ordre au roi Dabdin , à son  
visir Caradan , & au chef des eunuques  
pour se rendre sur le champ auprès de lui ;  
l'officier , chargé de cette mission , com-  
mandoit un détachement considérable , &  
devoit se faire obéir sans délai.

Tandis que la belle Ravie avoit trouvé  
dans un affreux désert le repos & la paix  
de l'ame inséparable ; le malheureux Dab-  
din dans le sein des plaisirs ne goûtoit plus  
aucun repos ; la vie n'avoit plus pour lui  
de douceurs , depuis qu'il avoit écarté son  
épouse aussi cruellement : Caradan ne se  
livroit au sommeil que pour le voir trou-  
bler par les plus funestes songes ; le temps  
ne pouvoit adoucir leurs regrets.

Dabdin se trouvoit dans ce triste état ,  
lorsque les ordres de Kassera lui furent  
intimés. Caradan fut consterné de la ma-  
nière dont ils alloient être exécutés , les  
remords vinrent l'accabler. Il est cepen-  
dant forcé de se mettre en marche avec

le roi son maître , dont l'inquiétude est égale à la sienne , ignorant le motif qui avoit pu provoquer contr'eux un ordre si rigoureux ; le chef des eunuques étoit le seul qui faisoit ce voyage sans effroi : ils arrivent enfin à la cour de Kaffera.

Ce monarque les attendoit avec impatience dans son appartement , avec Ravie , qui parla ainsi à Caradan.

« Visir ! tu dois me reconnoître ? Je suis Ravie , l'ancienne épouse de ton maître , que tu as indignement calomniée par tes rapports : tu as trahi ton devoir envers Dieu , envers ton souverain de qui tu avois la confiance , & envers moi qui devois être pour toi un objet respectable , après avoir oublié la témérité de tes propositions. Toi seul as commis tous ces crimes : rends hommage à la vérité s'il t'en reste la force & le courage , & ne cherche pas par d'inutiles détours à attirer sur toi la colère divine. »

Caradan confondu s'écria dans l'amertume de son ame : « Votre innocence , Madame , est sur votre front , comme le crime est sur le mien : après que je vous eus sollicitée en vain de correspondre à

148 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
mes feux, un mauvais génie s'empara de  
moi, &..... Ah ! scélérat ! interrompit  
Dabdin, il n'est point de supplice que  
ton crime affreux ne mérite, & la ven-  
geance céleste ne sauroit t'épargner.»

Kassera jouissoit du triomphe de l'innocente Ravie ; mais s'adressant à Dabdin, qui s'échauffoit contre Caradan : « Prince, dit-il, votre visir n'est pas le seul coupable qui soit ici, vous êtes vous-même répréhensible. Ceux qui sont chargés de gouverner les autres doivent savoir se gouverner eux-mêmes. Ils ne doivent point précipiter leurs jugemens, encore moins leurs vengeances particulières ; ils doivent ménager les accusés, & ne jamais les condamner sans les entendre ; ils doivent scrupuleusement examiner les accusateurs, les témoins, & peser les preuves avec équité ; ils doivent se défier de tout, pour tout éclaircir. Vous vous êtes comporté d'une manière téméraire, & votre conduite déshonore la royauté. Mais, quoique je sois votre maître, je ne dois pas être votre juge ; il en est un ici plus éclairé & plus sage, à qui je laisse l'examen de votre cause & de celle de votre visir, & qui en prononcera le jugement.

« C'est vous, Madame, ajouta-t-il en parlant à Ravie, qui serez chargée de ce ministère ; la loi que vous méditez sans cesse, va parler par votre bouche.

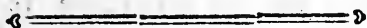
« Sire, répondit-elle, le devoir que vous m'imposez est pénible à remplir ; mais si la loi doit parler ici, voici ce qu'elle a prononcé dans le divin alcoran : *Tout meurtrier volontaire doit périr de la même manière dont il a commis le crime.* Le roi Dabdin, qui est en présence de votre majesté, a écrasé d'un coup de dabour la tête de mon père, son ancien & fidèle serviteur : me presumant coupable, il m'a dévouée à la mort sans se donner le temps de la réflexion, ainsi il est sujet à l'application de la loi. Le visir Caradan désiroit ma mort pour se défaire du témoin de sa coupable témérité ; sur sa calomnieuse imputation, j'ai été conduite & abandonnée dans le désert ; il doit y aller prendre ma place : le bras protecteur du conservateur des hommes m'a garantie de tout danger, la grâce de Mahomet & vos bontés, sire, ont fait triompher l'innocence ; celui qui fait le bien en obtient tôt ou tard la récompense ; mais le criminel ne peut jamais échapper au châtement. Le

150 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
chef des eunuques du roi Dabdin n'a été  
que l'instrument des volontés de son maître ; mais il a des droits à réclamer par la loi : il fut généreux & sensible , il fit changer ma sentence de mort en un exil , dans lequel , au hasard de sa propre conservation , il me fournit des secours , des alimens , & me traita avec humanité & compassion : son cœur a reconnu mon innocence , tandis que des gens plus éclairés que lui la persécutoient. Je viens d'exposer les faits & la loi ; mais ce n'est pas moi qui dois en prononcer l'arrêt. »

Kassera , sur ce rapport , fit assommer Dabdin d'un coup de dabor. Caradan fut abandonné dans le désert , & le chef des eunuques reçut le titre de prince ; il fut décoré d'un ordre créé en sa faveur , sur lequel on lisoit cette inscription : *A l'homme bienfaisant*. Objet des bontés du roi & de la reine , il demeura toujours au palais , & y jouit de la confiance générale. Kassera fit bénir aussitôt son mariage avec l'aimable Ravie ; les peuples célébrèrent cet hyménée , les impôts furent diminués , & des aumônes abondantes furent répandues dans toute la Perse. A quelque temps de-



là on apprit que le malheureux Caradan avoit été la proie des animaux féroces.



APRÈS le récit de cette histoire, Aladin s'arrêta un moment : puis s'adressant encore à Bohetzad : « Sire, lui dit-il, votre majesté vient de voir dans l'histoire de Ravie la résignée, la juste rétribution des peines & des récompenses, la nécessité pour un roi de suspendre son jugement, avant de prononcer un arrêt de mort, & l'impossibilité de pécher même en ce cas, par un excès de prudence. Maintenant, sire, Aladin attend vos ordres en silence, & soumet sa tête avec respect sous le coup dont elle est menacée. »

Le monarque, toujours plus ébranlé dans ses déterminations, & ne voulant rien hasarder sans de plus mûres délibérations, remit encore au lendemain le châtimement du prétendu coupable, qui fut reconduit dans les prisons.

Les dix visirs, craignant de laisser échapper leur victime, s'assemblèrent de nouveau le lendemain, & députèrent trois d'entr'eux auprès du roi, pour frapper les

derniers coups contre le jeune Aladin : ils confirmèrent à Bohetzad que les suites dangereuses de sa clémence se faisoient déjà ressentir : « Chaque jour, dirent-ils, la justice ordinaire est occupée à reprimer les désordres téméraires de vos sujets, contre la sainteté du mariage ; les coupables prévaricateurs osent s'étayer de l'exemple qu'ils ont devant les yeux, & les délais que votre majesté apporte dans cette affaire, sont autant de titres qu'ils allèguent en leur faveur ; nous vous conjurons, sire, de mettre fin à cette licence, dont vos ministres ne pourront bientôt plus retenir le frein. » Bohetzad, honteux de sa trop grande indulgence, fait amener devant lui le surintendant. « Tu parois enfin, lui dit-il, pour la dernière fois sur la scène que tu vas ensanglanter. Le crime que tu as commis ne me laisse plus de repos ; le glaive de la loi trop long-temps suspendu entraîne un exemple fatal pour mes sujets ; toutes les voix se réunissent contre toi, & pas une ne te justifie. — Les hommes me poursuivent, interrompit Aladin sans se troubler, je suis l'objet de la haine & de la calomnie ; mais si l'Eternel & son pro-

phète sont pour moi, je n'ai rien à redouter dans ce monde : le ciel protège mon innocence, & le glaive ne peut me la ravir ; elle brillera toujours sur mon front, lors même que ma tête seroit séparée de mon corps. Ma confiance est en Dieu, j'attends tout de lui, comme fit enfin le roi Bazmant après les revers qu'il avoit essuyés. »

*Histoire de Bazmant, ou le Confiant.*

CE souverain, trop adonné aux plaisirs de la table, se livroit un jour à la joie immodérée d'un festin somptueux, lorsque son visir vint l'avertir que ses ennemis venoient assiéger sa capitale.

« N'ai-je pas, répondit le roi, d'excellens généraux & de bonnes troupes ? Qu'on pourvoie à tout, & qu'on ait soin de ne pas troubler mes plaisirs. — J'obéirai, sire, repliqua le visir ; mais songez que le Tout-puissant dispose des trônes, & que si vous n'invoquez pas son appui, votre puissance & vos richesses ne vous soutiendront pas sur le vôtre. »

Sans égard à ce sage conseil, Bazmant s'endormit dans les bras de la volupté, & fut contraint de prendre la fuite à son

154 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
réveil , malgré la bravoure de ses soldats ;  
les ennemis par leur activité & leurs soins  
s'étoient rendus maîtres de la ville.

Le roi fugitif se retira chez un de ses  
alliés , son beau-père & son ami , qui lui  
accorda une armée puissante , avec laquelle  
il espéroit de rentrer bientôt dans ses états ,  
& de se venger de son ennemi ; plein de  
confiance dans ces secours , il marche à la  
tête de ses troupes ; s'avance vers la capi-  
tale qu'il a perdue ; mais la victoire se  
déclara de nouveau en faveur de son usur-  
pateur ; son armée fut mise en déroute ,  
& il ne dut lui - même son salut qu'à la  
rapidité & à la vigueur de son cheval ,  
qui , poursuivi par les vainqueurs , tra-  
versa un bras de mer qui se trouvoit sur  
son chemin , & se rendit bientôt sur la  
rive opposée.

Non loin du bord étoit située une ville  
fortifiée ; c'étoit Keraffin , qui étoit alors  
sous la domination du roi Abadid. Bazmant  
s'y achemine , & demande un asile dans  
l'hospice destiné à recevoir les pauvres étran-  
gers. Il apprend que le roi Abadid résidoit  
dans Medinet-Ilahid , capitale du royaume ,  
il en prend le chemin , y arrive , & fait

demandér une audience au souverain , qui la lui accorde aussitôt. Son extérieur prévient ce monarque en sa faveur ; il l'interroge sur son état , sa patrie , & sur les motifs qui l'ont conduit à Medinet-Ilahid.

« J'étois , répond-il , un officier distingué dans la cour du roi Bazmant , auquel j'étois fort attaché ; il y a toute apparence que ce prince infortuné a succombé dans la dernière bataille qu'il a livrée à l'usurpateur de ses états , auquel mon devoir & ma reconnoissance ne me permettent pas de m'attacher , & dans la nécessité où je suis de me choisir un maître , je viens de préférence offrir ma personne & mes services à votre majesté. »

Abadid , plein de prudence & de pénétration , conçut une opinion avantageuse de l'étranger qui venoit se donner à lui avec autant de franchise ; il le combla de présens , & lui donna une place distinguée dans le nombre de ses officiers. Bazmant se feroit glorifié de son nouvel état , s'il avoit pu chasser de sa mémoire la fortune dont il avoit joui , & s'il n'eût été encore tout occupé de la perte de son royaume.

Une puissance voisine menaçoit alors Abadid d'une incursion dans ses états ; ce souverain se mit en défense , & prit toutes les précautions nécessaires pour repousser son ennemi ; il s'arme lui-même , & sort de sa capitale à la tête d'une armée redoutable ; Bazmant en commandoit l'avant-garde , la bataille fut bientôt engagée , Abadid & Bazmant s'y conduisirent en chefs expérimentés , s'y distinguèrent par des prodiges de valeur & d'intrépidité , l'ennemi fut entièrement défait & repoussé. Bazmant élevoit jusqu'aux cieux les hauts faits d'armes , & la sagesse des plans d'Abadid : « Sire , lui disoit-il , avec une armée aussi bien disciplinée , & autant de conduite , vous viendrez aisément à bout de terrasser les nations les plus formidables. — Vous vous trompez , répondit le sage monarque , sans le secours de Dieu , je ne résisterois pas aux plus faibles atômes de la création ; c'est par notre confiance en lui seul , que nous avons les moyens de déployer nos forces avec avantage , de diriger nos plans avec sagesse , & de conserver cette présence d'esprit qui est la règle de toutes nos opérations ; si je n'avois pas eu recours à lui , les plus

grands moyens s'évanouissoient dans mes mains.

« J'en suis convaincu , reprit Bazmant , & les malheurs que j'ai éprouvés en sont la preuve. Une fausse prudence m'a fait cacher mon nom & mes infortunes ; mais vos vertus m'entraînent & m'arrachent mon secret ; vous voyez devant vous le malheureux Bazmant , que trop de confiance dans ses propres forces n'ont pu conserver sur le trône. »

A cet aveu , Abadid , saisi d'étonnement , voulut faire des excuses à Bazmant sur la réception qu'il lui avoit faite : « Comment m'eussiez - vous reconnu , répondit le prince détrôné , quand la honte & la confusion me forçoient au silence ? Pouviez - vous lire sur mon front un caractère que la justice céleste avoit effacé ? Grand roi ! ajouta - t-il en l'embrassant , je dois à votre générosité un récit détaillé de mes fautes ; prêtez-moi une oreille attentive » : à ces mots Bazmant raconta son histoire.

« Mon cher frère , lui dit Abadid après l'avoir écouté , cessez de vous humilier devant un homme nourri dans vos mêmes

principes , & corrigé ensuite par une chaîne d'infortunes semblables aux vôtres : je n'ai pas été plus sage que vous ; il semble que nous devons être instruits par le malheur ! J'avois mis autrefois ma confiance dans mes propres forces & ma capacité , & à la tête d'une nombreuse armée je fus battu par un ennemi qui n'avoit qu'une poignée de monde à m'opposer. Contraint de prendre la fuite , je me retirai dans les montagnes avec cinquante hommes qui n'avoient pas voulu m'abandonner. La Providence me fit rencontrer un derviche dans son hermitage , où il s'étoit voué entièrement à l'exercice & aux pratiques de la religion : il m'apprit les motifs qui avoient été la cause de mes malheurs , il me dit que mon ennemi avoit placé sa confiance en Dieu seul , & qu'ainsi il se trouvoit dans le cas de me porter des coups assurés , tandis que comptant sur l'effort de ma lance & l'épaisseur de mes bataillons , plein d'un orgueil téméraire , j'avois négligé mon devoir , & je n'avois pas donné un ordre qui ne portât à faux. »

« Mettez , me dit-il , votre confiance dans celui qui règle tout ici-bas , & si son bras agit en votre faveur , cinquante hommes



vous suffiront pour reconquérir vos états. »  
« Les discours de ce sage firent sur moi une vive impression, j'élevai mes regards en haut, & rempli d'une confiance salutaire, je repris le chemin de ma capitale. La prospérité y aveugloit mon ennemi ; il avoit oublié, dans le sein des voluptés, les sages principes auxquels il étoit redevable de son triomphe ; tout lui paroissoit tranquille dans ses états, il s'en croyoit le possesseur assuré, il négligeoit l'entretien de ses troupes : j'arrive inopinément à l'entrée de la nuit, je cours au palais avec ma foible escorte, que la curiosité avoit cependant grossie ; cette foule devint une armée redoutable dans l'intérieur du palais, l'épouvante & la terreur marchaient à sa suite, l'usurpateur n'eut que le temps de s'évader pour échapper au péril qui l'environnoit, & le lendemain, je fus de nouveau rétabli sur mon trône, & paisible possesseur de mes états. »

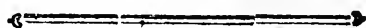
Le récit des aventures d'Abadid acheva de changer entièrement le cœur de Bazmant : « Vous venez, lui dit ce prince, de m'inspirer une confiance égale à celle dont vous fûtes animé, & désormais je ne la

160 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
placeraï pas ailleurs ; Dieu seul & son grand prophète peuvent me rendre la couronne , & je ne suivrai pour la reprendre que la route que vous avez tenue. » A ces mots , il prit congé d'Abadid , & s'engagea dans un désert qu'il devoit traverser pour parvenir dans ses états ; guidé par la confiance qu'il avoit mise dans l'arbitre souverain des destinées , & implorant son appui par ses prières , il arriva sur le sommet d'une montagne ; la fatigue l'avoit accablé , il s'y endormit , & eut en songe une vision.

Il lui sembla entendre une voix qui lui disoit : « Bazmant , Dieu a exaucé ta prière ; il accepte ta pénitence , tu peux marcher sans crainte à ta destination. » Ce prince a cru entendre son ange tutélaire , & il précipite sa marche vers la capitale de son royaume. A peine a-t-il atteint les frontières , qu'il rencontre une partie des personnes qui lui avoient été le plus affidées ; elles vivoient sous une tente , prêtes à chercher un autre asile aux moindres atteintes de la tyrannie de l'usurpateur. Sans se faire connoître , il raisonne avec eux , & leur dit qu'il s'achemine à la capi-

sale ; on cherche à le détourner de son dessein ; on lui dépeint les approches de la ville comme dangereuses ; le soupçon & la crainte sont sur le trône ; les étrangers qui en approchent sont crus des émissaires de Bazmant, & le tyran leur fait couper le tête sans distinction. — Il fait donc regretter l'ancien roi ? leur demande le prince, assuré qu'on ne pouvoit le reconnoître. — Ah ! reprirent-ils, plutôt au ciel que notre digne monarque fût ici ! il trouveroit un asile sûr dans tous les cœurs de ses sujets, & cent mille bras pour le venger. Le monstre qui l'a détrôné, se reposant sur ses forces, sacrifie tout à ses desirs effrénés ; & dissipe par le glaive la plus légère de ses allarmes. — Il a tort, reprit Bazmant, de se confier dans son armée ; le véritable appui des rois est la faveur d'en haut : quant à moi, que nul autre dessein n'attire ici que celui de m'instruire en voyageant, sachant que personne ne peut me nuire, aidé de la protection divine, j'aborderai sans crainte un endroit que les précautions inutiles de votre maître font envisager si dangereux. — Nous vous conjurons de n'en rien faire, reprirent ces

162 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
bonnes gens d'un ton d'intérêt, ne nous faites pas pleurer sur un malheur de plus ; dès que vous êtes si bon musulman, attendez patiemment que la justice céleste ait frappé le tyran, ce moment ne tardera pas à venir, car il a comblé la mesure ; & à défaut des bras des hommes, les colonnes de son palais tomberont sur lui. » A ces mots, Bazmant sent renaître ses espérances ; il renonce à tout déguisement, & se déclare pour le monarque qu'ils redemandent. Au même instant, ces fidèles sujets expatriés pour lui se précipitent à ses pieds ; ils baissent les mains qui sont mouillées de leurs larmes : une partie des chevaliers qui se trouvoient-là se consacrent à sa garde particulière, le reste se répand aux alentours pour annoncer cet heureux retour, & former un point de ralliement. Une armée formidable est bientôt en état d'avancer vers la capitale ; le tyran est abattu, & Bazmant reprend les rênes de l'empire aux acclamations de tout son peuple.



A la suite de cette histoire, Aladin se permet encore de joindre ses propres réflexions.

xions. « Vous voyez , dit-il à Bohetzad , comment Bazmant remonta sur le trône sans autre secours que celui du ciel. Mon véritable trône , sire , c'est mon innocence : & comme si j'étois inspiré d'en haut , j'ai la certitude de croire que j'y serai rétabli ; je triompherai de mes ennemis. »

A mesure que le jeune surintendant mêloit à ses récits de sages vérités , le souverain , dont il se faisoit écouter , sentoît ralentir son courroux. Il ordonna de nouveau que le supplice fût différé , & le prévenu fut reconduit dans les prisons.

C'étoit au septième visir à répandre le lendemain sur l'esprit du monarque le poison de ces perfides insinuations qui , jusqu'alors , avoient si peu réussi. Il arriva bien préparé ; il apportoit des placards séditieux , & une liste des désordres qu'occasionnoient , disoit-il , les infractions d'une loi qu'on avoit refusé d'exécuter , en laissant impuni un crime que tout paroissoit prouver , & qui étoit présenté d'une façon si spécieuse.

Ces rapports , qui sembloient être dictés par le défintéressement & la fidélité , ranimèrent Bohetzad ; il reprit ses premières

164 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
résolutions, & fit revenir le coupable en  
sa présence. « J'ai trop balancé, lui dit-il,  
ta mort importe à la sûreté de mon empire ;  
& tu ne peux plus espérer de moi ni  
délais ni miséricorde ?

« Sire, dit Aladin, toute faute mérite le  
pardon. J'en commis une en savourant un  
breuvage inconnu de moi, qui me fit perdre  
pour un moment la raison ; mais j'ai droit  
d'obtenir grâce de votre majesté. Je suis  
incapable du crime dont on m'accuse. Les  
souverains, sire, ont un beau droit qu'ils  
tiennent du ciel, c'est celui d'user à propos  
de clémence. Supposons qu'après un peu  
d'attente & un examen réfléchi, vous ayez  
arraché un innocent au supplice, votre ma-  
jesté n'auroit-elle pas fait une action com-  
parable à celle d'avoir ressuscité un mort ?  
Un acte peut souvent paroître de justice  
étroite, qui n'est dans le fond qu'une tyran-  
nie despotique : & quelle gloire même n'y  
a-t-il pas à pardonner une offense ? Celui  
qui en a la force en obtient, comme  
Baharkan, la récompense tôt ou tard. »

Aladin, s'apercevant que Bohetzad  
paroissoit vouloir l'écouter, continua ainsi  
l'explication de son apologue.

*Histoire de Baharkan.*

BAHARKAN étoit un prince intempérant ; il sacrifioit tout à ses passions , & ne craignoit pas pour les satisfaire de tomber dans tous les excès de la tyrannie. Il ne pardonnoit jamais l'apparence même du crime ; ainsi les fautes involontaires étoient punies comme des délits avérés.

Etant un jour à la chasse , un de ses officiers laissa partir de son arc par inadvertance la flèche qu'il tenoit préparée ; elle atteignit l'oreille du roi , & l'emporta malheureusement. Baharkan , dans sa fureur , ordonna que le coupable fût amené devant lui , & qu'on lui tranchât la tête. Aussitôt que le malheureux jeune homme fut en sa présence , ayant entendu prononcer par le monarque irrité sa sentence de mort , il lui parla ainsi :

« Sire , la faute que j'ai commise n'a point été préméditée de ma part ; elle est un effet de la fatalité du sort ; j'ai recours à votre clémence ; j'implore votre pardon ; il sera méritoire devant Dieu , & vous rendra recommandable aux hommes. Au nom de la céleste puissance , qui mit le

166 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
sceptre entre vos mains , je demande grâce ,  
& votre majesté en recevra quelque jour la  
récompense. » Cette prière amollit le cœur  
inflexible du roi , & contre l'attente générale ,  
le jeune officier obtint sa grâce.

Son nom étoit Tirkan ; ce prince s'étoit  
évadé de la cour du roi son père pour  
échapper au châtiment d'une faute qu'il  
avoit commise ; après avoir erré inconnu  
d'états en états , il s'étoit arrêté enfin à la  
cour de Baharkan , où il avoit obtenu du  
service : il y resta encore quelque temps  
après l'accident qui lui étoit arrivé ; mais  
son père , ayant découvert le lieu de sa  
retraite , lui envoya son pardon , & l'en-  
gagea à retourner auprès de lui : il le fit  
en termes si tendres & si paternels , que  
Tirkan , se confiant dans les bontés de son  
père , partit aussitôt. Son espérance ne fut  
point déçue , & il fut rétabli dans tous ses  
droits.

Le roi Baharkan , désirant un jour s'amuser  
à la pêche des perles , fit équiper un  
vaisseau sur lequel il monta pour aller sur  
les côtes de ses états chercher des perles.  
Un orage inattendu entraîna bientôt le  
bâtiment en pleine mer ; battu des vents



& des flots il en fut le jouet ; désarmé de tous ses agrès , il échoua bientôt sur une rive étrangère , & fut brisé sur les rochers qui la bordoient. Tout l'équipage avoit été submergé ; & Baharkan seul , échappé du naufrage , s'étoit sauvé sur une planche qu'il avoit eu le bonheur de saisir ; il prit terre heureusement sur les rives des états du monarque dont le fils lui avoit emporté l'oreille , & auquel il avoit pardonné cette faute involontaire. La nuit commençoit à tomber lorsque Baharkan fut à terre ; il ne manquoit ni de courage ni de vigueur ; il prit aussitôt le premier chemin qui s'offroit à lui , qui le conduisit à une grande ville fortifiée , dont les portes venoient d'être fermées : ainsi il fut obligé d'attendre au lendemain , & de passer la nuit dans un cimetière voisin.

Le jour commençoit à pointer , & les portes furent ouvertes ; les premières personnes qui sortirent de la ville rencontrèrent à la porte du cimetière un homme qui avoit été assassiné ; Baharkan en sortoit au même instant , les efforts qu'il avoit faits pour aborder la veille sur la côte avec sa planche lui avoient fait quelques blessures

légères , dont le sang couloit encore : cet indice parut suffisant aux yeux des assistans , il fut pris pour le meurtrier , & conduit aux prisons.

Là , ce prince infortuné , livré à ses reflexions , se parloit ainsi : Le ciel te châtie , Baharkan ! Tu fus cruel , vindicatif , inexorable ; l'humanité n'étoit pour toi d'aucun prix ; tu sacrifiois tes frères sur le moindre soupçon : te voilà maintenant au rang des plus vils humains : tu n'as que ce que tu mérites ! Comme il se rendoit à lui-même cette terrible justice , il apperçut dans les airs un vautour , qui planoit au-dessus de la prison dans la cour de laquelle il se promenoit ; il prit machinalement un caillou , qu'il lança vigoureusement sur l'oiseau , qui évite le coup , mais la pierre , en tombant , alla frapper par hasard le même prince Tirkan qui , jadis , lui avoit emporté l'oreille d'un coup de flèche. Elle le blesse précisément à l'oreille , mais moins malheureusement que Baharkan ne l'avoit été : la douleur arrache un cri au jeune prince , & rassemble autour de lui tous les courtisans qui l'accompagnoient.

On

On fait appeler des chirurgiens , qui portent remède à cette légère blessure.

Le roi ordonna qu'on fit des recherches pour découvrir celui qui avoit jeté la pierre ; Baharkan fut accusé par ses camarades de l'avoir ramassée & lancée ; on le conduisit devant le monarque , qui le condamna à avoir la tête tranchée , puisque d'ailleurs il le croyoit le meurtrier de l'homme qu'on avoit trouvé assassiné près du cimetière ; l'exécuteur de la justice avoit déjà levé le turban qui le couvroit ; il sortoit le glaive du fourreau , lorsque le roi examinant avec attention la tête qu'on venoit de dépouiller , s'aperçut qu'elle portoit une oreille de moins. « Il paroît , dit - il au coupable , que tu n'as pas fait ici tes premiers essais : pour quel crime as-tu été déjà condamné à perdre une oreille ? »

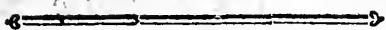
Baharkan , devenu homme depuis ses infortunes , répondit avec assurance. « Sire , si je commis des crimes , je n'en dois compte qu'au ciel ; & avant qu'il eût déterminé mon châtement , la justice humaine n'étoit pas en droit de m'en infliger. Je fus , en un mot , votre égal ; j'étois roi : l'oreille qui me manque fut emportée mal-

heureusement par une flèche échappée de l'arc d'un de mes officiers , qu'on nommoit Tirkan ; entraîné par un premier mouvement de colère , je le condamnai à la mort , il me demanda grâce , & il l'obtint. Mon nom est Baharkan..... » Tirkan , sans lui donner le temps d'achever , étoit déjà venu se précipiter dans ses bras ; il reconnut à la fois son ancien maître & son libérateur. Baharkan , loin d'être puni comme un malfaiteur , fut traité en roi , & en roi malheureux. Il raconta l'aventure qui l'avoit fait aborder dans les états du père de Tirkan ; celui-ci fit part des siennes , & surtout de l'accident malheureux qui avoit blessé Baharkan. « Rappelez-vous , sire , ajouta-t-il , qu'en sollicitant mon pardon , j'osai vous promettre de la part de Dieu la même grâce que j'attendois de vous ; il vient de vous la faire ici , dans les mêmes circonstances , par l'organe de mon père. »

Après ces éclaircissemens , les deux souverains s'embrassèrent avec des témoignages d'estime & de bienfaisance. Peu de temps après , Baharkan s'embarqua pour retourner dans ses états sur une flotte bien équipée , à la tête d'une armée de cinquante mille

hommes, commandée par le prince Tirkan.

« Ainsi , ajouta Aladin , Baharkan fut récompensé pour s'être laissé fléchir quand il étoit personnellement offensé ; le ciel ne borna pas ses bienfaits à lui faire éprouver le même traitement dans une circonstance pareille , à le rendre à ses sujets , il lui accorda toutes les vertus nécessaires à un bon roi ; & en gouvernant ses états , il le mit à même de se gouverner toujours lui-même. »



Bohetzad , ébranlé par ce discours , fit écarter de nouveau les apprêts de la mort , en ordonnant que le surintendant fût reconduit dans les prisons. Il prononça même si foiblement ces dernières paroles , que les visirs , témoins , en furent allarmés.

Toute la conspiration formée contre Aladin se réveilla avec plus de force ; & il fut décidé que les dix visirs se rendroient ensemble à l'audience du roi. Le danger devenoit pour eux si pressant , si Aladin parvenoit à se justifier , qu'il falloit tout employer pour le perdre.

Le lendemain ils sont tous au palais , &

172 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
celui dont l'éloquence a le plus de chaleur,  
porte la parole. Si le monarque veut l'en  
croire, le brigand conteur, dont les talens  
en imposent, n'en doit le succès qu'à l'art  
magique dans lequel il est fort instruit.  
Mais il faut se défier d'une illusion qui  
compromet à la fois les lois, la religion,  
les mœurs, la gloire du trône & le bien  
public. Il faut châtier un crime aussi révol-  
tant, sans quoi le désordre n'aura plus de  
frein. Tous les autres visirs appuient de  
leur suffrage cette harangue insidieuse ;  
chacun d'eux allègue son propre désinté-  
ressement, son zèle & sa fidélité. L'audace  
effrénée a osé se joindre à la ruse pour  
souiller la couche royale, & perdre une  
reine aussi vertueuse que belle, tout est en  
péril si ce forfait demeure impuni.

Bohetzad ne peut résister à l'unanimité  
de tant d'avis ; on a réveillé sa jalousie  
avec sa colère, il ordonne que le coupable  
soit amené.

Aladin paroît enchaîné, le roi l'ayant  
aperçu s'écrie : « Qu'on coupe la tête de  
ce malheureux ! » Les dix visirs semblent  
se précipiter sur le fer du bourreau pour  
lui disputer l'exercice de sa fonction ; ce

mouvement donna le temps à Aladin de prendre la parole.

Voyez, sire, l'acharnement de vos vifirs à se baigner dans le sang de l'innocence. L'équité poursuit le crime ; mais ne se précipite pas sur le coupable. Le zèle, comme toute autre vertu, doit être mesuré. Arrêtez-vous, hommes avides & méchans ! Je suis ici sous la justice du roi, & non pas sous la vôtre ; vous ne pouvez rien contre ma tête : elle est sacrée pour vous, n'étant ni juges ni exécuteurs. Parlez ; montrez-vous à découvert tels que vous êtes ? Je vous offensai en réprimant vos rapines : vous êtes mes ennemis, & de lâches calomniateurs. — Vous récriminez contre mes vifirs, interrompt le roi ; la vérité qui sort de leur bouche vous confond. — Rien de leur part ne sauroit me confondre, reprit Aladin ; pas même la noirceur de leur calomnie. Elle est innée avec leur être ; je la vois sortir du fond de leur cœur, telle que l'enfer a pu l'y placer. Mais eux, qui m'ont mis dans la nécessité de me défendre, je les interroge à mon tour ; ils sont tous ici, qu'ils répondent. La loi n'ordonne-t-elle pas que tout accu-

fateur ou déposant doit avoir été le témoin du crime ? Leur attestation est donc ici récusable , la loi la rejette ; elle n'est dans ce cas que l'effet de l'envie & de la jalouse rage dont ils sont dévorés : jetez les regards sur eux , fire , & sur moi. Le glaive est sur ma tête , & j'ose la lever , tandis que leurs yeux évitent les vôtres & les miens : le ciel me soutient , & les condamne , notre arrêt est écrit sur notre front. Oh ! grand roi ! digne d'avoir de meilleurs ministres , craignez d'être entraîné dans la trame criminelle qu'ils ont ourdie ! Olenfa se repentait toute sa vie d'en avoir cru le rapport de ses ministres sur un de ses favoris.

« Certes , dit Bohetzad , ceci devient extraordinaire. . . . Mais sachons encore comment cet Olenfa se repentit de ses desseins. »

*Histoire d'Abaltamant , ou le prudent.*

IL y avoit en Egypte , reprit Aladin , un homme qu'on nommoit Abaltamant , prudent , modeste , sage & fort riche. Le canton qu'il habitoit se trouvoit soumis à l'administration d'un prince tyrannique ; les citoyens cherchoient à soustraire leur vie



& leur fortune aux vexations du despote, en s'expatriant de ses états : Abaltamant fut de ce nombre. Après avoir pris les précautions nécessaires pour éloigner ses biens & sa famille, il se réfugia dans le royaume d'Olenfa; la réputation de ce monarque lui fit préférer cette retraite.

Porteur de présens considérables, il fit demander audience à ce nouveau maître, qui se prévint bientôt en faveur de l'étranger; il lui donna du terrain pour élever une maison, & le fit revêtir d'une très-belle robe.

Abaltamant fit bâtir un palais convenable à son état; il y vivoit noblement, & admettoit à sa table les étrangers, & toutes les personnes de distinction du pays. Il se conduisoit enfin de manière à gagner la confiance générale; le monarque lui-même en avoit conçu une si grande, qu'il lui fit proposer d'entrer à son service.

« Sire, répondit le prudent Abaltamant, je suis trop honoré de votre confiance, & vos bontés me pénètrent de reconnoissance; ma fortune & ma vie sont entre les mains de votre majesté : mais si elle veut bien me permettre de suivre mes penchans, je

176 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
la supplierai, en me conservant son estime ,  
de me laisser terminer mes jours dans le  
repos ; & loin du fracas de la cour. Je n'ai  
point d'ambition. La faveur de votre ma-  
jesté m'auroit à peine couvert de son  
ombre , que mille courtisans , envieux &  
jaloux , chercheraient à la dissiper ; & sans  
les avoir mérités , ils sauront me donner  
des torts , & m'arracher votre bienveil-  
lance. — Soyez sans crainte à cet égard ,  
lui répondit Olenfa ; j'ai appris à connoître  
la cour ; on me fait en garde contre l'in-  
trigue & les intrigans : sacrifiez-moi votre  
repos pour celui du trône & de mes peu-  
ples : je réponds de vos jours. »

Abaltamant se laissa gagner , & bientôt  
sa conduite & ses sages conseils achevèrent  
de lui attirer la confiance du souverain  
qui l'avoit fixé près de lui ; il fut nommé  
visir , & le département des affaires les  
plus importantes de l'état fut remis entre  
ses mains ; ses collègues devinrent en tout  
ses inférieurs , aussi ne tardèrent-ils pas  
d'en témoigner leur jalousie. Ils se réuni-  
rent pour perdre un rival aussi dangereux ;  
& comme ils ne pouvoient y réussir en par-  
lant mal contre lui , ils résolurent d'em-

ployer la voie des éloges & de la flatterie.

Le plus grand défaut du monarque étoit un penchant trop violent pour les femmes ; il s'enflammoit aisément pour elles. Ce qui n'étoit chez les autres qu'un simple désir du moment, devenoit chez lui une violente passion.

Un des visirs produit à la cour un peintre qui avoit une collection curieuse des plus rares beautés de l'Asie ; son talent lui avoit donné les moyens de se la procurer ; le roi voulut la voir, & donna de lui-même dans le piège qu'on lui avoit tendu.

Entre toutes ces belles peintures, on y distinguoit le portrait d'une princesse qui effaçoit toutes les autres en beauté, de manière que les regards étoient sans cesse dirigés sur elle. Le roi s'informa du nom de cette ravissante beauté, le peintre la nomma, & assura en même temps que son pinceau n'avoit rendu que bien faiblement des charmes qui étoient au-dessus de toute expression : « Le roi son père, ajouta-t-il, plus vain de la beauté de sa fille que de sa couronne, met tout son orgueil à lui avoir donné le jour, il prend pour des insultes les demandes qu'on ose lui faire

178 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
de sa main, & fait trancher la tête des  
ambassadeurs assez hardis pour lui en faire  
la proposition ; il en est venu depuis Tauris  
jusqu'à Samarkand, & leurs têtes exposées  
aux portes de la capitale, jettent l'épou-  
vante & l'effroi sur les émissaires qui vien-  
nent de toutes parts. »

Le récit du peintre, loin de calmer les  
désirs ardents d'Olenfa, sembloit augmenter  
sa passion, & piquer sa curiosité : s'il étoit  
moins attaché à ses peuples, il se charge-  
roit lui-même de l'ambassade ; mais il peut  
espérer de trouver quelqu'un dans sa cour,  
qui pour le satisfaire hasardera cette dé-  
marche dangereuse.

Chaque courtisan, sans précisément té-  
moigner de la crainte, se retranche sur son  
insuffisance ; les visirs de concert présen-  
tent la chose au roi du côté politique :  
« Un homme, disent-ils, est trop heu-  
reux de trouver l'occasion de risquer ses  
jours pour la gloire de son souverain. Mais  
s'il échoue dans son entreprise, ce souve-  
rain éprouve dans la personne de son mi-  
nistre un affront dont l'éloignement des  
états ôte tout espoir de vengeance. — Je  
suis persuadé, dit le monarque, qu'Abalta-

mant sauveroit sa tête , la gloire de son prince , & lui amèneroit la princesse. — Sire, reprirent-ils, la tête d'Abaltamant nous est aussi précieuse qu'elle l'est à votre majesté & à vos peuples. Il est notre lumière dans vos conseils , & nous le verrions s'éloigner de nous avec regret ; mais s'il peut forcer l'envie elle-même d'admirer ses talens , nous qui l'aimons , devons convenir que jamais personne ne porta aussi loin le don d'entraîner à son avis ; la persuasion coule de ses lèvres , & l'on s'aperçoit que c'est uniquement à la force de la raison , & non à la ruse de la séduction que l'on a cédé ; nous n'imaginons pas que le souverain de la Cochinchine , dont vous voulez épouser la fille , pût lui résister plus qu'un autre , lorsqu'il s'agit surtout d'une alliance aussi glorieuse pour lui. »

Ce discours artificieux acheva de déterminer Olenfa à charger Abaltamant de cette pénible commission. Tout en pénétrant les motifs dangereux de l'intrigue des visirs , ce sage favori se tint honoré de la nouvelle confiance de son maître , & se promit en même temps de se conduire de manière à ne pas attirer sur sa tête le

130 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
traitement barbare qu'ont éprouvé tous les  
précédens émissaires.

Déjà tout se dispose pour son départ,  
il eut soin que tout annonçât dans ses équipages l'opulence, la sagesse, & la gloire du souverain qu'il représente; il se mit en marche, & fit observer sur la route la discipline la plus exacte à ses troupes.

Dès qu'il fût entré sur les terres de la Cochinchine, il fit redoubler ses précautions & se concilia par des largesses & des aumônes la bienveillance des peuples, l'estime des magistrats & des commandans des places; il arrive enfin à la capitale, où la renommée l'avoit déjà précédé.

Admis à sa première audience, il offrit au roi avec ses hommages, les lettres de créance, & les superbes présens dont il étoit chargé. Il en reçut l'accueil le plus flatteur & le plus distingué, & après avoir été revêtu de la fourrure la plus magnifique, on le conduisit dans un palais destiné pour lui & toute sa suite: il avoit reçu l'ordre de retourner dans trois jours auprès du monarque, pour en recevoir sa réponse.

La princesse étoit informée par les bruits publics du motif de cette nouvelle ambas-

fade. Au retour de l'audience, le roi son père vint lui en faire part, & lui laissa pressentir les dispositions où il se trouvoit, d'examiner sérieusement les propositions qui lui étoient faites.

« Sire, lui dit la princesse, j'attends de la complaisance de votre majesté, la permission d'avoir un entretien particulier avec cet ambassadeur : on peut juger ordinairement du caractère d'un souverain, par le choix qu'il fait de ses ministres ; tout le monde jusqu'ici donne des éloges à cet Abaltamant, vous en paroissez vous-même satisfait ; donnez-moi le temps d'examiner si sa conduite privée est aussi digne de louanges que celle qu'il déploie dans les fonctions publiques dont il est chargé ? Je me réserve de le mettre à quelques épreuves : la demande de la princesse étoit raisonnable.

Les trois jours de délai étant écoulés, Abaltamant parut à l'audience du roi ; après les civilités d'usage, il se vit engagé à passer chez la princesse, qui demandoit à lui parler ; le chef des eunuques s'offrit à le conduire : la distance jusqu'à son appartement n'étoit pas longue ; cependant, tout

182 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
en la franchissant, le sage ambassadeur se recueilloit, & rappeloit à son esprit les instructions du philosophe Egyptien qui dirigeoit jadis son éducation. *Celui qui ferme les yeux, ne doit rien appréhender pour sa vue. Celui qui retient les mouvemens de sa langue ne s'expose point aux reproches d'indiscrétion, & celui qui tient les mains croisées sur son sein ne sauroit les voir couper.*

A peine a-t-il fini de se rappeler ces maximes, qu'il se voit en présence de la princesse : elle le reçoit sans voile & à découvert, revêtue d'une manière fort simple, & environnée d'esclaves de son sexe, dont chacune pouvoit prétendre à la beauté ; mais il n'en est point qui ne soit éclipsée par celle de la princesse. L'ambassadeur, les mains croisées sur la poitrine, & les yeux baissés, lui présente avec modestie ses hommages respectueux ; elle le fait asseoir, il obéit, & se place sur un sofa à quelque distance : cette jeune beauté lui parla ainsi :

« Quel est le motif de votre ambassade auprès du roi mon père ? — Le roi mon maître, répond Abaltamant, aspire à l'honneur de devenir votre époux, Ma-



dame ; il met sa félicité à obtenir votre main , & je suis chargé d'en faire la demande en son nom. » La princesse baissa les yeux , & ordonna qu'on fit briller à ceux de l'ambassadeur les rares bijoux dont elle lui faisoit le présent : recherchant soigneusement dans ses regards & son maintien l'effet que pourroit faire sur lui la magnificence de ces pierreries. L'ame avilie par la cupidité & l'avarice se trahit par un coup-d'œil , un seul mouvement : elle avoit fait subir la même épreuve à tous les ambassadeurs des souverains qui avoient déjà recherché son alliance ; tous s'étoient laissé éblouir.

« J'accepte vos dons , dit-il à la princesse , avec respect & reconnoissance ; mais sans le trésor inappréciable que j'ambitionne pour le roi mon maître , ils ne feront point à moi. Votre cœur & votre main , Madame , sont le seul objet de mes vœux , & du bonheur d'Olenfa. Honorez ma mission d'une réponse favorable , vous comblerez ma félicité. »

Cette réponse respectueuse & sage enchantait la princesse : « Obtenez , lui dit-elle , l'aveu de mon père , je désire qu'il vous le

184 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
donne, c'est m'expliquer assez.» Abaltamant, au comble de la joie, eut de la peine à en contenir l'expression, il prit congé, & se retira chez lui.

Le roi vint le soir même rendre visite à sa fille : « Nous sommes vaincus, mon père, lui dit-elle : vous vouliez me donner un époux qui me rendit heureuse ; Olenfa doit être choisi. Un souverain sans mérite n'auroit pu s'attacher un ministre comme Abaltamant ; il en auroit été jaloux, & ne lui auroit pas accordé sa confiance. » Après cet aveu de la princesse, le roi, déterminé à choisir Olenfa pour son gendre, voulut cependant de nouveau entretenir son ambassadeur, & le fit inviter à se rendre au palais.

Abaltamant s'y rendit aussitôt : le roi l'interrogea sur l'effet qu'avoit produit sur lui la vue de sa fille.

« Sire, répondit-il, je ne suis point venu à la cour de votre majesté pour voir la personne dont j'étois chargé de demander la main. Le roi mon maître, instruit par la renommée & par les éloges des poètes qui ont célébré ses perfections, n'a pas exigé de moi que j'élevasse mes regards sur

la beauté qui fait l'objet de son amour. Lorsque la princesse m'a fait l'honneur de m'admettre en sa présence, je me suis ressouvenu du respect que m'imposoit la fille d'un grand roi, & l'épouse future d'un monarque puissant, je me suis rappelé les maximes du sage Abailassan : *Si tu fixes le soleil*, a-t-il dit, *l'éclat de ses rayons fera fondre le cristal de tes yeux*. — Mais, reprit le roi, elle vous a offert des présens, pourquoi ne les avez-vous pas acceptés? — Sire, je ne pourrai le faire qu'après le succès de mon ambassade. La réponse de votre majesté éclairera la conduite que je dois tenir; si elle doit combler les vœux du roi mon maître, je pourrai m'en attribuer le mérite, & ne me croirai pas indigne du bienfait qui m'a été offert avec tant de grâces. — J'ai jusqu'à ce jour, lui répondit le prince, refusé dédaigneusement à plusieurs têtes couronnées le bien que vous allez m'enlever; les émissaires, qui m'ont été envoyés, m'ont tous paru des présomptueux, députés par des fous, se rassurant sur la prétendue dignité de leur caractère. Non contents d'avoir donné des preuves de bassesse & de cupidité, ils se sont oubliés

186 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
jusqu'à oser élever leurs regards sur ma  
fille; leur témérité m'avoit tellement indi-  
gné, que pour me garantir de semblables  
entreprises, & après les avoir fait châtier,  
j'annonçai par un édit qu'on s'exposeroit à  
la mort, en essayant de venir rechercher la  
main de ma fille, pour l'unir à des insensés  
qui seroient assez hardis pour m'envoyer  
des ministres, dont j'aurois à réprimer  
l'impudence, l'avarice ou la cupidité. Le  
choix que votre monarque a fait de vous,  
annonce si évidemment sa sagesse & ses  
lumières, que je croirois me refuser au  
bonheur de ma fille en rejetant une sem-  
blable alliance. Je vous la confie : condui-  
sez-la à son époux, elle y arrivera comblée  
de mes bienfaits; & vous, Abaltamant,  
recevez un gage de mon estime, dans ce  
collier d'émeraudes que je vous prie de  
porter à votre col, en souvenir de l'amitié  
que j'ai vouée au sage ministre du grand  
Olenfa. Que le saint prophète dirige vos  
pas! »

Le roi fit ordonner une escorte de l'élite  
de ses gardes, pour accompagner la prin-  
cesse, qui partit avec Abaltamant.

De retour auprès d'Olenfa, l'heureux

ambassadeur devint de plus en plus l'organe de ses décisions. Une protection inébranlable semble le soutenir , il partage également la confiance du roi & de la reine , qui réunis par les sentimens les plus vifs & les plus tendres , voyant tout des mêmes yeux , n'ont plus aussi qu'une même volonté. D'après ces heureuses dispositions , qui ne croiroit Abaltamant à l'abri de l'orage ! Cependant il gronde dans le port même , & l'asile le plus assuré est environné de dangers.

La jalousie est inséparable de l'amour , & nous avons vu que le cœur d'Olenfa étoit fait de manière , que l'une & l'autre de ces passions y pouvoient être également funestes à son repos. Les visirs , dont la haine est d'autant plus dangereuse , qu'elle se couvre du poison de la flatterie , sont parvenus à corrompre deux jeunes pages de la chambre du roi : ces enfans , élevés & nourris dans le palais , étoient accoutumés à rester dans les appartemens intérieurs ; le roi n'en prenoit aucun ombrage , il leur permettoit de s'y divertir à toute heure pendant son travail , & même pendant les heures du repos qu'il

188 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
étoit accoutumé d'y prendre l'après - midi :  
habitué à entendre leur petit caquet , il  
n'en étoit pas importuné , il s'en amusoit  
souvent , & il ne lui arrivoit jamais de  
leur imposer silence. Tels seront les or-  
ganes innocens de la calomnie & de l'in-  
trigue des ennemis d'Abaltamant. Ces  
jeunes gens ont été instruits par les espions  
des visirs : dès qu'ils s'appercevront que  
le prince sera sur le point de s'endormir ,  
ils doivent s'entretenir de quelque aventure  
piquante & curieuse du palais , qu'on leur  
aura fait apprendre en cachette : « Si le  
roi vous écoute sans vous faire taire , avoit-  
on dit aux enfans , il est sûr que vous l'au-  
rez amusé , & qu'il vous en aimera davan-  
tage. » Quand la petite scène eût été bien  
concertée , on abandonna les pages à leur  
propre talent , & dès le lendemain , ils mi-  
rent en exécution le plan proposé , & avec  
le plus grand succès.

Tout en faisant semblant de dormir , le  
roi venoit d'apprendre qu'un de ses vieux  
eunuques , amoureux d'une jeune esclave ,  
au lieu de la bonne fortune qu'il espéroit ,  
avoit passé la nuit avec la plus vieille du  
serail , & comme on s'étoit entendu pour

le surprendre ; il avoit été l'objet des raileries. Le roi ne trouva point de mal à cette aventure ; on réformoit chez lui les travers par le ridicule, & ce moyen ne fau-  
roit lui déplaire.

Le lendemain, dès qu'il fut sur le sofa ; il s'arrangea pour écouter ; mais comme on n'avoit pas fait la leçon aux pages, il n'entendit rien d'intéressant. Le troisième jour le plus âgé de ces enfans rencontrant un des visirs, lui dit naïvement : « Hier nous ne dûmes rien dans la chambre du roi, parce que nous ne savions rien ; mais quoi-  
qu'il dormît, nous apperçûmes bien du coin de l'œil qu'il avoit bonne envie d'écouter, apprenez-nous quelque petite historiette.— En voici une, dit le ministre, l'ancienne favorite a perdu son diamant ; c'est l'esclave Abdialla qui l'a pris ; mais voici comment doit être tourné votre dialogue. Ton camarade te demandera si tu devines qui est celui qui a pris le diamant ; tu diras, c'est sûrement Abdialla ; car il se fâche trop, & crie plus fort que tous les autres. » Le page content le remercie, & le lendemain le roi fut régale de l'histoire du diamant. Abdialla fut dénoncé dès le soir même ;

190 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
mais le visir avoit été instruit le matin par  
un Juif à qui le bijou avoit été offert.  
Olenfa n'en fut pas moins surpris du  
discernement de ces enfans , & commen-  
çoit à ajouter de la confiance en leurs  
rapports.

Le moment étoit venu de mettre en jeu  
les ressorts qui devoient perdre Abaltamant.  
Les deux visirs font venir les jeunes gens ,  
ils les félicitent d'avoir réussi à divertir sa  
majesté , & leur assurent que depuis ce  
temps-là elle les traite avec plus de bonté  
qu'à l'ordinaire : « Si vous voulez nous  
croire , ajoutèrent-ils , vous deviendrez les  
plus riches & les plus puissans du palais ,  
& en récompense de ce que vous avez déjà  
fait , voilà une jolie bourse avec dix pièces  
d'or ; mais cachez - la soigneusement , car  
il y a ce triste Abaltamant qui ne peut souf-  
frir qu'on devienne riche , s'il falloit le  
croire , on jeûneroit toute l'année dans le  
palais comme pour la fête du Ramadan ,  
encore souffleroit-il toutes les lampes le  
jour des réjouissances pour en économiser  
l'huile : vous-a-t-il jamais fait la moindre  
caresse ? — Non , répondirent les enfans  
avec ingénuité. — Hé bien ! reprirent les



visirs , il faut l'éloigner de la cour , & l'envoyer faire des économies à sa campagne. Nous allons composer ensemble une petite histoire que vous réciterez devant le roi , comme vous avez fait les autres , & si vous réussissez , vous aurez cent bourses comme celle - ci. »

Une promesse semblable fit une vive impression sur les enfans ; les visirs en profitèrent pour graver dans leur mémoire tous les propos qu'ils devoient tenir , ils les firent répéter plusieurs fois , & le couple innocent , séduit par l'appas de l'or , revint au palais , bien déterminé à tout entreprendre pour être bientôt possesseur de cette fortune.

Le destin voulut qu'Olenfa fut moins sobre qu'à l'ordinaire ; il rentre dans son appartement la tête troublée des vapeurs qui s'y étoient élevées , se jette sur le sofa & s'endort ; mais son sommeil inquiet fut bientôt troublé par le babil ordinaire des deux pages , il entendit le nom d'Abaltamant , & cela le rendit attentif.

« Le chef des eunuques , dit l'un des enfans , m'a promis une belle ceinture si je suis bien sage , & pour l'avoir , je veux être

192 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
aussi sage qu'Abaltamant. — Oui, répondit  
l'autre, & quand tu seras aussi sage que lui,  
tu partageras les caresses de la reine. — Tu  
les as donc vus ? — Bon ! si je les ai vus.  
Dès que le roi est à la chasse, je vais me  
placer en sentinelle près de la porte du  
cabinet, je les vois par le trou de la  
ferrure qui s'embrassent fort tendrement ;  
cela dure depuis qu'ils sont arrivés de la  
Cochinchine. »

Olenfa, comme nous l'avons dit, avoit  
la tête troublée des suites de son intem-  
pérance : il aimoit la reine avec excès. A  
l'ouïe de ces propos il devint jaloux, &  
cette jalousie fut bientôt un accès de rage.  
Il ne pouvoit supposer que l'imposture fut  
sur les lèvres innocentes de ces enfans, &  
il en crut la naïveté. Il se lève du sofa,  
comme feignant de se réveiller, entre  
dans l'appartement où il donnoit ordinai-  
rement ses audiences particulières, & or-  
donne qu'on aille sur le champ chercher  
Abaltamant.

Ce favori fut empressé de se rendre au-  
près du roi, il se prosterne, suivant l'u-  
sage, en signe de respect & d'obéissance :  
le souverain lui donnant à peine le temps  
de

de se relever, lui dit : « Abaltamant ! quelle punition mérite un homme qui corrompt la femme de son prochain ? — La loi, répondit le ministre, veut que tout homme soit traité comme il aura traité son semblable. — Elle doit s'expliquer encore plus clairement, reprit Olenfa ; & que mériterait le téméraire qui aurait violé l'honneur du roi dans la personne de son épouse ? — Une mort si prompte, répondit Abaltamant, qu'elle ne put laisser d'intervalle entre le crime & le châtimement. — Monstre d'ingratitude ! s'écria le roi, tu viens de prononcer ton arrêt. » Au même instant il lui plongea son canjard dans le cœur, & fit jeter son corps dans le puits destiné pour la sépulture des criminels.

Au premier mouvement qu'avoit fait le roi, en se levant du sofa, les pages furent effrayés, & abandonnèrent en fuyant la bourse & les dix pièces d'or que les visirs leur avoient donnés.

Olenfa ayant assouvi sa vengeance se retiroit dans sa chambre, les premiers objets qui s'offrirent à ses regards furent la bourse & les pièces d'or qui y étoient répandues ; il appelle un esclave pour lui demander

l'explication de cet argent. On répondit avoir vu la bourse à la ceinture de l'un des pages , & l'on croyoit qu'elle étoit un bienfait de sa majesté à leur égard. « Je n'ai point donné d'or à ces enfans , reprit Olenfa , qu'ils paroissent sur le champ devant moi. »

Ils arrivèrent tremblans & confus. « Qui est-ce qui vous a donné cet or ? » leur demanda le roi en colère. A cette question , & surtout au ton qui l'accompagnoit , ces pauvres enfans , fondant en larmes , nommèrent les visirs , & avouèrent bientôt toute l'intrigue qu'ils avoient tramée par leur organe , ainsi que la récompense qui leur avoit été promise. Ils n'avoient jamais pensé que le roi fit mourir si promptement Abaltamant , & étoient persuadés que les visirs étoient des méchans qui les avoient trompés & induits à faire le mal.

« Hélas ! s'écria ce prince tourmenté de remords , qu'Abaltamant avoit bien raison de vouloir se tenir éloigné de ma cour ! Je lui promis de n'écouter aucun délateur ; il se fia à ma parole ; je croyois la lui tenir exactement en fermant l'oreille aux insinuations de ses rivaux ; on

a su me tromper par deux enfans : je suis devenu dans un instant parjure , ingrat & assassin. O Abaltamant ! mon regret est de ne pas pouvoir te faire justice de moi-même ; mais je calmerai du moins les remords de ma conscience en la faisant de tes ennemis. »

Après cela , Olenfa fit amener devant lui ses coupables visirs. « Abominables corrupteurs , leur dit-il ; traîtres , imposteurs ! Vous êtes-vous flatté que le ciel laisseroit impuni le crime obscur , & que l'innocent ne seroit pas vengé ? Celui qui creuse la fosse de son ennemi doit y tomber lui-même ; Abaltamant avoit en horreur vos rapines. Délivré des soucis de cette vie , il repose maintenant entre les bras du divin prophète. Pour vous , les supplices vont se succéder sans relâche & sans fin ; votre ame , arrachée de votre corps , sera précipitée dans les abîmes , où le feu la dévorera sans la détruire. »

A l'instant même , il fit trancher la tête aux deux visirs , leur corps fut livré aux animaux féroces ; celui d'Abaltamant fut inhumé dans un mausolée construit pour lui. Le roi & son épouse y alloient

196 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
souvent faire leurs prières , & répandre  
leurs larmes sur le marbre qui le cou-  
vroit. Olenfa ne se pardonna jamais le  
meurtre que trop de précipitation lui avoit  
fait commettre.



« Voyez , sire , poursuivit Aladin , quelle  
amertume l'oubli de soi-même a répandu  
sur la vie d'un souverain , digne d'ail-  
leurs de l'amour de ses peuples. Voyez  
combien des ministres corrompus sont  
dangereux ! Ce n'est point ici le dan-  
ger personnel qui m'effraie. Mort ou  
vivant , mon innocence me met sous la  
garde de Dieu. Mais que de regrets &  
de larmes il en coûteroit un jour à votre  
majesté , si elle me faisoit mourir ! La  
providence ne tarderoit plus alors de vous  
dévoiler les trames odieuses de mes enne-  
mis. Ah ! fasse le ciel que le cœur de  
votre majesté ne soit jamais tourmenté de  
semblables remords ! »

Bohetzad , toujours plus ému , & vive-  
ment touché des discours qu'il entendoit ,  
des réflexions , & des sentimens qui y  
étoient mêlés , ne put se déterminer à faire

exécuter une sentence tant de fois prononcée, & fit reconduire de nouveau le surintendant dans les prisons.

A ce trait de bonté, que les ministres taxèrent de foiblesse, ils s'assemblent & concertent un dernier effort sur l'esprit du monarque. Si Aladin peut échapper une fois à leurs complots, toutes leurs têtes sont compromises. Ils demandent audience à la reine, & y furent admis. « Madame, lui dit un d'entr'eux, le roi se laissant séduire par les paroles magiques du téméraire, qui vous a tous deux offensés, diffère son châtimement sans raison. Le peuple, attribuant cette indulgence à l'effet de votre protection, s'abandonne aux conjectures les plus injurieuses pour vous. *Aladin est bien coupable*, dit-il, *mais il ne sera pas puni ; la reine le protège.* »

Cette reine, persuadée par - là que son honneur est flétri par des délais trop réitérés, en porte elle-même ses plaintes au roi ; & ce souverain, entraîné par des sollicitations si puissantes, se décide enfin à terminer l'irrésolution qui l'agite par le châtimement du coupable ; il se rend au divan, &

128 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
commande d'un air sévère qu'on fasse venir  
Aladin.

A l'air froid & réservé du monarque , les  
visirs s'applaudissent du succès de leur dé-  
marche auprès de la reine. Dès que le pri-  
sonnier paroît , ils l'accablent à la fois des  
plus outrageantes invectives. « Malheureux ,  
lui dirent-ils , la terre est altérée de ton sang ;  
les vers attendent ton corps ! Ils pensoient  
entraîner ici l'opinion du souverain , & diri-  
ger sa passion. Aladin sans s'émouvoir , & dé-  
daignant de leur faire une réponse directe ,  
prit ainsi la parole.

« On peut , mais sans passion , porter un  
témoignage contre le prévenu. S'il est con-  
vaincu , la justice le condamne. Mais le juge ,  
en qualifiant le crime , & prononçant son  
arrêt , se renferme dans les égards qui sont  
dus à la créature de Dieu sur qui le châti-  
ment va tomber. Ici , je ne vois que fureur  
& jalouse rage ; on est dévoré de la soif du  
sang , & l'équité n'est plus la base des juge-  
mens. Toutes les imputations injurieuses qui  
me sont adressées s'évanouissent ; une main  
invisible imprime sur mon front le calme de  
l'innocence : un sentiment intérieur me dit  
qu'ayant vécu éloigné du crime , je ne serai



point confondu avec les coupables. Malheur à celui dont la conscience rend un témoignage opposé ; c'est en vain qu'il s'efforce d'éviter le coup qui le menace : l'histoire du sultan Hébraïm & de son fils en est la preuve. »

Bohetzad , frappé d'étonnement sur la fermeté intrépide d'Aladin , & la rage concentrée de ses ministres ; indécis à la vue du tableau qu'il a sous les yeux , voulut entendre encore les aventures d'Hébraïm ; & le surintendant ayant obtenu la permission de les raconter , commença ainsi.

*Histoire du sultan Hébraïm & de son fils ,  
ou le Prédestiné.*

LE sultan Hébraïm , appelé par sa naissance à régir de vastes états , avoit encore étendu sa domination par le succès de ses armes. Mais la privation d'un héritier altéroit la jouissance de sa gloire : c'est en vain qu'il avoit peuplé son ferrail des plus belles esclaves ; il n'étoit parvenu qu'à satisfaire ses désirs , sans combler ses espérances. Un jour enfin une d'entr'elles donna des marques de fécondité.

A cette nouvelle inattendue , Hébraïm ,

200 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
rempli de joie , combla de présens cette favorite , ordonna des prières dans toutes les mosquées , & fit consulter les plus savans astrologues sur le sort du prince dont il attendoit la naissance. En effet , le terme étant arrivé , cette mère donna le jour à un fils dont on célébra la venue par des réjouissances publiques & des fêtes qui , pendant quarante jours , annoncèrent au peuple le bonheur de leur souverain. Ce temps occupoit d'un autre côté les astrologues qui , à la veille de rendre compte au sultan du succès de leurs travaux , se virent embarrassés & troublés dans leurs observations ; ils ne purent dissimuler au sultan la nature des malignes influences de l'étoile qui avoit présidé à la naissance de son fils ; l'orbite de sa planète , noire & teinte de sang , annonçoit des revers auxquels il seroit difficile de résister. Ils avouèrent enfin , d'une voix unanime , qu'avant l'âge de sept ans l'enfant seroit exposé à être dévoré par un lion ; mais que s'il pouvoit éviter la fureur de cet animal , pendant cet espace de temps déterminé , sa main deviendroit fatale à l'auteur de ses jours , dont la vie seroit en danger : il ne pouvoit d'ailleurs échapper aux

malheurs dont il étoit menacé, qu'en devenant par les fruits de l'éducation un prince éclairé, sage & vertueux.

L'annonce d'un présage si funeste fit évanouir la joie d'Hébraïm, & ces jours de félicité publique devinrent pour lui des jours de larmes & de douleur. Cependant, comme l'espérance n'abandonne jamais l'infortune, il se flattoit, il aimoit à penser que l'on pouvoit, par des précautions humaines, soustraire aux décrets du sort l'héritier de sa puissance. Il ne lui sembloit pas impossible de le garantir des attaques du lion jusqu'au terme des sept années; & qu'après l'avoir ainsi dérobé aux premiers arrêts du destin, il ne pût, en veillant soigneusement à son éducation, faire germer en lui les sentimens de la sagesse, l'amour de la vertu, & faire démentir l'horoscope que les astrologues venoient de tirer.

D'après ces réflexions, le sultan fit construire une retraite sur le sommet d'une montagne, dans laquelle il espéroit mettre son fils à l'abri des attaques du lion pendant les sept ans déterminés par le sort. Une multitude d'ouvriers furent employés à former dans le roc une excavation de cent pieds de

202 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
profondeur sur cent cinquante de longueur  
& trente de largeur ; on y descendit les  
matériaux nécessaires pour y bâtir une de-  
meure commode : ils'y trouvoit une source  
d'eau, on lui procura un écoulement, ainsi  
qu'aux eaux de la pluie qui pouvoient se ras-  
sembler dans ce creux ; on y porta de la  
terre, & on y mit des plantes qui prospère-  
rent bientôt.

Après avoir bien meublé ce petit palais,  
on y descendit le prince & sa nourrice à  
l'aide d'une poulie ; & avec eux, les appro-  
visionnementens nécessaires pour un mois. A la  
fin de chaque lune, Hébraïm venoit exac-  
tement visiter son fils, la nourrice posoit  
l'enfant sur un panier de joncs qu'on élevoit  
jusqu'à l'extrémité de l'embouchure ; &  
tandis que le sultan se livroit aux plus doux  
mouvements de la nature en caressant son  
enfant, une garde nombreuse écartoit au  
loin les animaux féroces par le son bruyant  
des instrumens. La visite finie, on renouve-  
loit les provisions, & la corde roulant sur  
la poulie, ramenoit doucement au fond du  
souterrain le panier & le nourrisson.

Le jeune prince croissoit & prospéroit  
dans cette habitation solitaire, qu'une végé-

tation très-active avoit embellie d'arbres & de plantes de toutes les espèces. Le terme fatal désigné par les astrologues , étoit presque entièrement écoulé ; vingt jours manquoient encore à l'accomplissement des sept années , lorsqu'une bande de chasseurs étrangers , poursuivant vigoureusement un énorme lion qu'ils avoient déjà blessé , parvint au sommet de la montagne ne perdant pas de vue leur proie. Le furieux animal , épouvanté par les cris , atteint par les flèches qu'on lui tiroit de tous côtés , trouve l'excavation sur ses pas , & soit aveuglement , terreur ou désespoir , il s'y précipite aussitôt ; il tombe sur un arbre , qui pliant sous le poids , garantit en partie l'effort d'une chute qui l'eut écrasé dans le fond de ce gouffre.

La nourrice épouvantée cherche à se cacher ; le monstre trouve l'enfant , qu'il blesse grièvement à l'épaule ; ses cris font accourir la nourrice , qui oubliant son propre danger , vole au secours de son nourrisson ; le lion se jette sur elle , & la met en pièces ; il alloit la dévorer , quand les chasseurs , arrivant tout-à-coup sur le bord du précipice , décochent à la fois une grêle

204 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
de flèches sur l'animal vorace ; son corps  
en est hérissé , le sang ruisselle de toutes  
parts , & bientôt une pierre énorme qu'on  
fit tomber sur sa tête l'écrasa sur la place.

Après cet exploit , les chasseurs , curieux  
de connoître l'enfant dont les cris reten-  
tissoient dans cette affreuse demeure , s'em-  
pressèrent d'y descendre ; quel ne fut pas  
leur étonnement d'y trouver un bel enfant ,  
richement vêtu ! mais baigné dans son sang  
des blessures qu'il avoit reçues , & gisant  
à côté d'une femme morte : leurs premiers  
soins furent de secourir l'innocente créa-  
ture qui respiroit encore , ils lavèrent sa  
blessure , & l'envelopèrent avec des herbes  
salutaires ; dès que l'enfant parut plus tran-  
quille , ils ensevelirent la nourrice , & firent  
l'examen de ce séjour bisarre. Les meubles  
de la petite maison paroissoient de la plus  
grande richesse , on y trouva une quantité  
de bonnes provisions qui sembloient y être  
descendues du ciel. Les chasseurs s'empa-  
rèrent de tout par droit de conquête , &  
cherchèrent les moyens de sortir de ce pré-  
cipice tout ce qui y étoit enfoui.

Le panier de joncs servit d'abord à trans-  
porter le jeune enfant , qu'on sortit de cette

demeure, & successivement tous les effets, meubles & provisions se montèrent au moyen de la poulie qui étoit fixée au sommet de l'excavation : quand tout fut dehors, le partage se fit ; le chef de la troupe s'empara du jeune enfant, à la conservation duquel il se sentoît vivement intéressé, & l'emmena avec lui dans sa maison.

Le fils unique du sultan Hébraïm étoit tombé en bonnes mains. Son bienfaiteur étoit un homme de distinction, riche, & n'ayant d'autre défaut qu'une passion démesurée pour la chasse. Epris de la beauté & de la douceur de son jeune élève, il donna les plus grands soins à son rétablissement ; quand il le trouva en état de répondre à ses questions, il chercha à savoir de lui qui il étoit, & pour quel motif on lui avoit fait occuper une habitation si extraordinaire.

« Je l'ignore, répondit l'enfant ; je vivois avec la femme que vous avez trouvée morte, elle me donnoit ce qui m'étoit nécessaire. De temps à autre, un homme plus grand que vous venoit se placer au sommet de la demeure où vous m'avez trouvé ; on

206 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
me faisoit entrer dans un panier, & on  
me montoit vers lui; il me caressoit beau-  
coup, & m'appeloit son cher enfant, j'ap-  
pelois la femme nourrice, elle me nom-  
moit aussi son cher enfant, je ne fais rien  
de plus. »

Le bienfaiteur ne pouvoit conclure de  
cette déclaration naïve, autre chose sinon  
que cet enfant devoit ses jours à des pa-  
rens d'un ordre distingué; mais que quel-  
que raison très - extraordinaire, qu'il ne  
pouvoit découvrir, les avoit forcés de ca-  
cher son existence par un moyen plus ex-  
traordinaire encore. En attendant que le  
temps pût dévoiler ce mystère, il donna  
tous ses soins à son éducation, le fit inf-  
truire dans les sciences, & élever dans les  
exercices convenables à un sujet de la  
plus haute naissance.

Le jeune élève répondit de bonne heure  
aux espérances de son ami; il excelloit  
particulièrement dans l'art de l'équitation,  
manioit avec adresse un cheval, se ser-  
voit fort bien de toutes sortes d'armes,  
& prit en général toutes les connoissances  
nécessaires au guerrier & au chasseur les  
plus déterminés.



Un jour qu'ils se trouvèrent l'un & l'autre engagés à la poursuite de quelques tigres , tout-à-coup ils furent enveloppés par une bande de voleurs. Abaquir (c'étoit le nom du jeune homme) fit , ainsi que son maître , des prodiges de valeur ; mais accablés par le nombre , ils furent tous les deux dépouillés ; le protecteur d'Abaquir y perdit la vie , lui-même fut atteint de quelques blessures légères , & l'évanouissement qui en fut la suite étoit plutôt l'effet de la fatigue que celui des coups qu'il avoit reçus. Aussitôt que les voleurs eurent disparu , il revint à lui-même : naturellement courageux , il entreprit , quoique dépouillé de tout secours , de traverser le désert pour se rendre à quelqu'endroit habité , n'ayant pour toute défense qu'un épieu de chasseur qui avoit été oublié sur le champ de bataille.

A peine eut-il marché quelques heures , qu'il apperçut dans la campagne un homme en habit de derviche , il se hâta de le joindre , l'aborde & le salue ; le derviche le prévient en entamant lui-même la conversation : « Mon beau jeune homme , lui dit-il , vous êtes nud & blessé : qui vous

208 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
a donc réduit dans le fâcheux état où je vous vois ? » Abaquir n'hésite pas de raconter son aventure à celui qu'il prenoit pour un saint personnage , & lui demanda avec confiance de quoi se nourrir & se vêtir. « Il faut , répondit le derviche , savoir se dépouiller pour habiller son frère , & partager sa nourriture pour le conserver. » En même temps il couvrit le jeune homme de son manteau , le fit asseoir , sortit d'une espèce de bissac quelques dattes , du pain paitri avec du lait de chameau , & une outre de peau de chèvre , contenant cinq à six pintes d'eau : « Tenez , lui dit-il , vous ferez le repas d'un pénitent , je porte ceci sur moi pour le besoin d'autrui & pour le mien , mais nous irons à ma grotte ; vous y trouverez de quoi vous reposer & un peu plus d'abondance. »

Abaquir , avant de manger , rendit grâces au saint prophète d'un secours envoyé aussi à propos : après les premiers besoins satisfaits , le derviche l'engagea de prendre avec lui le chemin de la grotte : elle n'étoit pas fort éloignée.

Abaquir y fut reçu avec toutes les marques d'une charité bienfaisante , ses blessures

furent lavées , on les pansa , & on lui donna une nourriture plus succulente. Dans cette sauvage habitation , les tables & les sièges n'étoient composés que de pierres assemblées grossièrement , les lits n'étoient qu'un tas de mousse ; mais c'étoit beaucoup pour Abaquir qui avoit été réduit à manquer de tout. D'ailleurs , les attentions de son hôte suppléoit aux commodités de ce séjour ; le jeune homme prenoit la plus haute idée de la profession de derviche , puisqu'elle inspiroit des sentimens si humains.

Mon cher enfant , lui disoit l'affectueux personnage , prêtez - vous aux soins que je prends plaisir à vous rendre , ne mettez pas tout sur le compte de la religion. Vous m'inspirez beaucoup d'intérêt , & si vous voulez - vous séparer de moi , il faut attendre que vous soyez parfaitement guéri de vos blessures ; car la sortie de ce désert est très - pénible. »

Le jeune homme ne pouvoit que se montrer bien reconnoissant de tant d'attentions , elles ne lui paroissent point extraordinaires. Habitué aux tendres caresses de sa nourrice , à celles de son père , & à celles du généreux bienfaiteur qui avoit formé

depuis son éducation ; celles du derviche prétendu lui sembloient affectueuses & naturelles. Peu-à-peu celui-ci parvint à connoître toutes les aventures d'Abaquir , & paroissoit y prendre un intérêt toujours plus marqué.

« Ou je suis bien trompé , mon enfant , disoit le solitaire , ou je vous vois réservé pour les plus hautes destinées ; & je me dévoue à devenir votre conducteur dans cette route fortunée ; je vous ferai retrouver ce père qui prenoit tant de plaisir à vous prodiguer ses caresses. — Ah ! si vous le pouvez , répondit Abaquir , conduisez-moi vers lui sur le champ. — Dans l'état où vous êtes ? non , mon enfant , vous ne connoissez pas les hommes ; la nature ne parle point chez les grands en faveur d'un inconnu , couvert d'un vieux manteau de derviche : avant de parvenir à vous faire entendre , vous éprouveriez les traitemens réservés à l'imposture , & il se trouveroit une quantité de gens intéressés à vous interdire tout accès. Mais vous êtes avec un homme qui vous aime , les ressources avec moi ne sauroient vous manquer ; le dégoût des richesses & des vanités de ce monde

m'a fait prendre le parti de la retraite ; mais demain , si je le veux , j'en posséderai plus qu'il n'en faut pour satisfaire l'ambition des plus riches potentats de la terre. Je peux vous en faire voir une partie ; la terre recèle des trésors , je peux la forcer à me les livrer ; non loin d'ici , il y en a un très-abondant ; je vous y conduirai. Vous en ramasserez ce qui vous sera nécessaire pour arriver à la cour de votre père : précédé de cent chameaux , chargés des plus riches étoffes de l'Orient & conduits chacun par un esclave , vous serez environné d'une garde qui vous fera respecter partout où vous passerez.»

Abaquir étoit dans l'admiration ; il ne pouvoit imaginer l'effet de ces magnifiques promesses , en voyant le manteau de bure grossière dont il étoit couvert , les meubles & les ustenciles bizarres de son hôte ; celui-ci , après l'avoir abandonné quelques momens à ses réflexions , reprit ainsi la parole : « oh ! mon enfant ; que l'apparence ne vous trompe jamais ! Plus vous avancerez en âge , plus vous apprendrez à vous défier de ses illusions. Je suis derviche par inclination , mais un autre homme est caché

212 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
sous mon manteau ; il vous a pris en amitié , & c'est lui qui veut accélérer votre bonheur. Tous les habillemens que je porte ne sont pas vils ; en voici un que des hommes forts & puissans peuvent seuls revêtir. » En même temps le faux derviche entr'ouvrit sa soutane , & fit voir une ceinture de soie rouge , jaune & verte. « Prenez confiance , jeune homme ! poursuivit-il , demain je vous ferai voir de grandes choses ; nous nous occuperons de votre fortune ; je saurai , sans être obligé de tant courir , trouver cette singulière excavation dans laquelle vous fûtes élevé , j'en connoîtrai l'architecte ; & dans un mois , après avoir rassemblé nos préparatifs ; nous partirons pour la cour de votre père , avec un cortège qui forcera tout le monde à venir au-devant de nous. »

La découverte de cette ceinture sous des haillons a frappé d'étonnement Abaquir ; il fait fond sur les promesses de son nouveau protecteur , & accepte ses offres. « Au moins , ajouta encore cet homme extraordinaire , dès que vous serez chez votre père , & malgré ce que notre séparation doit vous coûter de peine , j'exige que

vous me laissiez revenir dans ma solitude. — Volontiers, répondit Abaquir ; mais vous ne m'empêcherez pas de vous y ramener. »

Le lendemain matin, le derviche fait prendre au jeune homme un panier avec des provisions pour déjeuner, & un paquet de cordes ; & ils se rendent ensemble au pied d'une montagne escarpée. Quand ils y furent arrivés, le compagnon d'Abaquir l'engage à prendre de nouvelles forces. « Vous pourrez, lui dit-il, souffrir un peu de fatigue, mais en pensant que vous en devez recueillir le fruit, vous redoublez de courage ; ne vous étonnez point des choses que vous allez voir. Cette montagne renferme dans son sein un trésor qu'on ne sauroit évaluer : ces richesses sont abandonnées à des mages comme moi ; mais nous dédaignons d'en faire usage pour nous-mêmes. Ne vous amusez point à ramasser l'or que vous y trouverez en quantité, ne prenez que les pierres précieuses, c'est le meilleur moyen de vous enrichir promptement. »

Après cette exhortation, le derviche se dépouille de son manteau, & paroît en

214 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
magicien : il n'est couvert que de sa large  
ceinture bigarrée, qui lui garnit la poitrine  
& les reins, & dont les extrémités pen-  
dent sur ses jambes ; il prend une bourse  
suspendue à sa ceinture, un instrument  
propre à faire du feu, allume une bougie,  
fait brûler des parfums, & parcourant un  
livre qui couvroit sa poitrine, il prononce  
à voix forte une conjuration magique. A  
peine l'a-t-il achevée que la terre s'ébranle  
sous ses pas, elle s'entr'ouvre devant lui,  
& fait appercevoir à quatre pieds de pro-  
fondeur une pierre de marbre quarree,  
au milieu de laquelle le magicien répand  
aussitôt des parfums ; lorsqu'il présume que  
l'air doit en être purifié & rafraîchi, il  
ceint Abaquir d'une corde sous les bras,  
lui met une bougie à la main, & le des-  
cend dans cette ouverture.

Dès qu'Abaquir y fût arrivé, ses yeux  
furent éblouis par l'éclat des richesses dont  
il se voyoit environné : mais fidelle aux  
avis du magicien, il ne ramassa que des  
pierres précieuses, dont il remplit le panier  
que son guide lui avoit fait descendre avec  
une corde. Quand il fut rempli & remonté  
hors de la fosse, le magicien le prit ; &



au même instant un bruit affreux se fit entendre , la trappe fatale se referme , & le jeune Abaquir se trouve englouti dans les entrailles de la terre , sans espérance d'en jamais sortir.

Il se crut trahi par le magicien , & sans l'énergie de son caractère , il se seroit abandonné au désespoir ; mais après avoir répandu quelques larmes , il retrace à sa mémoire les événemens de sa vie. Menacé dans sa première enfance de devenir la proie d'un lion , la providence l'avoit garanti de ce danger ; attaqué depuis par des voleurs , la même protection l'avoit sauvé : « le bras qui m'a défendu , disoit-il , ne se lassera point encore , je suis innocent & trompé ! » Dans cette confiance , il se prosterne devant celui qui tient la clef des abîmes ; & se repose avec assurance sur son secours.

A la faveur de la bougie qui brûloit encore , il examine l'immense caverne qui lui sert de prison ; il croit appercevoir dans le fond un passage , dont le sentier ne pouvoit se suivre debout ; il en approche avec sa lumière , mais il en sort un air si vis qu'elle s'éteint sur le champ. Loin de

216 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
diminuer son espérance, cet accident semble  
l'avoir accrue ; un vent si violent lui an-  
nonce un passage extérieur ; il s'engage  
péniblement & presqu'en rampant dans  
cette obscurité ; en approchant il entend  
un bruit sourd , dont le murmure lui pré-  
sage quelque événement singulier ; il s'apper-  
çoit bientôt qu'il trempe ses mains & ses  
genoux dans une source d'eau vive , il lève  
la tête , & voyant qu'il peut prendre quel-  
que repos , il s'assied sur une pierre qu'il  
a rencontrée , au milieu du murmure de  
plusieurs autres sources , qui s'échappent  
de ces profondes cavités. Il remplit le creux  
de sa main de cette eau fraîche & déli-  
cieuse ; il en boit ; & après avoir repris  
des forces il continue cette route fatigante.  
Mais les petits ruisseaux, qui jusques-là ne  
faisoient que courir sur la terre , se sont  
creusés un lit ; il est forcé d'y entrer , plus  
il marche , & plus le risque augmente ; il  
se met à la nage. Enfin l'obscurité com-  
mence à se dissiper autour de lui ; la caverne  
s'étend , s'aggrandit , & donne une foible  
entrée au jour , qui semble annoncer une  
prochaine issue : les forces du nageur aug-  
mentent avec son espoir ; & il se trouve  
bientôt

bientôt sous la voûte des cieux, au moment où le soleil en abandonnoit la parure à la déesse des ténèbres.

Il étoit temps qu'Abaquir se reposât sans crainte, ses forces étoient épuisées : il se coucha sur la terre, & vaincu par la fatigue il s'endormit bientôt. Il n'eut pas besoin de se débarrasser du peu de vêtemens mouillés qu'il avoit reçus du magicien ; les frottemens des cailloux en avoient emporté une partie, & le reste n'étoit plus que des lambeaux.

Cependant le chant des oiseaux annonçoit le retour de l'aurore ; les premiers rayons du soleil réveillèrent Abaquir. Ce jeune prince en ouvrant les yeux se rappelle les dangers auxquels il vient d'échapper ; il en retrace à sa mémoire les plus légères circonstances ; il crut se ressouvenir d'avoir aperçu dans l'affreux souterrain qu'il a traversé, les cadavres des victimes de l'ambition du malheureux magicien ; ce souvenir remplissoit son ame de terreur & d'épouvante, mais en même temps il sentoit le prix des bienfaits de la main Toute Puissante qui l'avoit miraculeusement arraché de ce tombeau ; ses yeux élevés au ciel, remplis

218 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
de larmes , exprimoient sa reconnoissance ;  
& ses lèvres célébroient les louanges de  
Dieu & de son prophète.

Ces premiers devoirs étant remplis , il  
falloit appaiser par quelque nourriture la  
faim dont il étoit dévoré ; en parcourant  
les bords du petit lac où il se trouvoit , il  
apperçut quelques roseaux dont il suçoit les  
tiges & broyoit les racines avec ses dents ;  
il fouilloit de tous côtés la terre , qui lui  
procuroit les ressources dont il avoit un  
pressant besoin : à force de soins & de  
patience il a enfin repris ses forces avec le  
courage : alors il ramasse quelques lam-  
beaux de ses habits déjà séchés par le soleil ,  
les attache à une ceinture faite de feuilles  
de roseaux ; à force de recherches , il par-  
vient à trouver un bâton qui lui sert à-la-  
fois d'appui & de défense , & arrive avec  
beaucoup de fatigues sur une petite plaine ,  
d'où il découvre une ville voisine ; dont il  
suit le chemin qui s'offroit devant lui.

Dès qu'il fut apperçu des habitans , un  
d'entr'eux courut au-devant de lui , &  
parut jaloux de lui prodiguer les secours  
dont son extérieur annonçoit les besoins ;  
il le força bientôt de prendre un asile dans

sa maison : il y fut reçu avec bonté, on écoute avec intérêt le récit de ses aventures, il a trouvé des confidens de ses malheurs. Et sans nous inquiéter pour le moment du sort de ce jeune prince, revenons auprès du sultan Hebraïm son père, bien plus tourmenté que lui, par l'accomplissement du présage fatal.

Le surlendemain de la défaite du lion étoit le terme rigoureux assigné par les astrologues : le sultan croyant recueillir enfin le fruit de ses soins & de sa prudence, se présente au sommet de l'ouverture ; & annonce comme à l'ordinaire son arrivée par le bruit du cor : mais personne n'ayant répondu à ce premier signal, Hebraïm, inquiet de ce silence, fait descendre des officiers dans la fosse, qui après bien des perquisitions inutiles n'y trouvèrent qu'une patte de lion ; ce malheureux père ne doute plus de la perte de son fils, il revient en hâte à son palais, & fait venir les mêmes astrologues qu'il avoit consultés ci-devant sur le sort de son fils : « Infortuné que je suis ! leur dit-il, votre fatale prédiction est vérifiée, mon fils a été dévoré avant l'expiration des sept années ; car je n'ai

retrouvé dans la retraite que je lui avois ménagée , que la patte d'un énorme lion. — Invincible sultan ! répondirent les astrologues , puisque l'événement vous force à reconnoître la vérité de notre horoscope , nous devons vous féliciter aujourd'hui d'être à l'abri d'une mort inévitable , que celui dont vous pleurez la perte vous auroit donnée : votre fils succombant à sa destinée est mort innocent , & vous êtes préservé.

Cette réflexion apporta quelque soulagement à la juste douleur du sultan , & le temps acheva d'en effacer le souvenir.

Cependant Abaquir, que nous ne devons pas perdre de vue , s'ennuyoit de son oisiveté dans la petite ville où on l'avoit si bien reçu. Son hôte avoit , avec une nombreuse famille , peu de ressources pour son entretien. Le jeune prince ne voulant pas lui être à charge , alloit souvent chasser dans la campagne ; un jour qu'il avoit tué un daim , & qu'il se disposoit à le charger sur ses épaules , il se vit environné tout-à-coup d'une troupe de cavaliers , & se trouva sans s'en douter au milieu d'une bande de voleurs. « Camarade ! lui dit le chef , vous chassez à pied & ne portez qu'un arc ; il y

a cependant dans ces déserts bien des lions & des tigres , & quelque jour vous pourriez trouver votre maître. Venez à la chasse avec nous , & nous vous donnerons un excellent cheval. »

Abaquir , déjà porté pour la chasse , crut avoir trouvé l'occasion de suivre son inclination , & de soulager ses hôtes de son entretien : il répondit naïvement à cette offre , en acceptant , dit-il , la grâce qu'il vouloit lui faire de l'admettre parmi eux. Le chef de la troupe comprit par cette réponse que le jeune homme , encore novice , n'avoit pas saisi le vrai sens de sa proposition ; & reprit ainsi la parole : « puisque vous voulez bien vous joindre à nous , nous déjeûnerons ensemble pour lier connoissance. » Là-dessus le reste de la troupe descendit de cheval , on ouvrit les havresacs , & chacun se mit en devoir de satisfaire son appétit. « Puisque vous êtes des nôtres , dit le chef ; il faut que je vous mette au fait des loix par lesquelles nous nous gouvernons ; nous nous aimons & nous secourons en frères , nous partageons nos proies également , & nous nous jurons une fidélité à la vie & à la mort. — J'ai

222 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
déjà vécu parmi des chasseurs , reprit Aba-  
quir ; j'aimois cet état , & vous apprendrez  
de moi que si je ne leur dois pas le jour ,  
je leur suis redevable de la vie : vos loix  
me paroissent fort équitables. — Puisqu'il  
est ainsi , dit le chef , il ne me reste plus à  
vous instruire que de notre police. Quoique  
je ne sois que votre égal , tout ici me rend  
obéissance comme au chef ; & comme il  
faut qu'on me craigne & qu'on me res-  
pecte , je traite avec la dernière rigueur  
tous ceux qui n'obéissent pas à mes ordres.  
— Dès que vous marchez en troupe , dit  
Abaquir , il faut bien qu'il y ait de la subor-  
dination. — Jurez donc sur l'alcoran , &  
par le nom du saint prophète , reprit le  
chef , de vous soumettre à toutes nos loix  
sans restriction. » Dès qu'Abaquir eut en-  
tendu parler du divin livre , il crut être  
avec des saints ; & sans hésiter il prit l'al-  
coran , le porta trois fois sur son cœur ,  
sur sa tête , & sur ses lèvres ; & promit  
au-de-là de ce qu'on exigeoit de lui : il  
s'enrôloit ainsi , sans le savoir , au nombre  
des premiers scélérats des déserts. Tous  
ses nouveaux camarades l'embrassèrent  
avec joie ; il monte un beau cheval , on



le couvre d'un manteau, & il est armé d'un fabre, d'un arc, & d'une lance : Abaquir étoit content, & ne s'apperçut que le lendemain de la témérité des engagemens qu'il avoit contractés.

Ces brigands se répandent bientôt dans les déserts, volent & pillent les voyageurs & les caravanes ; leur nombre s'augmente chaque jour par le succès de leurs funestes expéditions ; les ravages deviennent si considérables, que le souverain de ces contrées se met lui même à la tête de quelques troupes pour les poursuivre ; c'étoit le sultan Hebraïm. Il parvient à envelopper de toutes parts les brigands ; Abaquir se trouvant à la tête de la bande, fut particulièrement l'objet de la poursuite du sultan ; mais le jeune homme prévenant le danger qui le menace, blesse son adversaire d'un coup de flèche, tandis que d'un autre côté les sujets du prince se sont rendus maîtres des voleurs ; ce qui ne périt pas sous le glaive, reste prisonnier, & ils ont enfin purgé ces déserts de cette troupe vagabonde & funeste.

Cependant le sultan étoit blessé assez grièvement ; de retour à sa capitale, & après avoir fait apporter quelques remèdes

à son mal, il fit venir les astrologues : « Im-  
posteurs ! leur dit-il, aviez-vous prévenu  
que je dusse mourir de la main d'un bri-  
gand ? Vous qui me menaciez uniquement  
de celle de mon fils. — Sultan ! répondirent-  
ils ; tout ce que nous vous avons prédit n'est  
que trop malheureusement vrai ; que votre  
hautesse examine le coupable, qu'elle s'in-  
forme de quelle main est partie la fatale  
flèche, & qu'elle nous juge ensuite. »

Hebraïm fait amener en sa présence tous  
les prisonniers, leur promet la vie & la  
liberté, s'ils lui font connoître celui qui l'a  
bleffé.

« C'est moi, dit Abaquir avec courage :  
j'ai eu le malheur d'attenter sur les jours de  
mon souverain que je ne connoissois pas,  
& je mérite la mort. — Rassurez-vous,  
jeune homme ! dit le sultan étonné : dites-  
moi seulement qui vous êtes, & quel est  
votre père ? A cette demande, Abaquir en-  
tra dans tous les détails qui étoient à sa  
connoissance, jusqu'à celui où le lion le  
bleffa & dévora sa nourrice. Le récit fut  
interrompu par l'altération sensible qui se  
fit remarquer sur le visage du sultan ; mais  
un peu remis de cette première émotion,

Hebraïm sollicita vivement le récit de ses aventures ; le jeune prince continua de parler , & finit par dépeindre la frayeur dont il avoit été saisi en combattant le sultan..... « Arrêtez ! dit Hébraïm les larmes aux yeux ; approchez-vous de moi , faites-moi voir la morsure du lion : Abaquir obéit. » Je touche la vérité , s'écria le sultan en examinant la cicatrice : « Ne balancez plus , mon cher fils , venez dans mes bras ; que j'aie du moins la consolation avant de descendre au tombeau de retrouver mon fils unique. » Astrologues ! dit - il , en se tournant de leur côté : « vous m'avez dit la vérité autant qu'il vous étoit possible de la dire ; mais j'eus tort de vous consulter sur ma destinée ; nous devons nous résigner en silence au décret prononcé sur nous , en cherchant à l'éviter nous ne faisons qu'en aggraver le poids. » Puis s'adressant à toute la cour : « Vifirs ! & grands du royaume , leur dit-il , reconnoissez pour votre légitime souverain Ben - Hebraïm mon fils unique , aidez - le à remplir dignement les pénibles fonctions du trône. »

Abaquir ayant été couronné sur le champ sous le nom d'Abaquir - Ben - Hebraïm, son

226 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
père se résigna à la mort ; il fit arracher de son corps la flèche qui y étoit entrée , & sa vie s'échappa avec le sang qu'il perdit de cette large blessure , en respectant le décret dont il avoit attiré sur lui l'exécution , & bénissant Dieu de laisser un digne héritier de sa couronne.

Ben-Hebraïm , appelé de bonne heure à régir des états , mais instruit par l'adversité , nourri dans l'activité , & vertueux par principe , se montra digne de la confiance publique. L'aventure du magicien & des brigands l'avoit mis en garde contre les apparences ; il fit grâce à ces derniers ; mais il désiroit ardemment que le ciel fit tomber l'autre sous sa main , pour qu'il pût en faire un exemple de justice.

Un jour que ce jeune sultan parcouroit les marchés de la ville , à la faveur d'un déguisement , il apperçut dans le Kane un étranger autour duquel la curiosité attiroit la foule. On y admiroit des diamans & des bijoux de la plus grande beauté.

Ben-Hebraïm observe avec attention cet étranger , & sous les riches vêtements d'un Arménien , il reconnoît son malheureux derviche ; l'accent de sa voix ,

& son air emphatique le caractérisoient à ne pouvoir s'y méprendre.

Le sultan revient aussitôt à son palais, & fait venir secrètement le plus jeune des voleurs, qu'il avoit gardé auprès de lui, à cause des heureuses dispositions qu'il avoit découvertes en lui, & de l'averfion qu'il avoit témoignée pour l'état qu'il avoit jadis embrassé par contrainte.

« Margam ! lui dit - il , j'ai besoin de vous , pour m'aider à délivrer la terre d'un homme des plus dangereux : & il lui traça en même temps la conduite qu'il doit tenir dans le plan qu'ils ont arrêté entr'eux.

Deux jours après, Ben-Hebraïm envoya au Kane son premier eunuque accompagné de quatre officiers du palais, & une suite d'esclaves, pour inviter le jouaillier arménien Doboul à se rendre au palais de la part du sultan ; on lui menoit pour cet effet le plus beau cheval des écuries.

Le faux Arménien est surpris de tant d'honneurs, & n'imaginant d'autre motif à cette invitation que celui de la curiosité, il rassemble ses effets les plus précieux, & se propose d'éblouir tous les yeux par

228 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
la magnificence du présent qu'il va porter  
au sultan ; il en charge deux de ses pro-  
pres esclaves , & se laisse conduire par le  
premier eunuque.

Dès qu'il arrive aux portes du palais ,  
une députation du sultan , ayant un offi-  
cier à sa tête , vint lui présenter une boîte  
richement ornée & remplie de Bétel (1).  
Toutes les salles du palais qu'il traversa  
étoient parfumées d'aloës & de sandal ; il  
pénètre ainsi jusqu'au cabinet le plus reculé  
de l'appartement du sultan.

Margam sous les habits du sultan , assis  
sur un sofa élevé , bien instruit de ce  
qu'il devoit faire & dire , attendoit l'étran-  
ger. Avant de se concerter avec lui, Ben-  
Hebraïm avoit acquis des lumières sur le  
costume magique , dont on appercevra  
bientôt l'effet.

A l'aspect de Doboul , Margam descend  
du sofa , vient au-devant du faux Ar-  
ménien sans lui donner le temps de faire  
les génuflexions d'usage , le fait asseoir

---

(1) *Bétel*. Plante qui croît dans les Indes. Elle  
s'attache aux arbres comme le lierre. Les Indiens en  
font grand cas & la croient propre à affermir les  
gencives & pour l'estomac.

à ses côtés sur le sofa en lui cédant la droite. « Permettez cet hommage , ajouta-t-il , c'est celui d'un jeune magicien envers son maître. Doboul étonné gardoit le silence : » Voici mes preuves ! poursuivit Margam , & en découvrant son Doli-man , il fit appercevoir la ceinture rouge , jaune & verte , qui charroit sa poitrine. « J'aspirois , continua le faux sultan , à me rapprocher d'un homme pour lequel des moyens extraordinaires m'avoient inspiré autant de respect que de curiosité , le moment est venu , & je m'en félicite.

« Sultan ! répondit Doboul , quand la science est réunie au pouvoir , il faut que tout fléchisse , & vous me voyez dans l'admiration d'être à portée de baiser les pieds d'un autre Salomon. — Laissons aux hommes ordinaires , dit Margam , le goût pour les respects extérieurs , je désire acquérir de nouvelles lumières sans rechercher de vains hommages. Qu'est-ce , d'ailleurs , qu'une souveraineté terrestre , assujettie à tant de travaux , exposée à tant de périls , auprès de celle dont vous jouissez ? Quel bonheur de pouvoir acquérir d'immenses richesses , & d'en répandre les

230 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
dons, sans être à charge à personne ! —  
Je ne puis, ô sage sultan, répartit Doboul, qu'applaudir à cette noble ambition & à ces sentimens vertueux. Nous pouvons nous rendre maîtres de bien des choses avec beaucoup de facilité, & sans livrer des peuples entiers aux horreurs des combats, & à la misère ; nous ne sacrifions qu'un seul homme. Voilà précisément, interrompit Margam, ce que je voudrois éviter ; je voudrois pouvoir sauver un homme, & c'est à ce sujet que je desirois vous consulter. Le sauver ? dit Doboul. Dès qu'il y est prédestiné, on ne le préserveroit pas même en se mettant à sa place. — En ce cas, il faut l'abandonner ; mais je voudrois du moins que ce ne fut qu'un esclave : « Sultan ! vous n'obtiendrez rien, il faut que la victime soit de prix, & d'une naissance distinguée. — Mais il me semble, dit Margam, qu'on s'expose dans un choix pareil à des ressentimens dangereux. — On a le moyen de consulter auparavant, répondit le magicien ; c'est ce que je fis dans la dernière recherche, & il me fut répondu : *Pour que Margam courût quelque danger, il faudroit qu'il se rencon-*

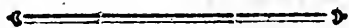


*trât sur terre avec sa victime.* Or, lui en ayant mis plus de deux cent toises sur la tête, je ne crains plus le danger de son retour.»

Après avoir fait semblant de rêver, Margam ajouta : « Il faudra donc vaincre mes scrupules ; il ne me reste qu'une chose à délirer de vous. Nous pourrons opérer ensemble pendant votre séjour ici, je vais vous montrer le livre que j'ai sur la poitrine, communiquez-moi le vôtre. Doboul ne peut refuser, il est dans un lieu où tout est soumis au pouvoir du sultan : Margam prend le livre, il s'approche sans affectation d'une cassiolette ardente, & le jette dedans : le magicien veut l'en retirer, au même instant le vrai sultan sortant de derrière un rideau, prévient son mouvement & l'arrête. « Scélérat ! lui dit-il, ton heure est venue ; tu es en présence d'Abaquir ta victime, & en même temps de Ben-Hébraïm souverain de ces lieux ; puis adressant la parole à son page : » Margam ! lui dit-il, quittez vos habillemens royaux, & faites avancer mes eunuques ! Infâme magicien ! continua-t-il en parlant à Doboul ; vois comment les fausses illusions de ton

232 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
art t'ont précipité sous le glaive dont tu  
devois être frappé ; où s'enfuira le crime  
quand le ciel le poursuit ? quand la ven-  
geance divine sort des entrailles de la terre  
pour le frapper ?

A ces paroles , le magicien demeuroit  
pétrifié , mais bientôt les remords affreux  
déchirant sa conscience , sembloient opérer  
chez lui l'effet du brasier ardent qui dévo-  
roit son livre abominable : « Je brûle , »  
s'écria-t-il à diverses reprises , en poussant  
des cris douloureux. « Qu'il soit conduit  
hors du palais ! dit le sultan , & qu'on lui  
tranche la tête en présence de ses esclaves ,  
& du peuple qui y est rassemblé.



Aladin finit ainsi l'histoire du sultan He-  
braïm & de son fils. Et après un moment  
de silence , il adressa de nouveau la parole  
à Bohetzad.

« Sire ! Je pourrois appliquer ici à mes  
propres aventures les justes réflexions qui  
découlent de l'histoire que vous venez d'en-  
tendre ; mais si le décret du ciel n'a pas mar-  
qué ma délivrance , il n'est aucun moyen  
qui puisse me sauver du péril où je me trouve

engagé : les caractères imprimés sur mon front décident de mon salut, du succès ou de la honte de mes ennemis ; mais à tout événement je demeurerai riche de mon innocence , & elle triomphera tôt ou tard.

Bohetzad, plus irrésolu que jamais , décida par un signe qu'on eut à reconduire le surintendant dans les prisons.

Le dixième jour venoit de paroître, depuis que la condamnation du jeune Aladin se trouvoit ainsi différée , c'étoit un temps de fête. Les grands , les courtisans , la noblesse du royaume se rassembloient auprès du trône , c'étoit pour eux un devoir d'obligation. Les dix visirs avoient là toutes leurs créatures ; quelques-unes d'elles , autorisées par les fonctions de leur état , entreprirent de parler contre le surintendant , en répétant tout ce qui avoit été dit de plus fort & de plus captieux , pour décider le souverain à armer contre ce criminel prétendu toute la sévérité de la justice. On finit par insinuer que , né de caste de brigands , on ne devoit attendre de lui que des forfaits ; chacun paroissoit

234 SUITE DES MILLE ET UNE NUIT,  
appuyer ces assertions par les regards & les attitudes.

L'unanimité de ces avis, en apparence si désintéressés, ébranlèrent de nouveau le monarque. Il se crut obligé de reconnoître ces marques de zèle par un remerciement, & de justifier l'indécision de sa conduite. « Je ne prétends point, dit-il, que l'attentat demeure impuni ; mais je voudrois que le coupable lui-même, convaincu d'avoir mérité la mort, fût forcé de reconnoître l'équité du jugement qui l'y condamne. Après cette observation, il ordonna que le coupable, toujours chargé de ses fers, fut ramené devant lui : « Auda- cieux jeune homme, lui dit-il ; tu vois autour de moi les représentans de ma nation, pour qui la durée de tes jours est un supplice ; ce n'est que par ta mort que les clameurs de mon peuple peuvent être apaisées.

« Sire ! répondit Aladin avec respect & dignité, je rejette toujours loin de moi jusqu'à l'ombre du soupçon, pour le crime odieux dont tant de voix semblent m'accuser & poursuivre la vengeance. Si la nation étoit ici dignement représentée,

sa voix feroit celle de Dieu & s'élèveroit en faveur de mon innocence ; cette voix , aux sons de laquelle tout est sourd dans ce moment , retentit cependant au fond du cœur de votre majesté. L'oiseleur a moins de pouvoir pour étouffer dans ses mains le foible oiseau qu'il y tient , que vous n'en avez pour m'ôter la vie ; votre seule clémence ne vous feroit pas aussi long - temps délibérer , si le doigt de Dieu ne balançoit pas dans votre cœur l'atrocité des imputations dont on me charge , & si la force de l'étoile qui dirige mon sort ne s'opposoit pas à ma chute. Je retrouve dans les aventures de la famille de Selimansha une foule de rapports avec les miennes. Balavan son fils éprouva , en voulant faire mourir un de ses neveux , que toute la puissance humaine ne peut avancer l'instant de la mort marqué par la Providence. — Je serois curieux de savoir , dit Bohetzad , si tu nous feras retrouver dans l'histoire de cette famille , l'exemple d'une ingratitude semblable à la tienne ? »

*Histoire de Selimansha , & de sa famille.*

SIRE , reprit aussitôt le jeune surinten-

dant : l'histoire nous a conservé la mémoire d'un roi de Perse , nommé Selimansha , qui possédoit toutes les qualités d'un grand souverain : sa famille consistoit en deux princes : mais elle s'étoit augmentée d'une fille unique de Kalisla son frère , que celui-ci en mourant avoit confiée à ses soins. Sensible à cette préférence , Selimansha n'oublia rien pour répondre à cette confiance : l'amour fraternel , joint aux vertus les plus pures , l'engagèrent à donner les plus grands soins à l'éducation de cette princesse , qu'il regardoit comme sa fille ; des attentions si marquées , des prévenances si délicates , trouvèrent dans cette jeune élève les dispositions les plus heureuses , & en firent bientôt un chef-d'œuvre de perfection.

Dès l'âge de douze ans , les agrémens du corps & les grâces de l'esprit la faisoient remarquer des personnes de son sexe , ainsi que l'étoile du matin au sein du firmament. Sa mémoire très-ornée lui fournissoit des ressources continuelles pour faire briller la solidité de son jugement ; elle possédoit l'alcoran de manière à en réciter les chapitres à volonté , elle en expliquoit le sens

moral avec une précision qui charmoit tous ses auditeurs.

Selimansha voyant son aimable nièce en âge d'être mariée , crut ne pouvoir mieux disposer de sa main qu'en faveur d'un de ses fils ; il en fit la proposition à la princesse , la laissant maîtresse absolue du choix. « C'est votre bonheur que je cherche , ma fille ; prononcez , & ma volonté suivra votre décision.

« A qui puis - je mieux m'en rapporter qu'à vous ? répondit Chamfada , je m'abandonne à la tendresse dont le père le plus chéri me donne chaque jour des preuves si touchantes , & je me sou mets avec plaisir à tout ce que votre sagesse ordonnera de moi.

Je suis flatté de votre confiance , reprit le bon monarque , & je redoublerois de tendresse pour vous , si je croyois qu'elle pût augmenter. Puisque vous me laissez le maître de disposer de votre sort , je l'attacherai à celui de mon second fils ; l'heureux rapport que j'ai remarqué dans vos caractères , semble me promettre l'union la mieux assortie ; je distingue en lui des vertus , qui se développant , deviendront

238 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
bientôt les rivales des vôtres ; vous êtes  
née pour régir des états , je lui crois les  
qualités dignes du trône ; en lui donnant  
votre main , & lui destinant ma couronne ,  
je fais votre bonheur , le sien , & celui de  
mes peuples. »

L'aimable princesse baissa les yeux , en  
remerciant son oncle de l'excès de ses bon-  
tés. Selimansha fut ordonner sur le champ  
les préparatifs nécessaires pour la célébra-  
tion du mariage.

Des réjouissances publiques la suivirent ,  
& manifestèrent la satisfaction générale ;  
elles durèrent soixante jours : ce terme étant  
arrivé , Selimansha , jaloux de son repos ,  
abdiqua la couronne , & plaça sur le trône  
celui de ses fils au bonheur duquel il  
venoit d'unir l'aimable Chamfada.

Balavan , l'ainé des fils de Selimansha ,  
s'attendoit à monter sur le trône après la  
mort de son père. Epris des charmes de sa  
belle parente , il comptoit lui offrir sa main  
& l'associer à sa fortune : le dépit & la ja-  
lousie s'emparèrent de son cœur , lorsqu'il  
vit passer dans les mains de son frère le  
rang & le bonheur auquel il secroyoit  
appelé , au - moins par droit d'aînesse ;



quand son mérite n'auroit pas été un titre à cette préférence , il favoit que les souverains de cette partie de l'Orient étoient les maîtres de choisir leurs successeurs dans leur famille , sans égard aux prérogatives de l'âge ; mais l'impétueux Balavan pensoit qu'on devoit déroger en sa faveur à l'usage , & se conformer à celui des autres nations.

La naissance d'un fils , dont la reine accoucha heureusement , vint augmenter la rage de ce furieux , & fut un obstacle de plus à ses prétentions ; cet événement mit le comble à son désespoir , il trouva le moyen de s'introduire secrètement dans l'appartement du roi son frère , & d'une main forcée lui plongea son poignard dans le sein ; il pénétre avec les mêmes précautions & le même dessein dans celui où reposoit l'enfant ; mais découvrant le voile qui cachoit ce jeune prince , plus beau que le jour , un sentiment surnaturel sembloit retenir son bras : « Tu serois mon fils , se disoit-il , si l'injustice ne m'eut pas ravi le cœur & la main de Chamfada , » & reconnoissant en même temps dans cette innocente victime les traits de celle dont il adoroit les

240 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
charmes , une émotion involontaire lui fit  
porter un coup mal assuré , le poignard va-  
cille dans sa main tremblante , & frappe  
sans blesser mortellement.

Balavan n'eut pas épargné sa belle-sœur ,  
s'il ne se fut flatté d'obtenir sa main ; mais  
cet espoir retint son bras homicide : quant  
à Selimansha , il put échapper au monstre  
par la vigilance de ses gardes. Au moment  
où celui-ci s'approchoit de l'appartement  
de son père , dans l'affreux dessein de cou-  
ronner ses forfaits par le parricide , il fut  
aperçu par un esclave , qui aidé des eunu-  
ques de la garde , força le meurtrier de  
renoncer à l'espoir que sembloit lui pro-  
mettre le succès du crime qu'il alloit com-  
mettre ; voyant alors qu'il ne pouvoit  
échapper aux soupçons , il prit la fuite ,  
& fut se cacher à l'extrémité des frontiè-  
res , dans un château fortifié par la nature  
& par l'art.

Le jour , qui commence à paroître , va  
révéler bientôt les horreurs de cette nuit  
sanglante. Aux premiers rayons de l'aurore ,  
la nourrice vient allaiter son tendre nour-  
rison , dont le sang inonde le berceau ;  
éperdue , elle court à l'appartement du roi

&c

& de la reine annoncer cette fatale nouvelle ; le désespoir & les cris la précèdent , & réveillent Chamfada. Cette malheureuse-reine ouvre les yeux , l'époux qui respiroit à ses côtés ne vit plus , les cris de la nourrice lui font redouter des malheurs plus terribles encore : épouse & mère éplorée , elle court au berceau de son fils , le prend dans ses bras , il respiroit encore ! Elle conçoit l'espérance de le sauver ; tout le palais est en mouvement , Selimansha arrive avec ses eunuques , les chirurgiens sont appelés , l'art & les soins vont rendre la vie à cette innocente créature ; mais ils s'épuisent en vain sur le corps du jeune monarque dont l'infortunée Chamfada pleure la perte.

Les herbes aromatiques & vulnérables , les baumes de l'Orient ont opéré sur la blessure de l'enfant , & ranimé les espérances de sa mère : il a repris le sein de sa nourrice , & l'héritier présomptif de Selimansha est enfin hors de tout danger.

Cependant le vieux monarque cherchoit à découvrir le meurtrier de ses enfans : la fuite précipitée de Balavan , son poignard teint de sang qu'on retrouva dans l'appar-

242 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
tement, décidèrent bientôt des soupçons  
que son caractère vicieux avoit fait naître  
d'abord. Le vieillard infortuné résistoit  
avec peine à l'excès de sa douleur : « Ciel !  
s'écrioit-il , éloignez de moi l'ange de la  
mort, puisque vous voulez que je sois en-  
core utile sur la terre : » après cela il fit  
assembler les grands , les visirs , & leur  
annonça qu'il alloit prendre les rênes du  
gouvernement.

Ses premiers soins furent de consoler la  
triste Chamfada , & de concert ils dirigè-  
rent leurs attentions sur l'aimable nourrisson  
que la Providence avoit préservé ; en for-  
tifiant son tempérament, on formoit aussi  
son esprit & son cœur : la mère lui ex-  
pliquoit les passages de la loi, dont les  
préceptes devoient diriger ses mœurs & sa  
conduite , & le vieillard l'instruisoit dans  
la grande connoissance du monde & des  
hommes.

Dès l'âge de huit ans , le jeune prince  
étoit si robuste qu'il étoit en état de ma-  
nier les armes , & de supporter les fatigues  
du cheval. Au bout de quelques années  
toutes ses qualités morales se dévelop-  
pèrent , & promirent d'effacer un jour

toutes celles dont avoit brillé le roi son père.

Alors Selimansha jugeant que son petit-fils, aidé de bons conseils, étoit en état de porter la couronne, lui remit les rênes de l'empire au milieu du divan assemblé, & le fit proclamer roi sous le nom de Shafeliman, aux acclamations du royaume, dont les peuples, consternés encore du coup affreux qui leur avoit enlevé un souverain adoré, sembloient promettre à son héritier le même attachement, & en attendre le même amour.

Le nouveau roi, dirigé par de sages conseils, ne démentit point les heureuses préventions de ses sujets en sa faveur, les cadis & les visirs remplissant dignement les devoirs de leurs charges firent aimer les lois, dont l'exécution sage & prompte assuroit le bonheur de tous. Aussi exact aux devoirs de la religion, qu'à ceux du trône, Shafeliman faisoit régulièrement ses ablutions, assistoit aux prières dans les mosquées, tenoit trois divans par semaine, travailloit journellement avec ses ministres, & se portoit sur le champ dans tous les endroits où sa présence nécessairement le retour

244 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
de la tranquillité & du bon ordre. Les  
peuples heureux sous son gouvernement  
jouissoient en paix de leur félicité, quand  
de nouveaux forfaits vinrent la troubler,  
& ravir l'espérance d'un bonheur durable.

Le scélérat Balavan , poursuivi par les  
remords du crime affreux qu'il avoit com-  
mis , ne se croyant pas en sûreté chez un  
peuple à qui il étoit odieux , sortit de la  
place forte dans laquelle il s'étoit réfugié,  
& tenta de se retirer en Egypte pour im-  
plorer la protection du souverain de ce  
vaste empire : là , déguisant ses forfaits , il  
se présente comme un prince infortuné ,  
victime d'une femme , & sacrifié par un  
père que son grand âge rend imbécille. Le  
roi d'Egypte l'accueille avec bonté , & se  
préparoît à lui donner des secours , lorsqu'un  
envoyé de Selimansha arriva & demanda  
audience.

Ce vieux monarque , instruit par ses  
émisaires de la route qu'avoit prise Bala-  
van , avoit député à toutes les cours auprès  
desquelles ce scélérat pouvoit mendier une  
retraite ou de l'appui ; un signalement fort  
détaillé dépeignoit le fugitif , & faisoit  
connoître tous ses crimes.

Le foudan, en communiquant au coupable les dépêches qu'il venoit de recevoir, ordonna sur le champ qu'il fût renfermé dans une étroite prison, en attendant l'arrêt que prononcera contre lui un père irrité. Tel fut l'ordre intimé à Balavan, tel fut le sens de la réponse de celui-ci au roi Selimansha ; mais ce père trop foible & trop tendre commit à la fois deux fautes majeures en politique.

Pour armer contre son fils toute la colère du souverain d'Egypte, il lui avoit dissimulé que le jeune Shafeliman avoit échappé au coup mortel dont il avoit été frappé : il ne détruisit point dans sa seconde lettre cette opinion, & engagea le roi d'Egypte à rendre la liberté au coupable. « Déjà trop malheureux, disoit-il, je ne veux pas fouiller ma main en traçant l'ordre du trépas de mon fils : qu'il erre partout, privé de ressources & de secours, n'ayant pour compagnons que ses remords, pour société que les tigres moins inhumains que lui. Qu'assiégé de besoins, rongé de douleur, odieux aux autres, il soit lui-même l'instrument de ma vengeance, que j'abandonne au roi des rois. »

Sur cette résolution, le foudan fit sortir Balavan de prison, & le bannit à jamais du royaume : il en rendit compte à Selimansha, & entama avec lui une négociation moins défagréable.

La réputation des charmes & des qualités estimables de Chamfada avoit percé jusqu'en Egypte. Benfirak, ce même foudan dont nous venons de parler, voyant qu'il étoit possible d'obtenir sa main, en fit la proposition à Selimansha, dans les termes les plus pressans & les plus respectueux, le priant de lui ménager l'aveu de celle que la nature & le sang lui avoient soumise comme nièce & belle-fille.

Le vieux monarque de Perse, fatisfait d'une demande qui offroit à son aimable nièce le plus avantageux des établissemens, lui en fit sur le champ l'ouverture. La sensible Chamfada ne put l'entendre sans répandre des larmes, son cœur étoit encore tout entier à l'époux qu'elle avoit perdu, & il falloit s'arracher des bras de son oncle & de son enfant, pour ouvrir son ame aux impressions d'une nouvelle tendresse : « Ah ! mon oncle, disoit-elle, quels sentimens remplaceront jamais ceux dont j'é-



ptrouve ici la douceur ? Où trouverois-je des devoirs plus agréables à remplir — Ma chère fille , reprit Selimansha , vous êtes recherchée par un des plus puissans monarques du monde ; on fait un grand éloge de ses vertus , on parle avantageusement de sa personne. Votre fils , que j'ai placé sur mon trône , a besoin d'une protection plus active & plus durable que la mienne ; vous saurez ménager par votre adresse une étroite alliance entre les deux monarques ; mais n'oubliez pas que pour obtenir l'expulsion de Balavan , je l'accusai du double crime d'avoir assassiné son frère & son neveu. Shaseliman règne en Perse comme un descendant de ma maison , sa mère doit être inconnue de Bensirak. Vous lui deviendrez plus chère , lorsqu'il pourra espérer de ne partager vos affections avec personne , & qu'elles ne se répandront que sur les enfans qui naîtront de votre union. Mon expérience m'apprit à connoître les faiblesses du cœur humain : l'homme puissant se défie toujours des discours de l'intérêt personnel ; vous pouvez rendre à votre fils , sur le trône de Perse , des services importants , comme à un parent éloigné , sans

248 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
qu'on vous soupçonne de sacrifier les intérêts de votre mari & de vos enfans, & si vous parliez pour un fils, vous pourriez paroître une mère aveuglée par un excès d'amour. Nous sommes d'ailleurs trop heureux que Bénéfirak, épris de vos charmes, attende de notre grâce ce que sa puissance pourroit nous ravir : n'attirons point par un refus le fléau de la guerre sur nos peuples, & sacrifions à leur repos & à nos intérêts le plaisir que nous aurions de vivre ensemble. »

Chamsada n'opposa rien à des raisons plus spécieuses que solides, & Selimansha répondit aussitôt au soudan, que sa nièce se trouvoit trop honorée du choix du puissant souverain de l'Egypte, & qu'elle étoit prête à s'unir à lui. A la réception de cette nouvelle, le soudan enivré de joie envoya un ambassadeur avec un superbe cortège pour aller chercher son épouse : Selimansha, instruit de l'arrivée du ministre Egyptien dans ses états, fut à sa rencontre à vingt lieues au-delà de sa capitale, le reçut dans un camp magnifique, & après l'avoir fêté pendant deux jours, il lui remit sa nièce. On abrégéa

les cérémonies , autant pour satisfaire l'impatience du foudan , que pour cacher à l'ambassadeur le secret de l'existence du fils de Chamfada : le vieux monarque se donnoit alors la qualité d'envoyé du roi de Perse pour remplir les conditions du traité.

Dès que Chamfada fut arrivée dans la capitale de l'Egypte , le foudan manda le muphti & le cadi pour le contract & la cérémonie du mariage. Leur soumission fut sur le champ récompensée par un présent de pelisses & de cinq mille pièces d'or. La princesse entre dans l'appartement destiné pour les noces ; une foule d'esclaves de la plus grande beauté & magnifiquement vêtues la conduit au bain , portant des cassolettes où brûloient les plus précieux aromates : au sortir du bain , elle est couverte de vêtemens dont l'éclat obscurcit les lumières des appartemens ; mais sa beauté éclipse aisément celle des objets qui l'environnent : elle est ainsi conduite auprès du foudan.

Ce monarque la reçut avec les démonstrations de l'amour le plus tendre , la fit asseoir à côté de lui : on servit un souper

250 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
où la délicatesse des mets enchérissoit  
sur la profusion ; il présenta à sa future  
épouse plusieurs écrins garnis des bijoux  
les plus rares , & couronna enfin ce beau  
jour par remplir les obligations que l'hymen  
lui imposoit.

Cependant au milieu de ces fêtes , Cham-  
fada , loin de partager la félicité publique  
& le bonheur de son époux , dévorait en  
secret ses ennuis ; séparée de son fils , elle  
n'étoit plus occupée que du seul bien au-  
quel son cœur fut véritablement attaché ;  
secondant les vues politiques & chiméri-  
ques de son oncle , elle n'hasardoit rien  
auprès du soudan qui pût affoiblir le carac-  
tère de ce respectable vieillard ; elle n'osoit  
parler de son fils. Que de maux cependant  
n'eut-elle pas prévénus par une confiance  
légitime ! & que ne devoit-elle pas atten-  
dre de l'amour de Bensirak , qui s'enflam-  
moit chaque jour davantage !

Le sort devoit justifier bientôt les ten-  
dres inquiétudes de la reine sur le compte  
de son fils. Balavan , informé du mariage  
de sa belle-sœur avec le soudan d'Egypte ,  
instruit que Selimansha régnoit en Perse ,  
sentit réveiller dans son cœur ses projets

de vengeance : il se voyoit privé du fruit de ses attentats , du trône de Perse , objet de son ambition , de la beauté dont il désiroit la conquête ; le scélérat , livré à ses penchans , infestoit par des excès de tout genre les états qu'il comptoit envahir après la mort de son père ; il vivoit de rapines & de brigandages.

Enfin Selimansha , succombant sous le poids des années , remit son ame à son créateur ; dès que Balavan fut informé de cet événement , il accourut à la tête des brigands dont il étoit le chef , soufflant la révolte , entraînant avec lui de nouvelles troupes , gagnant les uns par des promesses pompeuses , séduisant les autres par l'appas de l'or que ses crimes avoient amassé ; ils concertent ensemble leurs projets ; il détrône son neveu , le précipite dans un cachot, & se fit proclamer à sa place.

Ce cruel usurpateur , non content de ses succès , résolut de faire égorger l'innocente victime qui avoit jadis miraculeusement échappé à son bras homicide ; mais la compassion qui ne pouvoit trouver d'ac-

252 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
cès dans son ame, étoit entrée dans le  
cœur des scélérats ses complices : « Nous  
ne pouvons consentir à la mort d'un en-  
fant qui n'a fait aucun mal, dirent-ils à  
Balavan ; assurez - vous de lui , si vous  
redoutez son crédit ; mais conservez - lui  
la vie. » Il fut forcé d'acquiescer à leur  
demande, & fit enfermer son neveu dans  
un caveau.

Chamsfada ayant appris cette nouvelle  
affligeante ne pouvoit contenir l'excès de sa  
douleur ; mais elle ne pouvoit instruire  
son époux du malheur de son fils , sans  
exposer la mémoire de son oncle Seli-  
mansha , sans le rappeler comme un im-  
posteur , puisqu'il avoit écrit que le jeune  
Shaseliman avoit été assassiné ; elle remit  
à Dieu sa confiance & son espoir. Cepen-  
dant l'odieux Balavan avoit achevé la con-  
quête de la Perse ; tous les grands du  
royaume étoient venus lui rendre hom-  
mage : le jeune Shaseliman demeura quatre  
ans renfermé , on fournissoit à peine à sa  
subsistance ; accablé par l'infortune , il dé-  
périssoit à vue d'œil , & sa beauté ne retra-  
çoit plus l'image de sa mère dont il étoit  
l'exacte ressemblance ; enfin la Providence

qui veilloit sur lui voulut le soustraire un instant à tant de maux.

Balavan assis au divan , environné d'une cour brillante , sembloit jouir en paix d'une autorité qui paroissoit inébranlable : au milieu des grands dont il croyoit avoir la confiance , & des courtisans dont il recevoit l'encens , une voix s'élève. Cette voix consacrée à la vérité , & dévouée encore à la mémoire de Selimansha , s'exprimoit ainsi.

« Sire ! le ciel vous a comblé de prospérités ; en vous donnant , avec cet empire , le cœur de vos peuples , ce trône paroît assis sur une base inébranlable ; montrez-vous digne de plus en plus de faveurs du très-haut. Jetez un regard de compassion sur un foible enfant dont l'innocence est le seul soutien , qui n'ouvrit les yeux à la lumière que pour répandre des larmes ; dont tous les instans de l'existence ont été marqués par les souffrances & le malheur. L'infortuné Shafeliman n'a pu jamais vous offenser , rendez-lui sa liberté. — Je consentirois à votre demande , répondit Balavan , si je n'avois quelques raisons de craindre qu'il ne formât un parti contre moi , &

ne devint le chef des mécontents qu'un roi ne manque jamais de faire malgré ses meilleures intentions. — Hélas ! fire , répliqua le prince qui avoit porté la parole ; qui pourroit suivre un jeune homme chez qui la nature est en partie détruite par les souffrances , & dont l'ame n'a plus d'énergie ? Vos sujets vous étant tous dévoués , où trouveroit-il des insensés qui fomentassent contre vous des projets ambitieux ? » Balavan se rendit à ces motifs , & affectant aux yeux de sa cour une clémence politique , il fit sortir de prison le jeune Shafelman , le fit revêtir d'une superbe pelisse , & lui donna le commandement d'une province éloignée : il pensoit moins à lui procurer un fort avantageux , qu'à se défaire de lui , en l'appelant à la défense d'un pays exposé aux attaques continuelles des infidèles : il présumoit avec quelque fondement qu'il y sacrifieroit sa vie , puisque jamais aucun de ses prédécesseurs n'avoit échappé aux dangers dont cette partie de la Perse étoit menacée.

Le jeune prince partit avec une foible escorte ; à peine fut-il arrivé à sa destination , que les pressentimens de son oncle



Balavan se vérifièrent en partie : les infidèles firent une irruption , Shafeliman n'ayant à leur opposer qu'une poignée de monde fut obligé de céder au nombre , & il tomba lui-même entre les mains de ses ennemis. Ceux-ci renonçant en faveur de son âge & de sa beauté , à l'usage cruel qu'ils pratiquoient dans ces occasions , au lieu de lui donner la mort , se contentèrent de le descendre dans un puits , où étoient déjà renfermés plusieurs prisonniers musulmans. Ce malheureux prince , victime conjurée du destin , vit s'écouler un an entier dans cette horrible captivité.

C'étoit une coutume de ces peuples infidèles , de faire monter tous les ans , à un jour fixé , les prisonniers qu'ils avoient pu faire , sur le sommet d'une tour très-élevée , pour les précipiter sur la terre.

Shafeliman fut tiré du puits , conduit au haut de la tour , & précipité avec les autres ; mais la Providence , qui veilloit sur ses jours , le fit tomber sur le corps d'un de ses compagnons d'infortune : au moment même où l'on venoit de lancer celui-ci , ce corps le supportant en partie , & l'air soutenant ses habits , le pré-

256 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
servèrent tous deux d'une chute meurtrière.  
Il fut étourdi de la rapidité du mouvement,  
mais il n'essuya ni rupture ni contusion ; &  
un long évanouissement fut le seul accident  
qu'il éprouva.

Il fut enfin rappelé à la vie au milieu  
des infortunés qui l'avoient perdue ; son  
premier mouvement fut d'élever son ame  
à Dieu , & de lui témoigner sa recon-  
noissance par l'intercession du grand pro-  
phète : il reconnut qu'il étoit dans une  
immense forêt ; les cadavres qui l'envi-  
ronnoient devoient attirer nécessairement  
les bêtes féroces , il s'éloigne de cet en-  
droit dangereux , il marche toute la nuit ;  
& dès qu'il se crut à l'abri des hommes  
& des animaux , il monta sur un arbre ,  
cherchant à se dérober dans son feuillage  
aux regards des voyageurs , & se nourris-  
sant de fruits sauvages. Ce fut en s'ob-  
servant de cette manière , qu'il parvint jus-  
qu'aux états de Balavan son oncle.

Il étoit près d'entrer dans la première  
ville de Perse ; lorsqu'il aperçut cinq ou  
six hommes qui s'entrenoient ensemble ;  
les ayant reconnus pour musulmans , il les  
aborda , & leur fit le récit du traitement

qu'il avoit reçu des infidelles , & de la manière miraculeuse dont il avoit été sauvé : la naïveté de son rapport n'en laissant pas suspecter la vérité, ils furent touchés de compassion en sa faveur , & le conduisirent chez eux , où il jouit des droits de l'hospitalité. Après quelques jours de repos , il prit congé de ses bienfaiteurs pour continuer sa route vers la capitale où régnoit Balavan ; ses hôtes , après lui avoir fourni tout ce dont il avoit besoin , lui indiquèrent son chemin , sans se douter que le jeune homme qu'ils avoient si obligeamment accueilli fût le neveu de leur souverain.

Le jeune prince marchoit nuit & jour ; fatigué, harassé , les jambes & les pieds déchirés par les ronces & les cailloux , il arrive enfin sous les murs d'Ispahan , & s'assied auprès d'un bassin qui servoit de réservoir à une source voisine : à peine a-t-il eu le temps de reprendre haleine , qu'il voit venir à lui plusieurs cavaliers ; c'étoient des officiers du roi qui revenoient de la chasse ; ils venoient désaltérer leurs montures. En promenant leurs regards , ils apperçurent le jeune Shaseliman ; quel que fut le désordre de ses vêtemens , quel-

qu'altération que les souffrances & l'abattement apportassent aux charmes naturels de sa physionomie ; ils en distinguoient aisément la douceur & le beauté , & ils ne purent le voir sans éprouver pour lui l'émotion du plus tendre intérêt.

« Que faites - vous ici , jeune homme ? lui demanda l'un des officiers : — Mon frère ! répondit le sage Shaseliman , vous savez le proverbe : *ne demandez pas à l'étranger qui est nud , où est son habit ? Il vous répond pour moi.* J'ai faim & soif , je suis foible & privé de tout secours. » A cette réponse , un des officiers courut à un porte - manteau , en tira un morceau de gibier & du pain , & le lui apporta. Dès qu'il eut mis à profit ce bienfait , & pris en apparence assez de force pour pouvoir continuer la conversation : « Frère ! lui dit un des premiers officiers de la troupe , votre sort nous intéresse , serions-nous indiscrets en vous priant de nous donner quelques détails sur votre situation ? Avant de vous satisfaire , répartit le malheureux prince , répondez , s'il vous plaît , à une question très-importante pour moi. Le roi Balavan votre souverain vit-

il encore ? — Connoissez-vous le roi ? — Oui , & vous voyez devant vous son neveu Shafeliman. — Comment pourriez-vous être Shafeliman , répliqua l'officier , puisque nous savons que son oncle , après l'avoir fait sortir du cachot où il avoit été renfermé pendant quatre ans , lui a donné le commandement d'une province où il étoit presque impossible qu'il ne mourût pas de la main des infidèles ? Nous avons appris , d'ailleurs , qu'il a été précipité par eux , avec beaucoup d'autres musulmans. »

Alors le jeune prince , pour achever de les convaincre , entra dans le détail de toutes ses aventures , de la manière miraculeuse dont la Providence avoit préservé ses jours. A ce récit , tous les officiers furent touchés d'admiration , ils se prosternèrent à ses pieds , & arrosèrent sa main de leurs larmes : « Vous êtes roi ! Seigneur , lui dirent-ils , le fils de notre légitime souverain ; & digne en tout d'un meilleur sort ; mais hélas ! que venez-vous chercher dans une cour où vous ne pouvez trouver que la mort ? Rappelez-vous les cruautés dont vous avez été la victime , les traitemens que vous avez essuyés , le piège dangereux par

lequel, sous l'ombre du pouvoir, vous fûtes dévoué à une mort certaine dans le poste qu'il avoit confié à vos soins : fuyez ! cherchez le pays où la belle Chamsada règne en souveraine sur le cœur du soudan d'Egypte ? C'est-là que vous trouverez le bonheur : — Eh ! comment pourrois-je porter mes vues sur l'Egypte ? Selimansha mon grand père abusa le souverain de cet empire par l'assurance de ma mort ; ma mère & lui passeroient pour des imposteurs, si je m'exposois à y paroître. — Vous avez raison, lui répliqua-t-il, mais fussiez-vous réduit à vivre caché en Egypte dans un état inférieur, vous y ferez à l'abri des entreprises de votre oncle, dont vous n'éviterez jamais les cruautés, s'il apprend que vous soyez en vie.»

En considération de ces avis, le plus âgé des officiers joignit aussi ses prières : « O mon maître & mon roi ! dit-il au prince, en se jetant à ses genoux, seul & vrai rejeton de Selimansha ! faut-il, hélas ! que l'esclave qui fut soumis trente ans à ses ordres, qui fut le témoin de ses vertus & l'objet de ses bienfaits, vous voie réduit à ce comble d'infortune ? Le

fort poursuit-il donc au de-là du tombeau ce monarque adoré ? Fuyez , cher prince ! & n'attendez pas que de plus grands malheurs vous poursuivent.

Aussitôt chacun d'eux s'empressa de satisfaire aux besoins les plus pressans de Shafeliman ; l'un se dépouilla d'une partie de ses vêtemens pour l'en habiller , l'autre partagea ses petites provisions , & tous ensemble formèrent une petite somme d'argent qui put l'aider à continuer son voyage ; le prince infortuné profitant de leur bienfaisance & de leurs conseils , prit congé d'eux ; les officiers s'en séparèrent non sans lui donner des preuves de leur attachement , & Shafeliman se mit en route , se recommandant à Dieu & à Mahomet son grand prophète.

Après une marche longue & pénible , il parvint enfin en Egypte , où régnoit Chamfada sa mère : lorsqu'il fut près du grand Caire , il ne voulut pas entrer dans cette grande ville , pour ne pas s'exposer à être découvert , & s'arrêta dans un village peu écarté de la route , dans la résolution de s'attacher au service de quelqu'un de ses habitans : en conséquence ,

il fut se présenter chez un fermier de l'endroit pour garder ses troupeaux ; il ne fut point difficile sur son gage , & vécut dans cet état obscur & misérable , trouvant à peine de quoi subsister dans les restes qui tomboient de la table de son maître.

Mais tandis que l'héritier présomptif du trône de Perse étoit réduit dans une situation si étrange , que faisoit la reine Chamfada ? Chaque jour cette mère inconsolable sentoît augmenter son inquiétude ; combattue par sa tendresse pour son fils , & le secret qu'elle devoit garder auprès du monarque pour l'honneur de son oncle , sa situation étoit aussi pénible que celle de Shafeliman. Il se trouvoit à la cour de Benfirak un ancien esclave de Selimansha , qui avoit accompagné la reine en Egypte , & qui depuis lors étoit resté à son service : il avoit toute sa confiance , & souvent il fut le dépositaire des chagrins de cette tendre mère : elle l'aperçut un jour qu'il étoit seul , & lui fit signe de s'approcher. « Eh quoi ! lui dit-elle , vous connoissez mon attachement pour mon fils ; vous savez mes allarmes à son sujet , & vous ne vous êtes donné aucun mouvement



pour savoir ce qu'il est devenu ? Reine ! répondit l'esclave , ce que vous demandez est bien difficile à savoir , & je ne connois aucun moyen pour m'en informer. Vous savez que vous avez vous-même confirmé le bruit de sa mort attesté par Selimansha , & quand par un effet du hasard votre fils pourroit se montrer ici , comment détruiriez-vous l'opinion publique ? Comment pourriez-vous l'avouer , & le faire connoître ? — Ah ! plutôt à Dieu que mon fils fût dans ces contrées ! Quand même je serois privée du plaisir de le voir : il me suffiroit de savoir qu'il respire encore , pour assurer mon repos & mon bonheur. — Reine ! reprit l'esclave , je suis prêt à vous sacrifier ma vie ; qu'exigez-vous de moi ? — Prenez dans mon trésor , dit la reine , la somme que vous jugerez nécessaire pour votre voyage , allez en Perse , & amenez mon fils. — L'argent seul est encore moins nécessaire ici que la prudence , il faut donner un prétexte plausible au voyage que votre majesté me propose : vous savez que le soudan m'honore de ses bontés , & qu'attaché à son service , je ne puis m'éloigner de sa cour

264 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
sans une permission expresse de sa part :  
il faut la demander vous-même , & l'ob-  
tenir sous un motif spécieux qui éloigne  
de lui tout soupçon , en même temps qu'il  
assurera vos succès : dites - lui , que pen-  
dant les troubles qui ont précédé la mort  
de votre époux , vous fîtes cacher dans  
un endroit connu de moi seul , un coffre  
de bijoux précieux que vous desiriez met-  
tre à l'abri des événemens ; suppliez sa  
majesté de vous accorder la permission de  
m'envoyer en Perse à la recherche de ce  
trésor. Le soin du reste me regarde. » La  
reine satisfaite du dévouement de son  
esclave , & approuvant ses conseils , fut  
sur le champ les mettre en exécution ,  
& n'eut aucune peine à obtenir ce qu'elle  
désiroit.

Le fidelle émissaire déguisé en marchand ,  
pour ne pas être reconnu en Perse , partit  
aussitôt. Après bien des fatigues il arrive à  
Ispahan ; & s'informe en secret du sort de  
Shafeliman : les premières nouvelles furent  
affligeantes pour lui.

Quelques jours après , se promenant aux  
environs du palais , il trouva par hasard  
un des officiers qui avoient secouru le jeune  
prince

prince, lorsqu'il étoit assis auprès de la source dont nous avons parlé ; tous deux avoient servi sous le règne de Selimansha, ils se reconnurent, s'embrassèrent, & lièrent conversation ensemble. « Vous venez d'Egypte ; dit l'officier ; auriez-vous rencontré le prince Shafeliman ? — Shafeliman ! reprit l'esclave, eh ! feroit-il encore en vie, après les nouvelles affreuses qu'on répand ici sur son compte ? — Oui, il vit ; & je vais vous dire, sous le secret, comment nous l'avons appris. » Alors il lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé, ainsi qu'aux autres officiers, lorsqu'il eurent fait la rencontre du prince, & comment, d'après leurs conseils, celui-ci avoit pris la route d'Egypte.

Le faux marchand, transporté de joie, voulut à son tour répondre à la confiance de son ancien camarade, & lui dévoile tout le mystère de sa mission en Perse : après cela il prit congé de lui pour retourner en Egypte. Dans tous les endroits où il s'informoit avec soin des nouvelles du jeune prince, en dépeignant son signalement, comme le lui avoit donné l'officier, arrivé au village où il croyoit le rencon-

trer , il fut fort surpris que personne ne put lui en donner des nouvelles : comme il se disposoit à suivre sa route , il rencontre au sortir du village un jeune homme endormi sous un arbre , auprès duquel païssoient tranquillement quelques moutons.

Il jette un regard de compassion sur cette pauvre créature , dont les vêtemens déchirés annonçoient la misère : « Hélas ! dit-il , il est impossible que ce soit ici l'homme que je cherche. C'est sans doute l'enfant de quelque malheureux pâtre , mes peines vont être perdues ; cependant que risqué-je de réveiller ce jeune homme , & de m'informer de celui que je cherche ; ne négligeons pas cette foible ressource. L'ayant aussitôt réveillé , il lui adressa les questions qu'il avoit coutume de faire à chacun.

« Je suis étranger dans ces lieux , répondit Shafeliman , qui craignoit de se faire connoître , sans avoir fondé les motifs de cette curiosité ; mais si je ne me trompe pas , à la description que vous venez de faire , vous cherchez Shafeliman ; le jeune roi de Perse , petit-fils de Selimansha : son père fut tué par son barbare frère Balavan , qui

usurpa son trône ; le fils fut égorgé au berceau , mais Dieu conserva la vie de ce malheureux enfant.

« O ciel ! s'écria l'esclave , je jouis du bonheur d'entendre parler de Shafeliman ! Comment , jeune homme ! avez-vous deviné le motif qui m'a fait voyager d'Egypte en Perse ? Qui a pu vous en instruire ? Savez-vous donc ce que peut être devenu cet infortuné prince ? Recueilliroyez - je enfin le fruit de mes soins & de mes travaux ! où pourrois-je le trouver ? »

Quand Shafeliman fut convaincu que celui qui lui parloit ainsi étoit un émissaire de sa mère , il crut pouvoir se découvrir à lui : « Vous courriez en vain par toute la terre , lui dit-il , pour trouver Shafeliman , puisque c'est lui qui vous parle. » A ces mots , l'esclave tombe aux genoux de son souverain , il couvre ses mains de larmes & de baisers : « Ah ! s'écria-t-il , dans quelle ivresse de joie sera Chamsada ! Quelle heureuse nouvelle je vais lui porter ! Restez ici , mon prince ; je vais chercher tout ce qui vous est nécessaire pour venir avec moi. » Il court aussitôt au village , en ramène un cheval de selle & des vêtemens plus convenables à Shafeli-

268 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
man , & tous deux prennent le chemin du  
grand Caire,

Un événement imprévu vint interrompre  
le cours de ce voyage : en traversant un dé-  
sert ils furent enveloppés par des brigands,  
faisis, dépouillés , & descendus dans un  
puits. Renfermé dans cette affreuse prison ,  
l'esclave se livroit à la douleur : « Quoi !  
vous vous désolez ? dit le jeune prince ; est-  
ce l'appareil de la mort qui vous effraye ! —  
La mort n'a rien qui m'épouvante , répon-  
dit-il , mais puis-je être insensible à la rigueur  
du sort qui vous poursuit ? Puis-je envisager  
la perte que va faire la triste Chamfada ? —  
Rassure-toi , lui dit Shafeliman , il faut que  
j'accomplisse les décrets de Dieu , tout ce  
qui m'est arrivé étoit écrit dans le livre de  
vie ; & si je dois finir mes jours dans cette  
horrible demeure, aucune puissance humaine  
ne peut m'en arracher, je dois être soumis &  
résigné. » C'est dans ces sentimens & dans  
cette affreuse position , que ce vertueux  
prince & son esclave passèrent deux jours &  
deux nuits.

Cependant l'œil de la Providence veil-  
loit sans cesse sur Shafeliman. Elle con-  
duisit le roi d'Egypte à la poursuite d'un

chevreuil , jusqu'à l'endroit où ce prince étoit renfermé ; l'animal atteint d'un trait mortel vint s'abattre & mourir sur les bords de ce puits.

Un chasseur , précédant la suite du roi , vint le premier se saisir de la proie ; comme il en approchoit , il entendit du fond du puits une voix plaintive ; après avoir prêté l'oreille , & s'être assuré de la vérité , il courut en faire son rapport au monarque , qui s'étant avancé aussitôt avec sa suite , ordonna qu'on descendît dans le puits. Shafeliman & l'esclave en sont retirés sur le champ ; on coupe les liens dont ils étoient embarrassés , des liqueurs spiritueuses les rappellent à la vie , & dès qu'ils eurent ouvert les yeux à la lumière , le monarque reconnut son officier : « N'êtes-vous pas , lui dit-il , l'homme de confiance de Chamfada ? — Oui , sire , je le suis. — Eh ! qui vous a mis dans cet état ? — Je revenois , dit l'esclave , chargé du trésor que la reine m'avoit ordonné de chercher en Perse ; des brigands m'ont assailli , dépouillé & jeté vivant dans ce sépulcre. — Et qui est ce jeune homme ? — C'est le fils de la nourrice de l'auguste épouse de votre majesté ; je l'ame-

270 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
nois à votre cour , dans le dessein de lui  
procurer une place. »

Après qu'on eût fait prendre de la nourriture à ces deux infortunés , le roi reprit le chemin de son palais ; il fut sur le champ rendre compte à Chamfada de ce qu'il avoit vu , du retour de son esclave avec un jeune homme , & de l'arrivée de son trésor. A cette nouvelle la reine sentoît son cœur enivré de joie ; mais lorsqu'elle apprit qu'ils avoient été précipités dans un puits , sa gaieté disparut , la douleur s'empara de son ame , elle étoit prête à en donner des marques , quand surmontant son chagrin sous un calme apparent , elle chercha de cacher l'excès de son désordre , démenti par l'altération sensible de ses traits. Le roi , qui l'examinait , s'apercevant des efforts qu'elle employoit pour se contraindre , voulut pénétrer les motifs de son trouble : « Qu'avez-vous donc , Chamfada ? lui dit-il , la perte de votre trésor vous affliget-elle ? Ne pouvez - vous pas disposer des miens ? — Je jure par votre tête , ô glorieux sultan , répondit - elle , que je pleure bien moins la perte de mes trésors , que celle du pauvre esclave dont j'ai été la cause ; j'ai



le cœur sensible , & vous savez combien les malheurs d'autrui ont de prise sur moi. » Cependant à mesure que le roi continuoit de raconter l'aventure du puits, qu'elle apprit qu'on en avoit retiré l'esclave & le jeune homme , elle revenoit à elle-même , & ses sens se calmèrent tout-à-fait , à la fin du récit de son époux.

« Consolez-vous , ma chère Chamfada , lui dit-il : si tout ce que je possède ne suffit pas pour racheter la perte de votre trésor , songez que vous en avez un inépuisable dans la tendresse d'un cœur qui est à vous pour la vie : » ayant dit ces mots , il se retira.

Dès que Chamfada se vit seule , elle fit appeler son esclave : il lui rendit compte de la manière dont il avoit été informé des aventures du prince , des moyens que la Providence avoit employés pour le préserver des cruautés , des pièges de son oncle , de la barbarie des infidèles , & même de son trop de confiance , lorsqu'échappé au malheur d'être écrasé par la chute dont aucun musulman avant lui ne s'étoit sauvé , il vint se livrer de nouveau au pouvoir du barbare Balavan : il poursuivit

272 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
son récit jusqu'au moment où tiré du puits;  
le jeune prince avoit paru sous les regards  
du monarque d'Egypte, dont il avoit excité  
la curiosité.

Alors la reine l'interrompit : « Ah ! lui  
dit-elle, qu'avez-vous répondu au roi, lorsqu'il vous a interrogé sur le sort de ce jeune  
homme ? — Hélas ! répondit l'esclave, j'ai  
dit un mensonge, me le pardonnerez-vous ?  
J'ai dit qu'il étoit le fils de votre nourrice,  
& qu'il se destinoit ici au service de sa  
majesté. — Sage & fidelle ami ! s'écria  
Chamsada les yeux baignés de larmes, &  
encore émue de ce qu'elle venoit d'entendre;  
quelle reconnoissance payera jamais le ser-  
vice que vous rendez à la plus tendre mère !  
Veillez sur mon fils ; je le confie à votre  
zèle & à votre prudence ; je conserverai une  
éternelle obligation de ce que vous avez  
déjà fait pour lui, & de ce que votre atta-  
chement pourra faire encore. — Reine ! la  
recommandation est inutile, je fais ce que  
je dois au sang de mes souverains, & il n'est  
aucun sacrifice que je ne sois prêt à faire  
pour votre majesté.

Ce n'étoit point là de vaines promesses,  
l'esclave n'étoit pas courtisan : considérant

combien de soins & de ménagemens il falloit employer pour réparer une santé & un tempérament épuisés par les souffrances & les fatigues, il en fit son unique étude. Une nourriture saine & légère, l'usage des bains, un exercice modéré parvinrent par degrés à ranimer les forces du jeune prince; la nature reprit son empire, le corps & l'esprit leur énergie, & tous les charmes extérieurs rendirent enfin à la plus belle des reines, le plus beau prince de la terre.

Une heureuse sympathie lui gagna le cœur du monarque, il distingua ce page au-dessus de tous les autres; il devint bientôt si nécessaire à son service, qu'il fut le seul admis dans l'intérieur de son appartement; ce monarque ne cessoit de vanter ses qualités, & de louer ce nouveau favori aux grands de sa cour, en tâchant de le leur rendre aussi cher qu'il l'étoit à lui-même.

Au milieu des éloges flatteurs qui rétentissoient aux oreilles de Chamfada, quels combats de tendresse cette mère sensible n'éprouvoit-elle pas dans la privation de

son propre fils ! Elle l'apercevoit souvent, sans hasarder sur lui un coup-d'œil caressant ; elle étoit forcée de concentrer la tendresse de son cœur, sans la manifester par aucun signe apparent : chaque jour elle observoit ses pas, & désiroit en secret l'instant où elle pourroit épancher son ame dans ses embrassemens. Un jour qu'il passoit devant la porte de son appartement, & qu'elle présumoit n'être apperçue de personne, elle cède tout-à-coup aux transports maternels, se jette à son col, & oublie dans cet heureux instant plusieurs années de douleur.

Tandis que cette tendre mère se livroit aux plus douces impressions de la nature, le danger l'environnoit ; un des ministres du roi, sortant par hasard de l'appartement voisin, fut, sans le vouloir, le témoin de cette scène ; il en fut interdit : comme Chamfada étoit voilée, il a pu la méconnoître ; mais s'étant informé auprès des eunuques du nom de la Dame qui habitoit l'appartement devant lequel il venoit de passer, il arrive tremblant auprès du monarque, jaloux de révéler le mystère dont le hasard l'a rendu le témoin : le

charmant page l'avoit déjà précédé auprès du trône.

« Auguste majesté, dit le ministre, vous me voyez encore tout épouvanté du crime qui vient de se commettre, & dont mes yeux été les témoins ; pardonnez - moi, sire, si je suis forcé de vous dévoiler l'infidélité d'une épouse qui vous fut trop chère ; mais en passant devant son appartement, je l'ai vue dans les bras du vil esclave qui est à côté de vous, en recevoir & lui rendre les caresses les plus tendres. »

On ne connoit pas l'empire des passions, si l'on ne se fait pas une idée de la prompte révolution qu'occasionna ce rapport dans l'ame de l'amoureux sultan ; la confusion de Shafeliman sembloit encore l'augmenter, & ne laisser aucun doute sur la vérité du fait. Au même instant le sultan ordonna que le jeune homme & l'esclave qui l'avoit amené de Perse fussent précipités dans un cachot ; « Qu'elle horrible trahison ! s'écria-t-il ; quoi ! ce trésor prétendu n'étoit qu'un esclave qu'on faisoit venir de Perse pour m'offenser, & déshonorer à - la - fois mon trône & mon lit ! » & courant aussitôt à l'appartement de Cham-

276 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
fada : « qu'est devenue , lui dit-il en l'abordant , celle dont la renommée n'avoit pas assez de trompettes pour publier les vertus ? Celle dont la prudence , la sagesse , & l'amour faisoient la gloire de ma cour , & le modèle des épouses ? Comment ce miroir de perfections a-t-il pu se ternir dans un moment ? Comment devient-elle ma honte après avoir été ma véritable couronne , & l'opprobre de l'univers après en avoir été l'admiration ? Combien , hélas , les apparences m'ont trompé ! Déformais toutes les femmes feront déshonorées dans mon esprit , depuis les générations passées & présentes , jusqu'à celles qui doivent succéder à l'avenir. » Le roi sortit après avoir dit ces mots ; & son ame , combattue entre l'amour & la jalousie , la fureur & le dépit , ne pouvoit s'arrêter à aucune détermination.

Chamsfada étoit consternée des reproches qu'elle venoit d'entendre , & tourmentée des faux soupçons auxquels se livroit un époux qu'elle chérissoit ; mais comment pouvoit-elle les dissiper ? Elle avoit toujours confirmé auprès du sultan l'impof-  
ture de la mort de son fils , répandue à dessein par Selimansha son père ; elle n'eût

pas hasardé de le découvrir à présent, sans l'exposer aux plus grands dangers : ah ! quand on s'est écarté si long-temps de la vérité, est-il possible d'y revenir ? Peut-on regagner la confiance, alors qu'on n'a pas su la mériter par un aveu sincère fait à temps ? « Non, non, disoit-elle, j'ai voulu & j'ai dû sans doute ménager la réputation de mon oncle : aujourd'hui j'essayerois en vain de la ternir. Oh souveraine sagesse ! divine bonté ! seule ressource des innocens, j'élève vers vous mon cœur & mes mains. Vous sûtes par des voies imprévues, arracher mon malheureux fils aux pièges de la mort qui l'ont environné de tous côtés ; il y retombe encore malgré son innocence ! la fatalité de son étoile nous y entraîne avec lui, mon fidelle esclave & moi, & jusqu'au sultan mon époux, que la trop juste présomption de notre crime accablé ; délivrez-nous, ô Dieu ! de l'horreur des soupçons. Et toi, grand prophète ! si tu portes dans ton cœur les vrais musulmans, si toutes les prières que tu fais pour eux sont exaucées, fais parvenir les nôtres auprès du Dieu de justice ! & puisque toute la sagesse de l'univers ne

278 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
pourroit délier le nœud fatal dans lequel nous nous trouvons embarrassés ; veuille y employer le travail de tes puissantes mains ! » Après cette invocation , elle mit en Dieu sa confiance , & en attendit l'effet avec résignation.

Cependant l'ame irrésolue du sultan se livroit aux plus étranges incertitudes ; sa passion pour Chamsada sembloit prendre de nouvelles forces à mesure qu'il essayoit de la détruire ; il ne savoit à quel parti se vouer : Comment se vengera-t-il des coupables ? Comment pourra-t-il distinguer si tous deux le sont également ? Comment connoîtra-t-il celui qui doit être épargné ? Comment frappera-t-il deux objets qui lui sont chers ? Combattu par ces idées pénibles & affligeantes , il perd le repos & la santé : sa nourrice , qui demeueroit encore dans le ferrail , fut allarmée de ce changement. Cette femme , que l'âge & l'expérience ont rendue prudente , ayant mérité la confiance de ses maîtres , s'est acquise le droit de les approcher quand elle le juge à propos ; elle va trouver le sultan.

« Qu'avez-vous , mon fils ? lui dit-elle ,



vous n'êtes point dans votre état naturel ; vous vous éloignez des amusemens qui jusques ici avoient paru flatter vos inclinations ; l'exercice du cheval , la promenade , & la chasse ne paroissent plus vous faire plaisir ; vous ne rassemblez plus votre cour autour de vous , plus de fêtes & de festins , je fais même que vous ne prenez presque plus de nourriture ; quel chagrin secret vous dévore ? Ouvrez - moi votre cœur , mon fils. Vous connoissez mon tendre attachement , & ne devez rien redouter de mon indiscretion. Souvent nous nous laissons préoccuper par des fantômes , & je pourrai peut-être évânouir en un moment ceux qui vous tourmentent l'imagination ; confiez-moi vos peines , mon fils , & j'espère les soulager. »

Quelque confiance que ce prince eut en sa bonne nourrice , & malgré le cas distingué qu'il faisoit de ses excellentes qualités , il ne jugea pas à-propos de s'ouvrir à elle ; il falloit parler contre Chamfada , & ce souvenir faisoit saigner la blessure qu'elle avoit faite à son cœur. La sage vieille ne fut point dégoûtée du mauvais succès de sa première démarche , elle épioit

280 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
toutes les occasions de se faire voir à son maître , les regards attendris qu'elle jetoit sur lui , sembloient lui dire : « O mon cher fils ! parlez-moi , ouvrez votre cœur à votre bonne nourrice ; » mais tous ses soins étoient inutiles.

Voyant qu'elle ne pouvoit réussir par ce moyen ; présumant que Chamfada devoit être instruite des chagrins du sultan , & prévoyant surtout qu'une femme seroit moins difficile à lui découvrir le secret qu'elle vouloit savoir , elle fut chez la reine , qu'elle trouva plongée dans un chagrin aussi profond en apparence que celui qui consumoit le sultan. Elle employa tout ce que l'adresse & l'expérience lui fournirent de moyens pour mériter la confiance de Chamfada , & l'amener au point où elle vouloit. La sultane observoit le silence : Mais pourquoi cette cruelle réserve avec moi ! disoit la bonne nourrice ; ma fille , considérez mes cheveux blancs ! Si l'âge & le temps ont sillonné mon front de leurs rides , ils m'ont aussi donné l'expérience ; je ne suis plus accessible aux passions , & mes conseils seront ceux de la prudence. Chamfada ébranlée , sans être vaincue par

ces motifs, lui répondit : « Mon secret est bien pesant, ma chère nourrice, il écrase mon cœur, mais il est impossible qu'il en sorte ; il faudroit qu'en vous le confiant, je fusse certaine qu'il se renfermât pour toujours dans votre cœur. — Vos vœux seront remplis, dit la vieille, je suis discrète, & jamais mes lèvres ne divulgueront votre secret ; mais qu'il n'en soit plus un pour celle qui s'intéresse si vivement à votre bonheur ! » Enfin Chamfada ne résista plus, elle lui raconta ses aventures, & lui apprit que le jeune homme qui étoit devenu l'objet de la jalousie du sultan, étoit son fils Shafeliman qui avoit passé pour mort.

« O grand prophète ! je vous remercie, s'écria la nourrice. Loué soit Mahomet ! Nous n'aurons à combattre que des chimères ! Rassurez-vous, ma fille, tout va se dissiper, je vois l'orient du beau jour qui va luire. — O ma bonne mère ! nous n'y touchons pas encore ; on ne croira jamais que ce jeune homme soit mon fils ; on nous taxera d'imposture, & je préfère que lui & moi perdions la vie, au malheur d'être soupçonnés de cette infamie. — Je loue votre délicatesse, dit la nourrice ;

mais mes précautions sauront bien aller au-devant de tout ce qui pourroit la blesser. » Là-dessus elle sortit, & entra sur le champ dans l'appartement du sultan, qu'elle trouva dans le même état d'abattement & de chagrin où elle l'avoit laissé; elle l'embrassa, & lui prit la main.

« Mon fils, lui dit-elle, c'est trop vous affliger : si vous êtes bon musulman, je vous conjure par le nom du grand prophète, & par le divin Maïéhouarblathasarsourat (1) de me découvrir la véritable cause du chagrin qui vous afflige. » Ne pouvant résister à la puissance de cette intercession, le sultan se vit forcé à révéler toutes ses peines.

« J'aimois Chamfada de tout mon cœur, dit le sultan; ses grâces, sa sagesse, ses vertus, tous les charmes, en un mot, dont elle est parée me sembloient un jardin délicieux où mes pensées se promenoient agréablement. Tout est changé pour moi en un désert affreux, où je ne vois que

---

(1) *Maïéhouarblathasarsourat* : c'est le nom arabe des 114 chapitres de l'Alcoran, qui tombèrent sur la poitrine de Mahomet, lorsque Dieu les lui envoya par l'ange Gabriel.

des monstres horribles, & des précipices épouvantables : Chamfada est infidelle, fausse en tout : Chamfada que j'adorois, & que j'aime encore, me trahit; elle a donné son cœur à un vil esclave : je suis tombé du faite d'un bonheur imaginaire dans un enfer où tous les maux ensemble me tourmentent ; les deux coupables doivent périr, il ne me reste à présent qu'à proportionner le châtiment au crime, & de chercher à discerner sur lequel des deux doit tomber la plus grande sévérité de ma justice : mais hélas ! qu'il va m'en coûter pour rendre ce fatal arrêt ! En faisant percer le cœur de Chamfada que j'adore, le même trait va porter au mien le coup mortel.

« Mon fils ! ne précipitez rien, dit la nourrice, vous pourriez vous exposer à des regrets éternels ; ceux que vous croyez coupables sont entre vos mains, vous aurez toujours le temps de les punir, donnez-vous celui de les examiner. Le temps, dit le proverbe, est le plus sage de tous les conseillers, c'est lui & la patience qui nous découvre bien des choses. — Ah ! ma bonne nourrice, quel éclaircissement puis-

je attendre ? En est-il un seul qui puisse détruire un fait avéré ? Chamfada aime ce jeune homme , & en prétextant qu'elle avoit un trésor en Perse , elle abusa de ma confiance & de ma tendresse pour obtenir de moi l'ordre d'aller chercher l'adultère qui devoit nous déshonorer. — Mon cher fils , calmez-vous , dit la vieille , j'ai le moyen de vous faire lire dans l'ame de Chamfada , comme vous le feriez dans un livre : faites enforte que vos chasseurs m'apportent une aigrette ( 1 ) , je ferai arracher le cœur de cet oiseau , je vous le remettrai ; dès que Chamfada sera endormie , vous l'approcherez du sien , & il lui sera impossible de vous cacher le moindre de ses secrets. »

Le roi , enchanté de pouvoir découvrir aussi facilement le mystère qui le tenoit dans une si grande perplexité , ordonne à l'instant à ses officiers d'aller prendre une aigrette dans ses jardins : on lui en apporte une , qu'il remit aussitôt à la vieille nourrice ; celle-ci lui arracha le cœur , non

---

( 1 ) *Aigrette*. C'est un oiseau qui porte une houppe sur la tête.

sans avoir accompagné cette action fort simple en elle-même , d'une conjuration magique , & le sultan devint possesseur du cœur fumant de cet oiseau.

Tandis que ce prince réfléchissoit sur les vertus surprenantes de ce moyen , la nourrice a passé dans l'appartement de Chamfada : « Tout va bien , lui dit-elle , que votre cœur soit rempli d'espérances , que votre bouche se prépare à dévoiler la vérité sans réserve ! Attendez-vous à recevoir cette nuit une visite mystérieuse ; ce sera celle du sultan lui-même , avec un cœur d'aigrette à la main ; dès que vous appercevrez qu'il l'approchera du vôtre , tout en feignant de dormir , répondez avec précision à toutes les questions qu'il pourra vous faire , & que la vérité sorte de votre bouche sans être obscurcie par le plus léger scrupule. » Chamfada fit à la nourrice ses plus tendres remerciemens , & se disposa à seconder sa ruse innocente , en demandant au saint prophète la grâce de persuader celui qui cherchoit à connoître la vérité.

Dès que la nuit eut répandu ses ombres , Chamfada , contre sa coutume , témoigna

qu'elle avoit besoin de repos : elle renvoya ses esclaves , & se jeta sur un sofa : elle y étoit à peine depuis deux heures , que le sultan , dans l'impatience de faire l'épreuve du secret de sa nourrice , se présente à l'appartement de sa favorite ; il y trouve le chef des eunuques : « Que fait Chamfada ? lui demanda-t-il. — Elle a eu besoin de repos , répondit l'officier , & je la crois sur son sofa. » Le sultan pénètre dans l'intérieur sans faire le moindre bruit , & la trouve endormie ; il s'en approche de très-près pour mieux juger de la force de son sommeil , & le croyant profond , il juge à propos d'hasarder son expérience ; il applique doucement le cœur de l'oiseau sur celui de Chamfada , & lui dit : « Chamfada , quel est ce jeune homme que vous caressiez lorsqu'un de mes ministres vous a surpris ? — C'est Shaseliman , répondit-elle sans se réveiller , le fruit unique de mon premier mariage avec le fils aîné de Selimansha mon oncle. — Ce fils fut égorgé au berceau , j'en ai la certitude par les lettres de votre oncle lui-même. — Il fut blessé en effet , mais le coup ne fut pas mortel ; d'habiles chirurgiens le rendirent



à la vie, & le secret en fut gardé au meurtrier de mon mari. — Pourquoi m'en l'avez-vous caché, à moi qui vous aimois si tendrement ? Parce que mon oncle, dont je chéris & voulois faire respecter la mémoire, vous en avoit imposé sur ce fait par une raison politique : si ce que je vous dis ne vous paroît pas possible, interrogez le jeune homme, & sa bouche confirmera la vérité de cet aveu. »

Eclairé par ce trait de lumière, le sultan cessa ses questions ; il se sépara de son épouse, qu'il supposoit encore endormie, sortit de son appartement, & ordonna qu'on allât sortir des cachots le jeune homme & l'esclave qui y étoient renfermés : cet ordre fut exécuté sur le champ.

L'infortuné Shafeliman, qui languissoit dans sa prison, entend tout-à-coup les voûtes retentir du bruit des verroux & des clefs ; il crut son heure arrivée, & que l'ignominie des supplices alloit terminer son existence : « Grand Dieu ! dit-il, en élevant au ciel ses mains innocentes, ma vie est dans tes mains, je te l'abandonne ; mais veille sur les jours de ma mère ! »

Shafeliman & l'esclave sont en présence du sultan ; ce prince ne laisse point à d'autres le soin de vérifier un fait si important à son honneur & à son repos : il court au jeune homme , & cherche sur son sein la cicatrice du poignard de Balavan , il la trouve , & dans le transport de sa joie il s'écrie : « O Dieu ! soyez à jamais béni , pour m'avoir préservé du crime affreux que j'allois commettre ! & toi , son grand prophète , dont les vertus de Chamfada m'ont attiré une marque de protection aussi signalée , ajoute à tant de grâces celle de me rendre assez puissant ; pour être en état d'effacer par mes bienfaits , les chagrins affreux que j'ai causés , & l'idée des injustices que j'allois commettre ! » Puis se jetant dans les bras de Shafeliman : « Venez , cher & malheureux prince , approchez-vous de mon cœur ! Que votre image s'y joigne à celle de ma chère Chamfada , pour que mes plus tendres affections ne soient désormais concentrées que dans un seul objet !.... mais daignez satisfaire ma curiosité ! Par quelle chaîne d'événemens avez-vous été conduit ici , ignoré du monde entier ? Comment avez-vous existé ?

Parlez ,

Parlez , prince , il me tarde de connoître plus particulièrement celui qui me rend le bonheur ! »

Alors Shafeliman , encouragé par les démonstrations d'une bonté si touchante , ne dissimula point le détail de ses aventures , depuis l'instant où , précipité du trône dans un cachot , jusqu'à celui où réduit à l'humble condition de pâtre , il fut retrouvé par le messager de sa mère , enveloppé par des brigands , retiré du puits où ils l'avoient descendu , & conduit à la cour du sultan.

Tandis que ce récit fixoit l'attention de Benfirak , Chamfada son épouse , quoique moins tourmentée que les jours précédens , n'étoit pas tout - à - fait dans une situation tranquille : les événemens étoient devenus trop importans pour elle : elle cherchoit à pénétrer à quel dessein le sultan , après l'avoir interrogée , s'étoit séparé d'elle si promptement : elle n'avoit pu savoir ce qu'il avoit fait ni ce qu'il étoit devenu depuis les aveux qu'elle avoit faits : elle se livroit à ses réflexions , & demouroit comme ensevelie dans le sommeil où le sultan paroissoit l'avoir surprise. Tout-à-coup vingt esclaves portant des flambeaux viennent éclairer son appar-

290 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
tement ; ils précédoient le sultan , conduisant par la main & caressant des yeux le fils chéri de la mère la plus vertueuse ; il avoit fait revêtir Shaseliman des habits les plus magnifiques , il étoit orné des plus beaux diamans dont Bensirak aimoit à se parer dans les jours de triomphe : « Calmez vos chagrins ! adorable Chamfada , lui cria-t-il ; la faveur du ciel vous rend un époux & un fils , dont les sentimens & la tendresse assurent à jamais votre félicité. » Il se précipite en même temps dans les bras de son épouse , Shaseliman à genoux couvre de baisers les mains de sa mère , des larmes consolantes sont les expressions des sentimens du fils & des époux.

Aussitôt que le jour eut succédé à cette heureuse nuit , le sultan fit rassembler l'élite de ses troupes , & se mit à leur tête accompagné de Shaseliman : il prend le chemin de la Perse , se faisant précéder par des hérauts d'armes , qui annoncent aux peuples de ce royaume , qu'il vient rétablir sur le trône leur roi légitime assassiné , persécuté , & détrôné par l'usurpateur Balavan. A peine sont-ils sur les frontières de Perse , qu'une partie des fidèles sujets de

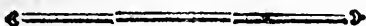
l'ancien roi Selimansha , toujours attachés au sang de cette famille anguste , viennent se ranger sous les étendarts du soudan d'Egypte , & de Shafeliman. Le perfide Balavan apprend ces fâcheuses nouvelles ; il cherche à rassembler ses forces , pour disputer le terrain au puissant ennemi qui vient l'accabler , mais personne ne veut se ranger sous ses drapeaux , & il se voit obligé de se renfermer dans sa capitale avec sa garde ordinaire , & le peu de sujets sur la fidélité desquels il croit pouvoir compter.

Mais si la vertu poursuivie par une force majeure fut si souvent abandonnée , quelle sera la ressource du crime ! Isphahan est investi ; Balavan , trahi par ses ministres , est livré au soudan Benfirak , qui détourne ses regards d'un monstre qui a souillé le trône par les crimes les plus horribles : « Mon fils ! dit le soudan à Shafeliman , je vous livre le bourreau de votre père & le vôtre , le fléau de vos sujets , disposez de son sort , & ordonnez de son supplice. — Oh ! mon bienfaiteur ! oh mon père ! ce n'est point à moi à en disposer , répondit Shafeliman , la vengeance doit venir d'en haut : qu'il aille sur la frontière garder le

292 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
poste dangereux dont il m'avoit chargé ;  
s'il fut innocent , il sera préservé comme  
je le fus ; s'il est criminel , son arrêt est  
prononcé & rien n'en peut suspendre l'exé-  
cution. » Le sultan approuva la décision  
de Shafeliman , & Balavan partit pour tenir  
tête aux infidelles : mais la justice divine  
l'attendoit à ce terme pour le frapper ; il  
fut pris , enchaîné , plongé dans le puits  
fatal , où les remords déchirans & l'affreux  
désespoir ne l'abandonnèrent qu'au moment  
où les débris de son corps ensanglantèrent  
les rochers du sommet desquels il fut pré-  
cipité.

Cependant l'héritier présomptif de la cou-  
ronne de Perse , l'heureux Shafeliman ,  
assis sur le trône de ses ancêtres , reçoit le  
serment de son peuple ; il commence un  
règne dont la sagesse & la piété jeta les  
premiers fondemens , & rappelle aux Per-  
sans les sublimes qualités du grand calife  
Moavie. Le soudan d'Egypte , après avoir  
vu briller ce jeune souverain de l'éclat des  
vertus les plus rares , & l'avoir tendrement  
embrassé , retourne dans ses états , & va  
combler de joie par sa présence l'aimable  
Chamsfada : rien ne troubla désormais le

repos de ces heureux époux, & parvenus enfin au terme des grandeurs humaines, ils s'endormirent dans la paix qui est le partage des fidelles musulmans.



« Sire ! dit Aladin au roi Bohetzad après avoir fini son récit, voyez par quelles routes secrètes & admirables la providence arracha Shafeliman des mains de la persécution ! Voyez comme elle conduisit Balavan dans l'abîme qu'il avoit creusé pour un autre ! Non, Dieu ne permettra jamais que le crime triomphe, & que l'innocent soit puni ; rien ne peut échapper à sa vigilance & à sa justice, & il déchirera tôt ou tard le voile dont le méchant se couvre. Quant à moi, sire ! rassuré par ma conscience, persuadé que l'homme ne peut rien changer aux décrets de ma destinée, je suis toujours ferme & dans l'espérance. Je ne crains votre justice que pour vos visirs mes accusateurs ! »

A ce discours également ferme, sage & modeste, le roi demeure plus irrésolu que jamais : « Qu'on suspende l'exécution de la sentence ! dit-il : qu'on remette ce jeune

294 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
homme en prison. Le silence de la nuit &  
les réflexions que son récit me feront faire ,  
pourront éclairer mon jugement , & demain  
il me sera moins difficile de prendre un  
parti. »

Dès qu'Aladin eut été reconduit à son  
cachot , un des visirs prit la parole. « Sire !  
votre majesté se laisse subjugué par la ma-  
gie des discours de ce jeune imposteur. Vous  
préservez le grand prophète de vous livrer  
à des sentimens d'indulgence à son égard !  
Alors que le crime demeure impuni , l'éclat  
du trône est obscurci : vous n'y êtes assis  
que pour rendre justice , le crime de ce bri-  
gand est manifeste , la punition doit en être  
éclatante ; le choix en doit être imposant ,  
pour servir d'exemple à ses semblables.....  
Qu'on ordonne sur le champ , interrompit  
Bohetzad vivement , de faire préparer une  
croix hors des murs de la ville , sur la situa-  
tion la plus élevée , & que le coupable y soit  
cloué ! Que la frayeur de cet appareil épou-  
vante ceux qui seroient tentés de marcher  
sur ses traces ! Telle est ma dernière vo-  
lonté , qu'on la fasse annoncer au peuple par  
les crieurs publics. »

Les dix visirs furent bien contents d'en-



tendre cette résolution ; ils espèrent enfin par leurs fourdes menées de faire succomber sous le glaive de la justice l'objet de leur envie, & s'empressent d'ordonner les apprêts du supplice.

Le lendemain matin, qui étoit le onzième jour depuis la détention d'Aladin, les dix visirs entrèrent chez le roi : « Sire ! dirent-ils, vos ordres sont remplis , vos volontés sont connues , & le peuple rassemblé auprès de la croix n'attend plus que celui qui doit y terminer sa vie. »

Bohetzad ordonna que le coupable lui fût amené. Dès qu'il parut, la voix des visirs s'éleva contre lui : « Scélérat ! race de brigands ! lui dirent-ils , la faux de la mort est levée sur ta tête , tes ruses sont épuisées , & tu vas recevoir le prix de tes forfaits & de ta témérité. — Ministres audacieux ! leur dit Aladin, en les regardant d'un air assuré, mais modeste : ce n'est pas à vous qu'il appartient de marquer mon front du sceau de la mort ! Si le décret qui me frappe ne vient pas du ciel , à quoi peuvent servir tous les vôtres ? Le crime seul peut en être effrayé , mais dès que je n'ai rien à me reprocher , eussai-je la tête sous le glaive

fatal , je serois préservé du coup , comme le fut un esclave prisonnier , accusé quoiqu'innocent..... Sire ! interrompirent à-la-fois les visirs , imposez silence à ce téméraire ! Il veut encore tromper votre majesté par un nouveau conte. — Je n'en veux point imposer au roi , répondit Aladin ; c'est vous qui nourrissez le mensonge & l'imposture. — Arrêtez ! lui dit Bohetzad , je veux bien encore mettre ma patience à un dernier effort , & consentir à entendre l'histoire de votre esclave , & de sa délivrance.

« O clémence de mon roi ! répartit Aladin , puisse le cœur de votre majesté démêler enfin la vérité , dont l'accès est si difficile à votre cour ! Je ne veux point tromper votre majesté par un faux récit , l'histoire que je vais raconter est notoire dans toute la Caldée. »

*Histoire du roi de Haram , & de l'Esclave.*

Le roi d'Haram , inquiet de la manière dont ses visirs & ses cadis administroient la justice dans les états de sa domination , sortit un soir de son palais , déguisé , & sous la seule escorte de deux ennuques. Le hasard le fit passer près d'un soupirail , d'où

il entendit une voix plaintive & lamentable : il apprend que cet endroit correspond à la prison où étoient renfermés les criminels condamnés à mort ; il s'approche de plus près du soubirail , pour distinguer les accens plaintifs qui paroissoient sortir des entrailles de la terre. Ces mots frappèrent son oreille.

« O souverain puissant ! vous qui veillez sans-cessé sur l'infortuné accablé sous le poids de sa misère , permettez - vous que l'innocence faussement accusée succombe sous des présomptions qu'un sort fatal accumule sur elle ! Miséricorde infinie ! aucune de vos créatures n'est méprisable à vos yeux , vous entendriez les plaintes d'un vermisseau , écoutez celle de votre esclave , Dieu de bonté ; & si ma mort n'est pas un ordre de votre providence , arrêtez le coup dont je suis menacé. »

Un silence entremêlé de soupirs succéda à cette prière. Le roi d'Haram retourne au palais , le cœur ému de ces lamentations , & l'esprit troublé de cette rencontre ; en vain chercha-t-il le repos , l'idée de la mort d'un innocent l'agitoit , & il n'attendoit

298 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
que le retour de l'aurore pour éclaircir ce  
mystère.

Aussitôt que le soleil eut éclairé la terre ;  
il fait assembler les ministres , & leur dési-  
gne le lieu d'où partoient les plaintes qui  
avoient ému sa pitié. On lui apprend que  
le malheureux confiné dans ce cachot , est  
destiné à expirer dans le jour même sur  
l'échafaud ; on représente la procédure , le  
crime y paroît prouvé , & deux témoins  
certifient que l'esclave que sa majesté a en-  
tendu en est l'auteur. Le roi d'Haram ne  
peut se refuser à ce que la justice humaine  
appelle l'évidence , & confirma sur le champ  
l'ordre de son exécution.

On avoit tiré du cachot l'esclave prévenu  
du crime ; il marchoit au supplice avec une  
contenance ferme & modeste , les mains  
liées , & les yeux élevés au ciel , qui n'étoit  
plus alors que son unique espoir : il est au  
pied de la croix , les bourreaux se dispo-  
soient à arracher ses vêtemens , lorsqu'un  
bruit inattendu changea tout-à-coup l'as-  
pect de cette scène de mort. Un parti en-  
nemi ayant formé le projet de se rendre  
maître de la ville , attendoit que le peuple ,  
attiré par la curiosité de cette exécution en

fortit : il quitte précipitamment l'embuscade où il s'étoit caché , se jette sur la garde & la dissipe : tous ceux qui cherchèrent à la défendre tombèrent sous le glaive des ennemis ou dans leurs fers , il n'y eut de libre que le malheureux qu'une mort ignominieuse alloit frapper , mais auquel elle ne pouvoit ôter l'honneur & l'innocence.

Les ennemis redoutant l'approche du roi , s'éloignèrent pour grossir leurs forces , emportant avec eux le butin qu'ils avoient fait , & remirent à un autre temps la consommation de leur entreprise.

Cependant le pauvre esclave , délivré de ses fers par les mains de l'ennemi , craignant toujours qu'on ne détachât des gens à sa poursuite , gagnoit la campagne , il marchoit nuit & jour sans relâche ; accablé enfin de fatigue , il s'arrête sous l'ombrage d'un laurier , qui par sa grosseur & son élévation paroissoit aussi ancien que le monde , il s'assied. Vis-à-vis de cet arbre , & fort près de lui , étoit l'entrée d'une sombre caverne ; deux flambeaux y jetoient une lueur effrayante , sans toutefois en dissiper l'obscurité ; ses regards se fixèrent avec étonnement sur ces objets , & en furent

bien épouvantés , lorsqu'il crut voir ces deux lumières remuer , & s'avancer près de lui. Ces feux brillans n'étoient que l'éclat d'un lion monstrueux qui sortoit de la caverne , & s'approchoit à pas lents du malheureux esclave , qui n'avoit aucune défense à lui opposer. L'animal l'enveloppe avec sa queue , sans le blesser , le charge sur son dos , & le porte dans son antre : il en ressortit sur le champ , pour abattre du premier coup de queue l'énorme laurier sous lequel l'homme étoit assis auparavant , il le place à l'entrée de la caverne comme pour en fermer le passage , & l'horrible bête court dans le désert chercher sa femelle , que le besoin de nourriture pour ses lionceaux avoit écartée de leur commun repaire.

L'entrée de la caverne , exactement fermée par le tronc de l'arbre , étoit inaccessible à toute force humaine ; cependant il restoit encore assez de jour à l'esclave pour reconnoître l'intérieur de cette horrible demeure , en distinguer les habitans , & y voir les débris des os & des alimens dont le terrain étoit couvert : il y vit deux lionceaux couchés sur un tas de mousse , que

sa présence n'avoit point effrayés ; il aperçut dans un angle opposé un monceau d'ossements humains, tristes débris des malheureux qu'attiroit vers cet affreux séjour le même sort qui l'y avoit conduit. Cependant, au milieu de ces objets, l'effroi n'a point glacé son courage, il se tourne vers le midi, &, fidelle musulman, il adresse sa prière au grand prophète, avec autant de zèle & de ferveur que s'il eût été dans la mosquée la plus brillante, & dans l'afile le plus assuré.

Plein de confiance dans l'arbitre souverain des destinées, entièrement rendu à lui-même par l'effet de cet acte religieux, il continue à promener ses regards dans les sombres cavités de cette demeure : il y avoit plusieurs habits, met la main dans une des poches, & y trouve une pierre & un morceau de fer propre à battre le feu, la terre étoit couverte d'une mousse sèche qui servoit de litière aux féroces habitans de ce manoir. La possibilité d'en sortir ranime son courage, l'entreprise est à peine conçue qu'il l'exécute ; il enflamme la mousse qu'il a rassemblée à l'entrée de la caverne, la flamme pénètre dans l'écorce

302 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
humide des racines du laurier ; bientôt le feu augmente , & l'arbre manquant de base tombe avec fracas sur le côté , de manière à débarrasser l'ouverture. En visitant la caverne , il y a vu un arc , des sabres , des poignards qui peuvent servir à sa défense ; il a découvert aussi à la lueur du brasier de l'or monnoyé , & des morceaux de ce métal , avec des bijoux précieux de différentes espèces : pourvu de cette manière de tout ce qui peut assurer son évasion , il s'arme de tout ce qui lui est nécessaire , écarte avec son sabre les branches encore ardentes qui s'opposoient à sa sortie , & en bénissant Dieu il recouvre enfin sa liberté.

A peine l'esclave étoit-il sorti de l'ancre dangereux , qu'il apperçut le lion à quatre portées de son arc , & la lionne plus éloignée dans la plaine. Il place sur son arc une flèche meurtrière , & lorsque le lion croit s'élancer sur sa proie , il accourt avec rapidité au-devant du trait qui lui est décoché , le fer atteint son cœur , & il tombe comme une masse.

L'esclave débarrassé de cet ennemi a bientôt l'autre sur les bras , la lionne vient à lui : il lance sa flèche , mais elle ne fait



qu'une légère blessure ; devenu d'autant plus furieux, l'animal s'élance sur lui pour le terrasser , l'esclave lui oppose son poignard & le plonge dans ses flancs ; la lionne rugissante fait un nouvel effort , mais de son cimeterre il lui coupe une patte de devant & la met hors de combat ; elle roule à terre en faisant retentir les échos de ses rugissemens , les lionceaux de la caverne y répondent par des cris affreux , qui rempliroient de terreur l'ame la plus aguerrie. Cependant le vainqueur assure sa victoire en perçant la bête dans les parties les plus sensibles ; elle succombe enfin à la vigueur de son bras : il court aussitôt massacrer les lionceaux , & les tire hors de leur caverne. Après cette valeureuse expédition , il cherche des yeux dans la campagne l'arbre dont les fruits peuvent le nourrir , le ruisseau dans lequel il peut se désaltérer ; & toujours secouru par la providence , il semble que tout est soumis à ses desirs , que tout vient s'offrir sous sa main.

Ayant enfin rétabli ses forces épuisées par tant de fatigues , il rentre dans la caverne dont il a détruit les habitans , se rend maître des trésors qu'elle contient , en ferme

304 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
l'entrée avec des branches d'arbre , & armé  
aussi avantageusement qu'il a pu l'être , muni  
d'or & d'argent pour satisfaire à ses besoins,  
il prend la route de sa patrie. Il y arrive  
au bout de quelques jours , & raconte son  
aventure à ses parens : on détache des cha-  
meaux & des esclaves pour reprendre les  
effets précieux qu'il avoit laissés dans le  
repaire des lions. Possesseur de tant de  
richesses , l'esclave bienfaisant les partage  
avec les indigens ; il fait bâtir non loin de  
sa demeure un asile pour les caravanes ,  
les pèlerins , les voyageurs qui sont obli-  
gés de faire cette route , & d'un séjour de  
monstres , il en fait un temple de charité.

« Sire ! ajouta Aladin après avoir fini son  
récit ; voyez comment cet esclave condam-  
né à périr sur la croix , sur le faux témoi-  
gnage de ses ennemis , exposé à être dé-  
voré par des lions , fut merveilleusement  
délivré de ces dangers : tandis que ses accu-  
sateurs & ses ennemis , curieux de repai-  
tre leurs sens du spectacle de ses tourmens ,  
furent massacrés & punis. Le roi de Haram ,  
privé d'une partie de ses sujets , porte la  
peine de sa négligence en n'examinant pas  
lui-même les procédures , & n'écoutant pas

assez des plaintes qui, en n'ébranlant que sa pitié, n'ont point armé sa justice. »

Bohetzad étoit étrangement combattu entre son pouvoir, les récits & les réflexions d'Aladin, & les sollicitations de ses ministres. Une voix intérieure réclamoit avec force dans son cœur contre le jugement qu'il avoit prononcé, mais cependant la publicité des ordres qu'il avoit donnés, l'appareil de la croix déjà dressée hors des murs de la ville, la foule du peuple impatient de jouir de cette exécution si longtemps différée, tout sembloit augmenter l'embarras du roi. Ses visirs le voyant balancer de nouveau, s'empresrent de fixer sa résolution par de plus fortes remontrances, & en lui retraçant les motifs déjà allégués, ils finissent par l'alarmer sur la durée de sa puissance : « Eh bien ! dit le roi, je sens malgré vous que mon cœur répugne à ce que je fais ; cependant, comme le crime me paroît avéré, & que la sûreté de mon règne dépend de cet arrêt, je cède à vos raisons ; que le coupable soit conduit au supplice ! »

Au même instant, la garde se saisit d'Aladin ; il est garotté, chargé de fers, & con-

duit hors de la ville, à l'endroit où les tourmens doivent finir sa vie. Le roi lui-même, monté sur un éléphant, & suivi de toute sa cour, se rendit au lieu du supplice; il s'affied sur un trône d'où il étoit le témoin de cette exécution. On dépouilloit déjà l'infortuné Aladin, quand tout-à-coup un étranger perçant la foule, & écartant les gardes & tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à son passage, se jette dans les bras d'Aladin : « O mon fils ! mon cher fils ! s'écria-t-il, en répandant un torrent de larmes : il ne put en dire davantage, la douleur étouffoit sa voix. » Cet événement imprévu émeut tout le peuple, le roi ordonne que cet étranger soit amené devant lui.

« Souverain monarque, lui dit-il, en embrassant ses genoux, sauvez la vie du jeune infortuné que votre arrêt condamne à la mort : s'il faut qu'un coupable expire, ordonnez de mon supplice, je l'attends à vos pieds.

« Qui êtes-vous ? dit le roi : quel intérêt prenez-vous à ce criminel ? — Sire ! je suis le chef d'une bande de voleurs. Un jour, cherchant dans le désert une source pour y

désaltérer ma troupe , je trouvai sur le gazon , au bord d'une fontaine , & aux pieds de cinq palmiers qui lui donnoient de l'ombrage , une étoffe de drap d'or & des langes , sur lesquels respiroit un enfant qui venoit à peine d'ouvrir les yeux à la lumière. Emu de compassion en faveur de cette innocente créature , je l'emportai chez moi , & ma femme l'a nourri. Cet enfant n'est pas à nous , sire ! mais il a été pour nous un don du ciel , il nous est devenu plus précieux que les nôtres : il est doué de si belles qualités & de tant de vertus , qu'il nous faisoit regretter l'abandon de celles que l'exercice de notre profession nous a fait oublier ; car enfin , je l'avoue à ma honte , sire , nous étions des voleurs , il nous suivoit dans nos expéditions , & nous donnoit dans toutes les occasions des exemples de bravoure & d'humanité ; nous le perdîmes dans une circonstance où vaincus par le nombre..... » Il n'en fallut pas davantage pour apprendre au roi , que celui qu'il alloit faire périr étoit l'unique fruit de ses amours avec Baherjoa ; il se précipite aussitôt de son trône , il vole vers Aladin , coupe lui-même avec son poignard les liens de son fils ; le

308 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
ferre dans ses bras avec les marques de la plus vive tendresse : « Ah ! mon fils , s'écria-t-il , j'ai été sur le point d'enfoncer à jamais dans mon cœur le glaive du repentir. Grand Dieu ! quelle n'est pas la profondeur de votre sagesse , l'immensité de votre puissance ! mon cœur devoit été déchiré à la vue d'un cruel supplice , & vous changez cet appareil de terreur & d'effroi , en un spectacle de triomphe & de joie , dont mon ame peut à peine soutenir le ravissant éclat ! » Il embrasse de nouveau Aladin , le fait monter sur un éléphant , & rentre au palais au bruit des fanfares & des acclamations de tout le peuple.

Baherjoa venoit d'être prévenue du bonheur inattendu qui lui arrivoit , en retrouvant un fils dont le sort lui avoit causé tant d'alarmes : bientôt le roi lui-même lui présente cet enfant chéri , revêtu d'habits si brillans , qu'ils empêchoient de distinguer l'altération qu'une longue détention avoit produite sur lui. La joie de cet événement se communiqua bientôt dans tous les ordres de l'état ; les courtisans , les négocians , les artisans la partagèrent ; les mosquées furent ouvertes , la foule du peuple y ren-

dit grâces à Dieu & à son prophète ; des réjouissances publiques témoignèrent la joie universelle ; la ville d'Iffessara fut transformée dans ce jour en un lieu de délices ; tout, jusqu'aux oiseaux du ciel, chantèrent la gloire du monarque, & la délivrance d'Aladin.

Les dix visirs seuls, loin de participer au bonheur public, furent jetés dans le fond d'un cachot obscur, où les remords de leur conscience anticipèrent les tourmens du supplice qu'ils devoient subir, après les trente jours de fêtes qui avoient été ordonnés : enfin l'ordre du souverain les traduisit aux pieds du trône devenu pour eux si redoutable. Aladin y est assis à la droite de son père ; ils détournent leurs coupables regards, & après un silence qu'imposoit le respect & la terreur, Bohetzad leur parla en ces termes.

« Prétendus appuis de mon trône ! leur dit-il, ministres si jaloux de ma gloire ! Voilà ce coupable que votre zèle poursuivoit avec tant d'acharnement & un empressément si marqué ; je devois l'envoyer au supplice sans l'entendre ; en l'écoutant, je compromettois ma gloire, ma sûreté,

310 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
le repos de mes sujets : justifiez-vous si vous  
le pouvez , je vous permets de parler. »

C'étoit en vain que le roi essayoit de  
faire ouvrir la bouche à ces ministres cou-  
pables ; un froid mortel les avoit saisis ,  
leurs regards fixés sur la terre ne pouvoient  
plus s'en détacher , leurs lèvres étoient  
tremblantes , leurs jambes mal assurées  
plioient sous leurs genoux & sembloient  
prêtes à se dérober. « Parlez donc , leur  
dit à son tour Aladin ; qu'est devenu cet  
attachement pour les devoirs de la justice ,  
qui vous rendoit si éloquens contre le fils  
d'un chef de voleurs coupable à vos yeux ,  
& surtout par votre fait , d'un crime qu'on  
devoit lui faire expier par le plus infamant  
de tous les supplices ? Votre courage &  
votre zèle pour la gloire du royaume sont-  
ils anéantis ? Produisez les témoins du crime  
que j'ai commis en essayant de séduire la  
reine par des présens , & de l'effrayer par  
des menaces ; mais le crime pèse sur vous ,  
les remords vous écrasent , & la honte vous  
confond.

« Votre arrêt , déjà écrit dans le ciel ,  
reprit Bohetzad , va s'exécuter sur la terre ;  
qu'on fasse élever neuf autres croix à l'en-



droit où celle de mon fils étoit dressée , & que ces dix scélérats y terminent enfin leur existence ; que les crieurs publics annoncent au peuple cet arrêt ! » L'ordre fut exécuté sur le champ.

Après cela Bohetzad ramenant son fils au palais , ne cessoit de lui réitérer les tendres preuves de son amour : « Ah ! mon cher fils , lui disoit-il , comment avez-vous été assez peu intimidé de la mort qui vous environnoit , pour rappeler à votre mémoire tous les faits que vous m'avez racontés ? Où avez - vous donc puisé cette foule de maximes & de réflexions judicieuses , qui ne peuvent être que le fruit de l'expérience & de l'étude ?

« Sire , répondit Aladin , ce n'est pas moi qui parlois , j'étois inspiré d'en-haut : mon enfance n'avoit pas été négligée , & je me suis perfectionné dans la sagesse depuis l'heureux instant que j'ai eu le bonheur d'être auprès de votre majesté. Celle que je prenois pour ma mère fixa de bonne heure mon attention sur le divin koran , comme devant régler par ses saintes maximes la conduite de ma vie ; mais ce qui vous paroîtra le plus extraordinaire , sire ! c'est que son mari,

§12 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
emporté par la force de l'habitude , nourri  
dans le crime presque dès l'enfance , ne se  
faisant aucun scrupule de piller les carava-  
nes , eut craint de manquer à sa parole : il  
étoit bon mari , bon maître avec ses esclaves , plus que tendre père à mon égard , &  
le moins avide de tous les hommes pour le  
butin. Il me chérissoit , & moins instruit  
alors que je ne le suis à présent , je l'hono-  
rois comme un bienfaiteur , & je l'aimois  
comme un père.

« C'en est assez sur son compte , mon fils ,  
reprit le roi. Le peuple , de retour du spec-  
tacle exemplaire qu'on vient de lui donner ,  
appelé par le signal que les Muczins font  
réentir du haut des mosquées , va bientôt  
les remplir. Faites-vous suivre par mon tré-  
sorier ; que les plus abondantes aumônes ,  
que la charité accompagnent partout vos  
pas ; annoncez dignement l'héritier que le  
ciel vient de me rendre , pour la prospérité  
de mon empire ! »

Dès que les cérémonies religieuses furent  
terminées , le roi ordonna que le chef des  
voleurs , qu'on savoit être demeuré à Isses-  
fara , fut conduit aux bains ; qu'on le fit  
habiller décentement , & qu'on l'aménât au  
palais

palais pour jouir du triomphe de son fils adoptif : loin de lui faire aucun reproche sur l'état qu'il avoit professé jusqu'alors , présumant beaucoup des principes naturels de cet homme dès qu'il ne seroit plus entraîné par l'exemple , séduit par les occasions , & provoqué par le besoin , il le nomma au commandement d'une province frontière , où il devoit nécessairement en imposer par son activité & ses talens militaires.

Bohetzad , Baherjoa & Aladin réunis par les liens du sang , de l'amour & de l'amitié passèrent de longues années dans une union inaltérable , trouvant sans cesse les moyens de resserrer les nœuds qui les attachoient l'un à l'autre. Enfin l'âge & les forces avertissant le monarque qu'il étoit temps de résigner un sceptre dans des mains plus fermes ; il assembla son divan , ses ministres , visirs , cadis , gens de loi , princes , seigneurs , & tous les grands du royaume.

« La nature , leur dit-il , avoit appelé mon fils à ma succession ; mais le ciel , en vous le conservant par des prodiges , a marqué bien plus décidément sa volonté ; en le couronnant aujourd'hui , je ne fais qu'obéir à

314 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
ses décrets, & vous donner un maître plus  
digne que moi de commander.»

---

L'EXTRÊME tranquillité qui régnoit dans le palais du sultan, annonçoit que tout y jouissoit encore du repos, lorsque la sultane eut achevé de raconter l'histoire du roi Bohetzad & de ses dix visirs : Dinarzade attentive à l'emploi du temps, prit la parole : « Ma sœur, dit-elle à Scheherazade, vous avez l'art de nous intéresser pour les héros que vous nous montrez ; il en est un que vous nous faites attendre depuis long-temps, il ne vous est pas indifférent, car vous vous plaisez souvent à chanter ses productions : il avoit quatre espèces de mérite, qui font toujours beaucoup d'effet lorsqu'ils sont réunis ; il étoit amoureux, vaillant, poète & dévot. — Vous voulez parler, ma sœur, reprit Scheherazade, du chevalier Habib ; j'entreprendrai avec plaisir le récit de travaux & de ses amours. »



## HISTOIRE

*de Habib & de Doratil-goase, ou le Chevalier.*

LA tribu de Ben-Hilac, la plus nombreuse & la plus vaillante de l'Arabie, avoit jadis pour Émir Ben-Hilac-Salamis, l'homme le plus renommé de son temps par son courage, ses talens militaires, sa religion, sa probité, en un mot, par toutes les vertus qui caractérisent l'homme d'état & le guerrier. Tant de qualités réunies l'avoient établi le chef de soixante-six tribus, qu'il gouvernoit avec sagesse, & dont il avoit mérité la confiance : le bonheur & la prospérité, qui sont souvent les fruits d'une bonne conduite, l'avoient suivi dans les combats, & ne le quittoient point dans les temps de paix. Parvenu à l'âge mûr, ce prince ne désiroit qu'un héritier pour mettre le comble à sa félicité, il n'avoit point encore obtenu du ciel cette faveur.

Pendant la fête de l'Haraphat, Salamis ne cessoit de couvrir l'autel de sacrifices ; prosterné sur les marches du tabernacle, il adressoit des prières au saint prophète, &

316 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

il attendoit avec résignation & respect une grâce si nécessaire à son bonheur. Un jour qu'il avoit redoublé l'encens de ses sacrifices , il ressentit tout-à-coup une consolation salutaire dont il conçut la plus flatteuse espérance ; elle ne fut point trompée , & la grosse d'Amirala son épouse s'étant déclarée au bout de quelque temps , neuf mois après cette princesse donna le jour à un enfant mâle , comparable pour la beauté à l'étoile brillante qui nous dédommage pendant les nuits d'été de l'absence du soleil. Amirala prit son enfant dans ses bras , & le caressant avec un transport mêlé d'amour & d'enthousiasme.

« Aimable enfant , dit-elle , qui représente si bien le bel arbre dont tu es le fruit ; que les baisers de ma bouche te soient aussi salutaires que les rayons du soleil le sont à la jeune plante qui vient d'éclore ! Viens sur mon sein pour y goûter les premiers fruits de ma tendresse.

« Et vous , grand prophète ! vous à qui le très-haut a remis la clef des grâces célestes ! vous , à qui nous devons ce précieux trésor ! faites tomber sur lui les influences de votre divin esprit ! Qu'à votre

voix puissante, la plus forte, la plus brillante, mais la plus douce des étoiles se charge de la conduite de ses destinées !

« Heureuses tributs des riantes campagnes de l'Arabie ! c'est pour vous que notre Habib nous a été donné ! Venez voir la tête de mon jeune cèdre ! Vous la distinguerez au-dessus de tous les autres : glorifiez-vous, heureuses tribus ! un jour il vous couvrira de son ombre. »

Tandis qu'Amirala célébroit ainsi le bienfait du Tout-Puissant, l'Émir ayant rassemblé tous les mages de la nation, faisoit interroger les astres sur les destins de son fils : à l'heure annoncée, les yeux des astrologues sont dirigés sur la voûte azurée ; on diroit qu'il s'y passe un combat. Un astre paroît s'opposer à un autre, une étoile très-brillante semble obscurcie, disparoître ou s'éteindre, ainsi que ces météores qui se précipitent quelquefois du firmament ; mais cependant elle n'a point abandonné sa place, quelques instans après elle brille d'un nouvel éclat, & se montre sous les conjonctions les plus favorables.

Alors le plus âgé des astrologues prit la parole : « Prince, dit-il à Salamis, votre

318 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
fils vivra glorieux & admiré; mais jamais mortel n'éprouvera autant de dangers que lui; les hafards & les revers l'attendent, mais il aura des reffources étonnantes: l'amour & la gloire couronneront fes travaux, fi fon courage & la forcée de fon ame furmontent toutes ces épreuves. —

Quelle étrange destinée! reprit l'Émir, ne pourroit-on rien oppofer à fa rigueur? — Prince, nous venons de nous affurer que la grande planète & les fept qui l'environnent ne font point d'accord; elles nous ont paru déployer toutes leurs forces, pour venir au fecours de l'étoile de votre fils, ou pour en contrarier les mauvais effets: l'afpect de ces combats eft effrayant; mais comme l'étoile d'Habib a reparu, vous pouvez avoir quelque efpérance; les dangers nous ont été montrés clairement, mais comme l'homme peut échapper en partie aux coups du fort, c'eft aux vertus d'Habib à tempérer fes mauvais influences, & à forcer fon étoile à lui être favorable.»

Salamis étoit l'homme le plus courageux, & en même temps le plus réfigné: « Les revers qui attendent mon fils, fe difoit-il, ne pourront fans doute excéder



les forces humaines : il faut en faire un homme, & faire germer en lui toutes les vertus ; Amirala secondera mes projets, & nous les ferons triompher , par notre exemple & nos leçons , des dangers qui le menacent. »

A peine Habib circoncis peut-il articuler quelques paroles, que ses tendres organes , au lieu de laisser échapper des mots vides de sens , prononcent sa profession de foi ; il benit déjà le créateur , Mahomet son apôtre , le ciel , la terre , les êtres qui les habitent , les immensités qui les séparent. Les lettres de l'alphabet deviennent ses jouets , il les assemble pour en former des mots qu'un sens a bientôt lié ; au lieu de tracer l'image d'une petite cabane en jouant avec des roseaux , il a l'idée d'une mosquée : ses jeux , ses goûts , ses penchans annoncent de bonne heure un être au-dessus du vulgaire.

Dès que son corps acquiert des forces , les heures de ses repas ne sont point réglées. Il faut qu'il se familiarise avec ces tyrans de l'humanité , les besoins ; on commence à lui en faire éprouver les premières atteintes , pour lui apprendre à les suppor-

320 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ;  
ter une fois sans murmure. Il faut qu'il s'accoutume à tout, la natte sur laquelle il couche lui est ôtée , & il trouve le même repos sur la terre la plus dure ; on l'expose à l'intempérie des saisons , pour que son corps ne souffre jamais leur rigueur.

On lui fait monter de jeunes chevaux indomptés ; mais son adresse déjà exercée dans des jeux moins périlleux , lui fait sur le champ trouver son équilibre ; si quelque accident le fait tomber , son corps svelte & léger reprend bientôt sa position.

C'est ainsi qu'Amirala formoit le corps de son élève : à l'âge de sept ans il surpassoit en forces & en agilité tous les autres enfans : son cœur & son esprit n'étoient pas négligés , il récitoit tous les chapitres de l'alcoran , & en expliquoit le sens. Accoutumé par sa mère à considérer les merveilles de la nature avec une forte d'enthousiasme , il en décrivait de même les beautés.

Il étoit temps que Salamis songeât à perfectionner une éducation si heureusement commencée ; mais il falloit trouver un instituteur aussi parfait pour la jeunesse qu'Amirala l'avoit été pour l'enfance. Il

y avoit dans son camp un vieillard philosophe , nommé Ifakis , instruit dans toutes les sciences & d'une conduite irréprochable ; mais il étoit atteint d'une maladie qui le conduisoit lentement au tombeau : « Ah ! si Dieu pouvoit me rendre le sage Ifakis ! disoit-il devant un de ses ministres. — A quoi le destineriez-vous ? répondit celui-ci ; je sors de sa tente , il m'a dit avoir pris d'un élixir dont l'effet a opéré d'une manière miraculeuse , je l'ai trouvé debout , il a fait quelques pas devant moi d'une marche très-affurée , & je ne doute pas , si vous désirez le voir , qu'il ne soit en état de se rendre ici. — Allez l'en prier , dit l'Emir ; je regarde son rappel à la vie comme une merveille , opérée plus encore pour mon avantage que pour le sien. »

Ifakis se rend aux ordres de l'Emir , il accepte la proposition qu'il lui fait , le jeune Habib part avec son nouveau maître , & ils habitent ensemble sous la même tente ; les soins du gouverneur ( 1 ) trou-

---

( 1 ) *Les soins du gouverneur.* Les Arabes sont les premiers qui nous ont fait connoître & approfondir

vent un terrain si bien disposé , que tout y germe sans difficulté ; Habib peut déjà nommer toutes les étoiles du ciel , décrire le cours des planètes ; il fait calculer leur volume & leur distance : il distingue les différentes espèces d'arbres & de plantes , & il en indique les propriétés : s'il parle de la végétation , il fait comment la chaleur & l'humidité produisent la fécondité : s'il parle de la mer , il fait qu'elle est le produit des fleuves ; il suit les vapeurs que le soleil en élève jusqu'au sommet des montagnes , pour les voir retomber en sources fécondes , & perpétuer ainsi les travaux admirables de la nature : il n'est aucun animal auquel il ne puisse assigner sa classe ; s'il s'étonne des différentes merveilles qui sont le produit de leur instinct , il les voit toujours subordonnées aux prodiges que peut opérer la raison.

Tandis qu'avec l'assistance d'Ilfakis , il cherche à donner de l'ordre à cette multitude d'idées , il travaille en même temps

---

les merveilles de la nature ; nous leur devons les traductions des philosophes grecs : dès-lors tout ce qui est dit ici sur les rapides progrès du jeune Habib , ne peut surprendre personne.

à les fixer , & il a appris l'art d'écrire avec des plumes taillées de sept façons ( 1 ).

Salamis voulut un jour que son fils lui fit part de ses connoissances : « Mon père , lui dit-il , c'est à mon maître qu'il faut les demander , c'est lui qui peut en parler ; quant à moi , il faut que long-temps tout yeux & tout oreilles , l'usage de la main ait précédé de bien loin celui de la langue , il faut que les caractères que je forme sortent de mes mains aussi purs que les perles qui sont dans l'eau. Salamis , enchanté de cette réponse , demanda au sage gouverneur s'il étoit encore quelque chose qu'il pût enseigner à son fils : « Déjà le jeune Prince , répondit Ilfakis , quand il m'interroge , pourroit prévenir toutes mes réponses : j'ai ouvert à ses yeux le grand livre du monde , chaque pas qu'il y fera seul maintenant l'avanceront d'un stade ; l'instruction , qui exclut souvent le grand travail de l'application , ne feroit que retar-

---

( 1 ) *Des plumes taillées de sept façons.* Les plumes dont les Arabes se servent sont des roseaux ; on ignore quel mérite ces peuples peuvent attacher à la science de les tailler de cette manière , mais on fait qu'ils en attachent beaucoup à bien peindre en écrivant.

324 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
der ses progrès : il est temps, prince, que mon élève s'occupe des arts nécessaires à l'homme qui doit un jour dominer sur soixante six tributs belliqueuses : mes secours dans ce genre ne pourroient plus lui être utiles, & mon corps, que la terre redemande, n'aspire qu'à se rendre dans son lieu de repos. — Quel noir pressentiment ! reprit l'Emir ; vous pouvez vous promettre de longues années encore, & mes trésors vous en feront jouir dans l'abondance. — Prince ! dit le sage, un grain de sable & les richesses de la terre sont à mes yeux la même chose ; je suis mort depuis longtemps à tous les besoins. Ce corps chérif, que je n'ambitionne plus de conserver, ne doit la prolongation de son existence qu'à des vues secrètes de la providence pour l'avantage de Salamis, les destins ont marqué aujourd'hui sa destruction.... J'ai trouvé ma récompense en remplissant mes devoirs, & je n'en veux point d'autre ici-bas. — Adieu donc, vertueux Ilfakis ! dit l'Emir ; recevez les embrassemens de mon fils & les miens, votre absence nous coûtera bien des larmes ; mais nous en adoucirons l'amertume en allant souvent sous

votre tente..... Vous n'y reviendrez plus, répondit-il; ma tente est comme une vapeur que le vent va dissiper, & je suis semblable à la poussière qu'il entraîne : adieu Salamis, adieu mon cher Habib; souvenez-vous de moi au milieu des peines qui doivent vous assaillir. »

Combien le jeune Habib fut touché de cette séparation ! mais que sa sensibilité fut mise le lendemain à une rude épreuve ! Son sage gouverneur mourut en rentrant sous sa tente; son corps fut enterré sur le champ, pour préserver le camp de l'infection qu'il avoit répandue, au moment où l'esprit qui l'animoit l'avoit abandonné. Le jeune élève versa ses larmes dans le sein de sa mère, Amirala jouissoit de sa sensibilité en cherchant à le consoler : elle l'engageoit à porter ses regards au dessus de cette terre, insuffisante à notre félicité : ces idées consolantes calmoient le jeune Habib, mais il voulut rendre les derniers devoirs à son bienfaiteur, répandre quelques fleurs sur sa tombe, & offrir ses prières au très-haut. Il arrive sous la tente d'Ilfakis, portant dans sa main trois couronnes de fleurs symboliques; une douce mélancolie s'em-

326 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
pare de son ame , elle ouvre le passage  
aux larmes qui viennent sans effort inon-  
der ses joues ; il garde un moment le silence  
pour jouir d'une affliction qui n'a rien de  
pénible : enfin il élève la voix.

« Je foule la terre sous laquelle repose  
le corps de mon cher Ilfakis : anges de la  
mort ! quand vous vous approchâtes de lui  
pour enlever son ame, n'étiez-vous pas aussi  
émus que moi ?

« O grand prophète ! tu as reçu dans  
ton sein ce vertueux musulman ? Tu lui don-  
nas des couronnes qui ne sont point périf-  
sables : rends immortelles celles que j'ap-  
porte sur ses cendres.

« L'ame de mon cher Ilfakis n'est point  
errante dans ces lieux ; elle feroit germer  
sur ces terrains arides les plantes & les  
fleurs , ainsi qu'un seul de ses regards  
& un mot de sa bouche faisoient germer  
dans mon cœur les trésors de la sagesse  
& les charmes de la vertu.

« Jouis, dors , repose en paix , ame  
bienfaisante ! Reçois l'hommage de ma  
reconnoissance , je viens couronner tes froi-  
des dépouilles ! Tu me fis connoître la rai-  
son , aimer mes devoirs , sentir les dou-



ceurs de l'amitié ; voilà le prix de la mienne.

Salamis attendoit le retour de son fils : « Habib ! lui dit-il, après avoir satisfait aux devoirs naturels de votre reconnaissance, il faut songer à acquérir maintenant des connoissances plus directement utiles à votre état : vous êtes mon fils, le ciel vous destine après moi au commandement des vaillantes tributs qui sont sous ma domination : vous êtes appelé à marcher à leur tête dans toutes les expéditions militaires ; mais il faut apprendre à les conduire, vous endurcir aux fatigues, & vous mettre en état de terrasser l'ennemi qui oseroit vous résister ; la force jointe à l'adresse doivent faire de vous le soldat le plus intrépide de vos armées. Vous avez commencé à vous habituer au port des armes ; le lâche seul succombe sous leur poids, l'homme de courage s'y familiarise. Ah ! que ne puis-je trouver dans le nombre de mes guerriers, l'homme aussi propre à vous instruire dans ce métier, que l'étoit Ilfakis dans les sciences qu'il vous a fait connoître ? Un guerrier parfait est un Phénix difficile à trouver. Le grand

prophète fit un miracle en notre faveur en nous conservant Ilfakis ; il n'y a que lui qui pourroit m'envoyer l'homme extraordinaire que je voudrois attacher auprès de vous. — Mon père ! dit Habib , j'attaque dans mes jeux vos chevaux les plus vigoureux , la force & le courage ne m'abandonnent jamais : changez cette robe de lin qui me couvre en cuirasse de fer ? & , chargé du plus épais bouclier , armé de la plus forte lance , je vous offrirai un digne compagnon d'armes ! Ah ! quand pourrai-je abandonner ces habits , qui rendent presque mon sexe équivoque , & ne laissent rien présumer des forces que la nature m'a données ? Elles ont besoin d'être réglées , & je n'aspire qu'à connoître l'art d'en diriger l'emploi. — Digne présent du ciel ! dit l'Emir en embrassant son fils , heureux enfant ! Espoir de mes tribus ! Celui qui met en vous de si glorieuses dispositions , nous fera trouver les moyens de les cultiver. »

A peine cette conversation étoit terminée , qu'un guerrier se présente aux barrières du camp de Salamis ; il demande d'être admis à l'honneur de sa présence : « Qu'on le laisse approcher , dit l'Emir ;

mon cœur, jaloux de voir régner sur la terre la justice & la paix, n'aspire qu'à vivre parmi ceux qui en sont les protecteurs : l'étranger arrive. »

Le superbe courfier qui le porte le couvrant de sa belle crinière, ne laisse distinguer que le cimier du casque & le panache qui flotte au-dessus ; il approche de la tente, & descend de sa monture. Habib, qui étoit allé au devant de lui, saisit la bride du cheval, qu'il remit ensuite à un des écuyers de l'Emir : « Vaillant chevalier, lui dit celui-ci, quel dessein vous conduit-ici ? — Je viens, répond l'inconnu, rendre hommage aux vertus, au courage, & à la puissance du grand Emir Ben-Hilac-Salamis, & demander au jeune Habib le partage des faveurs dont il est comblé par l'aimable fille de l'Hyemen : le guerrier qui peut la tenir de ses mains, oubliera bientôt les dangers qu'il a courus, en s'enivrant de ce jouissance.

L'Emir n'ayant rien compris à cette conversation, en demanda l'explication à son fils : « Mon père ! lui dit Habib, avec un tendre intérêt, ce noble chevalier demande à vous rendre le salut, & à partager ma

330 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
tasse de café : » Puis se tournant vers l'étranger : « Guerrier ! lui dit-il, désirer les faveurs de la fille de l'Hyemen , c'est se montrer digne de celles qu'elle se plaît à verser dans le cœur des amans de la gloire ; rien ne peut vous être refusé ici , le héros que vous voyez , est l'Emir Salamis , & je suis son fils Habib.

Alors les deux héros se saluèrent. Salamis ne vit jamais d'homme d'une plus belle taille , d'une figure à-la-fois plus majestueuse & plus pleine de grâces ; l'acier de son armure réfléchissoit si vivement les rayons du soleil , qu'il sembloit plutôt en dérober l'éclat que l'emprunter ; semblables à ces météores qui brillent au firmament , son casque paroissoit une lumière de feu , la lame de son cimeterre flamboyoit au loin , l'or & les diamans ne relevoient aucune des parties de son armure , elle devoit tout son éclat à sa simplicité , & aux soins du guerrier.

Pendant que l'inconnu prenoit le café , Salamis fut curieux d'apprendre de sa bouche les motifs qui l'avoient attiré dans son camp.

« Puissant & glorieux Emir ! reprit le

chevalier , je suis Parthe d'origine & né dans le fond des Indes : j'aimai la gloire dès mon enfance , & la cherchai dans la profession des armes ; celle que vous aviez acquise en Arabie a réveillé mon émulation , j'ai désiré connoître de plus près celui dont la renommée me servoit de modèle. En arrivant dans la première tribu de votre domination , j'appris que vous cherchiez un instituteur qui pût aider aux progrès du jeune Habib ; & quoiqu'il dût tout apprendre sous son père Salamis , j'ai cru qu'ayant besoin d'être suivi de près dans tous ses exercices , mes services pourroient lui être utiles , & je viens vous les offrir.

« Chevalier ! reprit l'Emir , votre procédé me touche , & la loyauté de votre caractère me décide. Mais s'il faut que mon fils soit en état de commander un jour aux états de ma domination , & que ma valeur m'a fait conquérir ; celui qui n'aura pu se montrer supérieur à moi dans un combat , ne sauroit prétendre à être le sien dans l'instruction : mesurons nos forces ensemble , disputons la victoire de bonne foi : je ne demande qu'à être vaincu , pour trouver l'homme à qui je dois confier mon fils. —

C'est un honneur qu'ambitionneroient les plus fameux guerriers , répondit l'inconnu ; j'accepte le défi du grand Salamis , & j'avouerai sans honte d'avoir eu pour vainqueur , celui qui n'en a jamais reconnu. »

Les ministres témoins de ce défi vouloient en dissuader Salamis , en lui disant qu'il avoit tort de se compromettre avec un homme dont on ignoroit l'état & la naissance : « Qu'importent le rang & la naissance ? leur répondit l'Emir , je cherche un guerrier & non pas un roi : si la présomption aveugle ce chevalier , je ne saurois être compromis : si son courage égale sa noble assurance , nous ne le ferons ni l'un ni l'autre , & je serai entré en lice avec mon pareil. » Puis se tournant vers l'étranger : « Chevalier ! prenez quelque repos , que votre courfier reprenne haleine ; je ne veux pas vous mettre dans le cas de combattre avec désavantage : si je désire me mesurer avec vous , ce n'est pas pour vous refuser mon estime , mais pour vous mettre à portée de la conquérir : après demain nous marcherons au camp.

Habib conduisit l'inconnu dans une tente qui lui avoit été préparée : celui-ci , tou-

ché des bontés & des égards qu'on lui témoignoit, lui dit en le regardant avec intérêt.

« Le jeune cep chargé de fruits engage le voyageur qui passe à lui donner de l'appui ! Si le raisin peut venir à maturité, il s'offrira de lui-même à la main du voyageur. »

Après cela ils se saluèrent, & Habib se retira sous la tente de son père. Dès que le jour fut venu, il courut à la tente de celui qui commençoit à remplir dans son cœur la place qu'y tenoit Ilfakis ; il le trouve occupé à polir ses armes, & à visiter les harnois de son coursier : « Quoi ! vous-même ? lui dit le jeune sultan : — Oui, mon prince ! Quand on est jaloux de sa gloire, on ne doit négliger aucun des objets qui doivent y concourir ; un vrai chevalier n'a d'autre miroir que ses armes. »

Cependant l'arène dans laquelle Salamis & l'inconnu doivent entrer en lice est préparée, les trompettes guerrières y appellent, une foule innombrable de spectateurs environnent les barrières, les guerriers paroissent, & tous deux avec tant d'avantage, qu'il est impossible de présumer de

quel côté pourra pencher la balance. Les lances dont ils sont armés sont égales pour le poids, les courriers égaux en taille & en vigueur; ils s'élancent comme l'éclair l'un contre l'autre; malgré ce premier choc, les cavaliers restent immobiles sur leurs montures, & leurs lances volent en éclats; Salamis, qui n'éprouva jamais une semblable résistance, est étonné d'avoir en vain porté un coup aussi furieux; & son adversaire, par d'autres motifs qu'il n'est pas encore temps de développer, est lui-même dans une plus grande surprise. L'Emir fait signe à son adversaire qu'il veut lui parler, l'inconnu s'arrête, descend de cheval, & vient à lui.

« Vaillant chevalier ! dit l'Emir, vous venez de me donner une grande preuve de vos talens; ils me font espérer que demain, le cimeterre à la main, je trouverai un rival digne de moi. — Grand prince, répondit l'inconnu, jamais mortel n'a eu sur moi d'avantage : je viens d'apprendre à mon grand étonnement, qu'il en est qui peuvent me résister; je prise trop l'honneur que vous me faites pour refuser le nouveau défi que vous me proposez pour



demain. » Après cela les deux guerriers s'étant ferré la main, se séparèrent, & furent se désarmer. Habib alla à la tente de son père, s'acquitter des devoirs que l'amour filial lui imposoit dans cette circonstance, & cédant ensuite aux sentimens de l'amitié, il revint bientôt à celle de l'étranger, qui se faisoit désarmer par les gens que l'on avoit attachés à son service : « Enfin, lui dit Habib, vous ne dédaignez plus d'employer les personnes qui doivent obéir à vos ordres? — Non, mon aimable sultan! je vais vous dire un apologue dont je n'applique le sens qu'au métier que je professe, le premier qui soit au monde. Quand le soleil se lève, il n'emploie d'autres mains que les siennes pour séparer les rayons qui doivent l'environner : lorsqu'il se couche, il laisse aux flots de la mer le soin de les éteindre quand il s'y précipite.

« Je vais répondre par un autre apologue, dit Habib, ou plutôt par une vérité dont vous me pénétrez.

« Le héros qui, sans en être ébranlé, a soutenu le poids énorme de la lance de mon père, a ébloui mes yeux par son éclat, &

336 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
celui dont je le vois briller encore , ne sauroit s'éteindre jamais.

« Un jeune aiglon , reprit l'inconnu , n'étant pas encore revêtu de son premier duvet , ouvroit pour la première fois les yeux à la lumière ; il aperçut un ver-luisant sur un feuillage voisin , il en fut ébloui ; le prince des oiseaux ne se doutoit pas alors qu'il regarderoit un jour fixement le soleil.

« Sans-doute que le Phénix qui me parle , dit Habib , renaît tout nouvellement de sa cendre , & méconnoit encore ses avantages. — Je n'en ai point avec vous , charmant Habib , dit le guerrier en l'embrassant , à moins que l'inclination que vous m'avez inspirée ne m'en donne sur la façon d'aimer. — Si je pouvois vous ouvrir mon cœur , dit Habib , vous vous avoueriez vaincu ; mais il ne faut pas que mon père soit privé plus long-temps du plaisir de vous voir ; je fais qu'il aime les héros , & vous en êtes un , quoique vous ne l'ayez pas dit. — Il se peut , répondit l'étranger , qu'un de nous deux le devienne un jour ; jusqu'à présent je n'en vois point ici. » Tout en parlant ainsi , ils cheminoient ensemble  
vers

vers la tente de Salamis en se tenant par la main ; l'Émir vit naître avec plaisir un attachement réciproque, qu'il étoit résolu de fortifier.

Dès que Salamis voit le chevalier inconnu, il l'aborde avec les démonstrations de la plus parfaite estime : « Je ne vous crois plus embarrassé de faire vos preuves, lui dit-il ; ce n'est plus pour fonder sur vous mon opinion, que je demande à mettre à l'essai votre courage & vos forces ; mais je commande une nation belliqueuse & jalouse de sa gloire, & ne veux lui laisser aucun doute sur le mérite éminent de celui qui doit obtenir des préférences sur elle. Je porterai la délicatesse, (& vous m'en ferez gré) jusqu'à ouvrir la lice à celui qui se croiroit en droit de disputer votre triomphe, quand vous aurez fini vos épreuves avec moi : en attendant jouissons ensemble du moment présent, demain nous forcerons l'envie à vous admirer. »

Le lendemain éclaira le combat le plus surprenant dont les Arabes eussent été témoins : les deux héros opposant bouclier à bouclier se portèrent les coups les plus terribles ; ils étoient prévus aussitôt

338 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
que conçus , & la parade les surprenoit  
toujours avant la chute. On abandonne le  
bouclier & le cimenterre ; & la lutte corps-  
à - corps commence , les vents déchaînés  
essayeroient en vain d'ébranler les cèdres  
du Liban , la terre tremble sous eux , mais  
aucun effort ne peut les déraciner.

L'Émir Salamis ne jugea pas à propos  
de faire durer plus long - temps l'étonne-  
ment des spectateurs : plus satisfait d'avoir  
trouvé son égal qu'il n'eut pu l'être d'une  
victoire : « Arrêtons un moment , vaillant  
chevalier ! lui dit - il , ma surprise redou-  
ble à chaque instant , je n'avois jamais  
trouvé personne qui me résistât , j'étois  
moins glorieux de mes triomphes que tou-  
ché des foiblesses de notre nature , en la  
comparant aux avantages de certains ani-  
maux. Je reviens de mon préjugé , & je  
prise moins la force du lion depuis que j'ai  
éprouvé la vôtre , délassons - nous du pén-  
ible exercice que nous venons de prendre ,  
faisons serrer nos courriers , & attaquons-  
nous avec le javelot. »

Ce nouveau genre de combat fut un  
nouveau triomphe pour les deux comba-  
tans ; tout ce que l'adresse , la ruse & la

force pouvoient fournir de moyens, furent déployés dans cette occasion. Cependant l'Émir commençoit à perdre ses avantages, la jeunesse de son adversaire étoit un obstacle qu'il ne pouvoit plus surmonter malgré sa valeur; convaincu d'ailleurs que l'inconnu possédoit au plus haut degré les qualités nécessaires pour l'emploi qu'il lui destinoit, sa prudence mit un terme au combat; il s'arrête, & fait signe à l'étranger d'en faire autant, ils se prennent par la main & reviennent au camp.

« Chevalier ! dit Salamis, mon fils va retrouver dans vous un second père; vous savez comment vos forces se sont augmentées par un exercice soutenu, ce qu'il vous en a coûté pour y joindre autant d'adresse; combien il faut être accoutumé aux dangers pour qu'ils ne fassent jamais perdre le sang-froid ! Je vous abandonne l'unique objet de mes espérances; faites-lui connoître la véritable gloire, & tous les moyens qui y conduisent le guerrier. »

Le jeune Habib avoit depuis long-temps prévenu par ses vœux & son inclination les desseins de son père; aussi suivit-il

340 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
avec transport les pas de son nouveau maître : « Je vais enfin profiter de vos leçons , lui dit-il , je dois imiter mon père & vous , puissai-je ne pas rester trop loin de mes modèles ! »

« Nous partagerons nos occupations , mon cher Habib , lui dit Il'Haboul : ( c'étoit le nom du chevalier indien , ) le jour sera employé à vous perfectionner dans l'art qui doit vous rendre aussi fort , aussi adroit , que vaillant. Le soir nous nous entretiendrons des qualités qui vous seront nécessaires pour commander au peuple le plus indépendant de la terre ; il sacrifia de tout temps les jouissances du luxe à la liberté , le courage que règle la sagesse est son idole ; c'est à ces titres que l'Émir votre père règne sur soixante-six tribus : vous n'hériterez de sa puissance qu'en vous appropriant ses vertus. »

Voilà le plan sur lequel Il'Haboul dirigea l'éducation d'Habib : elle produisit bientôt les fruits les plus heureux. L'Émir Salamis eut une guerre à soutenir , dans laquelle le jeune sultan fit des prodiges de valeur ; chargé d'un commandement délicat , il s'y distingua par sa prudence

& sa fermeté ; appelé dans les conseils de son père, il étonnoit les ministres par la sagesse de ses avis.

L'ouvrage d'Il'Haboul étoit achevé, une nécessité absolue le forçoit à se séparer de son élève, il fallut s'en expliquer avec lui : « Mon fils, lui dit-il, je dois vous quitter, des ordres supérieurs m'appellent dans une autre contrée. — Quoi ! vous m'abandonneriez ? lui répondit Habib. — Je ne vous suis plus nécessaire ici, d'ailleurs je suis forcé de céder aux destins. — Que je suis malheureux ! reprit le jeune élève, la mort m'enleva Ilfakis mon premier maître, je n'en suis pas encore consolé, & des ordres rigoureux me vont séparer de vous ! Mais fera-ce pour toujours ? . . . . N'en puis-je savoir les raisons ? . . . . Mon père ne pourroit-il changer votre résolution ? — Toute la puissance humaine ne peut rien ici, dit Il'Haboul, mais j'espère que nous pourrons nous revoir. Cependant, mon cher Habib, je puis consoler en partie vos chagrins ; celui que vous avez aimé sous le nom d'Ilfakis vous est toujours attaché, il n'est point mort. — Comment ? reprit Habib ; j'ai suivi

342 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
moi - même ses funérailles , j'ai versé des  
pleurs sur sa tombe !

« Mon fils , dit Il'Haboul , l'histoire du  
mort dont vous parlez est liée avec celle  
de bien d'autres histoires qui vous inté-  
ressent ; peut - être même avec la vôtre  
& la mienné. Ecoutez le récit que je  
vais vous faire , rappelez-vous votre ho-  
roscope , & vous ne serez plus surpris de  
ce que je vais vous dire. Pensez d'abord que  
celui qui vous aime & vous parle n'est pas  
de nature humaine , mais un génie chargé  
de guider vos premiers pas vers vos hautes  
destinées.

---

## H I S T O I R E

*D'Illaboufatrou , du roi Schal-goase & de  
Camarilzaman.*

Vous n'ignorez pas , mon cher prince ,  
que parmi les génies de la race d'Eblis il  
y en a qui ont fléchi le genou devant le  
grand Salomon : Illaboufatrou est un des  
premiers d'entr'eux , je suis de cette race ,  
j'ai pris le même parti ; & suis ce qu'on  
appelle parmi les miens , un cadi , par la



grâce de Dieu & de Salomon ! Pour nous soustraire au ressentiment & à la vengeance du parti que nous avons abandonné, & pour engager le prophète, à qui nous sommes soumis, d'alléger en notre faveur le joug qu'on nous impose, nous faisons des alliances avec les enfans d'Adam, & nous jouissons par elles des douceurs terrestres.

Illaboufatrou avoit eu d'une femme mortelle une fille d'une grande beauté, qu'il avoit nommée Camarilzaman : il désiroit assurer son repos & sa félicité en lui faisant épouser un des grands souverains de la terre.

Dans ce temps-là régnoit sur les isles qui sont au milieu des sept mers, à l'extrémité de l'Orient un monarque puissant nommé Schal-goase.

Illaboufatrou lui apparôit sous la figure d'un vieillard, lui proposoit une alliance dont la belle Camarilzaman devoit être le gage : le monarque voit la princesse ; s'enflamme & l'épouse.

Les génies sujets d'Illaboufatrou se fixèrent en grande partie dans les terres de la domination de Schal-goase ; la mer des

344 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
environs en fut peuplée , & nulle part sous  
le ciel les génies & les enfans des hommes  
ne vivoient avec autant d'intelligence : ce  
bonheur parut redoubler tout-à-coup par  
la naissance de la charmante Dorathil-  
goase , premier fruit des liens qui unif-  
soient Schal-goase à Camarilzaman.

Si les dons du ciel étoient toujours dans  
ce monde des garans de la prospérité ,  
personne ne devoit y jouir d'une félicité  
plus parfaite que cette aimable princesse :  
elle sembloit éclairer le berceau qui la  
reçut , chaque jour vit développer en elle  
une nouvelle perfection ; mais lorsque son  
père & son grand-père eurent consulté les  
astres sur ses destins , le même désordre  
qui sembloit troubler le système planétaire  
à votre naissance , se fit voir à la sienne ,  
avec un si grand rapport , qu'il fut dé-  
montré que vous étiez le prince Arabe issu  
de la tribu la plus chère au grand pro-  
phète , auquel le sort la destinoit au milieu  
des dangers les plus éminens , au péril  
de l'un & de l'autre , & que cette union  
seule pouvoit assurer sa tranquillité , son  
bonheur , sa fortune & la vôtre.

Dès ce moment Illaboufatrou me com-

mit le soin de votre éducation ; mais les ordres de Salomon ne me permettoient pas encore de m'approcher de vous. Je n'en pus obtenir de favorables à nos desseins qu'au moment, où, au sortir de votre enfance, on vous chercha un instituteur. Ilfakis, sur lequel l'Émir votre père avoit inutilement jeté ses vues, alloit mourir ; je m'approchai de lui, je saisis l'instant où l'ange de la mort venoit enlever son ame, je substituai mon esprit à sa place ; à l'aide d'un puissant élixir je ranimai le corps dont je m'étois emparé, & vous fûtes redevable d'un gouverneur à ce premier prodige.

Quand je vis qu'il étoit temps de vous occuper de travaux différens, je rapportai le corps d'Ilfakis dans sa tente ; je le rendis à l'action de la nature humaine qui avoit été suspendue, & il fut détruit dans un instant.

Je m'occupai du soin d'aller vous chercher un vaillant chevalier, j'en trouvai un qui alloit expirer sur le champ de bataille, qu'il avoit couvert de morts auparavant ; je m'emparai de son corps, j'arrêtai le sang qui couloit de ses blessures, je les cicatrisai avec un baume bien plus puissant

346 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
que celui de la Mecque, je le rétablis dans  
toute sa première vigueur, je l'armai du  
cimenterre qui avoit servi à Salomon, &  
vous voyez devant vous ce chevalier ; c'est  
sous cette forme que je me présentai à  
l'Émir Salamis, que je vous demandai à  
partager les faveurs de la fille de l'Hyemen,  
& que vous devintes mon disciple.

Mon cher Habib, vous avez pris sous  
mes deux formes une tendre amitié pour  
moi, votre cœur ne vous a pas trompé :  
jamais un être de ma nature ne conçut  
pour un enfant d'Adam une aussi tendre  
inclination que celle que je ressens pour  
vous, vous devez être sans défiance. Rap-  
pelez-vous les leçons que je vous ai don-  
nées sous le nom d'Ilfakis ; en vous ins-  
truissant dans la connoissance des talismans,  
je vous en expliquai l'usage ; mais je vous  
mis en garde contre les esprits qu'ils pour-  
roient vous assujettir. La race d'Eblis est  
généralement bien méchante & bien cor-  
rompue ; heureux celui d'entre nous que  
le grand Salomon a scellé de son sceau !  
Les autres ne sont occupés que de notre  
destruction & de la vôtre. C'est ainsi qu'ils  
poursuivent dans la belle Dorathil-goase,

celle qui pourroit les arracher à la malédiction dont ils sont frappés, comme étant fille de l'homme & des génies. C'est ainsi que vous leur êtes déjà suspect comme fidelle musulman, & comme le héros destiné à venger Dorathil-goase de leurs entreprises & de leurs trahisons.

Cette princesse est devenue souveraine par la mort de son père; Ilaboufatrou son grand-père lui a donné pour visirs les plus habiles génies, mais l'isle dans laquelle sa capitale est située est la seule tranquille; les six autres & les sept mers, qui composent ses états, sont ou révoltées ou infestées, il n'est qu'une seule ressource pour elle, & les constellations l'amènent; c'est l'instant où le jeune Habib, à qui elle a donné son cœur, pourra parvenir jusqu'à elle, & la délivrer de ses ennemis.

Pendant tout ce récit d'Il'Haboul, le jeune sultan passant tour-à-tour de l'espoir à la crainte, de surprises en surprises & de merveilles en merveilles, étoit demeuré l'œil fixe, la respiration suspendue; des mouvemens, inconnus jusqu'alors, agitoient à-la-fois son cœur & son esprit. Appelé par ses destinées au trône des sept mers,

à recevoir la main d'une princesse dont la félicité ne dépendoit que de lui seul, il éprouvoit une émotion involontaire, il brûloit déjà de s'exposer aux dangers dont il étoit menacé, les feux de l'amour, le désir de la gloire, l'encouragent à une entreprise dont le succès lui promet une double couronne.

« Cher & puissant génie, dit-il à son protecteur, quel chemin dois-je prendre? Daignez, avant de vous séparer de moi, m'indiquer les moyens les plus efficaces pour voler au secours de celle qui attend tout de ma valeur. Le sacrifice de mon repos & de ma vie sont bien peu de chose, pour justifier le penchant qui la décide en ma faveur, & les arrêts du destin qui voulut nous unir l'un à l'autre.

« A cet élan de la gloire, répondit Il'Haboul, je reconnois mon élève & le fils du grand Émir Salamis ! mais souvenez-vous, mon cher Habib, que les génies, vos rivaux auprès de Dorathil-goase & vos ennemis déclarés, agiront contre vous, ils révolteront les hommes corrompus qui leur obéissent sans le savoir ; les animaux, les élémens, la nature entière serviront de

concert leurs trames odieuses. — Dieu & mon courage ne m'abandonneront pas , dit Habib , & vous-même contribuerez à mes succès. — Ah ! sans doute , reprit le génie , je pourrois vous être d'un grand secours , si je n'étois pas forcé de rendre à la terre la dépouille mortelle du chevalier indien ; mais je suis assujetti à une loi rigoureuse que je ne peux pas éluder. Persistez avec courage dans vos nobles desseins ! n'attendez pas que je vous indique à présent la route que vous devez suivre : vous êtes séparé de votre amante de toute la longueur de la terre , & les ordres du destin peuvent vous ouvrir ses états , que la malice de ses ennemis rend inaccessibles.

« Vous m'avez dit une fois , mon cher Il'Haboul , que l'homme courageux pouvoit forcer les destins. — Vous pouvez prendre les partis extrêmes toutes les fois qu'il ne vous en restera pas d'autres à choisir ; mais attendez que quelqu'événement vous instruisse sur ce que vous devez faire , je pense que ce que vous entreprendriez maintenant ne pourroit tourner que contre vous. Allez attaquer des lions , vous en

350 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
avez déjà détruit un fans moi , avec le  
secours seul de votre poignard ; familia-  
risez-vous ainsi avec les dangers , afin de  
vous préparer d'avance à ceux qui vous  
attendent. . . . . Adieu , mon cher Habib ,  
je ne rentrerai pas dans le camp de Sala-  
mis , je dois fuir avec lui toute explica-  
tion , & s'il doit apprendre de vous qui  
j'ai été & qui je suis , il faut que tout le  
monde l'ignore. Comptez toujours sur l'at-  
tachement de celui qui ne fut pas toujours  
l'ami de vos pareils ; mais vous m'avez  
reconcilié avec les enfans des hommes. . . .  
Embrassez-moi. » A ces mots , il monte  
son courfier , & s'éloigne.

Dès qu'il eut perdu de vue le jeune  
sultan , il s'enfonce dans le désert , & s'ar-  
rête au pied d'un coteau : il abandonne  
le cheval qu'il montoit , & s'étant creusé  
une fosse profonde , il y étend le corps  
terrestre dont il étoit revêtu ; dégagé de  
cette dépouille mortelle , & profitant des  
deux derniers jours que lui laissoient en-  
core les ordres de Salomon , il se trans-  
porte aussitôt sur les frontières des états  
de Dorathil-goase.

Un noir bataillon lui en défend les ap-



proches ; mais il apprend par un esprit transfuge , que l'isle blanche , l'isle jaune , l'isle verte , l'isle rouge & l'isle bleue ont été subjuguées par le génie rebelle Abarikaf , qui n'étant maître d'abord que de l'isle noire , s'étoit emparé de toutes les autres & des mers qui les séparoit.

La princesse , renfermée dans Medinazilbador ( 1 ) sa capitale , n'étoit plus maîtresse que du pays dans lequel cette ville étoit située. C'étoit tout ce que la protection d'Illaboufatrou son grand-père , & les efforts des génies qui lui servoient de visirs , avoient pu sauver des attaques du rebelle , qui avoit rassemblé de l'abîme des mers une légion d'esprits révoltés. Les six isles , livrées au pouvoir des scélérats , étoient gouvernées par des chefs encore plus méchans & tyranniques ; les peuples étoient la victime de leurs vices , & le jouet continuel de leurs noirs enchantemens. Dorathil-goase demandoit en vain le libérateur annoncé par les destins , toutes les issues étoient gardées , son abord étoit impénétrable aux hommes ; la nature

---

( 1 ) *Medinazilbador*. La ville de Cristal.

entière paroïssoit asservie à ces génies malfaisans.

Il'Haboul gémissoit en secret des obstacles dangereux qui s'opposoient à la valeur de son élève ; mais réduit alors à l'inaction & au silence , il attendoit impatiemment le moment où sa protection lui seroit nécessaire ; il se rendit à ses premiers devoirs , retourna à son poste ordinaire , & veilloit sur les événemens.

Cependant Habib , au départ de son précepteur , étoit accouru auprès de Salamis & d'Amirala , & leur faisoit part des choses surprenantes qu'il venoit d'apprendre : le feu de ses regards , l'émotion de sa voix , le désordre de ses discours , peinoient à-la-fois les dangers & les charmes de Dorathil-goase , son embarras & ses espérances : « C'est sur moi seul qu'elle doit compter , disoit-il avec une noble assurance ; il n'est plus de repos pour moi que je ne l'aie délivrée ; les momens sont chers , & personne ne peut me frayer le chemin qui conduit à elle!... Que devenir dans cette incertitude ! »

Ses parens virent que cette passion extraordinaire étoit moins l'effet de la sim-

patie, que celui de la puissance des aîtres qu'ils ne pouvoient pas contrarier ; aussi, loin de combattre ses résolutions, ils se bornèrent à lui retracer ses devoirs, & à lui rappeler les sages conseils de son gouverneur ; & le jeune sultan, autant pour s'y conformer que pour éviter une inaction qui lui paroïssoit odieuse, sortit des tentes, & fut chercher l'asile solitaire qu'il s'étoit pratiqué avec Il'Haboul, dans un petit vallon champêtre, qu'environnoient les montagnes voisines du camp de Salamis.

C'étoit là, que pour se délasser de leurs travaux belliqueux par une plus douce occupation, ils avoient arrêté par une digue le cours d'un petit ruisseau, ses eaux s'étoient rassemblées dans un bassin formé par la nature ; des arbres lui prêtoient un ombrage charmant, & leurs branches laissoient à peine quelques passages à la vue, pour se reposer sur les côteaux d'alentour. Les fleurs les plus variées, les plantes les plus rares, les herbes aromatiques croissoient abondamment sur les bords du ruisseau, & la terre, heureusement garantie de l'ardeur du soleil par la fraîcheur de l'eau, étaloit en profusion les richesses de

354 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
la nature. Plus loin étoit une cabane , ou  
plutôt un palais formé de branches d'ar-  
bres , couvert de joncs , & tapissé de nat-  
tes ; les peaux des bêtes féroces qu'ils  
avoient détruites couvroient leurs sophas ,  
une enceinte extérieure de pieux étroite-  
ment ferrés préservoit cet asile écarté de  
l'incursion des ennemis.

En engageant Habib à former cette re-  
traite , Il'Haboul lui enseignoit les moyens  
de se suffire un jour à lui même. Assis à  
à la porte de cette singulière demeure ,  
il lui faisoit considérer le bel amphithéâ-  
tre sur lequel il dominoit ; « Ne trouvez-  
vous pas du plaisir , lui disoit-il , à ne  
devoir qu'à vous-même les petites jouissan-  
ces que nous goûtons ici ? C'est ainsi que  
nous ne pouvons jamais être parfaitement  
heureux que par nous-mêmes. »

Ce séjour , qui plaisoit beaucoup à Habib ,  
étoit bien propre à nourrir sa passion nais-  
sante ; il vint s'y renfermer pour rêver à  
l'unique objet de ses pensées , & aux moyens  
de le joindre.

Un jour qu'il s'abandonnoit à ses rêveries ;  
les yeux fixés sur l'Almos sans y lire , &  
l'imagination absorbée par ses pensées amou-

reuses & guerrières, il entendit tout-à-coup un bruit extraordinaire dans les airs : il se met à genoux, écarte doucement les branches qui bornoient sa vue, & aperçoit une ombre considérable sur le bassin; elle venoit d'en-haut, & après avoir parcouru un peu d'espace, l'objet qui la produisoit se reposa sur le bord de l'eau : c'étoit un oiseau noir & gris d'une grosseur prodigieuse, il portoit sur son dos un pavillon, dont les murs paroissoient de gâse, la porte & les croisées étoient ceintées de fleurs.

L'oiseau s'étant abattu, le pavillon s'ouvrit : il en tombe une échelle d'or, au sommet de laquelle parut une figure, soutenue par d'autres non moins remarquables par leur beauté. Elle portoit sur sa tête une tiare formée des tresses de ses cheveux & de filets de perles : si le lis étoit relevé des nuances de la rose, on pourroit lui comparer la beauté de son teint : l'éclat de ses yeux, & les fossettes qui bordoient ses lèvres vermeilles, sembloient animer tour-à-tour les grâces du sourire & le feu du sentiment.

Elle leva les yeux au ciel, & le soleil

356 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
en fut obscurci ; elle les fixa sur la terre,  
& elle fut couverte de fleurs ; elle sourit, &  
toute la nature parut riante autour d'elle.  
Mais que devint Habib ; quand il la vit  
marcher & agir, & ne pas faire un mou-  
vement qui ne fut accompagné d'une grâce  
aussi noble que touchante ? Enfin , s'ap-  
puyant sur le bras d'une des beautés qui  
étoient avec elle , elle s'achemine auprès  
de la retraite du sultan, & s'assied sur un  
banc de gazon à deux pas de lui sans l'ap-  
percevoir.

Elle porte ses regards de côté & d'au-  
tre , & soupire. . . . . « Il n'y est pas ,  
dit-elle , on m'a trompée , il ne fait pas  
ici son séjour ! . . . . Mais ces rians bos-  
quets , le doux murmure de ces eaux ,  
ces fleurs que l'art & la nature entretien-  
nent , tout ici est son ouvrage ! . . , Mais ,  
il n'y est pas ! . . . . Oh ! vous , gazons , bos-  
quets , qui devez vos progrès aux soins de  
mon cher Habib , prenez des oreilles pour  
m'entendre , empruntez une voix pour vous  
expliquer , & dites à mon amant quand  
il portera ses pas dans cette aimable soli-  
tude , que la tendre Dorathil-goase vint  
chercher son héros du fond de l'Arabie

pour lui offrir un trône & son cœur, & accomplir par là ses destinées ! . . . Sera-t-elle dont forcée d'abandonner ces contrées, sans avoir vu l'idole de son ame ! » Ainsi parloit cette inconsolable princesse en portant ses mains sur les yeux, comme pour arrêter les larmes prêtes à couler : Habib a saisi ce moment pour se précipiter à ses pieds ; ils sont baignés de ses pleurs, avant qu'elle ait pu s'apercevoir du mouvement, & le prévenir.

« C'est donc vous que je vois ! » s'écria-t-elle, en jetant à-la-fois les yeux sur celui qui étoit à ses genoux, & sur le portrait qu'elle avoit toujours dans son sein : « N'est-ce plus une illusion ? mon cher Habib ! — C'est votre amant, votre libérateur, ô reine de ma vie ! » répondit-il en couvrant sa main de baisers : le silence fut alors la seule expression de l'amour & de l'admiration.

Cependant cette jouissance aussi douce que pure ne fut que d'un moment ; un bruit soudain se fait entendre, un oiseau paroît dans les airs, il approche, & changeant tout-à-coup de nature, on apperçoit un génie sous une figure humaine,

358 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,

qui se présente à Dorathil-goase : « Quoi ! c'est vous , Ilbaracas ? lui dit-elle ; quel motif si pressant vous a fait sortir de Medinazilbalor pour venir me chercher ici ? »

« Reine , reprit le génie , votre absence vous expose à la perte entière de vos Etats. Le rebelle Abarikaf en profite pour attaquer la seule isle qui vous reste ; votre grand-visir s'oppose en vain aux ennemis innombrables dont vos côtes sont infestées : tous les génies rebelles sont venus se ranger sous les drapeaux de votre adversaire , les flots de la mer en sont noirs , les rives en sont couvertes ; les rugissemens des lions , des taureaux marins , des hippopotames effrayent vos peuples ; le rétentissement des échos imprime la terreur jusques dans votre capitale : venez opposer la magie de votre talisman à cette rage , profitez encore du seul passage qui vous est ouvert , en planant au-dessus de la moyenne région de l'air. »

A ce récit , le sang bouillonne dans les veines du jeune Habib ; il porte la flamme dans ses regards , sa taille paroît s'élever au-dessus de ses proportions ordinaires , sa voix rauque & animée répand l'épouvante ;



« Marchons à ces monstres, s'écria-t-il, j'en purgerai la terre & les mers, je vengerai le ciel & la reine. — Prince ! répondit Ilbaracas étonné, si vous étiez armé comme on doit l'être, vous suffiriez à cette entreprise ; mais les ennemis du grand Salomon ne peuvent être vaincus que par les armes de Salomon ; il faut les aller chercher sur les hauteurs du Caucase, & mille dangers effrayans sont sur la route : » Puis s'adressant à la reine ; « Partons, Madame, les instans sont précieux ; un seul de perdu dans l'inaction, peut faire triompher le criminel Abarikaf ! »

Les deux amans, après s'être tendrement embrassés, se séparèrent avec un courage digne de leur grand cœur : Dorathil gosa rentrer dans son pavillon, le rochi prend son vol, & disparoit. Habib la suivit des yeux, & se livra ensuite avec plus de passion que jamais aux feux de l'amour, & aux desirs de la gloire.

« Adieu, source bienfaisante, s'écriait-il, qui me désaltéreras de tes eaux, & me fournis des bains salutaires : tu n'es plus d'aucun secours pour moi ; mon cœur, mon

sang & mes entrailles brûlent d'un feu que tu ne pourras jamais éteindre.

« Adieu , gasons que mon amante a foulés ; conserver à jamais l'empreinte de ses pas , si mes yeux doivent vous revoir un jour !

« Adieu , tendres arbuistes , qui lui prêtates votre ombre ; glorifiez-vous à jamais d'avoir caché tant de charmes !

« Adieu , terre témoin de ma félicité , ne crains pas qu'Habib t'oublie jamais ! Les palais de la terre seront toujours vils à mes yeux auprès de toi ; c'est ici que mon ame s'ouvrit au bonheur , & que je ressentis pour la première fois les feux brûlans de l'amour ! . . . . mais c'est ici que j'éprouvai la plus cruelle des privations ; ici Dora-thil-goase me fut enlevée ! . . . Oui , je braverai les enfers qui me la disputent ! Grand prophète ! frayez-moi la route qui peut m'y conduire ! J'y veux percer le cœur du traître Abarikaf ; & toi , grand Salomon ! si je ne suis pas indigne de me charger des instrumens de ta gloire , donne-moi des ailes pour voler sur le Caucase. Que je puisse , couvert de ton bouclier , renverser les ennemis de la reine de mon cœur ! »

Habib,

Habib ayant , après cela , fait sa prière & son ablution , revint aux tentes de son père , déterminé à prendre la route du Caucase , dès qu'il aura pu en obtenir la permission. On peut juger avec quelle force il peignit auprès de Salamis & d'Amirala , les détails de sa dernière aventure ; toutes ses paroles étoient autant de tableaux animés ; mais quelle ne fut pas la surprise de ces parens , lorsqu'il leur fit le vœu solennel de ne plus reposer sa tête sous aucune tente qui ne fût tendue sur le mont Caucase.

« Quelle entreprise désespérée , mon fils , lui dit l'Emir ; ignorez-vous que ce mont est aux extrémités de la terre , que pour y parvenir il faut traverser des déserts affreux ? Vous pouvez vaincre des hommes , mais comment supporterez-vous les rigueurs des climats que vous ne connoissez point ? Quelle ressource aurez-vous contre la disette générale qui désole les pays immenses que vous devez parcourir ? Ce sont des ennemis que vous ne pouvez vaincre. — Ah ! mon père , reprit Habib , est-il aucune crainte qui puisse me retenir , quand je suis commandé par l'amour , la gloire & les destinées

Et n'eussai-je pas connu tous ces maîtres , la haine des tyrans est dans mon cœur , je fouillerois dans les entrailles de la terre pour y trouver Abarikaf. »

Salamis fut forcé de céder aux sentimens qu'il avoit nourris dans le cœur de son fils , & que répondroit-il qui ne détruisit ses propres principes ? il fit un choix de vingt personnes , dont le courage & la prudence lui étoient bien connus , les associe à son fils , leur donne un équipage convenable & peu embarrassant ; deux chameaux doivent porter les tentes & le bagage.

Le jour du départ étant arrivé , il fallut s'arracher des bras de ce tendre fils ; la séparation fut pénible & douloureuse , la sensible Amirala s'écrioit en pleurant :

« Mon cèdre , retenu par de fortes racines , surpassoit en beauté ceux du Liban ; les oiseaux du ciel faisoient leur nid dans ses branches , nos troupeaux païssoient sous son ombre , & voilà qu'il est emporté tout-à-coup au milieu des sables arides & des déserts.

« Vents déchaînés , ne cherchez pas à l'ébranler , il fut créé pour arrêter votre furie ! »

« Sombre nuages , éclairs , tempêtes , précurseurs de la foudre , respectez la tige sur laquelle est le sceau du grand prophète !

« C'en est assez , ma chère Amirala , lui dit Salamis , le dessein de notre fils est noble , son vœu l'engage à cette entreprise : la lionne ne nourrit pas ses petits pour elle ; quand l'âge & l'ennemi les appellent aux combats , elle les lance elle-même contre les tigres. »

Enfin la caravane part : Habib est en route , couvert d'une cuirasse d'Haoudi ( 1 ) ; son bouclier , qui lui semble léger , fatiguerait le bras le plus robuste : l'arbre qui seroit aussi fort que sa lance pourroit déjà fournir de l'ombrage , & le poids de son cimenterre écraserait le corps que le tranchant de la lame n'auroit pas partagé.

La fatigue du voyage n'est rien pour celui qui marche à la gloire , & à Dorathilgoase ; les chemins lui paroissent semés de fleurs : cependant Habib est au centre des déserts , au milieu des privations de tout genre , & éprouvant les rigueurs de la soif

---

( 1 ) *Haoudi*. C'est la cuirasse la plus pesante , & en même temps la plus forte.

364 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
& de la faim ; de temps à autre le hafard lui présente quelques fruits fauvages , & l'écoulement de quelques fources lointaines ; ces petites reffources lui font oublier bientôt les privations qu'il effuie. Mais les guerriers qui accompagnoient le jeune fultan n'étoient ni des amans ni des héros ; deux mois de fatigues commencent à les laffer , leurs premières plaintes furent modérées. Une circonftance heureufe leur fit rencontrer un endroit habité par des pâtres , où ils trouvèrent du lait , dont ils remplirent quelques outres : Habib imagina que ce fecours inefpéré devoit ranimer leur courage & diffiper la mauvaife humeur , mais fon cortège eftimant qu'il étoit impoffible de parvenir jufqu'au Caucafe fans être expofé à périr de faim & de fatigues , ils adrefèrent au jeune fultan leurs obfervations à ce fujet.

« Je croyois que mon père m'avoit fait accompagner par des hommes , leur dit-il , mais je vois que vous êtes des femmes en cuiraffe : je n'abuserai point de la foibleffe de votre fexe. Cependant je vous observerai que vous êtes déjà venus trop loin , pour vous expofer à reculer fans danger :

mais puisque vous jugez ceux que je vais courir plus difficiles à surmonter , donnez-moi ma part du trésor que vous a confié mon père. Emportez vos bagages , emmenez vos chameaux. Je fais me coucher & dormir en plein air. Ce n'étoit pas pour mon secours , que j'ai consenti à être avec vous ; je jugeois que vous étiez faits pour la gloire , & que vous l'aimiez. J'étois jaloux de partager la mienne avec de braves Arabes , & des frères ; ce titre ne vous convient plus , séparons-nous. Allez revoir Salamis ; dites-lui que vous avez laissé son fils sur le chemin de la gloire , armé de force & de courage , sous la protection du grand prophète , & plein d'espérance pour le succès. »

La fermeté de ce discours étonna les compagnons de voyage du jeune sultan , mais ne les ébranla point ; ils le regardèrent comme un fou opiniâtre qui sacrifioit tout pour des chimères : « Nous sommes comptables de notre existence , se disoient-ils entr'eux , à nos femmes & à nos enfans ; & nous serions des insensés de suivre les caprices d'un jeune homme , qui va chercher la mort en courant après ce

mont Caucase qui paroît s'enfuir devant nous ; nos harnois s'usent , nos chevaux dépérissent , nous nous trouverons sans ressource au milieu des déserts. . . . . Cependant , ajoutoient-ils , si nous retournons sans lui en Arabie , Salamis nous regardera comme des lâches qui ont abandonné son fils , & nous ne pourrons pas échapper à sa vengeance.... Si cet Habib pouvoit mourir ici !.... Il ne manque pas de plantes pour l'embaumer, nous le placerions sur un de nos chameaux, & le ramènerions tranquillement à son père ? »

La lâcheté mène à l'ingratitude , & celle-ci précède le crime : ces perfides amis le projettent bientôt , mais comme surprendre le vigilant Habib ? Toujours armé , toujours prêt à vendre chèrement sa vie à ceux qui oseroient la ravir , la nuit il repose sur son bouclier , il est réveillé au moindre bruit , sa valeur & son activité ne se perdent jamais dans le repos.

Parmi ces conspirateurs , il en étoit un à qui le crime répugnoit , mais il n'osoit hasarder ses véritables sentimens ; il craignoit de s'exposer au ressentiment des autres , d'autant plus qu'il avoit murmuré comme



eux : en révélant cette trame à Habib, il exposoit toute la troupe à sa vengeance, & pouvoit se trouver compromis dans l'événement : si le héros étoit vainqueur, il se voyoit nécessairement attaché seul à sa fuite.

Dans cette incertitude, il parla ainsi à ses compagnons.

« Pourquoi, leur dit-il, vous exposer à une lutte dangereuse ? Habib ne quitte jamais son poignard ; & avant que vous l'ayez privé de tout mouvement, fussiez-vous couverts de vos cuirasses, sa main trouvera sans peine le chemin de votre cœur. Mais il est un moyen moins sangui-  
naire & plus sûr ; je connois une herbe particulière qui croît dans ces lieux, la feuille est revêtue d'une poussière blanche qui a une activité plus puissante que l'opium ; j'en ramasserai, & comme je suis principalement chargé des provisions du soir, je saurai trouver le temps de lui faire prendre ce soporatif ; & vous serez alors plus en état d'exécuter votre projet sans danger. Si nous parvenons à l'endormir, & à remplir nos desseins, pourquoi tremperions-nous nos mains dans son sang ? Il n'offensa jamais aucun de nous ; s'il nous

oblige d'exposer inutilement notre vie pour parvenir à un but chimérique, il ne ménage pas mieux la sienne; le désordre de sa raison l'entraîne à une perte inévitable, & nous pouvons pourvoir à notre sûreté, sans attenter à sa vie : c'est le fils du vaillant Salamis, nos femmes & nos enfans dorment en paix dans ses états, nos troupeaux paissent en sûreté à l'ombre de son bouclier; il fut toujours un bon père à notre égard, est-il un seul d'entre nous avec qui il n'ait partagé sa subsistance jusqu'à la dernière extrémité? Ne souillons donc point nos mains dans le sang innocent! Le grand prophète nous le redemanderoit un jour. Abandonnons Habib dans ces déserts; quand nous l'aurons privé de ses armes, & de tout secours, ne craignez pas qu'il puisse jamais nous reprocher notre ingratitude. »

Les conjurés se rendirent à l'avis de Râbir, & il fut chargé de l'exécution du projet. Il recueillit sur la plante qu'il connoissoit le dangereux poison; il en ménagea soigneusement la quantité pour lui éviter une mort certaine, & la tint en réserve pour l'occasion : elle se présenta dès le soir même.

On arrivoit dans une plaine où la fraîcheur d'un petit ruisseau entretenoit un excellent paturage ; Habib se laissa conseiller de prendre du repos , & plus par prudence que par besoin il se rendit à leur conseil. Il se retire avec sécurité sous la tente , prend quelque nourriture , & avale d'un trait le poison qu'on avoit préparé dans une coupe de lait. Les conjurés , profitant du profond assoupissement de leur chef , enlevèrent tout ce qu'ils purent , & partirent à la hâte ; ne laissant au jeune Habib que son bouclier qui étoit sous sa tête , le manteau sur lequel il étoit couché , & le poignard qui étoit embarrassé dans sa ceinture. Ce fut ainsi que les vingt chevaliers , choisis par Salamis pour accompagner son fils , l'abandonnèrent ; ils reprirent la route de l'Arabie , & après bien des fatigues , ils virent enfin flotter les banderolles des tentes de l'Emir.

Cet instant qui sembloit devoir être pour eux celui de leur bonheur , devint celui de l'embarras , des inquiétudes & des remords : comment nous présenter devant Salamis ? disoient-ils ; que lui dirons-nous sur la perte de son fils ? Rabir ! vous qui

370 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
avez déjà commencé & j'ai bien conduit notre projet , aidez-nous à le terminer heureusement. — Vous vous êtes trompés sur mes desseins , répondit-il : quand je vous vis résolu de sacrifier le sang d'Habib , je cherchai à vous détourner d'un crime en feignant de vous y inviter ; & ce fut pour cela seul que je parus être alors votre complice : maintenant les remords me déchirent ; je ne serois pas en état d'inventer un mensonge pour déguiser notre trahison ; mes regards , ma contenance , mon silence , ma confusion , tout serviroit à nous trahir. Inventez vous-mêmes une fable ; que le plus hardi d'entre-vous la débite ; je ne vous démentirai point ; mais il m'est impossible de vous aider. — Hé bien ! reprit un d'entr'eux , je m'en charge. »

La caravane arrive dans le camp de Salamis ; l'Emir & son épouse Amiralah viennent au devant de la troupe , empressés de revoir leur fils : mais quelle fut leur surprise ! ils ne virent que des larmes couler ; ils n'entendoient que des sanglots. Celui qui s'étoit chargé de porter la parole , s'avança près de Salamis , & lui dit :

» Puissant Emir ! nous revenons ici pé-

nétrés de douleur de la nouvelle affligeante que nous avons à vous annoncer ; mais que serviroient nos ménagemens ! Vous cherchez votre fils , & le ciel l'a ravi à vos espérances. Les déserts que nous avons traversés sont infestés de serpens vénimeux ; ces reptiles sont cachés dans les sables. Un soir le jeune sultan voulant faire sa prière , étendit son manteau par terre pour s'y mettre à genoux ; au moment qu'il se baissoit, le serpent s'est élancé sur lui, & l'a piqué au visage ; les plus affreux accidens en ont suivi , & la mort les a terminés. Nous avons voulu embaumer son corps pour le rapporter avec nous ; mais la violence du venin l'avoit tellement ravagé que nous avons été forcés de le couvrir de sable , pour éviter la contagion pestilentielle dont nous étions menacés. »

A cette nouvelle l'Émir déchire sa robe , arrache sa barbe , & couvre son corps de poussière ; l'inconsolable Amirala fait rétentir le camp de ses cris , & les soixante-six tribus de Salamis sont plongées dans le deuil.

Cependant que faisoit le jeune Habib ? a-t-il ouvert les yeux à la lumière , ou l'ac-

372 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
tivité du poison a-t-elle privé la reine des  
sept mers de son plus doux espoir ?

Le soleil se montrait à l'Orient dans  
toute sa pompe, à travers un horison en-  
tièrement dégagé de vapeurs, ses rayons  
brûlans dardoient sur les paupières d'Ha-  
bib ; les oiseaux, qu'il avoit réveillés, fai-  
soient entendre leur ramage sur le sommet  
des arbres qui ombrageoient les prairies ;  
le parfum des fleurs frappoit l'odorat du  
jeune héros ; tandis que le léger zéphir agi-  
tant ses cheveux, répandoit une douce frai-  
cheur sur ses joues : toute la nature arra-  
chée au repos, le sollicitoit lui-même au ré-  
veil, & la puissance du breuvage, anéantie,  
ne pouvoit plus y mettre obstacle. Il ou-  
vre les yeux ; & touché du spectacle ra-  
vissant qui l'environne, il se croit encore  
p'ongé dans les illusions d'un songe enchan-  
teur.

Mais son erreur fut passagère : il se lève,  
rappelle ses sens & sa mémoire ; cherche  
en quel lieu il peut être, le silence règne  
autour de lui ; il jette au loin la vue, &  
n'apperçoit que les déserts ; il demande  
ses compagnons, ses armes, son courfier ;  
tout a disparu : « O trahison ? s'écria-t-il ;

tes chevaliers sont sans vertu ; ils ont redouté les travaux & la mort ; pour échapper à la crainte, ils sont tombés dans l'infamie : pleure, malheureuse Arabie !

« Tu n'es plus glorieuse, malheureuse Arabie ! arrache tes cheveux ; couvre-toi de poussière, baigne-toi dans tes larmes ! Crie, gémis, hurle, rugis jusqu'à épouvanter les tigres & les panthères ! Tu viens d'engendrer le crime affreux de la déloyauté ! Ah ! qui fera loyal sur la terre, si le chevalier Arabe a cessé de l'être ? Hommes ! vous serez vils à jamais, le grand prophète a méprisé les siens. Riches terrains de nos contrées ! vos semences seront avortées ; vous ne produirez plus que des fruits sauvages. Troupeaux heureux de nos vallées ! vos abondantes mamelles vont tarir.

« Peuples actifs & industrieux ! qui portiez avec vous l'abondance jusques dans les campagnes arides d'Hesebon & de Philarioth ; qui disiez au désert : tu ne seras plus désert ; voyez les banderoles de nos tentes flotter dans les airs ; jouissez de vos succès ! Et vous, peuples jadis fortunés ! descendez de ces lieux où vous pos-

# 374 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,

fédiez tout ; désarmez-vous , vos boucliers & vos lances chargent vos bras inutilement ; préparez-vous à la fuite , ou à l'esclavage. Les traits que vous lancez , la flèche qui s'échappe de l'arc , sont devenus de vils roseaux depuis que l'honneur a disparu de l'Arabie ! Tendez les mains aux fers ; là où il n'y a plus de vertu , la liberté n'a plus d'empire.

« N'insultez plus à la mollesse de l'Egypte , au Syrien qui se livre à l'inconstance des flots pour acquérir des richesses : songez que vous n'aurez plus de défenseurs.

« O Salamis ! O mon père ! quand tu redemanderas à ces lâches , le trésor que tu leur avois confié ; quand ta voix redoutable dira : » *où est mon fils ?* . . . . « Ah ! qu'ils seront remplis d'épouvante ! Les entrailles de la terre s'ouvriront trop tard pour les engloutir. Lâches ! ne retournez pas en Arabie , n'affligez pas par votre odieuse présence ceux que vous allez deshonorer ! Vous avez craint , en me suivant , les travaux , la disette & la mort : que la mort , la disette & les travaux vous poursuivent de déserts en déserts !



» Astre, qui présidez à la naissance d'Habib ; vous l'appeliez à de hautes destinées à travers mille dangers : jetez vos regards sur lui ! Il méprise le péril présent, & va marcher au-devant des autres. Puisse ainsi votre influence braver tous les obstacles & le soutenir dans sa course !

» Rempart des musulmans ! tombez à ses pieds. »

A ces mots Habib se met à genoux, à côté de la source ; fait son ablution, & adresse sa prière à Dieu & à son grand prophète, avec plus de ferveur sans doute, mais avec autant de tranquillité que s'il eût été sous les tentes de son père.

Il jette les regards du côté de l'étoile du Nord qui doit être désormais son guide ; il aperçoit une haute montagne escarpée qu'il se détermine à franchir : il voit auprès de lui son manteau & son bouclier : » Chers présens du ciel ! s'écria-t-il, vous fûtes arrachés des mains de la perfidie, vous serez mon boulevard & ma défense ! il retrouve son poignard à sa ceinture ; ne craignez plus rien, ma chère Dorathil-goase ! ajouta-t-il, votre chevalier n'est plus défarmé, on

376 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
lui a laissé de quoi vous venger de vos ennemis. »

Avant de partir , il se pourvut de quelques plantes sauvages qu'Il'Haboul lui avoit fait connoître , & dont les racines pouvoient lui servir d'aliment ; il s'achemine enfin vers son but avec moins d'inquiétude que lorsqu'il étoit accompagné de vingt mécontents : il supportoit , tête nue , toute l'ardeur du soleil , & en bravoit l'incommodité : la légèreté jointe à la force lui faisoit un chemin rapide : il ne s'arrêtoit que pour faire ses trois prières , se rafraîchissant de temps en temps la bouche avec les racines dont il avoit fait provision.

Il arriva avant la nuit au tiers de la montagne qu'il avoit apperçue le matin : il y vit une ravine pleine d'eau , mais à une profondeur à laquelle il ne pouvoit atteindre qu'à force d'industrie. Un arbre se penchoit sur le creux formé par la rapidité de la chute des eaux ; il en dérachine une autre avec son poignard , le joint au premier , & se laisse glisser doucement jusqu'au fond de la ravine , pour y étancher la soif ardente qui le dévorait. Cependant , touché de la grâce inattendue qu'il venoit de re-

avoir, il ne satisfit à son besoin qu'après avoir fait son ablution, & remercié l'auteur de la nature & Mahomet son prophète : après cela il resortit de la ravine.

Il fallut passer la nuit dans cet endroit, & se garantir des bêtes féroces : il apperçut à quelques pas de lui un rocher creusé par les eaux ; il rassemble bientôt d'énormes pierres, & se forme une espèce de caverne où il pourra dormir en sûreté : il y étend son manteau, arrange son bouclier sous sa tête, & se livre au sommeil, non sans réfléchir sur sa situation.

« Le courageux, se disoit-il, trouve sa tente partout, quand l'homme vil ne fait où reposer sa tête.

« Heureux celui qui apprit dans les camps à dormir au son des trompettes ! Il ne s'éveille point à celui du tonnerre.

« Il'Haboul & mon père m'enseignèrent à être un homme : je suis ici l'homme fait par Salamis & Il'Haboul.

« Salamis ! Il'Haboul ! Dorathil-goase ! voyez votre fils, votre élève, votre amant ! Il repose en paix sur un rocher, en attendant qu'il s'éveille pour la gloire.

« Etoiles ennemies de notre bonheur !

378 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
vous vous opposez aux décrets du ciel, un  
jour vous en ferez bannies : je vous brave  
à l'abri de la masse énorme qui me couvre ;  
un pavillon fait des mains des hommes me  
laisseroit en but à vos coups. »

En disant ces paroles , Habib s'endor-  
mit. Les féroces habitans des bois , attirés  
sur ce rocher par la trace du voyageur , vin-  
rent roder autour de sa caverne ; ils pouf-  
foient d'affreux mugissemens , & se dispu-  
toient d'avance la proie dont ils se croyoient  
déjà maîtres : l'amour pouvoit tenir éveillé  
l'amant de Dorathil-goase , la crainte ne  
pouvoit troubler son sommeil. Il avoit be-  
soin de repos , & malgré le bruit épouvan-  
table des lions & des tigres , la nature bien-  
faisante versa sur lui ses pavots.

Enfin le soleil se fait jour au travers des  
fentes de l'énorme clôture dont Habib s'est  
environné ; il sort , redescend dans la ra-  
vine , il y fait son ablution & ses prières ;  
rafraîchit le peu de racines qui lui reste ,  
vient reprendre son manteau & son bou-  
clier , & se met en route.

A peine est-il arrivé sur le sommet  
d'un mont , qu'un autre plus inaccessible  
se présente devant lui ; aucune route , au-

un chemin praticable ne s'offre à ses yeux ; il faut franchir en sautant des rochers : s'il est en plaine , il marche sur un sable épais & brûlant , pas une touffe d'herbes dans l'endroit le mieux défendu de l'ardeur du soleil ; pas une goutte d'eau , la nature a desséché ces affreux climats , & semble préparer au voyageur le chemin des enfers.

Habib consumé de fatigues , dévoré de soif & de faim , voyoit épuiser sa provision de racines ; il redouble sa marche pour arriver avant la nuit à la montagne qui est devant lui : il y arrive enfin après bien des efforts , mais il n'y trouve ni sources ni ravins ; il forme à la hâte une hutte avec des pierres ; & s'y renferme , tourmenté par la fatigue & le besoin. Cependant il essaye le seul moyen qui lui reste pour rafraîchir sa langue & son palais , que l'ardeur du soleil & la poussière ont rendus brûlans ; ayant vu que les rosées sont très-abondantes dans la contrée qu'il parcourt , il étend son mouchoir sur un rocher en-dehors de sa caverne , & se propose d'en exprimer la rosée dès qu'il le jugera suffisamment imbibé.

Après cette précaution , qui le garantit

380 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
d'un plus grand mal , il se couche , en remplissant auparavant ses devoirs de musulman. Mais il ne parviendrait pas à s'endormir , s'il ne s'entretenoit avec lui-même.

« Parle , dit-il ; réponds Habib ! Pour aller à la gloire au travers des dangers , le destin t'a-t-il promis de te faire trouver tes commodités sur la route ?

« Tu te trouves dans le désert : demande à Mahomet pourquoi il n'a pas ordonné à Moïse de faire pleuvoir sur toi le miel & la manne , comme il le fit pour les enfans d'Abraham ?

« Né pour combattre , tu combats ! Tiens ferme , Habib ; le ciel est pour toi , mais il faut l'aider.

« Les applaudissemens de Salamis , d'Amirala , d'Il'Haboul , ceux du ciel même ; le cœur & la main de Dorathil-goase , le trône des sept mers , sont le prix de tes travaux ; passe sur le feu , sans broncher : tu marches à la gloire. »

Habib rappelant ainsi sa patience & son courage s'endort paisiblement : il se réveille avec l'aurore , il sort de son enceinte pour prendre son mouchoir : ô Providence ! ô bienfaits ! ce linge dont il exprime l'humili-

dité , lui fournit dans le creux d'un caillou une coupe de bénédiction , remplie du plus délicieux breuvage , puisqu'il est assaisonné par le besoin.

Enivré de reconnoissance , il s'écrioit , en poursuivant sa route avec plus de forces que jamais.

« Celui qui m'a donné la rosée m'apprit à la recueillir ! Béni soit l'auteur de cet univers !

« Rochers aigus , calcinés du soleil : sur l'ordre du créateur vous vous transformeriez en fontaines jaillissantes !

« La soif & la faim s'enfuient devant le maître de la nature ; les trésors de l'abondance s'ouvrent à sa volonté. »

Le voyageur rencontre , au milieu de deux rochers , un repaire de tigres ; la femelle venoit de mettre bas ses petits : à la vue d'un étranger , ses yeux étincellent de nouveaux feux ; son poil s'hérisse , elle frappe l'air de sa queue , & les échos répètent ses rugissemens ; elle vient fondre sur le héros , il lui oppose son bouclier , & saisissant son poignard , il le plonge d'une main sûre & vigoureuse dans le cœur de l'animal. La tigresse tombe , & Habib met

382 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
tant à profit le bienfait qui lui est en-  
voyé , se fit un manteau de sa peau , coupa  
les parties de son corps qui pouvoient servir  
à sa nourriture & à ses besoins , & rendit  
grâces au ciel & à Mahomet du succès de  
sa victoire.

Il étoit tard , & il falloit songer à une  
retraite pour la nuit : la caverne des tigres  
lui en fournit une toute faite ; après avoir  
égorgé les petits & rangé l'intérieur , il  
en condamne l'entrée par un caillou énorme,  
il y expose son mouchoir pour rece-  
voir la rosée ; & se place lui-même dans  
la caverne sur la peau de la tigresse.

Le crépuscule du soir alloit finir , & le  
mouchoir étoit imbu de rosée ; il le retire ,  
& l'exprime dans le crâne de la tigresse ;  
quelques morceaux de sa chair desséchés au  
soleil pendant le jour , lui fournirent un repas  
délicieux ; il satisfit amplement ses besoins ,  
& pour se délasser entièrement de ses fati-  
gues , il se coucha , & s'endormit après  
avoir élevé son ame à des idées plus su-  
blimes.

« Les bienfaits du Tout-Puissant , disoit-  
il , sont répandus dans toute la nature :



elle osoit s'en montrer avare, l'homme industrieux l'a forcée d'en rendre compte.

« Grâces te soient rendues, ô Mahomet ! Tu jetas tes regards sur Habib abandonné des siens ! Tu lui donnas pour compagnon un des esprits que tu commandes !

« Tout m'est devenu facile : l'ennemi s'est présenté devant moi, il est tombé du premier coup ; sa dépouille me sert de vêtement, ses entrailles me nourrissent, & je me défaltère dans son crâne.

« Tremblez, audacieux ennemis de Dorathil-goase, son chevalier a vaincu sans armes ; il marche, sous la protection du prophète, à la conquête de celles de Salomon ! »

Habib, rempli de force & de courage, a devancé le jour, & reprend sa route avec plus d'activité que jamais ; cependant il n'apperçoit pas encore le but de ses travaux, les obstacles & les dangers semblent naître sous ses pas. Des monts escarpés ne paroissent offrir aucune issue ; de leurs cimes affreuses, on ne découvre au loin que des déserts. Dans ces chemins, où l'homme n'a jamais passé, on ne voit que de féroces animaux qui s'enfuient, ou qu'il faut com-

384 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
battre avec le poignard, des serpens monstrueux qu'il faut écraser avec des rochers ; & le courage, ralenti par l'incertitude des succès , diminue les forces physiques du héros.

A la descente d'une des plus hautes montagnes qu'il eût encore traversées , & n'ayant plus avec lui que quelques racines , il aperçut une plaine sablonneuse terminée par l'horizon : il falloit aller au-delà de cet espace immense sans espoir d'y trouver aucune espèce de ressource ; c'eût été pour l'homme ordinaire le sujet d'un désespoir affreux , mais Habib ne s'occupe que des moyens de surmonter ce nouvel embarras.

Il ne pouvoit marcher de jour sans être brûlé des rayons du soleil, & sans perdre l'usage des pieds , brûlés par un sable ardent ; d'ailleurs , il ne sauroit trouver de l'eau pour étancher sa soif. La nuit, comme se formeroit-il une retraite au milieu des sables ? Les tigres & les panthères , qui errent plus volontiers la nuit , pourroient le prendre au dépourvu , & en faire leur proie. Habib prend le parti de se reposer le jour , & de marcher à son but à la clarté

clarté de l'étoile qui doit lui servir de guide pendant la nuit.

A la vue de l'Océan de sable qu'il a sous les yeux , & le soleil étant en son midi , il s'arrête : à l'aide de son poignard il arrange son bouclier , en sorte que sa tête est garantie du soleil ; il se couche sur sa peau de tigre , & s'endort.

Dès que la nuit étend son voile , il s'arrache des bras du sommeil , & se met en chemin : le mouchoir destiné à recevoir la rosée est attaché à son col , & flotte sur ses épaules , ainsi il peut éloigner la soif , mais comment appaisera-t-il sa faim ? Il ne lui reste que deux racines , & il ignore quand la Providence lui donnera d'autres ressources ; cependant il se livre en marchant à l'admiration du spectacle que le ciel étale à ses regards.

« La voûte magnifique du firmament enveloppe toute la nature , il couvre la nudité des déserts.

« Est-il un seul coin de la terre où l'homme ne soit pas forcé d'admirer les merveilles du créateur ? Si je fouille dans ses entrailles , j'y trouverai l'or & le rubis , & les rivières plus précieuses encore.

« La lune s'élève à l'horizon & vient remplacer le soleil ; les signes dispensateurs des rosées ont déjà marché devant elle.

« Vous seriez rafraîchis, sables arides, mais le soleil, en dardant sur vous ses rayons, n'a pu vous enlouvoir ; rien n'arrachera jamais votre stérilité.

« Le cœur de l'ingrat est comme le sable des déserts ; les grâces du ciel pleuvent sur lui sans y laisser des traces de leur bienfaisance.

« Courage, Habib ! tu ne méconnus jamais ce qui fut fait pour toi. Vois le mouvement qui se fait au ciel ! C'est là, que dans cet instant tes destins sont pesés ! Ecarte donc toute espèce de crainte ! Mets dans la balance un pied ferme & vigoureux, tu l'entraîneras de ton côté !

« Vois le calme effrayant qui occupe une région plus élevée ! C'est là que sont tes juges, Mahomet & ses sept prophètes y sollicitent pour toi !

« Grand prophète, ami de Dieu ! un musulman crie dans le désert ; entendez sa voix, exaucez-la !

« Il a un but héroïque : vous fûtes le

modèle des héros. La gloire & l'amour enflamment son cœur ! Vous ne dédaignâtes sur la terre que ce qui ne portoit pas le grand caractère de la vertu. »

C'est ainsi qu'Habib oublioit en marchant les fatigues & le besoin.

Vers le matin, comme il observoit l'horizon dans l'éloignement, il crut voir un petit point noir : « Enfin, dit-il ; la plaine que je parcours a une borne, j'entrevois un but ; ce que j'apperçois est une montagne, sans doute, ou quelque amas de vapeurs qui s'élève sur des lieux habités.

« Tu verras des hommes, Habib ; les passions ont beau nous armer les uns contre les autres, l'homme jouit toujours à la vue de son semblable.

« Ceux-ci n'ont peut-être jamais vu l'enfant de la Providence ; je le leur montrerai, & les forcerai de croire à la Providence.

« Je ne leur dirai pas : il me faut de l'or & de l'argent, des troupeaux, des tentes, des esclaves ! Je leur demanderai un vase d'eau, une poignée de riz, & le chemin du Caucase ! »

Habib fait en vain de prodigieux efforts

pour avancer vers ce point noir , & cet objet paroît toujours à la même distance : il est tourmenté de la soif & de la faim ; accablé d'une chaleur brûlante , il s'arrête & se couche ; son imagination occupée d'espérances chimériques , lui procure bientôt un sommeil bienfaisant.

La fraîcheur du soir le réveille ; il a été agité de songes pénibles : un ruisseau est remonté à sa source , pour refuser ses eaux à ses lèvres brûlantes ; on lui offroit des mets en abondance , ils étoient enlevés aussitôt par des mains invisibles. Il se lève accablé de fatigues , & se flatte , en marchant toute la nuit , d'atteindre au lever de l'aurore à l'objet sur lequel ses yeux sont sans cesse fixés , & auquel son cœur a déjà placé son espoir : il met en usage toutes les facultés de son corps , il emploie toutes ses ressources , pour résister à tant de peines ; & fort de son seul courage , il triomphe encore , & s'élève au-dessus de lui-même.

Le jour vint éclairer les progrès d'une marche inouïe ; mais à mesure qu'il avance , le point noir semble toujours dans la même position où il l'avoit découvert. Cependant

Habib est sans chaussure , le sable échauffé de l'ardeur du soleil a brûlé ses pieds ; le désert n'offre toujours qu'une carrière de poussière , ses forces s'épuisent tout-à-fait , tout semble lui manquer , hors l'espérance. Il étend sa peau de tigre sur le sable , se laisse tomber à genoux , fait son ablution avec de la terre , & levant ses mains en-haut , il adresse au ciel la plus ardente prière , & s'écrie d'un ton mêlé de douleur & de confiance :

« Je suis égaré dans un Océan de sable , dont mes regards ne peuvent appercevoir les bornes : la terre fuit devant moi comme un nuage. J'ai commandé au sable brûlant de me servir d'eau pour faire ablution , il a obéi , & je suis purifié : le créateur approchera de moi la terre , & la forcera de fournir à mes besoins.

« Voici , mes pieds refusent de me porter , mes jambes chancellent , mes genoux plient , & j'irai rampant sur le ventre , jusques aux lieux où je suis appelé par les décrets du sort , mais que diras-tu , grand prophète ! de voir un enfant de ta tribu marcher comme un ver ? »

Tandis qu'il parloit ainsi , & que ses

yeux étoient toujours fixés vers l'objet contre lequel il sembloit marcher inutilement, il apperçoit comme un point qui s'en détache, & s'avance vers lui en s'élevant dans les airs; il plane quelque temps, & redescend: c'est un oiseau d'une taille monstrueuse; c'étoit un roch qui vient s'abattre à cinquante pas de lui, & reste en place sans faire aucun mouvement.

Habib se lève, & marche vers l'oiseau; dès qu'il est à portée d'être entendu, « Oiseau, lui dit-il, tu es une créature du Seigneur, & je te respecte comme une œuvre de sa Providence: si tu es envoyé pour secourir un malheureux, mais fidèle musulman, que ses frères ont lâchement abandonné, je t'ordonne au nom de Dieu & de son prophète, de faire un signe qui me fasse connoître ta mission. »

Aussitôt le roch étendit ses ailes, en battit trois fois, & inclina sa tête devant Habib. Le jeune sultan s'approche de lui, il voit que ses pattes tiennent par des fils de soie un coussin de damas; il s'assied dessus en se tenant aux fils, & à peine est-il à sa place, que l'oiseau s'envole au plus haut des airs.



« La terre qui reculoit devant moi , fuit maintenant sous mes pieds » disoit Habib emporté sur les nuages.

« Effroyables monceaux de fable , vous n'êtes plus à mes yeux qu'un grain de poussière ! Offrez la disette & la mort aux monstres , aux reptiles venimeux ; vous ne pouvez plus rien contre l'esclave de Dieu , & le serviteur du grand prophète ; on lui a ouvert la route des airs.

« Oiseau , messager du Très-haut , obéis aux ordres d'un fidelle musulman ! Portele sur le mont Caucase , vers le dépôt des armes du sage & puissant Salomon. »

Le roch obéissant a transporté le jeune Habib sur la montagne qui étoit le but de son voyage : tous ses sens engourdis par la rapidité du vol ont augmenté sa faiblesse ; Il'Haboul le reçoit , & le transporte aussitôt dans un lieu où une chaleur douce & pénétrante doit bientôt le ranimer.

A mesure qu'il est en état de rappeler le sentiment de ses forces , celui de la reconnaissance vole sur ses lèvres : « Quoi ! c'est vous , mon cher Il'Haboul ! Vous ne m'avez donc point abandonné ! »

« Des ordres bien supérieurs aux miens ,  
 ô valeureux sultan ! reprit le génie , vous  
 ont conduit ici : un oiseau du grand Salo-  
 mon vous y a apporté , mon devoir est  
 de vous y recevoir , & vous devez juger  
 avec quelle satisfaction je m'en acquitte.  
 Je n'ignore ni la trahison qui vous a été  
 faite , ni les peines que vous avez surmon-  
 tées dans les déserts , ni l'affreux déses-  
 poir auquel Salamis votre père est livré :  
 gardien des trésors de Salomon , renfer-  
 més dans les entrailles de la terre , je n'ai  
 pu m'écarter d'ici sans ses ordres , & vous  
 être d'aucun secours. Le ciel veut que la  
 vertu soit éprouvée par les revers , & vous  
 venez d'en essuyer de bien étranges ; les  
 souffrances de l'Emir Salamis & d'Amirala  
 égalent les vôtres ; des couronnes de gloire  
 vous attendent ; mais il faut les ravir par  
 la force : c'est le sort des privilégiés entre  
 les enfans d'Adam. »

Pendant qu'il parloit ainsi , une collation  
 se rassembloit sur une table , elle étoit  
 composée de mets qui ne pouvoient point  
 fatiguer un estomac déjà anéanti par l'absti-  
 nence la plus rigoureuse : Habib en fit  
 usage , s'étonnoit en même temps de trou-

ver une abondance aussi délicate au milieu du plus affreux désert qui fut dans la nature.

« Vous êtes ici dans le séjour des enchantemens , dit Il'Haboul ; aucune ressource ne peut manquer au grand Salomon, qui s'est asservi la nature entière par sa profonde sagesse : avant d'aller occuper sa place auprès du prophète par excellence , il enfouit ici ses trésors pour les soustraire à l'avidité téméraire de l'homme , qui ne trouve de jouissances que dans les abus ; c'est ici que sont en dépôt les armes avec lesquelles il combattit les hommes & les esprits rebelles. Illaboufatrou , père de Dorathil-goase , moi , & les génies de la race d'Eblis , nous sentîmes de bonne heure notre infériorité , nous nous soumîmes sans résistance ; d'autres furent moins sages , & les cachots qui les renferment ne sont pas loin d'ici. Le redoutable Abarikaf , que vous devez combattre , & nombre d'autres rebelles , se déroberent à l'esclavage par la fuite , la ruse , & même par la force.

« Jusques ici , mon cher Habib , vous avez montré une fermeté constante , vous avez déployé avec courage vos forces con-

tre les bêtes féroces ; les obstacles & les besoins n'ont point ébranlé votre valeur : l'œil qui veilloit sur vous , vous a secouru quand vous ne pouviez plus rien par vous seul ; quand le roch a été au-devant de vous ; il vous restoit encore cinq monts de glace à traverser , avant d'arriver au sommet du Caucase , que vous aviez apperçu à deux cent lieues de distance ; mais les dangers qui vous attendent à présent sont d'un autre genre. Vous n'avez plus de forces à leur opposer ; c'est par le calme du sens-froid , c'est par un courage inaccessible aux terreurs , qu'il faut puiser dans les trésors de Salomon les armes redoutables auxquelles aucune puissance ne résiste. Dès que le repos aura achevé de fortifier votre corps , je vous entretiendrai des devoirs que vous aurez à remplir , & des moyens que vous devez employer. »

Après cela Il'Haboul fit entrer son élève dans l'intérieur de sa caverne , où il lui fit trouver tout ce qui étoit nécessaire pour se reposer de ses fatigues.

Dans l'épuisement où étoit Habib , il lui falloit plus d'un jour pour se rétablir , & le mettre en état de consommer sa pèni-

ble entreprise : sans l'empire que le génie avoit pris sur lui dès sa première jeunesse , il lui auroit été difficile de contenir un amant passionné ; mais le sage Il'Haboul usoit d'un pouvoir fortifié par une longue habitude , & engageoit son élève à ne s'exposer à de nouvelles épreuves , que lorsqu'il auroit repris toutes ses forces. Il employoit cet intervalle à l'instruire de ce qu'il devoit faire , pour parvenir à remplir l'objet qui avoit été le but de son voyage au mont Caucaze.

« Mon cher Habib , lui disoit-il , vous êtes appelé par les destins à venger Dora-thil-goase de la rebellion du barbare Aba-rikaf. Les états de cette reine sont à une distance prodigieuse d'ici ; des déserts aussi immenses que ceux que vous avez traversés , vous séparent des mers qui les environnent , & si vous vouliez d'ici aller chercher la mer pour vous embarquer , les chemins que vous rencontreriez ne sont ni plus courts ni plus faciles : ce n'est qu'en passant par le centre de la terre qu'il vous sera possible d'en approcher. Mais que de prudence , que d'attentions ! Quelle force d'ame il faut avoir , mon cher sultan , pour en-

396 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
treprendre avec fruit ce périlleux voyage !  
Si quarante portes de bronze , gardées par  
des génies malfaisans , doués d'une force  
& d'une puissance extraordinaire , peuvent  
vous arrêter : si un seul moment d'oubli  
& de distraction vient vous surprendre , vous  
serez exposé au plus grand de tous les  
malheurs !

« Vous traverserez toutes les salles dans  
lesquelles Salomon a renfermé ses trésors :  
la première contient les plus précieux , &  
les véritables armes avec lesquelles il par-  
vint à ce haut degré de puissance qui étonna  
la terre. Cette partie est la moins gardée ,  
& celle qui est la plus exposée à la recher-  
che des hommes ; qu'ils seroient heureux ,  
si pouvant parvenir jusques-là , ils se con-  
tentoient de l'acquérir , sans vouloir péné-  
trer plus avant !

« Salomon surpassa par sa science tous  
les hommes du monde. Il en a fixé les prin-  
cipes & les développemens par trois cent  
soixante-fix hiéroglyphes , qui demande-  
roient chacun un jour d'application , à l'es-  
prit le mieux exercé , pour en dévoiler le  
sens mystérieux ; voulez-vous vous donner  
le temps de le pénétrer ? — J'aime Dorathil

goase, répondit Habib, elle est en péril, il me faut des armes pour combattre Abarikaf ! Je chercherai, à m'instruire quand j'aurai vaincu. — On pourroit être moins excusable que vous, reprit le génie ; mais depuis que Salomon a disparu de dessus la terre, cinq cent chevaliers ont pénétré dans ces déserts ; tous ont négligé les études que je vous propose, pour courir aux trésors renfermés dans les cavités de cet immense souterrain ; ils vouloient avant tout satisfaire leur passion, vous cédez à la vôtre, pas un d'eux n'est revenu, l'ignorance les a fait succomber : tâchons cependant de vous garantir des mêmes disgraces.

« Je vais vous conduire à la première porte : vous verrez à vos pieds une clef d'or, ramassez-la, ouvrez. Le ressort de la serrure cédera au moindre effort : conduisez la porte avec précaution, afin qu'elle se referme derrière vous sans le moindre bruit.

« Vous trouverez dans cette première salle un esclave noir d'une taille gigantesque ; les quarante clefs des autres pièces par lesquelles il faut que vous passiez, sont suspendues à une chaîne de diamans qui

pend à sa main gauche. A votre aspect, il jettera un cri épouvantable qui ébranlera les voûtes du souterrain, & lèvera sur vous la lame d'un énorme cimeterre: défendez votre ame de toute espèce de crainte, jetez les yeux sur son sabre; je vous ai suffisamment instruit dans la connoissance des caractères talismaniques; prononcez tout haut ce que vous lirez sur cette lame d'acier, gravez tellement ces mots dans votre mémoire, que, quelque trouble que vous éprouviez jamais, ils ne puissent s'en effacer: votre sûreté en dépend.

« Alors l'esclave vous fera soumis, vous le défarmerez, & vous prendrez avec les clefs, le sabre du grand Salomon; mais vainement vous y rechercheriez le talisman, vous l'aurez fait disparaître en prononçant les mots qui le formoient. Vous ouvrirez ensuite la première des quarante portes, vous la refermerez avec la même précaution: là, vous verrez les armes de Salomon: mais ne touchez, ni à son casque, ni à sa cuirasse, ni à son bouclier; vous avez son cimeterre, & ce n'est pas de fer qu'il faut vous armer. Salomon vainquit par le courage, la force, la patience,



& la prudence. Quatre statues, chargées d'hiéroglyphes, vous représenteront ces quatre vertus ; réfléchissez long-temps sur ces savans emblèmes, & sachez vous en approprier le sens ; ce seront des armes qu'on ne pourra jamais vous enlever ; examinez avec soin celles du prophète ainsi que le cimenterre de l'esclave ; les lumières que vous en tirerez vous mettront dans le cas de vaincre tous les ennemis qui se présenteront, mais sans cela, & si vous avez oublié les caractères gravés sur le sabre, songez que vous n'avez entre les mains qu'une lame d'acier, que la rouille & le temps consumeront.

« Quand vous aurez séjourné dans cette première pièce, tout le temps que vous aurez pu juger convenable, vous franchirez d'un saut l'intervalle qui conduit à la seconde salle, dont vous ouvrirez & fermerez la porte toujours avec la même attention : l'arme qui pendra à votre baudrier, les mots que vous aurez prononcés, vous rendront maîtres des esclaves gardiens quels qu'ils soient. Je n'entrerai point ici dans le détail des immenses richesses que vous y rencontrerez ; aux yeux de Salomon l'or

& les pierreries étoient ce qu'il y avoit de plus vil , & quoiqu'il s'en soit servi pour faire des ouvrages dont la mémoire durera éternellement, il les rendit avec complaisance aux entrailles de la terre , d'où la science les avoit tirées : il ne les jugea pas nécessaires au bonheur des mortels.

« Si dans le trajet de ces quarante salles il se trouvoit un objet dont l'explication se refuse à votre intelligence : frottez la lame de votre cimeterre , en répétant les mots que vous aurez dû retenir , & vous trouverez le sens des énigmes qui vous seront présentées.

« Je n'ai pas besoin , ô vertueux sultan ! de vous prémunir contre la cupidité , & l'indiscrétion, causes premières de la perte des chevaliers qui tentèrent avant vous cette périlleuse aventure. Vous avez appris sous les tentes de l'Emir Salamis en quoi consiste la véritable richesse , & la vraie puissance ; l'or n'y donnoit point d'éclat à ses pavillons , il n'étoit pas forcé d'en ramasser & d'en répandre : une armée formidable marchoit à son premier signal ; le bon choix des choses utiles & le mépris du superflu composoient son abondance.

« La curiosité est aussi un défaut qu'il faut prévenir. Souvenez-vous que tout ce qui pourra la réveiller dans le chemin que vous allez faire , est absolument dangereux à l'homme qui ne connoît pas exactement les trois cent soixante-six vérités , principe unique de la sagesse de Salomon.

« Surtout , quand vous aurez ouvert la quarantième porte , au-delà de laquelle se trouve le terme de votre voyage souterrain , gardez-vous de jeter les regards sur ce que vous verrez : il y aura un voile de soie , des caractères d'or & en relief frapperont vos yeux ; détournez-les : vous lieriez l'arrêt de votre mort , & il auroit son exécution sur le champ. Mais levez le rideau , vous serez frappé du plus beau des spectacles , si vous avez sagement observé jusqu'alors les règles de prudence que je vous ai enseignées ; vous verrez la première des sept mers que vous aurez à traverser pour vous rendre auprès de Dorathilgoase , & trouverez sous votre main toutes les facilités nécessaires pour vous y conduire : mais si vous avez manqué à un seul point des instructions que je vous ai données , vous serez exposé à des périls af-

freux. — Il est peut-être malheureux pour moi , reprit Habib , de ne pas connoître le sentiment de la crainte , & je puis m'en prendre à vous , à Salamis , à Amiralà ; vous vous étudiâtes à m'armer contre toute espèce de frayeur , & peut-être à trop compter sur moi-même ; mais je m'efforcerai de pratiquer vos sages leçons.

« Marchez donc , vaillant héros ! sous l'égide du grand Salomon : que son esprit vous accompagne ! Je forme les vœux les plus ardens pour vos succès , & j'y trouverai la récompense des travaux dont je fus chargé auprès de vous. »

Il l'Haboul dépose dans sa caverne la peau de tigre , le bouclier & le poignard du sultan ; il l'habille d'une manière simple & commode pour l'entreprise dans laquelle il va s'engager : le génie le prend ensuite par la main , & le conduit à travers une allée tortueuse du souterrain , jusqu'à la première porte de bronze , dont ils apperçoivent la clef.

« Prenez cette clef , lui dit son gouverneur : n'oubliez pas , dès que vous appercevrez le sabre du premier esclave levé sur vous , de prononcer tout haut les caractères

terès talismaniques que vous lirez sur la lame ; faites-y une telle attention que vous ne puissiez jamais les oublier ; prononcez-les à chaque apparence de danger , tant dans l'intérieur qu'au dehors de la caverne immense que vous allez traverser. Ouvrez & fermez les portes avec les plus grandes précautions , songez que tout est symbolique dans ce séjour , & que les actions doivent s'y rapporter ! Vous n'oublierez pas mes autres conseils ; mais je viens d'insister sur ceux qui sont les plus importants pour vous. Embrassez-moi , mon cher Habib ! je retourne où mon devoir m'appelle.

Il'Haboul s'est retiré : Habib ouvre & referme doucement la première porte. Il aperçoit un géant noir d'une figure épouvantable , qui jette , en le voyant , un cri dont les voûtes de cette première grotte sont ébranlées. Le monstre tire le terrible cimeterre ; Habib attentif jette les yeux sur la lame , & prononcé à haute voix le mot de *puissance* , gravé en lettres d'or ; l'esclave est désarmé. Le cimeterre & les clefs lui tombent des mains en même temps , & il s'incline devant son vainqueur.

Le jeune sultan se saisit de l'arme re-

404 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
doutable, & marche vers la seconde porte :  
il l'ouvre. Sept chemins différens se présentent à ses regards, & pas un seul n'est éclairé. Indéterminé sur le choix de celui qu'il doit prendre, il prononce à voix forte le mot enchanté, une lumière pâle & vacillante s'offre à l'entrée du quatrième chemin; il la suit en descendant quatorze cent quatre-vingt-dix marches, dans un escalier à demi éclairé.

Il parvient à la troisième porte, se conduisant toujours avec la même prudence. Il est accueilli par deux monstres moitié femmes, qui lancent sur lui deux énormes grappins de fer pour le prendre; il dit : *puissance*, le fer s'amollit, & les monstres s'enfuient.

Habib est frappé d'un ravissant spectacle : un lustre d'escarboucles éclaire un fallon en rotonde, soutenu par des colonnes de jaspe. L'armure du grand salomon forme le centre en trophée, le Phénix étalant toutes ses plumes, en couronne le casque : les yeux ne peuvent soutenir l'éclat de la cuirasse & du bouclier; le fer de la lance étincelle de feu; le cimeterre n'y est pas, mais Habib s'apperçoit avec plaisir que celui dont il

s'est emparé, correspond aux autres pièces du trophée. Toutes ces armes sont chargées de caractères mystérieux, dont il cherche à pénétrer le sens : il lit sur la cuirasse :

*La fermeté de l'ame est la véritable cuirasse de l'homme : il poursuit , & trouve sur les autres parties de l'armure : La patience est son bouclier. Sa langue est sa plus forte lance. La sagesse doit être son casque. La prudence sa visière. Sans la valeur ses bras sont nuds. Ses jambes inutiles sans la constance.*

« O grand Salomon ! s'écrie le héros ; le Phénix étale encore avec orgueil ses plumes , sur le cimier de son casque.

« Couvrez-vous de lames de fer , Impuissans guerriers de la terre ! Le prophète du Tout-Puissant marchoit aux triomphes à l'aide des vertus. „

Habib contemple ensuite les trois cent soixante six hiéroglyphes qui font l'ornement des murs du fallou : il en est un unique par sa simplicité , mais que l'insuffisance de son esprit ne peut expliquer ; un autre plus compliqué dévoile à l'instant son mystère ; les trois cent soixante-cinq hiéroglyphes s'expliquent & ne peuvent cependant être expliqués que par un seul.

« Science ! tu as été faite pour mon cœur , dit-il , je le sens ; mais mon esprit est loin de toi. Qui me donnera les yeux du linx pour pénétrer dans tes mystères ? maintenant le seul éclat dont tu brilles à mes yeux , me force à les baisser. Habib ! marche à tes destins ; ils t'ont promis de la gloire. C'est du plus haut des cieux que vient la sagesse : désire davantage , & poursuis ta carrière à la faveur de ton étoile ! »

Tout en parlant ainsi , il s'avançoit vers la porte qui devoit lui ouvrir les espaces où les richesses de Salomon étoient renfermées ; trouvant toujours de nouvelles marches à descendre , & des sentiers tortueux , il arrive aux différentes portes , qu'il ouvre & referme sans bruit ; & rencontre partout des monstres qui cherchent à l'effrayer par leur difformité , leurs cris , & leurs menaces. La tête de l'un , formée d'un crâne humain armé de cornes , se terminoit par un bec d'aigle : celle de l'autre réunissoit les trois espèces entre le lion , le tigre & l'éléphant : celui-ci avoit une gueule de crocodile sur des épaules humaines : une hydre à trois têtes de femmes



coiffées de serpens , présentoit au héros son effrayante chevelure.

Mais Habib , plein d'un ferme courage , & fidelle aux conseils du génie , en impo-  
soit d'un mot à ces fantômes menaçans ,  
& jetoit les yeux sans intérêt sur des mon-  
ceaux d'or & de diamant , sur des idoles  
brisées : il passoit rapidement d'une porte  
à l'autre , dès que les objets qu'il rencon-  
troit ne lui retraçoient aucun signe sim-  
bolique des victoires du prophète : cepen-  
dant il s'arrête dans un seul endroit.

C'étoit un immense fallon autour duquel  
étoient assis une infinité d'êtres sous figure  
humaine ; ils paroissoient écouter la lecture  
du plus vénérable d'entr'eux , placé sur un  
siège élevé , & devant un lutrin. Lorsqu'Ha-  
bib entra , l'assemblée se leva & fit une in-  
clination au héros ; le respect suspendit la  
lecture , & le sultan s'adressant à celui qui  
la faisoit , lui dit.

« S'il vous est permis de m'instruire , di-  
tes-moi qui vous êtes , & ce que vous lisez !  
Je suis un génie esclave de Salomon , ré-  
pondit le lecteur , chargé par lui d'instruire  
les frères que vous voyez ici : ils feront li-  
bres , quand ils auront acquis les connois-

408 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
fances nécessaires pour se conduire. Le livre  
que je lis est l'alcoran ; hélas ! il y a plusieurs  
siècles que je le leur explique , & le demi-  
quart de ceux qui m'écoutent n'en compren-  
nent pas seulement la première ligne ! Pas-  
sez , jeune musulman : vous n'avez rien à  
apprendre ni d'eux , ni de moi : marchez  
droit à vos destinées , & soyez toujours  
aussi circonspect que vous l'avez été. »

Habib sortit de cette école , en pensant  
combien il est difficile de saisir la vérité  
quand on n'est pas disposé à l'entendre : il  
bénit Dieu & son prophète de l'avoir in-  
struit de bonne heure sur celles de l'alcoran.

Le jeune sultan a déjà ouvert & refermé  
trente-neuf portes. Il y a déjà cinq jours  
qu'il parcourt ces demeures souterraines ;  
lieux où le soleil ne marque point les heu-  
res ; où le temps , que rien ne partage ,  
s'écoule sans qu'on puisse le soumettre au  
calcul ; où les siècles y roulent sur les siè-  
cles , sans qu'on s'apperçoive de leur chute ;  
lieux , qu'habitent ces esprits bienfaisans  
dont l'ame active n'est occupée que du bon-  
heur des fidèles , & qui ne sont point sou-  
mis à l'empire des voisins.

Habib n'a point passé dans les autres  
cachots ,

cachots ; dans ces antres ténébreux , où des esprits mal-faisans vivent sous une loi toute opposée ; la faux du temps pèse sur eux d'une manière incalculable ; les vices du monde germent & fermentent dans leurs âmes perverses , & il n'est aucune sorte de besoins dont ils n'éprouvent la tyrannie.

Notre héros ne s'est point rendu compte du nombre des portes qu'il a déjà passées ; à mesure qu'il s'en présente une nouvelle , la clef qui doit l'ouvrir se démêlant elle-même du troussseau qu'il tient à la main , vient se placer à la serrure. Enfin le voilà vis-à-vis de la quarantième porte ; elle s'ouvre , & il apperçoit le funeste rideau de soie dont le génie lui a parlé. Les brillans caractères qu'il ne doit pas lire frappent ses regards ; il détourne précipitamment le rideau , & voit la mer sur laquelle il doit s'embarquer , pour parvenir enfin au but de ses pénibles travaux , & il s'élance brusquement pour en atteindre les bords. Mais au même instant cette quarantième porte , qu'il a oublié de refermer , roule sur ses gonds avec un bruit affreux , qui fait trembler le Caucase jusques dans ses fondemens.

Toutes les portes qu'il a déjà passées , toutes celles des cachots , se renversent & se brisent avec un fracas qui paroît ébranler les voûtes mêmes du ciel ; des légions d'esprits sous les formes les plus hideuses sortent , & se précipitent sur Habib ; les signes les plus affreux , les menaces les plus effrayantes accompagnent leurs pas & leurs gestes.

Habib se retourne pour leur faire face ; s'il eut été aussi susceptible de crainte qu'il l'avoit été de distraction , c'en étoit fait de lui. Mais l'excès du danger lui a rendu le sens froid : il se rappelle le mot redoutable , & déployant en même temps le fer de Salomon , il articule d'une voix ferme la parole magique : aussitôt la foule effrayée rentre précipitamment , la porte qui donnoit sur la mer se referme avec violence ; mais tous ces génies malfaisans ne sont pas rentrés.

Une partie s'est précipitée dans la mer ; elle en soulève les abîmes : les flots s'élèvent au plus haut des airs , & appelant au loin les vapeurs , elle en fait des amas effrayans. Le jour disparoit , le soleil s'obscurcit , les tonnerres commencent à gron-

der, les nuages pressés combattent contre les vents déchaînés, & les flots de la mer sourdement agités, se roulant les uns contre les autres, présentent le spectacle d'une surface noire & liquide que le feu des éclairs paroît teindre de sang.

La tempête éclate de toutes parts; les vents renfermés avec la foudre profitent des passages qu'elle leur a ouverts; la mer fuit devant eux dans les abîmes qu'elle s'est creusée; le bruit des flots, le sifflement des vents ébranlent la base des rochers, & les éclats bruyans & redoublés du tonnerre semblent menacer du premier cahos cette partie du globe.

Tout n'étoit pas naturel dans le tumulte qui mettoit alors en confusion les élémens. Il'Haboul, préposé à la garde des armes & des trésors du prophète, au moment où les génies rebelles s'étoient échappés, étoit sorti de son poste ordinaire à la tête des esprits soumis à son commandement; & la terre, la mer, & les airs étoient devenus le théâtre de trois combats opiniâtres & furieux.

Habib, frappé du désordre qui l'environne, ne peut en imputer la cause qu'à

412 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
son imprudence : quand il avoit ouvert le  
rideau fatal , le ciel & la terre étoient  
riens , la mer étoit tranquille.

Il se prosterne le front contre terre , &  
s'écrie.

« Où est celui qui se croit sage ? Qu'il  
me regarde , & tremble de sa présomption.

» Où est celui qui agit toujours avec  
prudence ? Qu'il s'approche de moi , & me  
confonde.

« Mes yeux avoient entrevu le bonheur ;  
& il s'est évanoui : je tenois la clef  
de mes destinées , elle m'est échappée des  
mains.

« Dorathil-goase ! votre amant vous aime  
comme un insensé ; il n'est pas digne de  
vous.

Quels cris pousserai-je , dans la situation  
où je me trouve , pour appeler à mon se-  
cours les puissances de la terre ?

« Si je cherche à émouvoir le ciel , j'en-  
tends une voix qui crie au fond de mon  
cœur : *rends - lui compte de ses bienfaits.*

« Les Arabes de nos tribus m'ont trahi ;  
que leur reprocherai-je , si je me suis trahi  
moi-même.

« Salamis , Amirala , Il'Haboul ! vous

avez semé sur un mauvais terrain : comment recueilliriez-vous moissons ?

« Je verserai des larmes comme les ames timides ! La confusion couvrira mes yeux , lorsque j'en aurai écarté le bandeau de l'orgueil.

« O grand prophète ! un coupable n'ose élever sa voix vers le ciel. Mais tu signalas tes bontés pour Habib lorsqu'il ne méritoit rien ; à présent qu'il reconnoît ses fautes , pardonne-lui , jette sur lui tes regards !

Après avoir fait cette prière , Habib se lève pour reconnoître autour de lui le terrain sur lequel il se trouve. Il est sur la cime des rochers au pied desquels la mer brise ses vagues avec violence ; il est environné d'une montagne taillée à pic qui semble le séparer du reste de l'univers ; en sautant d'un rocher à l'autre on parcourt un espace de mille pas en longueur : la lumière du soleil étoit interceptée par d'épais nuages ; les éclairs qui en échappoient donnoient une couleur ardente & cuivrée à tous les objets sur lesquels frappaient leur éclat , une vapeur infecte & saline formoit alors l'atmosphère dangereuse au milieu de laquelle il falloit respirer.

Le jour qui éclairait ce tableau effrayant étoit fait pour en augmenter l'horreur : Habib considère pendant quelque temps le désordre qu'il a sous les yeux ; puis , jetant ses regards sur son cimeterre , il vit briller avec plus d'éclat les caractères du talisman qui y étoient gravés. Il apprit jadis d'Il'Haboul que la Providence n'opéroit jamais de merveilles sans motif ; le nouvel éclat du talisman devoit déterminer celui qui le portoit à en employer les vertus , pour faire cesser le choc des élémens conjurés : il sort aussitôt la lame mystérieuse , & s'écrie en frappant trois fois les airs.

« Puissance du feu , de la terre , de l'air , & des eaux ! je vous ordonne de r'entrer dans l'ordre accoutumé , autrement je vais vous réduire à l'inaction.

Au même instant on vit jaillir du cimeterre un éclat qui fit pâlir celui des éclairs ; on entendit un bruit confus , pareil à des montagnes de sable qui s'affaisseroient les unes sur les autres ; la mer devint calme & tranquille ; les orages se dissipèrent ; le souffle du zéphir succéda aux noirs aquilons , & l'astre brillant du jour vint dorer



de ses rayons les rochers affreux dont la cime ser voit de retraite au héros.

A ce prodige étonnant , le sultan ne put se défendre d'une sorte de terreur que la joie accompagnoit.

« Quelle puissance , s'écria-t-il , vient d'employer mes mains foibles & coupables pour déployer ici son énergie ! Comment à ma voix les élémens ont-ils été fournis ?

« Créateur du monde ! vous n'avez pas détourné votre face de moi.

« Grand prophète ! Habib est encore à vos yeux un enfant de la tribu de Ben-Hilac.,,

Comme il finissoit de parler , le front prosterné contre terre , un mouvement qu'il apperçut à ses côtés lui fit lever la tête , il vit Il'Haboul.

« O mon protecteur ! ô mon maître ! lui dit-il , c'est vous sans doute qui venez d'opérer les merveilles que je viens de voir ? — Non , mon cher Habib , reprit le génie , elles sont l'effet des vertus du grand Salmon dont vous venez d'être l'instrument. Vous ignorez les désordres dont l'oubli de mes conseils & votre négligence ont été la

416 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
cause ; sans vous , le mal que vous aviez  
fait étoit difficile à réparer.

« Lorsqu'au lieu de fermer après vous  
la quarantième porte , vous vous précipitâ-  
tes au bord de la mer , les portes des ca-  
chots qui renfermoient les esclaves rebelles  
s'ouvrirent sur le champ , ils en sortirent  
en foule : vous deveniez leur première vic-  
time , si vous n'eussiez fait usage du talif-  
man au nom duquel ils furent soumis au-  
trefois ; effrayé à sa vue , ils s'élevèrent  
dans les airs , se précipitèrent dans les eaux ,  
& occasionnèrent la tempête dont vous avez  
été témoin.

« Je les suivis à la tête des miens ; nous  
commençâmes le violent combat dont  
vous avez vu les effets sans les comprendre :  
alors vous employâtes les seuls moyens qui  
étoient en votre pouvoir ; leur succès entre  
les mains d'un fidelle musulman étoit in-  
dubitable. Sur le champ les armes leur tom-  
bèrent des mains ; saisis d'un engourdisse-  
ment subit ils se sont renversés comme des  
masses de terre ; nos guerriers les ont mis  
aux fers , & les ont renfermés dans les ca-  
chots qui les avoient vomis : mais sans vo-  
tre secours , le combat dureroit encore.

« Je ne vous ferai point de reproches sur la distraction qui éloigne vos succès , & vous expose à des travaux inouis pour y arriver : c'est plus la faute de l'amour que la vôtre ; & votre passion est l'effet de votre étoile.

« Rappelez les connoissances que vous avez dû acquérir en visitant les trésors du grand Salomon. Vous trouverez partout , & dans vous-même les armes qui assurent les succès du vrai chevalier : il fait qu'elles se présentent plutôt à lui dans l'adversité , que dans les heureuses positions.

« Les avis que je vous donne ici sont les derniers que vous recevrez de moi. . . . . Vous êtes dans une carrière où l'on doit rougir d'obtenir des succès par de petits moyens ; il n'est que le ciel dont on puisse recevoir sans honte , & qu'on peut solliciter sans mesure , lorsqu'on est sage dans ses vues , & qu'on veut triompher sans orgueil. Adieu , mon cher Habib , je vous laisse au milieu de tous les besoins , en proie à de nouvelles aventures ; mais je crois que vous aurez le courage de suffire à tout. »

L'Haboul laissoit Habib sur un rocher :

418 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
la mer s'étoit retirée, & cessoit de briser  
ses ondes aux pieds de son afile ; il en  
pouvoit descendre , & se promener sur un  
espace assez court d'un rocher à l'autre ;  
mais il n'avoit là nul abri pour la nuit ,  
nulle ressource apparente contre la soif &  
la faim : telle étoit la position du héros ,  
lorsque son génie protecteur disparut.

Une ame moins élevée que la sienne se  
fut abandonnée à l'inquiétude ; mais le  
cimeterre du grand Salomon pend toujours  
à son côté, & menace encore les ennemis  
du Très-haut ; il n'a plus à redouter d'autres  
adversaires que lui-même.

« Ma faute m'avoit abattu, s'écrioit-il,  
mais la main de Dieu me relève.

« Caucaze, ne t'enorgueillis pas de ton  
énorme volume , & de la dureté de ta  
masse ; Dieu le voulut , & je pénétrai dans  
tes entrailles !

« Terre, tu es derrière moi comme un  
mur effrayant ! tu paroïs sans bornes , tu  
sembles n'offrir à mes regards que des aby-  
mes ; mais l'espérance surnage sur tes eaux ,  
elle se montre à moi à travers les vapeurs  
qui te couvrent ! »

Et en effet , Habib voyoit alors la terre

fans s'en douter : c'étoit la pointe la plus avancée de l'isle blanche, qui faisoit partie des états de Dorathil-goase. Cependant la nuit survint, & pour n'être pas exposé à sa fraîcheur incommode, il s'arrange entre trois rochers, pour se préserver d'un vent frais dont l'action continuelle eut engourdi son corps.

Au point du jour, le jeune musulman fit son ablution & ses prières. Il parcourut ensuite rapidement le terrain qui l'environnoit, pour y chercher des ressources à sa subsistance ; les cavernes qu'il rencontre sont remplies de coquillages, les flots ont charié avec eux des fragmens d'herbes qu'il fait secher, & il pourvoit ainsi à ses besoins, en attendant que sa destinée l'appelle à des événemens plus intéressans.

Un matin qu'Habib s'étoit arrangé sur le rocher le plus avancé dans la mer, pour découvrir, s'il le pouvoit, quelque bâtiment, il se laissa gagner par un léger sommeil ; trois filles de la mer élèvent tout-à-coup la tête au-dessus de l'eau.

» Il dort, ma sœur, dit l'une des Naya-des aux deux autres : approchons-nous

420 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
de lui, & tâchons de savoir qui il est. Vous  
aurez du plaisir à le voir, il est beau  
comme le premier rayon du jour. Hier je  
le vis panché sur l'eau pour y faire son  
ablution, sembloient la colorer avec plus  
de vivacité ; vous eussiez dit que le fond  
de la mer étoit jonché de roses. Mais  
pour le voir plus à notre aise, il faut l'en-  
dormir de manière que le bruit que nous  
allons faire autour de lui ne puisse l'éveil-  
ler ; donnez-moi la main, & nous allons  
tourner en rond jusqu'à-ce qu'il soit pro-  
fondément endormi. »

Dès que les filles de la mer se furent  
assurées de l'effet de leur enchantement,  
elles sortirent de l'eau ; elles étalèrent sur  
leurs épaules leurs blonds cheveux qui  
étoient captivés par une tresse ; les doux  
zéphirs rendirent bientôt à cette chevelure  
les grâces & la légèreté dont il avoit besoin :  
une étoffe , faite d'un tissu de plantes ma-  
rines , aussi fine que la gaze , prenoit de-  
puis les épaules , & venoit ceindre leurs  
reins ; leurs jambes ornées de brodequins  
de perles , leurs bras parés de bracelets  
de corail , achevoient de les rendre aussi  
belles que séduisantes. Toutes trois jettent

un coup-d'œil dans l'eau, & contentes d'elles-mêmes & de leur parure, elles environnent le chevalier.

« Quel beau jeune homme ! disoit l'aînée des trois ; si ce pouvoit être un chevalier ! — C'en est un assurément, dit la cadette ; voyez son sabre, mais n'y touchez pas ; car j'ai voulu mettre la main sur la poignée, & elle m'a brûlée.

« Ilzaïde, dit l'aînée à la plus jeune des deux, il faut que nous sachions qui il est, & d'où il vient. Il peut avoir été porté ici par la tempête ; cependant rien n'annonce dans son équipage qu'il ait été naufragé : apportez-moi un des plus grands coquillages qui soient sur le sable, & remplissez-le d'eau. »

Ilzaïde obéit : la coquille est apportée ; l'aînée des filles de la mer arrache ensuite légèrement un cheveu d'Habib : « Nous allons, dit-elle, faire causer celui que je tiens, il nous dira tous les secrets de la tête qui l'a nourri. » Elle le plonge aussitôt dans l'eau, & le promène autour de la coquille par un mouvement circulaire : « Remuez bien l'eau, dit elle à ses sœurs, plus elle sera trouble, & mieux j'y verrai. —

Regardez donc ma sœur , dit Ilzaïde , je crois que le cheveu s'est fondu : l'eau est devenue de la couleur du firmament , on y voit des étoiles , & on n'apperçoit plus le fond de la coquille. — Tant mieux , reprit l'aînée ; après la nuit vient le jour. Baissez-vous , voyez le tableau qui se forme. Voilà une campagne remplie d'arbres , à l'ombre desquels paissent des troupeaux !... Voilà des tentes ! . . . . Il est né en Arabie.

« En Arabie ? mes sœurs , dit celle des trois qui n'avoit pas encore parlé ; c'est de là que notre reine Dorathil-goase attend son libérateur ! Que nous serions heureuses d'avoir ici son brave chevalier ! Il nous délivreroit sûrement de Racachik & de toute sa race . . . . mais l'eau n'en dit rien : troublez-la de nouveau , pour savoir par où il a passé.

« Ah ! ma sœur , dit Ilzaïde , l'eau devient noire , noire ! — C'est bon , reprit l'aînée , la vérité en sortira plus claire. Doublez le mouvement ! — Ma sœur , dit la seconde , voilà l'eau qui blanchit : oh ! que ce qu'on y voit est triste ! — Ce sont des montagnes , des fables & des déserts , ajouta l'aînée ; il a traversé tout cela sans être accom-



pagné ; car je l'y vois seul. Il doit avoir bien de la force & du courage.... Troublez , troublez encore l'eau ! car la route que je lui vois prendre n'a pu le conduire où nous le trouvons.... O ciel ! s'écria-t-elle , je vois les entrailles de la terre. C'en est assez , mes sœurs , car l'eau à ce que je vois ne nous dira rien des secrets de son cœur ; mais je fais un moyen plus naturel pour les surprendre : il est , vous le savez , de notre plus grand intérêt de les connoître ; nous sommes instruites que nous pouvons être délivrées de nos maux & de nos tyrans , par un amant parfait qui ne soit pas le nôtre. — Certainement un chevalier , quel qu'il soit , reprit vivement Ilzaïde , ne sauroit être notre amant puisque nous ne l'avons jamais vu. — Mais quand il ouvrira les yeux , reprit l'aînée , il faudra bien qu'il nous voie : ayez alors l'attention de baisser les vôtres , ma sœur ; vous y avez une magie plus puissante que la nôtre , & s'il alloit vous aimer , toute espérance seroit perdue. — Ma sœur , il vous aimera plutôt que moi , répondit Ilzaïde. — Que Salomon nous en préserve les unes & les autres ! ajouta l'aînée ; mais il me paroît

424 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
que nous sommes fort exposées : cependant  
comme nous devons acquérir ses bonnes  
grâces pour avoir droit à ses services ,  
occupons-nous de ce que nous avons à faire  
pour cela.

« D'abord , je vois qu'il manque de tout  
ici : la plage sur laquelle il est ne lui a  
fourni que quelques plantes marines , &  
des coquillages qu'il a mangés crus : pré-  
parons-lui pour son réveil un repas tel que  
nos environs peuvent le procurer. Partez ,  
Ilzaïde , vous êtes plus agile que la chèvre  
qui s'élance d'un rocher sur l'autre , forcez-  
la de vous donner de son lait ! Remplif-  
fez-en une conque dont vous aurez fermé  
le haut & le bas avec des herbes aroma-  
tiques. Pénétrez dans les cavités de la mon-  
tagne , vous trouverez dans des endroits  
cachés des fleurs & des fruits ; choisissez  
ce qui vous paroîtra le plus agréable au  
goût , à la vue , & à l'odorat ; ma sœur &  
moi nous penserons au reste , nous aurons  
assez à faire à lui présenter une collation  
aussi parfaite qu'on peut se la procurer dans  
ces déserts. »

A peine Ilzaïde est-elle partie , que l'ai-

née des sœurs explique son projet à celle qu'elle a retenue auprès d'elle.

« Je connois , lui dit-elle , des branches de corail au fond de la mer , dont deux feroient la charge d'un chameau , nous en irons chercher ; nous en placerons quatre ici en quarré , que nous couvrirons d'étoffe semblable à celle dont nous sommes vêtues ; nous formerons ainsi un pavillon ; nous ramasserons ensuite de la mousse de mer , que nous parfumerons après l'avoir desséchée , & qui servira de sofa ; nous ferons une table avec des pierres , & la couvrirons d'un tissu qui n'ait point passé par la teinture ; nous la garnirons du meilleur poisson de la mer cuit & desséché au soleil , les œufs d'oiseaux que je vais dénicher , & les fruits & le lait que doit apporter notre sœur , mettront le comble à la bonne chère.

Dès qu'un génie est hors de son élément , son pouvoir est limité. Ici l'industrie doit suppléer à la puissance ; l'ordre & le goût à l'abondance : le besoin fera tout valoir , la reconnoissance mettra du prix à la moindre chose.

Ilzaïde est de retour , le pavillon dressé ,

426 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
orné, la table est couverte, il ne s'agit plus que de suspendre l'effet magique qui fait durer le sommeil d'Habib; mais il faut qu'il se réveille sur le sofa près duquel la table est assise, ayant les trois sœurs placées vis-à-vis de lui.

Voyons, mes sœurs, dit alors l'aînée, si c'est ici le chevalier arabe, amant de Dorathil-goase. Je vais employer un moyen qui ne sauroit manquer; levez les mains, & remuez-les tandis que je vais parler: *« De par le grand prophète Salomon, chevalier, je t'éveille au nom de Dorathil-goase! »*

Dorathil-goase! s'écrie Habib, éveillé en sursaut, & se levant sur son séant: il regarde autour de lui, & demeure à-la-fois ébloui & stupéfait; trois jeunes beautés, presque demi nues, une table chargée de mets appétissants, des fruits, des fleurs, un pavillon où tout est pourpre & corail; & le nom de Dorathil-goase, viennent de causer cet effet.

« Dorathil-goase! s'écrie-t-il en se raseyant & regardant autour de lui, où est ma chère Dorathil-goase ?

« Elle n'est pas ici, seigneur chevalier, répond l'aînée des sœurs; mais vous êtes

en face d'une des isles que les génies rebelles lui ont enlevée : vous en pouvez découvrir la terre au-delà de ce bras de mer ; cette vapeur bleuâtre , qui borne votre horizon.

« Etes-vous de sa suite ? Où m'a-t-on transporté ? dit le jeune sultan rempli d'émotion. — Nous sommes , répond l'ainée des filles de la mer , encore ses sujettes dans le fond du cœur ; maintenant affer vies malgré nous sous les lois du rebelle Abarikaf , & sous la domination immédiate du monstre Racachik.

« Où sont-ils ? répartit Habib , enflammé de colère ; j'en purgerai le monde. — Seigneur ! répondit la plus agée des filles de la mer ; l'un & l'autre sont hors de la portée de vos coups : Abarikaf est sur l'isle Noire , & vous en avez fix à traverser avant d'arriver à lui ; Racachik est sur l'isle Blanche , qu'on apperçoit d'ici. — Je veux l'attaquer sur le champ , dit Habib. — La chose est possible , mais il faut employer de nouveaux moyens. — Ils seront faciles à trouver , ajouta le héros : je suis ici au milieu d'un enchantement , dont je suis sans doute redevable aux bontés d'Haboul , ou

428 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
à celles de Dorathil-goase : mais où suis-je ? — Sur le même rocher sur lequel vous étiez hier endormi, nous avons tâché de vous le rendre plus commode. — Je vous en remercie , dit Habib : votre pouvoir me semble reposer sur des charmes de plus d'une espèce ; mais si vous me continuez vos bontés , ne pourroit-on pas faire usage des moins puissans de tous , pour transformer ce pavillon en une barque , qui me transportât tout de suite dans l'isle où commande l'ennemi de la reine Dorathil-goase ?

« Chevalier ! répondit l'aînée des filles de la mer , quoique nous soyons ici trois sœurs filles de génies , & génies nous-mêmes , il n'y a ici ni charmes , ni enchantement. Ce pavillon & ce repas frugal ne sont dûs qu'à des soins très-naturels ; les fatigues que vous avez eues , celles que vous avez effuyées depuis votre départ de l'Arabie , ont dû épuiser vos forces ; usez avec confiance de ces mets , que des mains amies vous ont préparés. Vous ne pourrez point soupçonner notre zèle , quand vous ferez qu'en vengeance notre reine de la tyrannie de Racachik , vous ferez encore plus pour nous que si vous nous aviez ren-

du la liberté & le repos.... Mais je cesserai de parler si vous refusez de toucher aux mets que nous vous offrons ».

Habib se rendit à ces instances ; & la fille des eaux continua ainsi.

« Depuis qu'Abarikaf a consommé son attentat , en soufflant la révolte dans toutes les provinces dépendantes de Dorathilgoase ; il a donné le commandement de l'isle Blanche , frontière de ses états , au génie Racachik , le plus cruel & le plus infâme des scélérats qui soit sous ses ordres.

« Ce monstre , avant de se ranger sous l'étendart d'Abarikaf , couroit les mers sous la figure d'un énorme requin , il poursuivoit les vaisseaux , & charmoit par le venin de ses regards tous les matelots ou passagers desquels il se faisoit appercevoir : malheur à ceux qu'il pouvoit fixer ! la tête leur tournoit , ils tomboient dans la mer , & le monstre les entraînoit sous les flots pour les dévorer. Il est sans-cesse tourmenté de la même fureur , & quand les étrangers ne suffisent pas à sa voracité , il se rassasie des sujets de la reine ; le tyran Abarikaf l'autorise , & l'un & l'autre ont juré d'exterminer la race d'Adam.

« Pour nous, il ne peut pas nous tuer, mais nous sommes réservées à des tourmens plus cruels que la mort. Il choisit parmi nous ses femmes & ses esclaves; il en change à chaque lune, & mes sœurs & moi devons entrer au croissant prochain dans un grand vivier d'eau salée qui lui sert de Harem; le terme fatal est fixé dans trois jours! Si vous attaquez le monstre, quels vœux ne ferons-nous pas pour votre succès! cependant nous ne devons pas vous cacher les dangers que vous allez courir.

« Pour habiter sur la terre, le monstre a pris un corps humain, en conservant néanmoins sa tête de requin, à cause des trois rangées de dents dont elle est armée; il la quitteroit s'il pouvoit, en imaginer une plus carnacière. Son corps gigantesque est couvert d'écailles enchantées qui lui servent d'armure; celle d'une grosse tortue forme son bouclier, une énorme coquille est sur sa tête en guise de casque, & le dard d'un espadon de mer de six coudées de longueur lui sert de lance: il monte un cheval marin aussi horrible que lui; & quand l'un & l'autre s'animent au



combat, les cris du cavalier sont encore plus affreux que ceux du coursier.

Il a pour sabre une côte de belaine qu'il a rendue plus tranchante que l'acier, son bras & ses armes sont si pesans qu'il ne frappe jamais sans assommer; la force humaine ne peut rien sur lui, parce que tout ce qu'il porte, tout ce dont il se sert, tient d'un enchantement magique — Madame ! interrompit vivement Habib, ne puis-je avant trois jours être porté sur l'isle que désolé Racachik ? Facilitez-m'en bien vite les moyens; je me lève, & je jure de ne plus m'asseoir que je n'aie accompli la vengeance du ciel sur ce barbare ennemi de l'humanité ».

En prononçant ce serment, la physionomie d'Habib s'anima & prit un si grand caractère, qu'elle eût inspiré de la confiance à une armée entière. Il fit quelques pas sous le pavillon, & la majesté de son port, les grâces nobles & fières de ses mouvemens, ajoutèrent encore à l'expression de ses traits.

Kaïde cachant sa tête derrière celle de sa sœur aînée : « Voilà un héros ! ma sœur, lui disoit-elle, je n'en avois jamais vu.... »

432 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
Que c'est une belle chose qu'un héros !...  
Je tremble.... de l'aimer. — Je crains qu'il  
ne soit plus temps pour vous d'avoir peur,  
répondit l'aînée.

» Vaillant chevalier ! continua-t-elle ,  
en s'adressant au sultan ; nous sommes plus  
empressées que vous à vous procurer les  
moyens de nous délivrer du tyran qui nous  
opprime. Dans un des détours de cette mon-  
tagne , il y a un marais rempli de roseaux  
d'une longueur & d'une force extraordi-  
naire ; nous allons en former un radeau  
sur lequel , profitant du calme de la mer ,  
nous vous conduirons nous-mêmes à l'isle  
Blanche : mais reposez-vous encore , &  
continuez de prendre tranquillement votre  
repas. Ma sœur , dit-elle ensuite à Kaïde ,  
allons de ce pas préparer le radeau ! —  
Je vous suivrai , reprit Habib ; je ne man-  
que ni d'adresse ni de forces , & je peux  
partager vos travaux.

« Mes sœurs & moi y suffiront , répon-  
dit l'aînée ; nous devons passer entre deux  
eaux , dans un endroit où il vous seroit  
impossible d'arriver ; vous nous reverrez  
dans peu , nous brûlons de vous affran-  
chir du vœu que vous avez fait ; & demain  
matin

matin nous partirons pour l'isle Blanche.

Elles s'éloignent en disant ces mots , s'élançant de rocher en rocher, parviennent sur une petite éminence voisine de la mer : là, tout en disposant leurs vêtements , & nattant leurs cheveux pour se plonger dans l'eau , la plus jeune des sœurs disoit à sa compagne : « il va bien s'en-nuyer tout seul ! — Vous lui auriez volontiers tenu compagnie , lui répondit l'aînée ; & pendant que nous aurions fait le radeau , vous auriez travaillé à le faire échouer : ma sœur ! vous avez déjà bien parcouru la mer , mais vous n'en connoissez pas tous les écueils : allons où notre devoir nous appelle ». Elles se jettent toutes trois dans la mer ; & vont préparer le radeau.

Habib ayant achevé son repas , & voyant arriver la chute du jour , fit son ablution & sa prière , & s'endormit tranquillement en attendant le retour des filles de la mer.

Les premiers rayons du soleil vinrent bientôt frapper ses paupières ; ses regards se portèrent aussitôt sur l'espace qui le sépare de l'isle Blanche , ses yeux en mesuroient avidement l'étendue. Tout-à-coup il apperçoit sur la mer , qu'un doux zéphir ridoit

434. SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
à peine , un mouvement extraordinaire ;  
il distingue un objet qui avançoit avec  
rapidité vers le rivage , plusieurs têtes hors  
de l'eau qui l'appeloient. « Venez à nous ,  
chevalier ! montez sur ce radeau. » Il recon-  
noît la voix des filles de la mer , il s'élan-  
ce ; & le frêle bâtiment vogue sur les  
flots.

Huit dauphins étoient attelés au radeau ,  
la sœur aînée des Nayades , le corps élevé  
au-dessus de l'eau jusques à la ceinture ,  
& s'appuyant les deux mains sur la poupe  
du bâtiment , lui servoit de gouvernail :  
les deux cadettes , nageant chacune d'un  
côté , le tenoient en équilibre avec une  
main ; Habib , l'esprit occupé de son projet ,  
étoit sur le radeau.

Bientôt l'on découvre toute l'isle Blan-  
che ; le palais du tyran , bâti de coraux  
& de coquillages , paroît sur la pointe la  
plus avancée de l'isle : les sentinelles ayant  
aperçu de loin le guerrier , donnent l'al-  
larne , & annoncent son arrivée à Raca-  
chik : le monstre croit déjà tenir une nou-  
velle proie.

« Qu'on le laisse avancer , dit-il ; deman-  
dez-lui ce qu'il veut ? Il apprendra sans

doute à ses dépends , que nul étranger ne peut aborder ici sans se mesurer avec moi ; je vais m'armer pour le recevoir comme il faut. »

Cependant le radeau touche terre , & Habib y saute promptement ; une des sentinelles , espèce de monstre amphibie , le joint , & lui fait des questions suivant les ordres qu'il en a reçus.

« Va dire à ton maître , lui dit Habib , que je viens ici pour le combattre. — Vous n'êtes pas armé , répondit le monstre , vous n'avez point de cheval. — Tu ne ty connois pas , reprit le sultan , mon turban vaut un casque ; mon cimeterre me tient lieu de cuirasse & de bouclier , & je n'ai pas besoin de cheval ; que ton maître ose m'attaquer ! je le défie lui & toute sa puissance à la fois. »

Le message est rendu ; Racachik devient furieux ; couvert de ses écailles , monté sur son horrible cheval marin , dont le lourd galop fait voler un nuage de poussière , il accourt sur le rivage , & voit le héros.

« Méprisable race d'Adam ! lui dit - il , fatellite de Mahomet ! Ta tête est donc bien vaine , parce que tu ne rampes pas

436 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
avec les autres vers ; & qu'elle est de trois  
coudées au-dessus du limon dont elle fut  
formée ? Tu oses insulter & braver le gé-  
nie Racachik ! porte la peine de ta témé-  
rité ». En même temps il pousse son cheval  
sur Habib , & se prépare à le percer de la  
terrible lance dont il est armé.

Le jeune héros tire son cimeterre , &  
la lance de son adversaire vole en éclats ,  
avant que le coup pût arriver à lui : la force  
de la commotion engourdit le bras du tyran ,  
son cheval se cabre , & cessant d'obéir à  
la main qui le guide , il l'emporte sur le  
rivage , & se renverse avec lui.

Racachik connoissant son danger , appelle  
à lui toutes les puissances qui lui sont  
souvainies ; au même instant la mer se trou-  
ble , & les vomit : les veaux , les lions  
marins couvrent le rivage , les baleines  
s'en approchent , & vomissent des torrens  
d'eau qui paroissent former une barrière  
entre le jeune sultan & son ennemi ; la  
plage rétentit de cris épouvantables , tous  
les monstres appelés par Racachik s'élan-  
cent à la fois sur le héros ; il les combat  
quelque temps avec son cimeterre , mais  
assailli par le nombre , & prévoyant bien

tôt l'inutilité de ses efforts ; il frappe trois fois l'air de son cimenterre , & prononce avec confiance le mot redoutable de *Puissance*. L'effet en est prompt ; les monstres qui ont pu résister au glaive , entraînés par une force supérieure , se précipitent dans les gouffres qui les avoient vomis ; Racachik ose encore se présenter , il tente d'opposer la côte de baleine qui lui sert de cimenterre , à l'arme redoutable de Salomon ; elle se brise en mille pièces : son corps écaillé , son armure magique sont réduits en poussière. » Va , malheureux ! lui dit Habib , va gémir pour l'éternité dans les cavernes du Caucase ! » Au même instant tous les débris des monstres disparoissent , la plage est libre & solitaire , & Racachik n'existe plus que dans le souvenir des rebelles.

Un morne silence succède à l'agitation de cette scène effrayante ; Habib vainqueur , reconnoissant la volonté des destins , se prosterne à deux genoux devant l'être qui l'éclaire , & s'écrie.

« Puissance à qui rien ne résiste ! tes ennemis sont renversés ; ton souffle les a fait disparoître : que sont devenus leurs restes ?

« Le feu qui brûle la paille des moissons

438 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
laisse des traces après lui ; tes ennemis sont  
consumés : où sont leurs cendres ?

« Le foible roseau , entre les mains du  
serviteur de Dieu , a plus de force que le  
chêne entre les mains du méchant !

« Je me suis placé sur l'arc de Mahomet  
& de Salomon ; ils m'ont décoché sur cette  
race maudite , & j'ai tout détruit ! „

Habib se relevoit confus des grâces qu'il  
venoit de recevoir ; & ne voyoit pas le piège  
que la reconnoissance alloit tendre à sa mo-  
destie.

Le rivage étoit couvert des filles de la  
mer ; couronnées de plantes marines , cein-  
tes de guirlandes , elles venoient rendre hom-  
mage à leur libérateur , & déposer à ses  
pieds les richesses de leur élément ; le con-  
cert de leurs voix , les grâces de leur main-  
tien auroient attendri le cœur le plus fa-  
rouche ; elles entourent le héros , elles  
se prosternent à ses genoux ; la jeune Ilzaïde  
& ses sœurs étoient plus empressées que les  
autres : mais Habib , confus , se refuse à  
ces témoignages. „ Je n'ai rien fait pour  
vous , leur dit-il , & vous ne devez rien à  
un homme qui a rempli à peine son devoir ;  
n'est-il pas ici des mosquées où la Divinité



soit adorée ? marchons au temple , je vous y précède. N'y a - t - il pas ici quelque sujet fidelle de votre reine Dorathil-goase ? Je lui remettrai vos dons , que je ne dois accepter que pour elle ».

Dans le même instant se présente un génie sous sa forme naturelle ; la tête courbée sous le poids des siècles , les ailes brisées , & le corps meurtri des fers dont le tyran l'avoit chargé ; il se nommoit Balazan.

“ Seigneur ! dit-il , dans le temps que régnoit la reine Camarilzaman , nous avions ici trois mosquées , Racachik les a profanées & détruites. Cet amas de ruines que vous voyez sont les restes d'une ville qu'il a saccagée , & dont il a dévoré les habitans : l'isle est demeurée sans commerce & sans culture. Illaboufatrou m'en avoit donné le commandement. Racachik , à son arrivée ici , me fit enfermer dans le cachot d'où je viens de sortir par votre puissance. Je viens rendre hommage à l'envoie de Salomon , qui fait briller sur ce rivage le glaive de ce prophète , & me soumettre au libérateur des enfans de Dieu , & au vengeur de Dorathil-goase.

“ Allez , Balazan ! répondit Habib ; je vous rends au nom du grand Prophète & de la reine Dorathil-goase , dont je suis le chevalier , tout le pouvoir dont vous étiez revêtu : prenez ces trésors que vous voyez à mes pieds , faites rebâtir les mosquées , & que le muczin y appelle du haut des minarets les fidèles sujets que la crainte avoit dispersés ? Gouvernez tout ici au nom de Mahomet , du grand Salomon , & de votre reine ; rétablissez l'ordre partout , & facilitez-moi les moyens de me rendre à Medinazilbalar.

“ Noble & vaillant chevalier ! reprit Balazan , je reçois vos ordres avec confiance , & je m'y soumets au nom du puissant créateur de toutes choses. Mais seigneur ! il m'est impossible de vous donner des secours pour vous rendre où les destins vous appellent ; l'isle est dépourvue de moyens pour la navigation , le chemin des airs est inutile , mes aîles ont été coupées , vous le voyez ! Mais eussent-elles encore toutes leurs forces , Abarikaf s'est tellement rendu maître des passages d'en-haut , que mes ressources ne serviroient à rien. Il faut que vous continuiez de marcher d'isle en isle

par les mêmes moyens qui vous ont conduit ici ; profitez de l'enthousiasme que votre personne & vos vertus ont répandu chez les génies de la mer ; faites-leur oublier les périls qu'ils vont courir en s'exposant avec vous , & il sera possible qu'ils vous conduisent jusqu'au centre des forces de notre ennemi ; le reste sera l'ouvrage de votre vaillance , & des arrêts du destin.

“ La terreur est déjà répandue dans l'isle Jaune & l'isle Rouge ; Mokilras , le tigre de mer , les gouverne toutes deux ; il est fils de l'affreux tyran dont vous venez de nous délivrer. Instruit de la défaite de son père , il a déjà pris toutes les précautions que la crainte autorise ; les difficultés vous attendent , mais si vous parvenez à en être vainqueur , emparez-vous de la peau de ce monstre , faites-en un étendart , à sa vue l'isle Rouge vous sera soumise. „

Habib s'adressant ensuite à l'ainée des filles de la mer , lui dit : “ si je pouvois trouver ici une barque de pêcheurs , ou un petit esquif , je m'embarquerois sur le champ pour l'isle Jaune : mais à défaut de ces secours , les génies de votre élément me refuseroient-ils le leur ? — Si la frayeur les

442 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
détournoit de l'entreprise , répondit-elle ,  
s'ils ne connoissoient pas le degré de con-  
fiance que mérite un chevalier comme vous ,  
mes sœurs & moi leur montrerions leur  
devoir. Les dauphins peuvent encore con-  
duire votre radeau jusqu'à une lieue de la  
terre , car il y auroit du danger pour eux  
d'aller plus loin , vu les précautions qu'aura  
prises Mokilras. — Qu'est-ce qu'une lieue à  
faire à la nage ? dit Habib , pour un homme  
déterminé à tout entreprendre pour se ren-  
dre à son devoir.

“ O généreux chevalier ! reprit la fille  
de la mer ; qui-est-ce qui refuseroit de vous  
suivre , ne fut-ce que pour vous voir , vous  
entendre , & vous admirer ? Mais ne crai-  
gnez-vous pas d'être dévoré vous-même  
par les monstres marins ? — Je ne crains ,  
madame , que de mal féconder mon étoile ,  
en ne servant pas votre reine comme je le  
dois. — Reposez-vous sur nous , vaillant  
héros ; mes sœurs & moi nous nous réser-  
vons l'honneur de vous servir ,”

Sur l'instant le radeau part , & paroissoit  
voler sur les eaux : déjà l'on distinguoit les  
mouvemens qui se faisoient sur l'isle Jaune ;  
on n'en étoit plus qu'à une lieue , lorsque

les dauphins , prévenus par leur instinct , s'arrêtent tout-à-coup , & font leurs efforts pour briser les liens qui les attachoient au radeau. Une des sœurs passe à l'avant , & les coupe ; le bâtiment reste immobile : bientôt une vague , que faisoient soulever les monstres marins , paroît venir engloutir le radeau ; Habib voit qu'il n'a pas un moment à perdre pour délivrer ses aimables compagnes du danger qui les menace , il met le cimeterre en main , & se met à la nage , en prononçant la parole redoutable du talisman.

On eut dit que les eaux s'arrangeoient d'elles mêmes pour lui frayer une route assurée , les vagues se dissipent , les flots s'applanissent , & le héros est porté dans un endroit de la plage où rien ne met obstacle à sa descente.

Ses ennemis , dispersés par pelotons , semblent n'attendre que ses regards pour s'abandonner à la fuite ; il marche où la foule lui paroît la plus épaisse ; messager de la foudre qui va frapper , il s'élance sur elle avec son sabre , & tout ce qui résiste au tranchant du glaive est à l'instant dissipé.

Mokilras , tigre énorme , fait contenance sur ses deux pieds ; il jette au héros la lourde massue dont il est armé , & reprenant bien vite sa nature , il s'enfuit sur ses quatre pattes ; Habib le poursuit , mais ses forces humaines ne lui permettant pas de l'atteindre , il prononce à haute voix la fatale parole , & s'écrie en même temps : *Mokilras ! je t'arrête au nom de Salomon*. Le monstre est immobile. Un coup de cimeterre lui fait voler la tête , & sa peau lui est enlevée au même instant.

Dès que le tyran de l'isle Jaune est détruit , tous les élémens r'entrent dans l'ordre naturel , & le silence succède au tumulte affreux qui les agitoit.

Cependant , les trois filles de la mer se sont ralliées au radeau ; la jeune Ilzaïde , debout sur le bâtiment , embouchant une longue trompette marine , rappelle au loin les dauphins effrayés ; dociles à sa voix , ils reviennent en foule , tous les habitans des eaux viennent se joindre à ces concerts de joie , l'air retentit de chants de victoire , tout le cortège aborde au rivage au moment où le héros vient de dépouiller Mokilras.

Habib se retourne ; & repoussant des hommages qui tiennent de l'adoration : « Créatures du très-haut ! leur dit-il , levez les yeux au ciel ! c'est là qu'est le seul objet de votre reconnoissance. Sujets de Dorathil-goase ! c'est à elle que vous devez respect , hommage & soumission : son chevalier ne se réserve que le droit de joindre ses vœux aux vôtres , & de partager votre délivrance ».

Comme il finissoit , une foule de peuples arrivant de toutes parts , vient augmenter son triomphe & son embarras ; tous veulent lui jurer obéissance , tous lui demandent de nouvelles loix ; heureusement , le vieux Balazan se présente. Dès que tout fut rentré dans l'isle Blanche sous la puissance de ce génie , il chercha à s'élever dans les airs pour suivre , s'il étoit possible , les succès du jeune Habib ; & il parvint avec beaucoup de peine à le joindre à l'isle Jaune , au moment où les peuples de cette contrée lui rendoient hommage.

» Sujets de Dorathil-goase , dit le vieux génie en arrivant ; ce vaillant chevalier reçoit les témoignages de votre reconnoissance , retournez à vos possessions ; vous

246 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
rentrez dès aujourd'hui sous les loix de notre souveraine. Et vous , chevalier ! dit-il à Habib ; prenez un instant de repos. La soumission de l'isle Rouge n'est pas une conquête digne de vos occupations ; je monterai seul le radeau qui vous a conduit ici , j'emporte avec moi la peau de Mokilras & ses armes ; à la vue effrayante du trophée que j'en vais former , les rebelles tendront d'eux-mêmes les mains aux fers que je vais leur porter : ménagez vos forces pour l'attaque des isles Verte & Bleue , & surtout pour celle de l'isle Noire ! »

Habib ne fait vaincre sans péril ; il abandonne l'entreprise à la conduite de Balazan , & cherche un repos nécessaire pour les travaux qui l'attendent.

Il dormoit encore quand Balazan arriva de l'isle Rouge , tenant à sa main deux outres de peaux de bouc. « Chevalier , dit-il à Habib en le réveillant , voilà les restes des seuls ennemis dangereux qui fussent dans le pays que je viens de soumettre aux loix de la reine ; je les ai renfermés dans ces outres , & je vais les envoyer sur le champ à l'entrée des cavernes du Caucase. Demain vous pouvez vous rendre sans obs-



racle à l'isle Rouge , & vous aviserez de-là aux moyens de poursuivre vos conquêtes : mais il est impossible de vous définir les dangers que vous allez courir. Nisabic gouverne l'isle Verte , & son empire s'étend aussi sur la Bleue ; c'est un génie dont les enchantemens égalent peut-être ceux d'Abarikaf. On ne soupçonne jamais les moyens qu'il doit opposer aux attaques , parce qu'il les varie sans-cesse ; & si les effets en sont visibles , votre génie doit aller au-devant de ceux qu'il vous cache : tout seroit impossible pour nous , & rien ne doit l'être au chevalier de Dorathigoase. »

La résistance & les difficultés enflamment le courage du prince Arabe ; il profite des premiers rayons du jour pour partir , & les dauphins le conduisent sur l'isle Rouge. Il en dépasse la pointe pour se mettre à portée de l'isle Verte , qu'il se propose d'attaquer le lendemain.

Les filles de la mer n'ont point abandonné leur libérateur , & pourvoient sans-cesse à tous ses besoins. Le héros , livré à ses réflexions , se rappelle les discours du sage Il'Haboul. *Je crains moins pour vous la force*

448 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
*ouverte que la ruse*, lui disoit son gouverneur. Ainsi il se met en garde contre celles du génie qu'il doit soumettre ; il s'endort avec confiance dans les bras de la providence, & se lève le lendemain le cœur rempli d'ardeur & d'espérance.

Le héros voguoit tranquillement vers sa destinée ; tout-à-coup les trois sœurs jettent un cri, la tête & les mains d'Ilzaïde, qui nageoit à côté du radeau dispaçoissent. Habib tire son cimeterre & se met à la nage ; il se trouve embarrassé dans des mailles de filets, il prononce le terrible mot, emploie le tranchant du fer, & les mailles cèdent de tous côtés. Il saisit Ilzaïde & la porte sur le radeau ; aussitôt il vole au secours de ses sœurs ; après qu'il les a sauvées, il s'apperçoit que le radeau s'agite sans avancer, & que les dauphins sont engagés dans les mêmes filets ; il nage autour d'eux & les délivre. Pour assurer sa route, il monte sur le premier des dauphins, & marche vers la terre en coupant à droite & à gauche les filets tendus sur son passage.

Du sommet d'une des plus hautes tours de son palais d'acier, le tyran observoit

l'objet qui gagnoit le rivage ; il voit qu'on dépasse le filet magique dont il avoit embarrassé la mer , il n'apperçoit point le prince Arabe , mais il voit sur un corps qui flotte avec rapidité un groupe de trois femmes presque nues , & ne peut présumer contre quelle espèce de danger il doit se précautionner. On jugeroit mal de ses dispositions , si l'on croit le séduire par la beauté , & les précautions qu'il a su prendre le rassurent sur toute espèce d'enchantement. Le palais qu'il occupe est de véritable acier , on n'y arrive qu'en passant sous une voûte taillée dans le roc , armée de pointes de fer , & soutenue par une clef qui ne tient qu'à un fil : cette défense ne peut céder ni aux enchantemens , ni aux charmes d'aucune espèce de magie.

Nisabac se confiant ainsi dans ses forces , sort de son palais , franchit la voûte redoutable , & vient au-devant de son adversaire ; le groupe qu'il a découvert s'avance vers la terre , le chevalier s'élance sur le rivage ; le monstre méprise un pareil assaillant , lui , qui est couvert d'une armure de la tête aux pieds , qui apprit en con-

450 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
sultant les astres sur son fort que , pour  
se rendre maître de sa personne , il falloit  
s'emparer de sa maison d'acier. Il lui paroît  
impossible que son ennemi échappe au dan-  
ger de la voûte mystérieuse , & fut-il assez  
heureux pour cela , il ne feroit aucun moyen  
de détruire le fort , auprès duquel il doit  
se trouver après avoir passé la voûte dan-  
gereuse.

Nisabic tenant à sa main une massue  
d'acier d'un poids énorme , se présente  
devant Habib. — « Qui es-tu , téméraire ?  
lui dit-il ; quelle rage te conduit à termi-  
ner ici ta vie ? — Je suis le chevalier de  
Dorathil-goase , répond Habib : je viens  
châtier les rebelles envers Dieu & Salo-  
mon. — Vil insecte ! reprit le génie fu-  
rieux ; tu n'as qu'une vie à perdre , & tu  
oses sans armes insulter Nisabic ! Meurs  
de la mort que je réserve à mes esclaves. »  
En même temps , avec une promptitude  
incroyable , il élève sa massue , & la laisse  
tomber sur la tête du héros. Le prince  
Arabe n'oppose à cette chute que la lame  
de son cimenterre ; l'effet en est terrible ,  
la massue échappe des mains de Nisabic &  
l'entraîne avec elle , le talisman l'éblouit , il

voit qu'il va tomber au pouvoir de son ennemi , il prononce de noires conjurations : Habib s'approche du corps pour percer le génie abattu , & ne reconnoissant que son armure , il voit qu'il ne s'est rendu maître que de l'écorce d'un guerrier.

La substance matérielle de Nisabic avoit disparu , & le prince arabe n'imaginait pas que cette victoire étoit plus précieuse pour lui que le corps du génie ; en effet , elle expliquoit la prophétie qui disoit , que pour se rendre maître du rebelle , *il falloit s'emparer de sa maison de fer* : & l'oracle avoit en vue l'armure qui le renfermoit , & dans laquelle le génie paroissoit avoir mis toute sa confiance.

Habib foule aux pieds cette armure , dont les proportions excédoient de beaucoup les tailles ordinaires ; en quatre coups de cimeterre il en fait disparaître les liens , il en disperse les débris , & remplit ainsi un autre sens de l'oracle : *les puissances soumises à Nisabic seront déliées & dispersées.*

En se rendant invisible , & se retirant sous la voûte qui forme l'entrée de sa demeure , le monstre a fait le dernier essai

452 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
de son pouvoir. Il se présente sous sa forme naturelle avec son cimenterre , & attend Habib à l'entrée de la voûte , comme pour le défier à un combat singulier : le jeune prince se laisse engager dans le piège , le génie recule deux pas ; il coupe le fil qui suspend la clef de la voûte , les rochers s'écroulent sur le champ avec un horrible fracas.

Aussitôt que le sultan entend les premiers efforts , il prononce fortement le mot redoutable du talisman , & oppose à la chute des rochers la lame éblouissante : les débris en tombant se rangent à droite & à gauche sans lui causer le moindre dommage ; une poussière affreuse l'environne , & il n'entend autour de lui que des gémissemens & des cris ; c'étoit Nisabic lui-même qui les pouffoit. « Arabe ? lui disoit le génie ; je viens d'être instruit par le malheur , je reconnois tes destinées & les miennes : j'ai cru à des oracles qui m'ont trompé ; je t'attendois depuis long-temps & ne t'ai point reconnu ; tu déguisois ton pouvoir sous de foibles apparences , je me suis livré imprudemment & tu m'as vaincu ; n'abuse pas de ta victoire , je suis écrasé.

sous ces ruines , mon existence y seroit affreuse ; fais-moi transporter dans les cachots du Caucase ! au moins je n'y gémirai pas seul.

« Génie ! répondit Habib , tu es coupable de bien des crimes : mais j'ai l'ame d'un chevalier , & mon ennemi peut me demander grâce ; cependant je ne peux me décider sans conseil , & je ne te rendrai réponse qu'après avoir fait trois prières. »

Habib étoit comme enseveli dans un trou au milieu des rochers , à peine la poussière fut-elle dissipée , qu'il vit briller comme deux étoiles au-dessus de sa tête , c'étoit les yeux charmans de la plus jeune des filles de la mer.

« C'est vous , seigneur ! lui dit-elle : que nous sommes heureux ! nous avons tremblé pour vos jours quand nous avons vu cette montagne s'écrouler sur vous ? Prenez mes cheveux , chevalier ! ne craignez pas de me blesser , j'ai de la force & du courage. » En disant cela elle laisse aller sa tresse jusqu'à lui ; il en saisit le bout , s'y attache , & elle parvient à le sortir du souterrain.

Le premier soin d'Habib fut de remer-

454 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
cier sa libératrice. « Je n'ai rien fait pour  
vous, lui dit-elle ; ne me remerciez pas,  
je voudrois vous rendre le plus heureux  
des hommes ! » En même temps elle lui  
tendoit la main pour lui aider à passer de  
rocher en rocher, jusqu'à-ce qu'enfin ils  
fussent parvenus sur le rempart extérieur  
des fossés du palais d'acier, résidence ordi-  
naire du génie Nisabic.

A peine étoient-ils arrivés, qu'ils apper-  
çurent les deux autres sœurs sur les côteaux  
voisins. « Venez, mes sœurs, s'écrioit Il-  
zaïde, le voici ! » Il n'y avoit qu'une forte  
& véritable passion, qui put mettre notre  
héros à couvert des attaques d'autant plus  
dangereuses d'Ilzaïde, qu'elles étoient in-  
nocentes ; mais il étoit déjà vaincu par  
son destin, & la reine ne devoit rien crain-  
dre.

Cependant la conquête de l'isle Verte  
n'étoit pas achevée ; le château d'acier est  
inaccessible, les fortifications sont gardées,  
les portes & les ponts sont fermés. « J'i-  
gnore encore, disoit Habib, comment je  
peux suffire à une entreprise aussi hardie ;  
voilà un fort inattaquable, les forces hu-  
maines n'y peuvent rien : ma confiance



n'est plus en moi, elle est dans les décrets du fort qui me conduisent; il seroit possible que les aveux de la défaite de Nisabic ne fussent qu'un piège adroit pour m'engager dans un nouveau combat, & que je fusse attendu ici par des périls que vous ne devez point partager : retournez sur votre élément, faites des vœux pour le chevalier de Dorathil-goase; & que du moins votre éloignement me tranquillise entièrement sur votre compte. — Nous ne vous quitterons point, répondirent les filles de la mer; on ne court aucun danger avec vous. Si vous étiez toujours à mes côtés, ajouta la plus jeune, je braverois les tempêtes qui brisent les rochers. »

Habib s'approche du pont-levis le sabre à la main. « De par Salomon ! s'écria-t-il, & en vertu de son talisman, j'ordonne à ce pont de s'abaisser. » Sur le champ il tourne sur ses gonds, & le passage est ouvert : le guerrier coupe avec son cimeterre les deux chaînes qui aident à le relever, & pénètre dans la cour de la forteresse.

Au milieu de cette cour s'élève une colonne, au sommet de laquelle est une cage de fer; ce monument est couvert de talis-

mans, on y lit cette inscription : *Tu ne peux être détruite que par la force de l'Arabie.* Habib frappe de son glaive tous les talismans ; un bruit soudain rétentit du centre des souterrains jusqu'au sommet des voûtes. La colonne se brise, & les fujets de Dorathilgoase, retenus dans les fers, sortent à la fois des cachots. La cage se trouve à terre ; Habib apperçoit dedans un objet extraordinaire, dont il a peine à distinguer l'espèce : c'étoit une femme nue, dont le visage étoit couvert de ses cheveux. « Qui êtes - vous, Madame ? demande le Héros. — Seigneur ! répondit - elle, faites-moi sortir de ma prison, & donnez-moi quelques vêtemens pour paroître décemment devant vous ; cette cage est fermée par un talisman, que le féroce Nisabic porte toujours avec lui ; tâchez de l'ouvrir, rendez-moi la liberté, & je ne cesserai de bénir Dieu, Mahomet, & vous. — Vous n'oublierez pas le grand Salomon, reprit le chevalier, au nom duquel je brise tous les barreaux. En même temps il les frappoit avec son cimenterre. »

Les trois filles de la mer ayant partagé leur ceinture, en couvrirent la prisonnière,

sonnière, de façon qu'elle pouvoit s'offrir aux regards du chevalier sans que sa modestie en souffrît. Dès que les sujets de Dorathil-goase furent délivrés de leurs fers, ils se prosternèrent devant la dame inconnue, & lui donnèrent toutes les marques d'un attachement & d'un respect dont Habib ignoroit les motifs. « Que faites-vous donc ? leur dit-il. Quelle est cette Dame ? — Hélas ! seigneur, répondit un d'entr'eux, c'est la dame aux beaux cheveux ; c'étoit notre reine avant la rebellion d'Abarikaf ; elle est parente de la belle Dorathil-goase.

« O ciel ! s'écria le prince Arabe, une reine, une parente de Dorathil-goase ! comment pourrai-je lui rendre tout ce qu'elle a perdu ?

« Rien ne vous sera difficile à cet égard, répondit celui qu'il interrogeoit. Le tyran a accumulé dans cette forteresse, avec les richesses de notre reine, toutes celles de l'isle dont il s'est emparé : & , dès que vous êtes maître ici, vous êtes dans l'abondance ; les femmes que vous voyez au fond de la cour, & que leur situation empêche d'approcher, étoient à son service : elles

458 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
ont montré trop d'attachement pour elle  
après son malheur , & une prison a été  
la récompense de leur fidélité.

« Cherchez ici , dit Habib , tous ceux qui  
étoient attachés à la personne de votre  
reine ; & qu'on la fasse rentrer en posses-  
sion d'un palais où tout lui appartient.

« J'étois moi-même à son service , reprit  
celui qu'il interrogeoit , & dans une place  
de confiance. » Vous la reprendrez , dit  
Habib , si elle le juge à-propos ; en atten-  
dant , rassemblez autour d'elle tout ce qui  
peut ici contribuer à sa commodité ; &  
si vous connoissez les appartemens de ce  
château , après que vous aurez parlé à ceux  
qui doivent se réunir pour son service ,  
vous m'accompagnerez , afin que je puisse  
la conduire au plus magnifique.

En un moment , les gens qui doivent  
composer le service de la Dame aux beaux  
cheveux se sont rassemblés : Habib les  
lui présente , & la prie d'accepter sa main.

« Vous rentrez dans vos droits, Madame ,  
lui dit-il , vous commandez ici ; accordez  
au chevalier de Dorathil-goase l'honneur  
de vous reconduire dans votre palais »

La Dame aux beaux cheveux baissa les

yeux , & se laissa conduire à un appartement préparé pour elle par le génie , & auquel elle avoit préféré la cage dont on venoit de la tirer : tout y étoit superbe ; les richesses y étoient accumulées dans tous les genres , & la Dame trouva , sur le champ , beaucoup plus qu'il ne lui étoit nécessaire pour se vêtir convenablement , elle & toute sa cour.

Les trois filles de la mer l'avoient suivie , & comme compagnes du chevalier Arabe , elles lui demandèrent la grâce de leur laisser arranger ses beaux cheveux.

« Hélas ! leur dit-elle , ils ont été la cause de mon malheur ; cependant , comme dans mon infortune même , ils ont été toute ma ressource , je ne puis me reprocher le trop d'attachement que j'ai eu pour eux : je vous les abandonne donc avec beaucoup de satisfaction. La Dame aux beaux cheveux sortit de sa toilette avec une natte en thiare sur la tête , l'ornée de filets de perles & de rubis , deux autres lui tomboient sur le dos & plus bas que la ceinture.

A peine étoit-elle parée , que des écuyers vinrent l'avertir qu'elle étoit servie. Habib

la prit pour la conduire : elle engage les aimables filles de la mer à venir dîner avec elle ; & le chevalier Arabe se trouve pour la première fois de sa vie à table avec des femmes ; & la première fois depuis six mois , vis - à - vis d'un repas qui fut point le produit forcé de son industrie ou de celle des autres. On avoit trouvé de tout dans les cuisines & les offices de Misakobhe.

La Dame aux beaux cheveux étoit jeune , d'une taille riche & parfaitement belle ; d'ailleurs , ses regards pleins de feu respiroient une langueur touchante ; un cœur qui n'auroit pas été préoccupé se seroit aisément pris de passion pour elle ; mais il n'en étoit aucun qui pût se refuser à l'intérêt que sa personne & ses malheurs pouvoient inspirer. Habib laissoit tomber sur elle des regards d'attendrissement : Ilzaïde les suprenoit sans les chercher ; & sensible , sans s'en douter , elle étoit jalouse sans le savoir.

Le repas se passa en attentions réciproques : quand il fut achevé , la compagnie passa dans un salon , & Habib pria la Dame de vouloir bien , si cela ne lui étoit pas

trop à charge , lui faire le récit de ses disgrâces ; la Dame poussa un soupir , passa la main sur ses beaux yeux pour en essuyer les larmes , & commença ainsi :

*Histoire de la Dame aux beaux cheveux.*

MON père tenoit la couronne de l'isle Verte & de l'isle Bleue des bontés de son frère , père de Dorathil-goase , moyennant un hommage & un tribut annuel. Je fus , comme ma cousine , le seul fruit du mariage d'un prince uni à une fille de l'ordre des génies.

Il'Haboushatrous , père de ma tante Camarilzaman , avoit formé le projet d'établir dans cette contrée tous les génies soumis à Salomon , dont ce prophète l'avoit rendu chef ; & pour prévenir leur inconstance & leurs rechûtes , de les engager à se marier tous avec des enfans d'Adam : plusieurs d'entr'eux s'y refusèrent , entr'autres , Abarikaf , Mokilracham & sa famille , & Misakobhe ; ils colorèrent leurs motifs , mais le véritable étoit la rébellion déjà née dans leur cœur , avec le désir de la faire éclater quand ils pourroient se flatter de se rendre puissans par elle.

« Je perdis les auteurs de mes jours presque en même temps que ma cousine Dorathil-goase perdit les siens. Je me vis reine sous la tutelle d'un vieux Visir, que mon père m'avoit choisi ».

L'insolent Misakobhe, un des favoris d'Abarikaf, étoit devenu amoureux, non de moi, mais de mes cheveux.

Sans cesse occupé d'enchantemens & de pronostics, il demeuroit convaincu que s'il pouvoit m'épouser, il soumettroit à sa puissance autant de génies que j'avois de cheveux; ils devoient lui servir à les lier, & il m'en auroit coûté un à chaque opération.

« Je connus le fonds & l'extravagance de son projet, parce qu'il eut l'audace de me le détailler, pour essayer de me séduire par le tableau de la puissance dont je pourrois jouir un jour ».

Je rejetai ses offres, & donnai ma main au prince Dalisha à qui j'avois donné mon cœur; à peine étions-nous unis, que la révolte d'Abarikaf se déclara. Il y entraîna tous les habitans de l'isle Noire, qu'il gouvernoit comme Visir; des légions d'esprits révoltés viennent se joindre à lui des par-



ties les plus reculées de la terre. L'Haboushatrous peut à peine se maintenir, avec sa petite fille, dans l'isle de Medin-naz-il-Ballor, & ne peut donner du secours à celles-ci, que Mokilracham & Misakobhe envahissent sous les ordres d'Abarikaf.

« Dalisha, mon mari, est vaincu & conduit à l'isle Noire, où le traître Abarikaf le garde comme un otage, & le scélérat Misakobhe vient de nouveau m'offrir son odieuse main.

« Reine, me dit-il, votre main est dégagée; vous ne pouvez la conserver à mon esclave, elle doit entrer dans celle du vainqueur ». Vil rebelle ! lui dis-je, les étoiles entreront un jour en jugement pour avoir combattu pour toi ; il se retira furieux & me rendit prisonnière dans mon palais.

Chaque jour il venoit renouveler ses importunités, & je m'étudiois à l'accabler de mépris ; mais il vouloit absolument ma main, aveuglé qu'il étoit par cet horoscope qui la lui faisoit paroître si précieuse.

Enfin, désespérant de réussir, il imagine d'employer, vis-à-vis de moi, les dernières rigueurs. Je le menaçai de m'arracher les

cheveux un à un ; il écumoit de rage. » Je vous en empêcherai bien, me dit-il, ils deviendront votre unique ressource.

« Ce fut alors que ce monstre résolut de m'enchanter dans cette cage dont vous m'avez tirée, où il me nourrissoit d'air & m'abreuvoit de mes larmes ; mes cheveux étoient la seule couverture qui me restât pour me mettre à l'abri des rigueurs du climat, des injures du temps, & de la confusion de paroître nue aux regards auxquels il m'avoit exposée. »

Je ne pouvois les peigner qu'avec les doigts : ainsi il me força à conserver mes cheveux, qui étoient le principe de mon malheur & de ses folles espérances.

Chaque matin il venoit au pied de la colonne me demander si j'étois lasse de souffrir, & si je voulois enfin lui donner la main. Je lui demandois la mort avec instance, & il me répondoit en jetant en l'air de l'eau avec la main ; « vivez, souffrez, soupirez, pleurez, & peignez-vous. » Chaque soir il venoit me presser de consentir à entrer dans son lit, & il répétoit avec la même cérémonie les mêmes paroles.

Voilà, seigneur chevalier, mon affligeant-

te histoire ; il m'est impossible de vous dire combien mes souffrances ont duré : j'étois absolument plongée dans mes réflexions , & comme absorbée par elles. Vous avez mis fin à une partie de mes peines ; séparée d'un époux que j'aime tendrement , affectée de l'idée des tourmens rigoureux qu'il éprouve sans doute , je suis bien éloignée de pouvoir me livrer à la joie que devoit me causer la vue de mon libérateur & le changement de ma fortune. »

En prononçant ces dernières paroles , la Dame aux beaux cheveux fondeit en larmes , & par un mouvement habituel & involontaire , elle portoit encore les doigts à ses cheveux , comme pour les peigner.

Habib n'avoit jamais connu de disgrâces que les siennes ; le récit de celles de la Dame , le pénétra d'un sentiment nouveau pour lui : son ame s'émut : ses yeux se remplirent de larmes ; Ilzaïde se mit à sanglotter & sortit de table. Sa sœur aînée la suivit : « qu'avez-vous ? lui dit-elle , contenez-vous : je ne saurois , répondit la jeune sœur ; cette Dame fait trop de peine au chevalier Arabe. Vous n'êtes donc pas comme moi , ma sœur , je voudrois qu'on ne lui fit que

466 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
du plaisir. „ Pendant qu'elle faisoit cette  
réponse on reconduisit Ilzaïde à table.

La Dame aux beaux cheveux s'apercevant de l'impression qu'elle cause, s'est composée, & Habib, devenu maître de sa propre émotion, peut parler.

“ Madame lui dit-il, je jure par le cimeterre qui m'a été confié, que votre époux vous fera rendu, & que je vengerai les injures de Dorathil-goase & les vôtres jusques sur la dernière des têtes de rebelles qui vous ont offensé. „

Misakobhe, si j'ai dû l'en croire, porte déjà en partie la peine de ses abominables excès, sous un amas de rochers dont il avoit voulu m'accabler; je suis plus que vengé du mal qu'il vouloit me faire, mais le ciel, Dorathil-goase, & vous Madame, ne l'êtes pas assez.

Nous allons nous rendre ensemble au pied de cette masse sous laquelle il avoit prétendu m'écraser, & je veux employer à son châtiment le moyen qu'il avoit imaginé, d'après ces horoscopes, pour s'élever au-dessus des autres.

Daignez m'accompagner, Madame; en attendant qu'avec la protection du ciel &

celle de ses favoris , je puisse mettre fin à tous vos malheurs , je veux vous faire goûter le plaisir de la vengeance.

En disant cela , il prenoit avec la Dame aux beaux cheveux & les trois filles de la mer le chemin des rochers renversés , qui fermoient le passage pratiqué dans le roc , pour aller de l'esplanade du château au bord de la mer.

Dès qu'ils y sont arrivés , Habib tire son cimeterre , en frappe trois fois les rochers éboulés , puis il élève la voix. Misakobhe ; s'écrie-t-il , si tu gémis sous ces masses de pierres , donnes-en des signes ; le chevalier Arabe vient te tenir sa parole.

Au même instant , l'amas de rochers parut se soulever un peu , & il en sortit un gémissement d'une nature effrayante ; la Dame aux beaux cheveux reconnut sa voix & tressaillit.

Habib reprend la parole. “ Génie rebelle ! je ne connoissois pas tous tes crimes ; & avant que je te les envoie expier dans les cavernes du Caucase , il faut que tu sois humilié aux yeux d'une reine que tu as si lâchement outragée ».

Après ce discours adressé au génie , le

468 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
chevalier s'arrête & se retourne du côté de la reine. « Madame , cet impie vouloit se servir de vos cheveux pour lier & s'affujettir les êtres spirituels : il faut qu'il soit puni de son ambition & de ses desirs insensés , par ce qui en étoit pour lui le moyen comme l'objet.

Habib frappe de nouveau le rocher & élève la voix : “ Tu auras trois des cheveux que tu as désiré , malheureux coupable ! ce seront trois liens de fer qui te tiendront par le col , par les mains & par les pieds : puis jetant les trois cheveux en l'air , il prononce d'un ton de voix plus grave & plus forte „. *Nobles créatures de Dieu , esprits conservateurs des élémens , serviteurs du grand Mahomet & amis de Salomon , enchaînez le coupable , jetez-le aux pieds de celle qu'il a offensée , & portez-le dans les prisons du Caucase !*

On entendit des cris affreux , les rochers s'entr'ouvrirent , Misakobhe chargé de fers parut un instant , le front humilié jusqu'à terre , devant la Dame aux beaux cheveux ; & sur le champ la vision fut dissipée.

Pendant le temps que l'horrible génie fut exposé à la vue , Ilzaïde se tint cachée der-

rière le chevalier. La Dame aux beaux cheveux ne put se garantir d'un mouvement de dégoût & de crainte : Habib s'adresse à elle.

“ Rassurez-vous , Madame ; vous voyez que votre chevelure est un précieux trésor ; vos cheveux vous délivreront ce soir de tous vos ennemis qui infectent les cachots de votre forteresse de leur souffle impur ; & même de ceux que la fuite a pu garantir de ma vengeance , si leur imprudence leur a fait choisir un azile dans cette isle.

Nous ferons plus , j'y vois un moyen sûr de soumettre tous les rebelles de l'isle Bleue, sans qu'on ait la peine de les aller chercher ; que ne puis-je me flatter de pouvoir m'en servir contre Abarikaf même , & d'achever de vérifier aux dépens de tous les ennemis de Dorathil - goase & des vôtres , l'horoscope qui destinoit votre chevelure à donner des fers à des légions de génies ? Il ne faudra pas les ménager , Madame , livrez-la à sa destination , & par la suite vous n'en ferez que plus parée.

La Dame aux beaux cheveux est rentrée dans son appartement , & les trois filles de la mer la servent encore pour la toilette

470 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
du soir ; pleine de confiance dans la sagesse  
du chevalier , elle arrache une poignée de  
ses cheveux , glorieuse de les voir servir à  
un aussi noble emploi. Ilzaïde s'en saisit &  
va les lui remettre ; Habib se fait conduire  
à la porte des cachots , il y répète l'opé-  
ration qu'il a fait auprès des rochers , &  
tous les rebelles sont enlevés sur le champ ,  
pour être conduits dans les souterrains du  
mont Caucafé.

Il monte ensuite sur la terrasse qui cou-  
ronne le château , en répand dans l'air en  
les confiant aux ministres des prophètes ,  
pour que leur effet se produise sur ce qui  
reste d'ennemis dans l'isle Verte , & sur  
ceux qui sont en possession de l'isle Bleue ;  
un bruit occasionné par des gémissemens  
éloignés se fait entendre , & se rend certain  
que ce qu'il a fait a eu un plein succès.  
Ensuite il s'arrête un moment pour jouir &  
pour réfléchir.

« Si je paroissais devant vous , mon cher  
Il'Haboul , je serois moins humilié que je  
ne le fus ; mais je ne serois pas vain.

« Les paroles sortoient de mes lèvres ,  
les merveilles les ont suivies. J'ai vaincu ,  
me glorifierai-je ?



« Mes paroles sont du vent , je n'ai pas la force d'un seul de ces cheveux que je tiens entre mes mains. »

En disant ces paroles , il serre avec précaution , sur sa poitrine , ce qui lui restoit de la chevelure de la Dame , & vient la rejoindre au fallon dans lequel elle étoit avec les trois filles de la mer.

« Tranquillisez-vous , Madame , lui dit-il , en l'abordant ; vous êtes délivrée de vos ennemis. Née sur le trône , si vous avez eu besoin de mes secours , mes conseils vous deviennent désormais inutiles ; mon étoile & mon devoir me forceront demain à me séparer de vous ; mais si le ciel protège mes armes , croyez que je ne perdrai pas de vue vos plus chers intérêts. Je porterai demain vos ordres sur l'isle Bleue , si vous voulez m'en honorer. Je vous enlève mes aimables compagnes ; mais j'ai deux mers encore à traverser , & dans un pays où la tyrannie avoit détruit toute espèce de navigation , j'aurai besoin de leur obligeant secours.

La Dame aux beaux cheveux vit avec peine que le jeune héros à qui elle avoit tant d'obligations voulut se séparer d'elle

472 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
aussi promptement ; mais elle crut devoir  
céder honnêtement à des instances dont elle  
ne pouvoit qu'approuver le motif ; & ils  
prirent congé l'un de l'autre avec les té-  
moignages de la plus parfaite estime.

Le jour naissant vit partir Habib & ses  
compagnes ; ils voloient sur les flots , &  
atteignirent les rivages de l'isle Bleue vers  
le milieu du jour.

Les habitans rassemblés s'y livroient  
à la joie de leur délivrance inopinée ; leurs  
tyrans avoient presque visiblement été ter-  
rassés & enlevés devant eux.

Habib vient augmenter leur satisfaction ;  
en leur apprenant l'heureuse délivrance de  
leur belle reine ; & comme ils sont les plus  
proches voisins de l'isle Noire , il cherche  
à s'informer d'eux si rien n'a pu les instruire  
de ce qui s'y passe , & des succès d'Abari-  
kaf , dans l'attaque qu'il fait de l'isle restée  
fidelle à Dorathil-goafe.

« Seigneur , lui disent les habitans , de-  
puis que les rebelles se sont emparé de cette  
isle , ils n'ont pas même laissé subsister un  
bâtiment pour la pêche ; ayant des moyens  
de se communiquer entr'eux , ils nous ont  
privé de toute espèce de moyens d'entre-

tenir des relations avec les êtres vivans qui sont de notre nature ; nous ne pouvons pas nous éloigner de notre côte , & il nous est impossible de rien savoir de ce qui se passe sur la leur : mais , sans que ce puisse être l'effet d'aucun orage prochain ou éloigné , le bras de mer qui nous sépare est devenu depuis quelques jours plus noir qu'il ne l'étoit ; les flots de la mer , sans que le vent ou aucun courant les agitent , se soulèvent inégalement , & nous jugeons sans pouvoir en dire la véritable raison , que le passage d'ici à l'isle Noire est infiniment dangereux , quand la fureur du monstre qui y règne n'effrayeroit pas tous ceux qui voudroient le tenter.,,

Le guerrier Arabe , se proposant de voir le lendemain par ses yeux ce qu'on venoit de lui décrire , accepta l'hospitalité qu'on lui offroit , & sans rien communiquer de son projet , il se livra aux amusemens d'une fête dont la délivrance de l'isle étoit l'occasion.

Il se déroba au repos avant le retour du soleil , monta sur son radeau , côtoya l'isle Bleue jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement dépassée , & chercha à s'avancer dans le dé-

474 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
troit qui la séparoit de l'isle Noire ; mais  
la mer devint si furieuse devant lui , que  
les dauphins qui le conduisoient prirent l'ef-  
froi , & vinrent échouer sur le rivage de  
l'isle Bleue.

Habib frappe envain les flots avec son  
sabre , il prononce envain ce mot qui l'a fait  
prévaloir contre tous les enchantemens ; le  
charme qu'il combat n'agit pas dans l'air ,  
& l'effet qui vient de jeter son bâtiment à  
la côte est absolument naturel , quoique mis  
en mouvement par une cause qui ne l'est  
pas.

Les poissons , les monstres habitans des  
mers des environs , ont été rassemblés dans le  
détroit qu'il faut traverser. Les flots qu'il  
contient en sont remplis : leurs masses énor-  
mes , mises en mouvement par l'inquiétude  
qui leur a été communiquée , mettroit un  
gros vaisseau en danger d'être submergé ;  
la mer dans laquelle ils se tourmentent est  
affreuse.

Tant aguerries que soient les filles de la  
mer à voir ses plus monstrueux habitans ,  
quoique rassurées par la présence d'un hé-  
ros , faite pour encourager l'inexpérience &  
la timidité même ; frappées par ce spec-

tacle étrange & nouveau pour elles , elles ont promptement gagné la terre , & viennent sur le rivage entourer le chevalier Arabe , qui demeure un instant absorbé dans ses pensées.

“ Quel est , dit-il , le danger qui a effrayé des dauphins & des femmes ?

“ Quel est l'embarras que n'a pu faire évanouir le mot puissant qu'il m'a été donné de prononcer ?

“ Le glaive de Salomon reste inutile dans la main de celui qui n'a pas sa sagesse. Oh mon cher Il'Haboul ! où êtes-vous ? inspirez-moi.....

“ Il faut voir le péril de près pour le juger ; c'est dans l'essai des moyens qu'on en connoit l'étendue.

“ Glaive de Salomon , ouvrez-moi les abîmes de la mer , si j'y dois pénétrer ! faites-m'en surmonter les flots , s'il en est besoin ,.

Le héros étoit alors sur la pointe d'un rocher escarpé , il se précipite dans la mer , la tête la première , & se trouve environné de toutes parts de poissons qui le pressent , mais sans l'offenser.

Partout où le cimeterre les atteint , il

476 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
tue ; & la mer est bientôt couverte de  
sang : mais leur foule augmente , loin de  
se dissiper ; il en est pressé de toutes parts ,  
ils sont retenus par des barrières qui les  
empêchent de s'échapper.

Le guerrier couvre la mer de cadavres  
flottans , & se fatigue , tandis que les lé-  
gions écaillées qui sont autour de lui pa-  
roissent s'être renforcées.

Il s'élève un moment au-dessus des débris  
mourans qui l'entourent. “ Au nom de  
Salomon , s'écria-t-il , par quelque force que  
ces poissons soient contenus ici , qu'ils se re-  
tirent dans les mers les plus reculées de  
cette partie du monde ,”

Ce commandement est suivi de l'effet le  
plus prompt , il se fait dans les flots un  
mouvement prodigieux , & la foule des  
animaux aquatiques se dissipe.

Le chevalier nageant au milieu d'une mer  
libre , sur laquelle on voit flotter des corps  
dépourvus de mouvement , tout ce qui  
avoit vie s'est éloigné.

Les trois filles de la mer observent ce  
qui se passe , du haut du rocher ; Ilzaïde a  
vu à plusieurs reprises la mer se teindre de

sang , & à chaque fois Ilzaïde a poussé des cris de fateur.

Quand elle voit le bras & le sabre s'élever au-dessus de l'eau , elle se rassure. " Voilà bien du sang , dit-elle , mais ce n'est pas le sien „. Enfin , il lui semble que la mer devient plus calme , & elle voit que le héros nage , mais vers la pleine mer.

" C'est lui , dit-elle ; il tente de passer la mer à la nage ! il va se noyer ! & elle s'élançe dans les flots.

Ses sœurs l'appellent vainement , & finissent par se jeter à la mer après elle ; mais elles ne sont pas les seules qui la suivent.

Deux des dauphins , dégagés du radeau , & habitués à jouer avec elle , sont à ses côtés ; leur instinct les y attache & les flots tranquillisés n'opposent plus de résistance à des nageurs aussi exercés.

Ilzaïde croit qu'elle sera bientôt à portée de donner du secours à l'objet dont le sort lui donne de l'inquiétude ; mais tout-à-coup il vient de s'enfoncer & de disparaître ; elle plonge & devient le témoin d'un combat terrible.

Habib est aux prises avec Abarikaf lui-même , entré dans le corps d'une baleine ;

478 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
à laquelle il fait faire des efforts prodigieux.

Lorsque le héros veut en approcher, l'animal démesuré ouvre une gueule immense, & vomit un torrent d'eau qui le repousse. Habib reparoit sur l'eau, s'y enfonce de nouveau, s'élance sur le dos du monstre, & son cimenterre, auquel rien ne peut opposer de résistance, pénètre à travers les côtes jusque dans l'intérieur de l'énorme masse vivante qu'il attaque.

Le colosse aquatique se débat, couvre la mer de sang & d'écume, & s'enfonce dans les abîmes.

Habib est obligé de venir chercher à respirer au-dessus de l'élément liquide, observant toujours de suivre la trace sanglante qui s'échappe du corps qu'il a percé ; mais les forces commençoient à lui manquer, quand il voit approcher de lui Ilzaïde.

» Montez sur un dauphin, seigneur chevalier, lui dit-elle ; vous vous hasardez trop. Comment ! vous qui n'êtes qu'un homme, pouvez-vous vous risquer en pleine mer & y faire tout ce que vous faites ? »

Le chevalier Arabe reconnoît le ciel qui le protège, dans le secours qui lui est en-



voqué ; il suit les conseils d'Ilzaïde , & bientôt avec son aide , & monté sur le dauphin , il est en état d'observer plus à son aise les suites du redoutable combat dont il vient de sortir victorieux.

Quand Abarikaf l'a attaqué , le rebelle étoit environné de monstres pareils à lui , & d'autres plus effrayans encore , tous assujettis aux génies ses vassaux , complices de ses crimes ; son danger les a tous écartés de lui.

Aveuglés par la terreur , ils ont cru trouver leur propre sûreté dans la fuite ; ils veulent même abandonner les corps des espadours , des souffleurs , des lions marins , dans lesquels ils étoient entrés par la force d'un charme ; mais un charme plus puissant les y retient.

Ce sont les cheveux de la reine des isles Verte & Bleue , dont Habib a jeté une partie à la mer , dans un moment d'impatience : « que ces cheveux , a-t-il dit , fassent autant d'esclaves de Dieu , par Salomon , que le scélerat Misakobhe a prétendu s'en faire par eux , pour établir sa propre puissance. »

Le charme attaché aux cheveux avoit eu

480 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
son effet; & , dès ce moment même , les  
génies étoient captifs dans les corps des ha-  
bitans de la mer qu'un enchantement leur  
avoit assujettis.

La baleine , dans laquelle est Abarikaf ,  
épuisée par la perte entière de son sang ,  
reparoît sur l'eau comme un corps inani-  
mé , & y flotte comme une isle. Le cheva-  
lier Arabe s'élance de dessus son dauphin ,  
monte sur le dos de l'ennemi qu'il a vaincu ,  
& y rend grâce à celui qui donne ces vic-  
toires.

« J'avois ma confiance en lui , disoit-il ,  
& je n'ai pas craint de m'enfoncer dans les  
profondeurs de la mer ; il m'y a tenu les  
yeux ouverts & donné la liberté des mains.  
J'attaquois un monstre démesuré , il a fait  
descendre le fer jusqu'au cœur de mon en-  
nemi.

« Quand mes forces ont été épuisées , il  
a envoyé Ilzaïde à mon secours : un enfant ,  
qui vient de sa part , vaut seul une légion. »

Dans le moment Ilzaïde , encouragée  
par l'exemple du vaillant chevalier , s'est  
élancée sur le dos de l'énorme poisson ;  
ses sœurs la voient , se pressent d'arriver ,  
suivies

suivies de six autres dauphins , & s'enhardissent à suivre son exemple.

Cependant la masse inanimée qui les porte , entraînée par un courant , est sortie du canal qui menoit à l'isle Noire , & l'a dépassé. Habib , après avoir reçu avec reconnaissance & modestie les félicitations des compagnes de ses aventures , leur demande quelle est la terre qui paroît de loin à l'horison ; c'est , lui répond l'aînée , l'isle de Medinaz-il-ballor , dans la capitale de laquelle demeure notre souveraine : à ce discours , Habib a peine à contenir sa joie. « Quoi ! dit-il , j'ai le bonheur de voir cette terre tant désirée ! si je pouvois y arriver conduisant le monstre que nous avons sous les pieds , que sa vue seroit agréable à votre reine ! car je ne doute pas que le rebelle Abarikaf ne soit enchaîné dans les entrailles de la baleine. »

Vous le pouvez , disent les trois sœurs , ce sera un radeau un peu lourd ; mais nous allons chercher dans le fond de la mer des plantes , dont nous formerons des traits pour nos dauphins : sur le champ elles se jettent dans les flots & disparaissent.

Leur adresse & leur vivacité remplissent

482 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
en un moment leurs intentions; les dauphins sont attelés, le corps de la baleine cesse d'obéir au courant, & prend la route du grand port de Medinaz-il-ballor.

Alors on entendit partir du sein de la baleine des gémissemens semblables au bruit des flots, lorsqu'ils s'engouffrent dans quelque cavité profonde des rochers du rivage.

Abarikaf voit qu'il va être livré à la vengeance d'I'Haboushatrous & de Dorathil-goase, & présume qu'il ne fera pas épargné.

Cependant l'arrivée d'une énorme masse flottante, qui s'acheminoit vers l'isle de Medinaz-il-ballor, a frappé les regards d'Ilbacaras, chargé de veiller continuellement aux intérêts de Dorathil-goase, dans toute l'étendue de la terre & des mers de l'isle Noire.

Ce visir, métamorphosé en oiseau, se tenoit en station au haut de la moyenne région : l'inférieure, tout-au-tour de Medinaz-il-ballor, étant infectée par les patrouilles des rebelles.

Il s'est apperçu de quelques mouvemens sur la mer, & il n'a pu, de la hauteur à laquelle il est élevé, juger de ce qui les

occasionne ; il voit tout-à-coup qu'un point se détache & flotte sur l'onde.

Il hafarde de descendre avec précaution de son poste , & l'air lui paroît absolument libre ; en se précautionnant contre les pièges , il s'approche encore davantage de terre ; les brouillards qui couvroient les côtes de Medinaz-il-ballor & la mer se font tous jetés sur l'isle Noire , ils y font comme affaîssés : elle en paroît écrasée.

Peu-à-peu , le point qu'il suivoit des yeux s'est étendu , il paroît comme une petite isle flottante , capable de combler le port de Medinaz-il-ballor , vers lequel il suppose que les courans la portent ; & cette isle n'est point déserte , quoiqu'elle semble d'ailleurs être absolument nue ; il part d'un vol précipité , & va donner avis à Dorathil-goase de sa découverte.

« Grande reine , lui dit-il, je vous ai avertie que j'avois apperçu des mouvemens extraordinaires sur l'isle Noire , & sur la mer qui nous sépare d'elle ; aujourd'hui , au lever du soleil , j'ai vu de l'agitation sur ses flots , sans qu'elle fut occasionnée par les vents , & ses mouvemens sembloient se contrarier.

« Tout-à-coup, une isle s'est élevée de son sein : elle est portée, je ne fais comment, sur vos côtes & vers votre port, qu'elle peut fermer, & j'ai distingué des figures humaines sur sa surface.

« D'ailleurs Abarikaf a fait dégarnir tous ses postes ; toutes ses forces semblent s'être repliées sur l'isle Noire, à laquelle elles doivent intercepter les rayons du jour.

« L'isle qui s'avance, peut être une manière d'attaque imprévue, dont l'aspect n'a rien de trop menaçant ; mais comme elle doit être le produit d'un enchantement, votre prudence ne doit rien négliger pour en prévenir & surmonter l'effet.

Dorathil-goase fait avertir ses deux ministres & son grand-pere l'Habous-hatrous ; en un moment la côte est garnie de tous les guerriers du pays.

l'Hatrous rassemble autour de lui les génies qui lui sont restés soumis, pour être en état de repousser les attaques que pourroit tenter de faire Abarikaf, à la tête de ceux qu'il a enveloppés dans sa rébellion. Tout est en mouvement dans Medinaz-il-ballor pour se préparer à la plus vigoureuse défense, dans le cas où la masse

énorme qui s'avance , recèleroit dans ses flancs de nombreux bataillons , & viendrait tout-à-coup les vomir à terre.

Habib , les yeux toujours fixés vers cette terre dont il désire si ardemment les approches , a bientôt reconnu , à ce qu'il voit faire , la sorte d'inquiétude qu'il occasionne ; le hasard , en entrant dans la rade de Médinaz , le fait passer assez près d'une isle couverte de mangliers , il en accroche une branche , qu'il coupe avec son cimeterre , il la donne à Ilzaïde.

» Allez à terre , ma belle enfant , lui dit-il , présentez-vous avec cette branche en signe de paix , faites-vous conduire à la reine Dorathil-goase , & dites-lui qu'un chevalier Arabe , qui lui est dévoué pour la vie , lui demande la permission de venir tomber à ses pieds. »

Ilzaïde prend la branche , & va sortir entre deux eaux , sous un rocher qui étoit à l'entrée du port ; là , elle s'arrange & se montre tout-à-coup , son caducée à la main , à ceux qui faisoient la garde de ce côté , en les priant de la conduire à la reine : on peut juger du transport de joie dont fut saisie Dorathil - goase , à la vue

486 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS ,  
& au discours de ce charmant ambassadeur.  
Cependant, son premier ministre l'arrête,  
quand elle voudroit voler vers le rivage.

« Madame, lui dit-il, votre ennemi est instruit que les étoiles vous promettent les secours d'un chevalier d'Arabie ; il peut emprunter des lèvres naïves pour vous tendre un piège, le bâtiment qui porte votre chevalier paroît bien extraordinaire ; laissez-moi faire quelques questions à l'ambassadeur qu'on vous envoie.

« Jeune fille de la mer ; car je vois bien que vous en êtes une : pouvez-vous nous dire par quel moyen le chevalier qui s'annonce, prétend arriver ici ? Il ne sauroit aborder sur la terre qui le fait flotter, sans courir le risque de combler le port.

« Prenez-vous donc pour de la terre, dit Ilzaïde, une grosse vilaine baleine que je lui ai vu tuer, & sur laquelle nous sommes montées avec lui, mes deux sœurs & moi : il dit que cet énorme monstre étoit le plus grand ennemi de la reine, & qu'il veut le lui présenter.

« Et vous ne reconnoissez pas Habib à cet exploit ? dit vivement la reine à son ministre.



« Pas encore, Madame, dit le ministre; Abarikaf peut venir s'emparer de votre port sous la forme d'une baleine, & vous donner des lois sous la sienne.

« Abarikaf! reprend vivement Ilzaïde: il nous a fait bien du mal avec les siens; mais, je pense qu'il ne pourra plus nous en faire. Je crois que c'est lui qu'on entend se plaindre dans le ventre de la baleine, du moins le héros le dit.

« Et quel est ce héros? ma belle fille, reprit le visir. » C'est, dit plus vivement encore Ilzaïde, celui qui a tué ce vilain requin Ilracham-Cham, son fils le tigre, un grand géant tout de fer, celui qui a délivré la Dame qui a de si beaux cheveux, qui a détruit tous les monstres qui faisoient notre malheur; il fait tout au nom de notre reine Dorathil-goase: mes sœurs disent que c'est un héros; je ne fais ce que c'est qu'un héros; mais, si vous aimiez celui-là autant que moi, vous courriez bien vite pour le voir.

Dorathil-goase jouissoit, malgré son impatience, en entendant les éloges naïfs donnés à l'idole de son cœur; elle adresse la parole à Ilbaçaras: « prenez votre vol,

lui dit-elle, vous connoissez Habib : allez le chercher, présentez-vous à lui sous votre forme naturelle, & faites - le apporter ici commodément par deux de vos génies; vous ferez échouer la baleine sur le sable.

« Et mes sœurs, Madame, dit Ilzaïde, il faut que vous les fassiez venir, elles ont toujours été avec le héros & ne voudront pas le quitter.

« Oui, ma charmante fille, dit la reine, nous recevrons ici vos sœurs comme vous, & nous vous comblerons de caresses.»

Ilbacaras part, & ce vieux ministre est tranquille, lorsqu'il voit que le gentil ambassadeur reste en ôtage; la vérité du récit qu'il a fait ne semble presque plus douteuse.

Il'Habous-hatrous arrive : « c'est votre chevalier Arabe que nous allons recevoir, ma fille; je viens de m'en assurer, & d'être averti qu'il a remplacé sur votre tête toutes les couronnes qu'on vous avoit enlevées.

La belle reine éprouve des transports de joie qui la mettent hors d'elle-même, elle commande à son visir, elle prie son grand-père, de donner tous les ordres pour qu'on reçoive en triomphe son chevalier, son vengeur, son héros, son amant, son époux,

& se fait rapporter par la naïve Ilzaïde des circonstances, qui la font passer des transports de la joie à ceux de l'attendrissement.

Ilbacaras a joint le héros, & lui propose de le faire transporter sur le champ au palais de la reine. « Je dois encore, répond Habib, ce moment-ci à ses intérêts. Vous devez faire échouer la baleine, il faut que j'y sois présent; j'ai manqué de prudence une fois, & cela m'a servi de leçon pour l'avenir. Je soupçonne que le cruel ennemi de votre reine vit encore dans les entrailles du monstre qu'il avoit suscité contre moi. Je dois m'en assurer, pour me conduire à son égard comme un instrument de Salomon, contre lequel il s'étoit révolté, & assurer le repos de votre souveraine. Ilbacaras fait traîner la baleine vers un endroit de la plage où il étoit aisé, en multipliant les efforts, de la tirer à terre, après quoi Habib s'en approche & élevant la voix.

« Vil ennemi de Dieu! dit-il, en paroissant parler au monstre, criminel envers lui & ses prophètes, renégat de la loi à

490 SUITE DES MILLE ET UNE NUITS,  
laquelle tu t'étois soumis, es-tu détenu dans  
cette enveloppe? »

On entend un grincement de dents affreux, qui paroît sortir du ventre de l'animal.

« Parle, dit Habib en insistant, ou je te dévoue aux plus cruels supplices ; alors on entend sortir par la gueule un *oui* douloureux & plaintif. »

Le chevalier tire alors de son sein le paquet de cheveux qui lui restoit : « Que les projets des insensés, dit-il, achèvent d'avoir ici leur accomplissement contr'eux ; que ces cheveux deviennent des liens de fer qui te privent de toute action : sois livré avec tous les tiens aux ministres esclaves de Salomon, & précipité dans le fond des cavernes du Caucaze. »

En faisant ce commandement, Habib lioit les barbes de la baleine avec les cheveux, & l'énorme masse parut faire un effort, comme pour se soulever ; mais il ne fut pas redoublé, & les déponilles de la tête de la Dame aux beaux cheveux, employées sans-doute ailleurs, disparurent sur le champ.

« Ma reine est en sûreté, dit Habib à Ilbacaras; je puis maintenant me livrer à la satisfaction de la voir, & je vous prie de me conduire auprès d'elle. »

*Fin du quarantième Volume.*

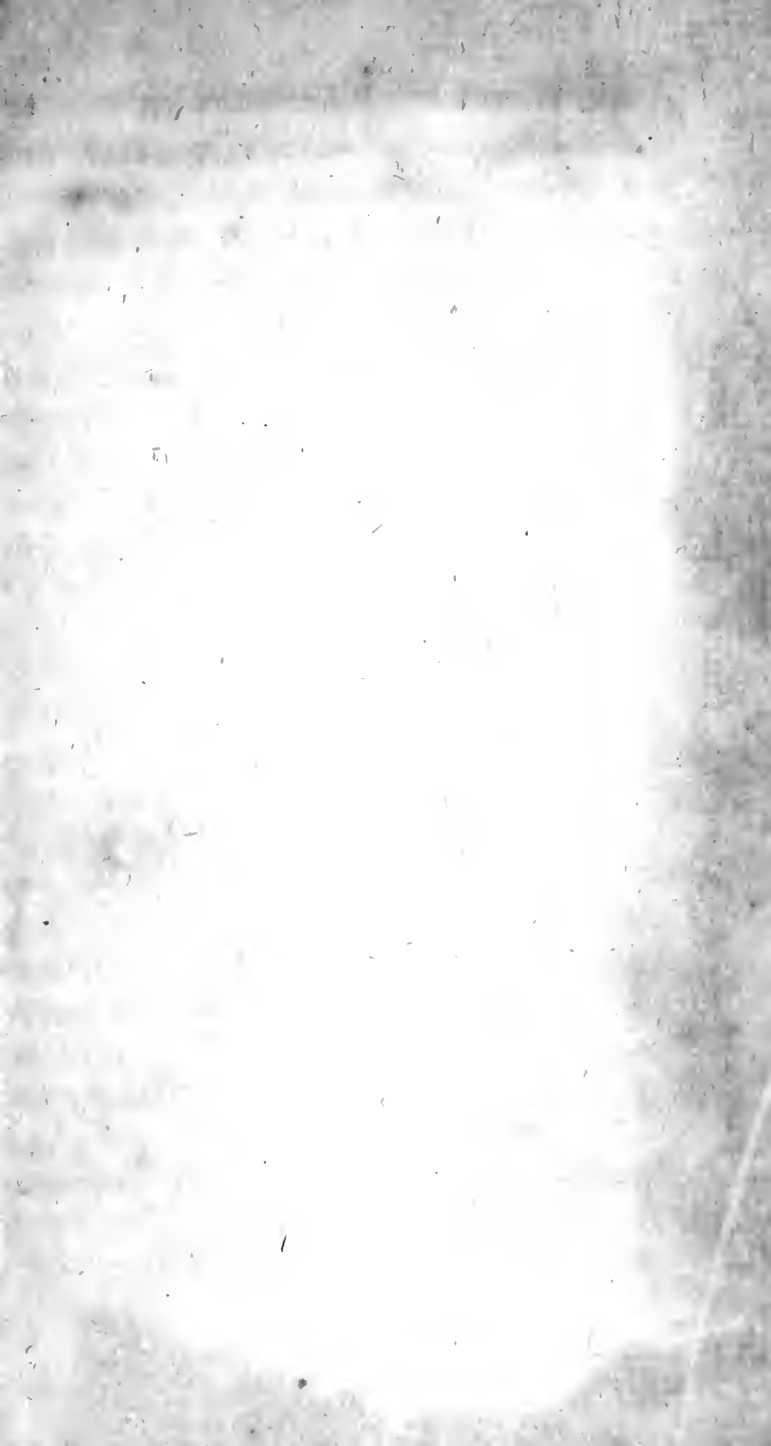
---

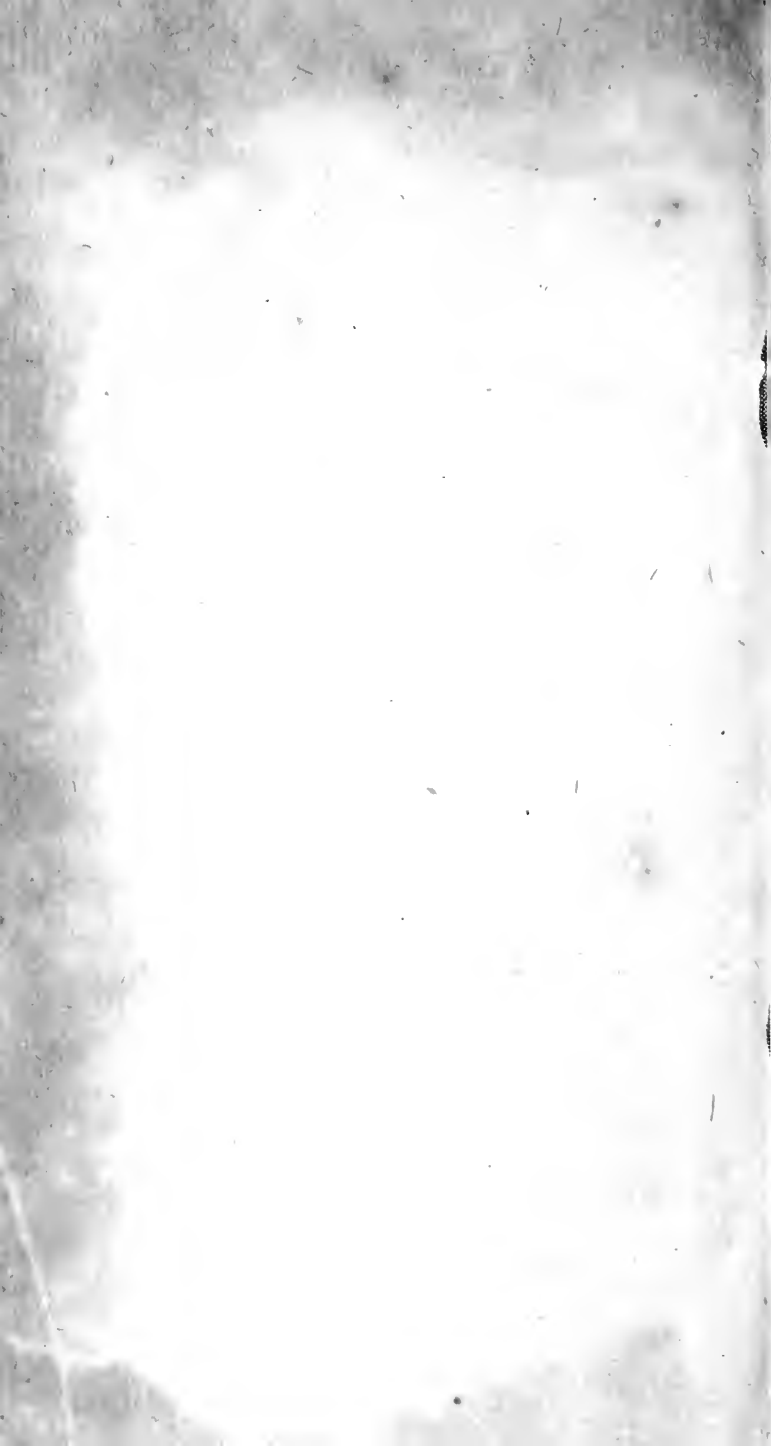
# T A B L E

## DES CONTES RENFERMÉS DANS CE VOLUME.

<i>HISTOIRE de Bohetzad, &amp; de ses dix Visirs.</i>	pag. 6
<i>L'Obstiné, ou histoire de Kaskas</i>	45
<i>L'Imprudent, ou histoire d'Illage - Mahomet</i>	
<i>&amp; de ses fils.</i>	64
<i>Le Patient, ou histoire d'Abosaber.</i>	92
<i>L'Impatient, ou histoire de Bhazad.</i>	115
<i>La Résignée, ou histoire de Ravie..</i>	127
<i>Le Confiant, ou histoire de Bazmant.</i>	153
<i>Histoire de Baharkan.</i>	165
<i>Le Prudent, ou histoire d'Abaltamant.</i>	174
<i>Le Prédestiné, ou histoire du sultan Hébraïm</i>	
<i>&amp; de son fils.</i>	199
<i>Histoire de Selimanska &amp; de sa famille.</i>	235
<i>Histoire du roi de Karam, &amp; de l'Esclave.</i>	256
<i>Histoire d'Habib &amp; de Doratil-goase, ou le</i>	
<i>Chevalier.</i>	315
<i>Histoire d'Illaboufatrous, du roi Schal-goase</i>	
<i>&amp; de Camariltzaman</i>	342
<i>Histoire de la Dame aux beaux cheveux.</i>	461

Fin de la Table.







BOSTON PUBLIC LIBRARY



**3 9999 06399 699 3**

